

**La lettre froissée
(Une Enquête à la
Belle-Époque t. 1)
(French Edition)**

Alice Quinn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALICE QUINN

LA LETTRE FROISSÉE

UNE ENQUÊTE
À LA BELLE-ÉPOQUE

TOME 1

amazon publishing

LA LETTRE FROISSÉE

amazon publishing

LA LETTRE FROISSÉE

A L I C E Q U I N N

U N E E N Q U Ê T E
À LA BELLE-ÉPOQUE

TOME 1

amazon publishing

Publié par
Amazon Publishing, Amazon Media EU Sàrl
5 rue Plaetis, L-2338, Luxembourg
Janvier 2018

Copyright © Édition originale 2017
Alice Quinn
Tous droits réservés

Conception de la couverture par : PEPE *nyimi*, Milano
Photos : © J.A. Bracchi © MadeByEve © Selene Barragan Arambula -
EyeEm / Getty Images; © PaigeAdams © Anna Minsk / Shutterstock
Plan de Cannes © Alice Quinn

ISBN : 9781542045339

www.apub.com

TABLES DES MATIÈRES

COMMENCER À LIRE

PROLOGUE

- 1 – VILLA LES PAVOTS
- 2 – FILOMENA GIGLIO, DITE « LOLA »
- 3 – UN MESSENGER INATTENDU
- 4 – CHACUN SA PLACE
- 5 – TÊTE HAUTE
- 6 – LA SOIRÉE DU BEAU RIVAGE
- 7 – ALARME À L'HÔTEL
- 8 – QUAND DES NOTABLES SE CONCERTENT
- 9 – HOME, SWEET HOME
- 10 – LE PACTE
- 11 – UN CERTAIN Philémon CARRÉ-LAMADON
- 12 – DES PLANS SUR LA COMÈTE
- 13 – LOLA BUTINE AU SUQUET
- 14 – UN PRINCE INCOGNITO
- 15 – CHEZ MADAME ALEXANDRA
- 16 – UNE GLACE AU GRAND CAFÉ
- 17 – LES RÊVERIES D'UNE ORPHELINE
- 18 – ANTOINETTE, THÉRÉSINE ET PALMYRE
- 19 – UNE RÉCLAME PROMETTEUSE
- 20 – ÉCHAPPÉE DU SACRÉ-CŒUR
- 21 – L'AUTOPSIE
- 22 – UNE IMPRESSION DE DÉJÀ-VU
- 23 – CHERCHER LA FEMME ?
- 24 – UNE ARRESTATION
- 25 – EFFERVESCENCE
- 26 – GRAND BAL AU CERCLE NAUTIQUE
- 27 – LOLA AU RAT NOIR
- 28 – UN COMTE SUISSE
- 29 – RENCONTRES
- 30 – PAUL ANTOINE ISNARD DE LA MOTTE
- 31 – UNE FOUILLE PÉRILLEUSE
- 32 – RUMPELMAYER
- 33 – DÉMONS
- 34 – FÉRIE

35 – DES LENDEMAINS DE FÊTES	
36 – LA LETTRE FROISSÉE	
37 – LES BAINS BOTTIN	
38 – RUE DU REDAN	
39 – PRESSION	
40 – RÉVÉLATIONS	
41 – NERIUM OLEANDER LAURUS ROSA	
42 – UN FORTIFIANT	
43 – HURRY !	
44 – JUSTICE ?	
45 – NÉCROLOGIE	
46 – FUNÉRAILLES	
47 – GAJETÉ FACTICE	
48 – DES ADIEUX DISCRETS	
49 – L'ESPOIR DANS UNE FEUILLE DE JOURNAL	
50 – UN PARI RISQUÉ	
ÉPILOGUE	
PLAN DE CANNES 1884	
NOTE DE L'AUTEUR	
REMERCIEMENTS	
À PROPOS DE L'AUTEUR	

« Une femme en doux amusements sait du temps qui s'envole
employer les moments. »

Nicolas Boileau, *Satire X* « Sur les femmes » (1693)

« La rupture est faite, l'amour s'est envolé : bon voyage ! »

Georges Sand, *Monsieur Sylvestre* (1866)

« Jamais un cercueil dans les rues,
jamais une draperie de deuil, jamais un glas funèbre...
Dans chaque hôtel, la mort a son escalier secret, ses confidents et ses
compères. »

Guy de Maupassant, *Sur l'eau* (1888)

PROLOGUE

Au loin, la mer, le son des vagues. C'est dans le sous-sol de l'hôtel Beau Rivage que dorment les domestiques.

Debout dans sa chambre, une jeune bonne regarde, pleine d'espoir, un flacon rempli d'un liquide ambré. Le visage de la jeune fille est jeune, frais. Ses joues roses sont rebondies. Son teint délicat. Ses yeux inquiets brillent d'un éclat fragile.

Mal éclairées par la lueur de la chandelle, ses mains rougies par les travaux de nettoyage portent le breuvage à sa bouche.

Elle avale d'un seul trait. Elle retient une grimace, à cause du goût. Amer. Inattendu. Ses lèvres sont sèches, un peu gercées. Quand elle tente de reposer la fiole, sa main retombe et la lâche.

Un haut-le-cœur la saisit et quelques bulles glaireuses s'échappent de sa bouche dans un bruit de régurgitation. Elle s'essuie la bouche avec son mouchoir, honteuse. Ses yeux surpris expriment de la douleur, puis de la suspicion, et soudain du discernement.

Les doigts crispés s'agrippent au tissu de son tablier blanc, avec les initiales brodées de bleu sur la poche de devant : *HBR*.

Elle appuie sur son ventre, relâche sa pression, chute sur le sol en même temps qu'elle laisse tomber le tissu qui vole sous le lit.

La robe à rayures bleues crée des vagues, traînée par des mains brutales. Le carrelage rouge sombre, les marches de pierre rose, l'allée de gravillons. La voilà à présent raclant l'herbe du jardin.

La lumière tremblotante de la bougie a laissé place à celle plus verdâtre du bec de gaz éclairant le parc.

Dans la nuit douce et légère, sa main s'accroche sans succès, essayant de se cramponner à ce qu'elle peut : terre, herbes, gravillons.

Combien de temps a-t-elle lutté ? Quand a-t-elle compris ? A-t-elle émis un son, une plainte ? Son cœur s'est-il révolté contre son sort ou était-elle résignée d'avance ?

Le crissement résonne comme un cri transperçant le silence.

Ses ongles ternes, bien que courts, se cassent encore, s'écorchent, se remplissent de terre.

Ses pieds, chaussés d'élégantes bottines de chevreau noir à boutons d'ivoire, contrastant avec son costume de bonne, tracent un

sillon sur leur passage. Les jolies pointes de cuir fin sont râpées à présent.

De la salive cireuse écume encore aux commissures de ses lèvres.

Son corps, inerte après un dernier soubresaut, est abandonné au milieu d'un élégant buisson de tamaris.

Alors qu'un bruit de pas s'éloigne précipitamment, ses yeux encore incrédules regardent sans le voir le ciel papillotant, étonnés d'avoir traversé cette vie à la sauvette, plus vélocement qu'une étoile filante.

La lune éclaire son visage, jeune, encore rose, gracieux malgré le masque de souffrance.

Spectatrice invisible, décalée dans le temps, j'ai souvent imaginé la scène. Moi, Miss Gabriella Fletcher, l'étrangère, l'Anglaise déracinée, soudain confrontée à ce drame par le hasard d'une rencontre.

Qui saura vraiment ce qui s'est passé ce soir-là ?

L'image s'évanouit de ma rétine.

Cette affaire fut écartée de tous les journaux de l'époque pour une raison que l'on saisira très vite. J'eus la chance d'en connaître les détails secrets qui jamais ne furent dévoilés au grand public.

Mais il est temps d'entrer dans le récit.

1 – VILLA LES PAVOTS

Cannes, février 1884.

Le matin même de cette effroyable scène, sans me douter que mon destin serait irrémédiablement mêlé à celui de cette pauvre jeune fille, je marchais d'un pas vif sous le brillant soleil d'hiver. J'avais mes soucis, mes anxiétés, et mes propres démons à chasser.

Pendant que ma main froissait le morceau de journal, j'ai traversé la voie ferrée par la passerelle.

La route était poudreuse. En ce mois de février sec et clair, on n'avait pas eu de pluie depuis plusieurs semaines. Une seule calèche est passée, allant sûrement vers le palace – l'hôtel Central, au-dessus du couvent des sœurs auxiliaires.

J'étais venue à pied depuis le garni glauque du quartier Châteaudun, où j'avais élu domicile après mon départ précipité de la villa de Lady Sarah Clarence. Un refuge pour cacher mes blessures, mon humiliation, ma détresse.

Lady Sarah... non, il ne fallait pas que je pense à elle. Pas maintenant. Je devais me tourner vers l'avenir. Oui, c'était possible. Pourquoi n'aurais-je pas encore un avenir, moi aussi ? Certes, j'avais déjà trente-six ans ! Seule, sans ressources, sans foyer fixe, le cœur brisé. Pourtant, je voulais forcer mon destin.

J'ai attaqué d'un bon pas la côte menant vers la villa Les Pavots – l'adresse de l'annonce.

Demande personne cultivée et distinguée pour conseils avisés. S'adresser directement à mademoiselle Filomena Giglio, villa Les Pavots, chemin vicinal Saint-Nicolas.

Mon destin tenait peut-être sur cette page, entre une réclame pour un sirop anti-phtisique et une proposition de location d'une villa de maître sur la Croisette. Pourtant, j'ignorais alors à quel point cette rencontre allait être décisive pour moi et bouleverser ma vie.

Cette Filomena, certainement une demoiselle italienne, devait être la gouvernante de la maison.

J'ai enlevé mes gants et mon chapeau pour me sentir plus à l'aise pendant la petite grimpette. Mon chignon commençait à se défaire sous l'effet de la transpiration et de la brise, laissant mes boucles blond-roux chatouiller mon cou, mon front, mes oreilles sans bijoux. Heureusement que j'avais mis ma robe la plus courte, la poussière de la route accrochait moins.

Le quartier était tout neuf, non loin du boulevard de la Foncière récemment tranché dans la campagne. La spéculation immobilière avait provoqué une crise et une faillite sans précédent à Cannes.

Qui aurait pu deviner que ce qui n'était encore, quelques décennies auparavant, qu'un petit village de pêcheurs, allait devenir une ville ivre de folies affairistes ?

Les banques fermaient, les commerces se vendaient à perte, des familles enfiévrées par le miroir aux alouettes perdaient leur honneur.

Mais ici, juste à côté du grand boulevard, il y avait encore des traces de l'ancienne vie agricole. Des oliviers, des orangers, des lauriers roses embaumaient l'atmosphère, malgré les fumées de la gare toute proche.

J'ai laissé la pension Mon Plaisir sur ma gauche et le couvent à droite. Le chemin vicinal menait au monumental hôtel Central. En dépassant le majestueux portail d'entrée de l'hôtel, j'ai croisé un groupe d'orphelines maigres et pâlichonnes, en rang deux par deux, recouvertes de pèlerines noires. Deux religieuses énergiques les encadraient. Je les ai suivies des yeux quelques minutes avant de reprendre ma marche.

Elle était là. La villa Les Pavots.

C'était un chalet à la mode avec balcon, comme on en faisait de nombreux. Je détestais ce style que je trouvais étrange au bord de la Méditerranée. Des chalets comme dans les Alpes ? Mais auxquels on rajoutait parfois des bow-windows à l'anglaise ? Un mélange hétéroclite sans goût, avec un côté mièvre, mignon, charmant, que je trouvais désespérant.

Les rosiers, cependant, commençaient déjà à bourgeonner en raison de la douceur de ces derniers jours. Prodiguant une grâce naturelle à la façade, ils en rachetaient ainsi son maniérisme.

La demeure était encadrée, sur son côté et son arrière, de dépendances, d'un potager, d'un bassin d'arrosage avec lavoir, d'une petite basse-cour, d'une remise avec box pour des chevaux. Les quadrupèdes devaient certainement être au pré. Mais le véhicule était bien là, magnifique, rutilant. Un landau dernier cri couleur jaune canari.

J'ai remarqué l'agitation seulement à ce moment-là. Il y avait une autre voiture à la dernière mode. C'était un phaéton tout neuf arrêté devant le portillon, et deux domestiques en livrée faisaient des allées

et venues précipitées entre la maison et le véhicule en s'interpellant.

Ils transportaient des malles, des sacs et les sanglaient précipitamment à l'arrière. Le cheval piétinait nerveusement.

Des éclats de voix me parvenaient, émanant apparemment de la pièce au balcon, dont la fenêtre était grande ouverte. Des pleurs de femme. Une voix claire, émaillée d'intonations populaires. Inconcevable que ce fût-là la maîtresse de maison ! La grammaire était trop approximative.

— Non, Eugène, c'est pas possible ! Tu me laisses comme ça ? Tu résistes pas ? Tu protestes pas ? Mais alors finalement, tu t'es toujours bien fichu de moi !

Darnation ! Mais où étais-je tombée ? Des domestiques qui dévalisaient une maison délaissée par les maîtres ?

Une voix d'homme plus timide, penaude :

— Je t'en prie, Filo, un peu de tenue ! Et puis, ne le prends pas comme ça !

« Filo ». Comme *Filomena*. Il s'agissait donc de la dame qui avait mis l'annonce.

— Je reviendrai, je t'en fais la promesse ! Dès que j'aurai une médaille. Mes parents seront calmés. Ils seront fiers.

L'homme avait fait ses lettres. Il semblait jeune, bien élevé, et il ne perdait pas son calme malgré les insultes de la harpie.

— Elles sont où, tes belles paroles d'amour d'hier encore, hein ?

— Allons ma chère, calme-toi. Je ne les laisserai pas me déshériter. S'il faut pour cela aller jusqu'à Madagascar, je le ferai. Je n'ai pas le choix !

— Mais tu risques ta vie !

— Cette guerre est une plaisanterie, Filo ! Nous ne ferons qu'une bouchée de ces couards ! Et puis, parfois, il faut savoir plier devant le destin.

Je ne sais pas pourquoi, ces mots m'ont agacée. Ces paroles sentaient l'hypocrisie à plein nez.

— T'es qu'un faux jeton ! Dans le fond ça t'arrange. L'aventure avec un grand A, c'est ça qui te plaît ! Sale bonimenteur !

Tiens, la petite dame avait eu la même intuition que moi. J'ai souri.

Je me suis arrêtée pour sortir de ma bourse mon étui à cigares et mes petites allumettes suédoises. La boîte contenait le quart d'un cigarillo. Je l'avais économisé et fait durer indéfiniment. Le marchand de tabac ne me faisait plus crédit depuis longtemps. Je lui avais dit d'envoyer ma note à Lady Sarah, mais il avait dû se faire rebuter ! Au moment de l'allumer, j'hésitai, me disant que l'odeur risquerait de faire mauvaise impression. Je finis par céder à mon envie.

Je n'étais pas tourmentée à l'idée de ne pas obtenir cet emploi.

Plutôt désenchantée. Je jouais mon va-tout avec un certain fatalisme. Je m'en remettai à la providence pour décider de mon sort.

Si je trouvais là une nouvelle destinée, je la saisis avec passivité, sans enthousiasme et sans espoir. Car j'avais perdu goût à la vie en perdant Lady Sarah. Si, par contre, je n'obtenais pas cet emploi, il ne me resterait qu'à continuer ce que je n'avais pas terminé la veille. Me jeter à l'eau et en finir avec ce quotidien amer.

Un chat noir a jailli du portillon et m'a filé entre les pieds, manquant me faire tomber.

Tout en inspirant ma fumée et en écoutant les voix des habitants de la maison, j'observais plus attentivement la petite villa. Un joli jardin à l'avant, luxuriant, offrait à la vue un palmier, un bananier, un buisson de laurier rose, le fameux rosier grimpant jusqu'aux fenêtres du premier, tout en bourgeons ; une escarpolette, une gracieuse pergola octogonale envahie par une treille muscate et surmontée d'une jolie toiture d'ardoise bordée de bois dentelé.

Un banc de fer forgé, quelques fauteuils d'osier et une jolie table de bois exotique invitaient à la détente. Portillon, allée de gravillons, marches de pierre, seuil à auvent de zinc menaient sans détour à la porte d'entrée.

J'essayais de deviner l'agencement. Le rez-de-chaussée devait être occupé par les domestiques et leurs fonctions : cuisine, rangement, office, chambres. Ce serait là, certainement, que je serais logée si j'étais prise.

Au premier, la fenêtre à balcon et le bow-window. Combien pouvait-il y avoir de pièces ? Quatre ? Cinq ? Il y avait encore une chambre tout en haut, mansardée. Je le devinais à la coquette fenêtre sous les toits.

Tout sentait le neuf. Jusqu'aux plaques de faïence élégamment décorées de fleurs de coquelicots et clamant le nom de la maison : Les Pavots.

Je connaissais la villa Les Lotus, dans le quartier russe, et son magnifique jardin japonais. J'y avais été conviée en janvier pour disputer, malgré mon inaptitude dans ce sport, une partie de lawn-tennis en double mixte avec Lady Sarah Clarence – *ma* Lady Sarah – contre Jean-Gilbert de Persigny et sa sœur Marie. C'était avant ma disgrâce.

Mais ce nom, *villa Les Pavots*, je n'en avais jamais entendu parler. Et pour cause, c'était une petite chose qui aurait pu servir de maison à des gardiens.

Des portes ont claqué. Des bruits de pas. Eugène, puisque Eugène il y avait, est sorti presque en courant. Il semblait pressé de quitter les lieux.

J'avais bien deviné, il était très jeune. Je lui donnais entre vingt

et vingt-cinq ans. Histoire de me donner une contenance, je consultai ma montre gousset qui me venait de mon père et que je portais toujours dans une petite poche de mon corsage.

Une jeune femme s'est penchée au balcon. Une brunette piquante, potelée, les cheveux défaits, en tenue d'intérieur très déshabillée. Des voiles roses, de l'organdi, des rubans bleu ciel qui voletaient. C'était presque une enfant à mes yeux. Quel âge pouvait-elle avoir ? Dix-sept ? Vingt ? Vingt-cinq ans ?

— C'est ça, sauve-toi ! Lâche ! Tu te caches derrière tes parents, et t'as qu'une envie, te calter le plus vite possible ! Dégonflard ! Froussard ! Pétochard ! Poule mouillée ! Couard ! Pleutre !

« Pleutre » ? Le vocabulaire devenait plus recherché ! J'ai souri et je me suis approchée lentement de la maison. Les acteurs de ce drame étaient tellement concentrés sur leur texte qu'ils ne risquaient pas de me remarquer !

— Allons, Lola ! disait le jeune homme. Tiens-toi un peu, où tu vas regretter tes paroles. Je te trouve bien ingrate ! N'oublie pas que je te laisse une rente confortable, tout de même !

« Lola » ? N'avais-je pas entendu « Filo » tout à l'heure ? Il y avait deux femmes dans cette histoire ? Diable, l'affaire se compliquait !

Il soupira :

— Ma chère Filo, tu me fatigues.

Donc c'était de la même femme qu'il s'agissait. Il continua :

— Je suis mon seul maître, ne crois pas que j'obéisse à mon père ! Et puis tu ne sais pas apprécier mon sacrifice !

Au fur et à mesure qu'il traversait la closerie, il reprenait du poil de la bête.

Filo, Lola, je ne savais plus comment la nommer, se mit à pleurer à chaudes larmes. Ses paroles étaient brisées par les sanglots :

— ... fiche de la rente... trahie... toi que je veux... comment tu peux... menti...

Eugène n'écoutait plus.

Il sauta sur le marchepied et saisit les rênes.

— À bientôt, ma chère ! Je ne doute pas de vous retrouver reine de ces dames à mon prochain passage ! Cessez donc de braire, vous allez réveiller les bonnes sœurs !

Lola poussa soudain un cri de rage et elle se mit à jeter dans le jardin une pluie de bijoux.

— Tiens, reprends tes cadeaux, je n'en veux plus !

Elle essayait d'atteindre Eugène, au-delà de la barrière, mais tout tombait dans les fleurs, sur le toit du kiosque, dans les branches du palmier, sur l'allée de gravillons.

Eugène donna du fouet. Le cheval s'élança au galop dans la descente. Il ne me vit pas en passant tout près de moi. Je tapai du

pied, irritée, ne pouvant retenir ce mouvement d'humeur. Malgré tous mes efforts pour garder ma robe impeccable, j'étais à présent couverte de poussière. Mon petit cigare touchait à sa fin, je l'écrasai sous ma chaussure plate de marche et je m'époussetai. Il me fallait à présent entrer en scène.

La porte s'est ouverte et une femme est apparue. Robe de drap ordinaire à pois, tablier d'un blanc douteux. Une coiffe protégeait, mal, ses cheveux châains striés de gris, tirés en chignon précaire sur la nuque. Bien enrobée, les joues rouges malgré son teint hâlé, son expression trahissait un sérieux appétit pour la vie, malgré sa négligence vestimentaire. Elle m'a vue au moment où j'allais tirer la chaîne de la cloche. Elle m'a ouvert.

— Oui ? C'est pour quoi ?

J'ai montré la feuille de journal.

— Je viens pour l'annonce.

Elle a souri gentiment.

— Ah, c'est ça ? Entrez ! Ben vous êtes courageuse, vous, té ! On peut pas dire que ça se bouscule au portillon, hein ? Attendez que je ramasse ce foutoir, pis je vous montre le chemin.

— Ah ? Pourtant, ça fait déjà un jour que c'est paru.

— Pas la peine de vous faire du mouron, la place est pas encore prise.

Et tout en marmonnant :

— Et c'est pas demain la veille...

Elle s'est mise à ramasser les bijoux et à les ranger dans un coffret en bois précieux.

Je me suis sentie obligée de l'aider et j'ai moi aussi glané un collier de perles, trop léger pour être vrai, et une parure de rubis qui scintillait comme du verre teinté.

C'est là qu'en levant la tête, j'ai croisé *son* regard.

Le regard de Filomena Giglio, juste au-dessus de moi. Direct, clair, lumineux, perçant. *Oh my my2!* Je ne m'attendais pas à ce choc.

Ses yeux verts, – ou étaient-ils outremer ? – n'allaient pas avec sa voix ni avec son langage, son âge, sans même parler de son comportement. Son regard exprimait de l'expérience, de la franchise, mais également de l'intelligence. Cette sorte d'intelligence du cœur qu'on ne rencontre que rarement. Peut-être qu'une pointe de ruse démentait l'honnêteté profonde qui s'en dégageait, mais quoi qu'il en fût, il me cueillit quand je ne m'y attendais pas.

Elle a rougi et s'est retirée vivement dans la maison. Le charme était rompu. J'ai frissonné malgré la chaleur. Je ne comprenais pas ce qui venait de se passer.

— Vous me suivez ? C'est quoi, votre nom ? Moi, c'est Rosalie, a dit la domestique.

J'ai fouillé dans ma manche et je lui ai tendu une carte de visite que j'avais préparée, en lui disant :

— Vous pouvez annoncer *Miss Gabriella Fletcher*.

— « Annoncer » ? Vous alors, vous en avez de bonnes ! J'annonce pas, moi ! Je saurais pas comment faire !

Rosalie a éclaté d'un rire moqueur en saisissant le petit carton. Je l'ai suivie dans l'entrée, décontenancée par la tenue de cette maison. J'étais en proie à des sentiments contradictoires, perturbants.

Le couloir était sombre après la clarté intense de cette journée d'hiver ensoleillée. Nous avons dépassé une ravissante commode Louis XVI, déparée par une accumulation d'objets quotidiens sur son plateau : une bassine en émail fleuri encore remplie d'une eau douteuse, une serviette de percale à côté et une éponge rosie par des restes de maquillage, mais aussi des fleurs fanées qu'il aurait fallu changer. Une odeur étrange de vieille poudre, de parfum à la fleur d'oranger, de transpiration et de relents d'eau croupie m'assaillit.

La scène de rupture à laquelle je venais d'assister, après m'avoir fait sourire, me touchait plus que je ne l'aurais voulu. Certainement à cause de ce regard surpris. Tout cela avait réveillé en moi le souvenir de mon départ de chez Lady Sarah.

Misérable, traînant mon lourd sac de tapisserie, j'avais espéré, mendié, un dernier geste, un changement, un sourire, un mot : *Mais non, ne pars pas, c'était une vilaine farce, un badinage, c'était pour te tester, pour voir comment tu allais réagir !*

J'aurais accepté la plaisanterie la plus cruelle, le jeu le plus pervers, pourvu qu'elle me laisse encore rester auprès d'elle. Comment ne pas repenser à cette scène, à mes supplications, à ma détresse, après avoir vu Filo, Lola – que sais-je ? –, M^{lle} Giglio, vivre les mêmes affres devant le départ de son... Eugène.

J'ai écarté de ma mémoire le souvenir de Lady Sarah et de mon plongeon de la veille dans l'eau glacée. Je me suis concentrée sur le pourquoi de ma présence ici : l'annonce et le poste à pourvoir.

Et tandis qu'à présent je suivais cette Rosalie avenante et négligée dans un escalier malodorant, obscur et froid, je me posais la question suivante : le destin m'avait-il tendu la main uniquement pour que je puisse voir mon reflet dans un miroir ? Pour ranimer mon affliction à travers la rupture de M^{lle} Giglio ? Qu'étais-je venue faire ici au lieu de sombrer dans le néant ?

Comme nous arrivions en haut des marches, j'ai vite reposé mon chapeau sur la tête. Un canotier que je savais original pour une dame, mais je ne supportais pas tous ces bibis à fleurs imposés par la mode. Dans une ville balnéaire, une dame pouvait s'autoriser quelques fantaisies vestimentaires. Surtout une Anglaise à Cannes. Les autochtones ne s'en offusquaient pas. Et j'ai enfilé mes gants.

Rosalie ouvrit une porte en criant sans tenir compte de ma présence :

— C'est pour l'annonce ! Une Anglaise ! Ça nous changerait, mais je sais pas si ça va lui plaire, ici. Elle a l'air d'être de la haute !

1 Ancien euphémisme exclamatif anglais pour dire : « Damnation ! »

2 *Oh my my!* expression anglaise de bon ton pour : « Oh Seigneur ! »

2 – FILOMENA GIGLIO, DITE « LOLA »

À ces mots, je ne sus pas quelle contenance prendre. Devais-je sourire ou me sentir offensée ? Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Rosalie m'a donné le coffret à bijoux, m'a rendu ma carte de visite, et elle s'est écartée pour me laisser passer. Puis elle est redescendue d'un pas lourd.

Elle continuait à marmonner :

— C'est pas tout ça, moi, j'ai une ratatouille sur le feu !

Décidément, le ton était bien familier dans cette maison. Outre le langage de M^{lle} Giglio, la relation entre la cuisinière et la... demoiselle ? maîtresse de maison ? gouvernante ?... semblait très relâchée.

J'ai avancé un pied intimidé pour entrer dans le salon. Je ne remarquai pas grand-chose des murs tendus d'une tapisserie colorée représentant des volatiles, ni des fauteuils crapauds encombrés de châles de cachemire. Des miroirs de pied – trois en tout, ce qui était un peu exagéré – faisaient office de tableaux. L'agencement était tel qu'en entrant dans la pièce, le visiteur recevait de plein fouet l'illusion de trois toiles en pied, trois portraits de la même personne sous des angles différents. Le reflet de mon interlocutrice se répercutait trois fois, cernant l'intrus.

Si l'on ajoutait les effluves de fleurs d'oranger qui vous assaillaient dès la porte franchie, et cela malgré la fenêtre grande ouverte, l'emprise était forte, pour ne pas dire suffocante.

Distraite, troublée par ces reflets, je fixai mon regard sur la jeune femme de chair qui se tenait debout à côté du canapé Chesterfield de velours rose soutenu. Elle avait recouvert sa tenue vaporeuse d'un kimono rouge sang à fleurs roses et orange. Sa peau satinée, ses gestes, les étincelles dans ses yeux me fascinaient comme un oiseau peut l'être par un chat.

Entre la cheminée et la fenêtre, posé sur un guéridon marqueté, un phonographe à cylindre Edison, dernier cri, au beau milieu d'une palanquée de cylindres recouverts d'étain, jouait le second rôle. J'en

avais déjà vu un à Londres, chez une amie de Lady Sarah.

La demoiselle me regardait. Elle était plantureuse, épanouie, la chair généreuse dans son kimono. Belle, d'une beauté du Sud, chaude, puissante.

Sa lourde chevelure semblait un animal palpitant, sauvage, soyeux. Ses grands yeux étaient deux lacs émeraude profonds, perçants, et sa bouche rieuse, narquoise, grande, était faite pour rire, chanter, séduire. Quelque chose d'irrésistible en elle me tenait sous son charme. Elle me glissa un regard en coin, et je me surpris à retenir mon souffle. Je me repris en me demandant soudain si elle avait avisé mon trouble.

Je baissai les yeux. J'attendais qu'elle parle. Tout le monde sait que lors d'une entrevue de placement, la maîtresse doit parler la première, expliquer ce qu'elle attend, et que c'est seulement ensuite que les domestiques postulants peuvent poser des questions sur les gages et les conditions.

Je tenais à rester à ma place.

Mais aucun son ne sortait de la bouche de la demoiselle. Elle semblait indécise. Se demandait-elle ce que je faisais là ? Alors que Rosalie le lui avait dit ! Elle était certainement encore en pensée avec son Eugène. Ou alors elle attendait quelque chose de moi que j'ignorais.

Je lui ai tendu le coffret plein de bijoux de pacotille que je tenais toujours gauchement. Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle a dit :

— Oui, je sais, ils ne valent rien. Mais c'était quand même ses cadeaux.

Je découvris alors que tout son charme était magnifié par sa voix. Celle-ci coulait comme d'une source. Elle était naturelle, gaie, légère.

— Je crois que je ne vais pas m'en remettre. Faut pas croire que c'est seulement une blessure d'orgueil, hein ! Oui, c'est vrai que c'est pas commode de se faire *plaquer* comme ça, c'est rageant ! Mais la vérité, c'est que je l'aimais, ce gars-là. Il m'a tourné la tête dès le premier jour. C'était tellement mignon, la cour qu'il m'a faite ! Pas comme son ami, là, le Philémon... quel goujat celui-là ! J'ai pensé toucher Eugène en jetant ces bijoux, même si c'est de la camelote. Ça compte, la valeur sentimentale, non ?

Je ne savais pas comment répondre. Devais-je poursuivre sur le même ton familier, comme si nous étions de vieilles connaissances ? Ou devais-je garder mon quant-à-soi, prouvant ainsi que j'étais apte à remplir mes fonctions avec discrétion ?

J'ai opté pour un entre-deux :

— La valeur sentimentale est même supérieure, ai-je répondu platement. Elle est le reflet du cœur et...

— Ça va, pas de boniment avec moi. Vous avez assisté à tout et vous ne vous êtes pas enfuie en courant ? Chapeau ! Vous êtes celle qu'il me faut.

— Euh...

— À vrai dire, je me demande si vous avez compris où vous êtes tombée ? Vous m'avez l'air trop bien pour moi. Quelles aventures vous ont amenée à postuler ici ?

— Je ne comprends pas, je...

Je me suis tue.

Mon regard a fait le tour de la pièce à nouveau. J'ai remarqué des détails que je n'avais pas vus jusque-là. La table où se côtoyaient restes de cigares, de cigarettes roulées tachées de rouge, de petit-déjeuner. Pots de cosmétique divers, épingles à cheveux, jarrettières.

Des bas de percale à rayures rose et jaune en tas dans un coin de la pièce et un corset de satin rouge derrière un fauteuil, sur le sol. Rien que le corset et sa couleur auraient dû suffire pour me faire comprendre chez quel genre de femme je me trouvais.

Mes yeux sont revenus vers elle. Elle a rosi et elle a dit, pensive :

— Ah, vous avez peut-être compris, tout bien considéré...

Elle s'est assise et m'a demandé de faire de même.

J'ai alors enlevé mes gants et mon chapeau. Cela devenait répétitif. J'ai également retiré ma courte veste cintrée à capuchon, pour ne pas la froisser. Je l'ai pliée et posée sur le dossier d'un des fauteuils. Avant de m'asseoir, j'ai tendu l'annonce que je tenais dans la main, sèche à présent, mais bien abîmée par ma trempette malheureuse de la veille.

Elle l'a prise.

— Il est étrange, ce papier. Que s'est-il passé ?

— Il a pris un bain, ai-je dit avec un brin d'amertume dans la voix qui m'a échappé.

— Je vois, a-t-elle dit en souriant et en m'observant plus attentivement.

J'ai toussoté, gênée. Elle a poursuivi :

— C'est pas banal. Alors, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Comment êtes-vous venue jusqu'à moi ?

Et elle ne parlait pas de mon moyen de transport, bien sûr !

Je ne sais pas pourquoi le ton employé, doux, compatissant, m'a fait perdre toute la maîtrise de mes émotions. Ma voix a tremblé et j'ai eu du mal à retenir mes larmes quand j'ai répondu :

— J'ai perdu ma place à la suite de circonstances malheureuses...

— Turlututu ! Stop. Inutile de continuer, vous allez mentir.

J'ai compris qu'elle essayait délicatement de m'épargner une tirade que j'aurais pu regretter par la suite. Elle a enchaîné :

— Je crois que vous possédez toutes les qualités dont j'ai besoin.

Vous avez reçu une excellente éducation, vous êtes issue de... la petite noblesse anglaise. Vous aimez le sport, vous avez perdu votre fortune et vous êtes seule au monde. Voilà pour ce que je recherche. Pour approfondir un peu, je dirais que vous venez de vivre des événements difficiles, mais que ce ne sont pas les premiers. Et aussi que vos goûts amoureux vous portent vers... Mais non, ce serait aller trop loin. Je ne suis pas indiscreète ! Moi aussi, je veux vous faire bonne impression. D'ailleurs, c'est plutôt dans ce sens que cela va se jouer. Vous avez beau chercher à vous placer, votre situation est moins pire que la mienne dans cette ville.

Je suis restée bouche bée devant ce discours. Comme je ne voulais rien laisser paraître, j'ai gardé mon flegme britannique, mais je n'ai pas pu m'empêcher de m'examiner d'un rapide coup d'œil dans l'un des miroirs pour voir ce qui avait bien pu me trahir à ce point. J'ai fait une tentative d'explication :

— « Excellente éducation », oui. Bien sûr, mon comportement, ma façon de m'asseoir ?

— Exactement. Ne cherchez pas trop, vous êtes assez prévisible. Vous avez plié soigneusement votre vêtement, légèrement offusquée de ne pas en avoir été débarrassée par un domestique, avant de vous asseoir du bout des fesses sur le coin de ce fauteuil. Vous avez peur d'attraper la vérole rien qu'en vous asseyant ?

Cette provocation m'a contrariée. C'était inutile d'en faire trop. Pourquoi utiliser sciemment les mots *fesses* et *vérole* ? Cherchait-elle à provoquer mon départ ? Si c'était son but, je ferais tout pour ne pas la satisfaire. Pour qui me prenait-elle ? Une poule mouillée ?

— « Le sport » ? « La petite noblesse » ? *Good heavens!* Quelqu'un vous a parlé de moi ?

— Mais non, tout ceci est limpide, simple comme bonjour, niais comme chou ! Sportive : vos chaussures sont plates, votre habillement pratique, vos épaules développées comme celles d'une nageuse.

— Soit ! C'est physique ! Mais la petite noblesse ?

— Vous avez eu de la fortune, quand on considère votre tenue. Certes, les couleurs sont celles d'une institutrice qui postule : robe noire et col blanc, mais les tissus ! Du taffetas, de la percale, de la soie sauvage, de la dentelle de Calais. Où sont les serges et les draps ordinaires, le simple coton des îles ? Rien de cela pour mademoiselle... mademoiselle ?

— Fletcher. Miss Gabriella Fletcher.

Elle m'a regardée d'un air goguenard.

— Je suis sûre qu'il y a une suite... La petite noblesse ! Allez, crachez le morceau !

J'ai dit avec réticence, entre mes dents :

— Of Ramsey...

— Vous voyez, Miss Gabriella Fletcher of Ramsey... Ce n'est pas dur à deviner, ce sont des petits riens qui me mettent sur la piste : la longueur de votre jupe, pas très réglementaire, même dans une ville balnéaire. Le canotier ! Qu'est-ce que c'est que ce chapeau original pour une femme ? Ce sont les hommes qui le portent ! Et sans une seule petite fleurette ! Pensez-vous qu'une bourgeoise, fortunée ou non, se permettrait ce genre de fantaisie ? *Que nenni !* D'où la noblesse ! Et vos chaussures ! Du cuir raffiné mais solide, un laçage masculin. Quand on a été élevée, comme vous, dans un milieu aristocratique, on est au-dessus de ces règles, n'est-ce pas ?

Je l'ai toisée, agacée. Mais elle était lancée :

— Vous êtes désargentée, sinon vous ne seriez pas dans cette position. De plus, vous n'avez même pas pu vous offrir un fiacre pour venir jusqu'à chez moi. Vous êtes pleine de poussière. Si vous étiez de la grande noblesse, vous ne seriez pas dans cette situation, à chercher un placement. Vous seriez hébergée comme une parente pauvre chez n'importe lequel de vos cousins, n'est-ce pas ? Donc votre noblesse n'est pas très élevée. De plus, vous êtes certainement orpheline et sans parenté proche.

J'ai pris mon expression la plus arrogante pour dire :

— L'examen est terminé ?

Elle a souri.

— J'ai oublié de mentionner que votre regard triste trahit votre récente et malheureuse aventure, vous êtes une mélancolique, légèrement dépressive, mais ce sera peut-être momentané. Un brin de pose peut-être, mais ceci est certainement dû à votre nationalité. Nous autres Cannois, nous avons tendance à trouver suffisant ou maniéré, d'emblée, votre accent ! Alors vous pensez, le reste !

— Vous êtes coutumière de ce numéro de cirque ?

— Vous ne pouviez pas le savoir, Miss, mais ce qui vous desservirait ailleurs joue à mes yeux en votre faveur.

— Ah oui ?

— Oui. Vos bonnes manières afin de faire bonne impression en vue d'obtenir la place. Votre attitude compassée. Votre arrogance forcée. Malgré tout cela, je sens que vous êtes une vraie coriace. Vous me bottez, Miss Fletcher. Je vous engage. Si toutefois vous voulez de moi comme patronne, car vous commencez à vous poser de sérieuses questions sur cette maison, n'est-ce pas ?

— Mais...

— Oui, je sais, vous n'êtes pas obligée de me donner votre réponse tout de suite. Et puis, je veux être franche avec vous, personne d'autre ne s'est encore présenté.

Elle a gloussé.

— Ma réputation a certainement fait fuir les autres. Et elle n'est

pas difficile à découvrir. Vous vous êtes renseignée sur moi avant de venir ?

— Euh... Non, je...

— Ah, voilà... a-t-elle murmuré. Je comprends mieux. Pourtant, tout le monde vous le dira, Miss Fletcher : avant de vous présenter à une place, il faut se renseigner sur la bonne moralité des maîtres !

Son rire a fusé de nouveau gaiement.

— Enfin, maintenant vous êtes informée ! J'espère que nous serons amies ? Pour moi, vous l'êtes déjà. Je vous ai adoptée. Fi des *madame* et des *mademoiselle*. Appelez-moi « Filomena »... Euh... « Filo »... Euh... Non. « Lola ». Qu'en pensez-vous ?

— Euh... De quoi ?

— De « Lola » ? Vous ne croyez pas qu'une demoiselle de ma condition doit porter un nom de guerre ? C'est une question qui me tarabuste depuis un moment, mais il faudra bien prendre une décision. C'est pour ce rôle aussi que je vous engage. Je suis incapable de réfléchir trop longtemps aux questions sérieuses. Alors ? Votre avis ?

— Je trouve « Lola » très bien dans votre... situation. C'est court, cela restera dans les mémoires facilement, la réclame en sera donc facile. C'est piquant et vif, exotique aussi.

— Adjugé et vendu ! Et vos gages ? Je vous propose pour l'instant soixante francs par mois. Bien entendu, vous serez logée, nourrie, blanchie. C'est une sérieuse économie, non ? Vos appointements seront variables à la hausse en fonction de mes entrées. Car dans ma profession, il y a parfois de bonnes surprises. Mais que suis-je nigaude ! Vous n'avez pas formulé vos conditions ! Allez-y ! Posez vos questions. Je vous réponds bien vite et nous pourrons passer à autre chose.

Elle a hurlé :

— Rosalie, monte du thé ! Les Anglais boivent du thé !

Sa dernière question m'avait prise de court, son hurlement m'a fait sursauter. Cet emploi n'allait pas être de tout repos, mais c'était peut-être ce qu'il me fallait. En ces lieux, je n'aurais pas le temps de penser ou de broyer du noir. Tout serait une nouveauté, suffisamment surprenante pour occuper mon esprit. J'ai rapidement réfléchi aux questions que je me devais de poser dans une rencontre d'engagement. Tout en gardant un ton distant, j'ai demandé :

— Combien de domestiques y a-t-il dans la maison ?

— Deux. Rosalie, pauvrete, elle a perdu son travail de cuisinière à l'hospice de Nice quand ils ont réduit le personnel, au moment de la crise. Il y a trois ans. Au moment même où Eugène faisait construire ici pour moi. C'est pas coquet ? Pour en revenir à Rosalie, elle connaît la vie, je vous le dis. Et elle sait mener sa barque. Elle n'a plus de famille, comme vous. C'est-à-dire que toute jeune, elle s'est retrouvée

filles-mères, et donc ils l'ont reniée. Elle vient de Levens. Son amant était un jean-foutre qui est parti quand elle s'est retrouvée enceinte, et son seul fils est mort en Crimée.

— Hum...

— Je parle trop, je sais. Bon, le deuxième, c'est Gustave. Un brave homme. Il fait le cocher, il répare tout, il vidange la fosse, il soigne le potager et le cheval. Eh oui, vous vous rendez compte, j'ai même une voiture et un cheval, si c'est pas *pshuuut* ? Il a travaillé comme cocher et homme à tout faire dans un lupanar à Lyon, mais il est venu à Cannes avec sa patronne quand elle a décidé de faire la saison d'hiver sur la Riviera. Et il a compris qu'il gagnerait plus comme domestique dans les maisons privées ou dans les hôtels. Il a installé sa famille à Mouans, mais il est logé ici quand même. Il fait comme il veut. Il bouge.

— Vous n'avez pas de femme de chambre ?

Son rire cristallin a précédé sa réponse :

— Pour me coiffer, m'habiller, vous voulez dire ? Rosalie m'aide pour mes corsets. J'ai un coiffeur qui vient à domicile, et pour me maquiller, je fais tout moi-même. Je préfère. Je fabrique même mes produits. Comment vous trouvez ce parfum ? Vous sentez ? J'aime pas les femmes de chambre. Ça fouine et ça vous pique vos rubans. Vous avez d'autres questions ? Je ne sais pas, moi... Si vous êtes blanchie, nourrie ? Oui, je l'ai déjà dit ! Si vous devez veiller le soir ? Non, surtout pas ! Je n'ai pas envie que vous sachiez tous mes secrets ! Si vous aurez un jour de sortie ? Si vous avez droit au vin et au café ? Allez, ne soyez pas si timide !

— Par exemple...

— Vous me direz vous-même. Nous ferons comme vous voudrez. Que nous reste-t-il à dire pour conclure cette affaire ? Ah oui, nous n'avons pas vraiment parlé de ce que j'attends de vous. Enfin, je veux dire : pourquoi j'ai mis cette annonce ? En réalité, c'est vous-même qui allez définir de quoi j'ai besoin...

— Heu... Je ne comprends pas...

Elle a éclaté de rire. J'ai continué :

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

— C'est simple ! Je ne veux plus subir les ricanements et les persiflages sur mon passage. Je confonds parfois certains noms d'écrivains, de peintres et de musiciens, ne parlons pas de leurs œuvres ! Quant à savoir s'ils sont vivants ou morts depuis belle lurette...

— Vous avez donc besoin d'une...

Elle a poussé un gros soupir d'aise.

— Vous avez très bien saisi. Vous êtes parfaite. Alors qu'en dites-vous ?

J'allais répondre que je n'avais rien à perdre à essayer, quand elle a enchaîné :

— Non, ne me dites rien tout de suite. Attendons d'avoir bu ce thé d'abord. J'espère qu'elle va penser à monter quelques biscuits.

Elle me faisait des sourires pleins d'afféterie, comme pour gagner mes bonnes grâces. Je me disais qu'elle devait faire de même, enfant, pour obtenir les faveurs de son institutrice quand elle avait fait une bêtise.

J'avais subitement envie d'éclater de rire, mais je craignais qu'elle ne se croie moquée. Moi-même, je ne comprenais pas ma subite versatilité. Je ressentais comme un grand sentiment de soulagement. Pourtant, cette maison était un cran en dessous de ce à quoi j'aurais pu prétendre. Était-ce parce que cette femme, jeune, fraîche, m'apparaissait comme le contraire de Lady Sarah ?

Elle m'observait toujours, embarrassée, cherchant à se conduire comme sa position le lui dictait.

— Est-ce que nous avons tout bien fait ? Finissons-en ! Ah oui, vous avez peut-être une lettre, un certificat d'une ancienne place ?

J'ai rosi. Lady Sarah ne m'avait rien donné, rien laissé, même pas un regard. Je crois qu'elle ne pouvait pas imaginer à quelles extrémités j'allais me voir réduite. J'ai fait semblant de chercher dans la pochette, celle où je rangeais mes allumettes et mes mouchoirs. Elle a vu mon trouble.

— Sans importance, a-t-elle dit en roucoulant bêtement. Je ne crois pas aux certificats. Je crois aux regards.

Je commençais à saisir son personnage. Elle faisait l'écervelée tout en glissant des paroles profondes qu'elle lâchait comme par inadvertance, essayant de les faire passer pour des sottises. Plus subtile qu'elle n'en avait l'air. Et douée d'une acuité exceptionnelle en matière humaine. Je l'ai regardée droit dans les yeux.

Au même moment, Rosalie a ouvert la porte d'un coup de pied pour poser un immense plateau d'argent sur la table provençale rabattue qui trônait dans un coin, et la cloche du portillon, dehors, a tinté.

3 Expression anglaise pour : « Grands dieux ! »

3 – UN MESSENGER INATTENDU

Lola, puisque nous venions de baptiser définitivement ainsi Filomena Giglio, se leva comme éjectée par un ressort et se précipita au balcon en s'écriant :

— Chic ! Une visite !

Rosalie ronchonnait, car sa maîtresse avait manqué renverser les tasses, de superbes rococo de Sèvres.

— Pas la peine de me faire monter le beau service pour tout fiche par terre !

Elle avait saisi l'anse de la théière pour servir le thé.

Affolée par ses gestes brutaux, j'ai posé ma main sur son bras en disant :

— Laissez, je vais le faire.

Lola haussa le ton :

— Mais oui, Rosalie, va donc ouvrir plutôt. Personne ne peut mieux verser le thé qu'une Anglaise, voyons ! Venez, venez Miss Fletcher ! Venez voir ce monsieur. C'est peut-être une connaissance à vous ?

— J'en doute !

Pendant que Rosalie sortait en claquant la porte et que son pas lourd décroissait dans l'escalier, j'ai rejoint Lola au balcon, mais je suis restée un peu en retrait.

Un homme pas trop grand, de constitution robuste, qui se tenait bien droit, attendait poliment devant le portillon, tournant le dos à la maison. Il ne nous avait pas encore vues, perdu qu'il était dans la contemplation de l'hôtel Central, dont le jardin complanté d'essences australiennes attirait le regard. Son maintien avait tout de l'ancien militaire fringant, y compris sa façon de friser sa moustache nerveusement d'une main non gantée.

Ses cheveux châtain clair tirant sur le roux bouclaient naturellement sur son front plein. Il avait le nez droit au-dessus de sa moustache frondeuse, un menton large, un cou épais de portefaix. Mais tout dans son maintien et son habillement contredisait l'homme de peine.

Une veste en drap délicat, anthracite à fines rayures, peinait à

contenir ses épaules de colosse et sa musculature de cheval de labour.

Il tenait de la main gauche son canotier, ses gants de chevreau couleur de beurre et sa canne à pommeau. Il avait comme moi, dans la montée, décidé de retirer gants et chapeau.

Sans prévenir, avant que je puisse l'en empêcher, Lola cria dans sa direction en agitant la main :

— Ohé ! Je suis là ? Vous cherchez qui ?

Il se retourna, comme piqué par une abeille, et il sourit en nous regardant.

— Bien le bonjour ! Je cherche mademoiselle Giglio. Je suis envoyé par un voisin, monsieur de Bréville.

— Doux Jésus ! Un ami d'Eugène ! s'écria Lola.

À part, elle ajouta plus bas :

— Dieu merci, ce n'est pas ce vautour de Philémon !

Puis elle hurla :

— Mais Rosalie, qu'est-ce que tu fabriques ? Pourquoi n'ouvres-tu pas la porte ? C'est un ami d'Eugène !

Elle se retourna vivement et se précipita à l'intérieur. Elle se tordait les mains, tapotait ses joues devant la glace, tripotait ses cheveux.

— Je les relève, ou je les laisse tombants ?

Je n'ai pas répondu, sachant que de toute façon, elle n'écouterait rien. Elle était en proie à une trop vive agitation.

— Il l'a envoyé pour s'excuser... Il a renoncé à son départ... Il veut revenir, mais il n'ose pas... Il a dépêché son ami en éclaireur...

Pendant qu'elle se barbouillait les lèvres de rouge, je suis revenue à mon fauteuil et j'ai entrepris de nous servir le thé.

— Asseyez-vous posément, lui dis-je, et reprenez-vous.

Ma voix calme lui fit l'effet d'une douche froide. Elle me vit de nouveau, se reprit et s'installa sur le canapé en étalant ses voiles et satins fleuris qui la couvraient à peine.

— Vous avez raison, dit-elle d'un air malicieux. Vous voyez que vous êtes celle qu'il me faut.

La porte s'ouvrit dans un fracas sur une Rosalie qui s'effaça immédiatement devant la silhouette de l'homme. Elle tendit dans son dos une carte de visite et déclama avec son accent, comme si elle faisait une galéjade :

— Puisque je dois annoncer, alors j'annonce. Ce bel homme, c'est Guy de Môpassaaane, un monsieur qui écrit des lettres.

Il entra d'un pas vif, nous fit sa révérence à laquelle je répondis d'un léger mouvement de tête, tandis que Lola battait fiévreusement des mains et des cils :

— Vous écrivez des lettres ? Vous en avez une pour moi ?

Je la repris :

— Non, Lola. Rosalie a voulu dire *Guy de Maupassant, homme de lettres*.

— J'avais compris, je blaguais, se rattrapa vite Lola en se levant. Prenez donc place, mon cher. Je vous présente mon amie Miss Gabriella Fletcher, qui est anglaise. Je suis moi-même la demoiselle que vous cherchez.

L'homme que Rosalie avait annoncé avec tant de désinvolture, prit le fauteuil offert par Lola, mais lui fit subir un mouvement rotatif avant de s'y plonger voluptueusement.

Il se retrouva dos aux miroirs.

— Vous me pardonnerez, dit-il sur un ton de plaisanterie. Je n'aime pas trop les reflets.

— Vraiment ? dit Lola. Moi, c'est ma raison d'être.

— Ah ? Quant à moi, ils m'embrouillent. Ils me font perdre parfois la notion du moi. Je ne m'y reconnais plus. J'y suis un autre. Ou même parfois je n'y suis plus du tout. C'est assez troublant et je préfère les fréquenter le moins possible.

Maupassant ici ? Maupassant, le célèbre écrivain, celui dont les ventes s'envolaient, était dans cette même pièce ?

J'étais impressionnée car j'admirais ses écrits. Que de moments de rêverie et de bonheur j'avais passés à lire ses contes et ses chroniques. Maupassant avait pour moi une aura particulière. Il savait décrire l'âme humaine et sa condition avec une absence totale de jugement moral qui forçait mon respect.

— Et, en quoi êtes-vous homme de lettres ? continua Lola sur le même ton mondain qui fit sourire l'érudit sous sa moustache.

— Je suis journaliste, chroniqueur, et à l'occasion, j'écris des contes. J'ai même commis un roman l'an dernier.

— Un roman ? s'exclama Lola, sincèrement épatée.

— Oui, *Une vie*, dis-je avec respect. C'est un beau roman, monsieur de Maupassant.

— Vous l'avez réellement lu, ou cette phrase est-elle convenue ? demanda Maupassant.

— Oui, je l'ai lu, bien sûr, répondis-je, vexée. Ça n'a pas été facile, d'ailleurs, au début, avec son interdiction par Hachette dans les gares !

Il éclata de rire et dit sur un ton un peu suffisant :

— En effet ! Il paraît qu'ils ont trouvé quelques scènes scabreuses. Vous savez qu'ils possèdent le droit moral sur le contenu des œuvres qu'ils vendent, afin de protéger les chefs de famille ? Heureusement que leur conscience se dissout dans les chiffres ! Dès qu'*Une vie* s'est avérée être un franc succès, ils ont levé l'interdiction de vente en gares ! Il faut dire que l'humoriste Silvus les a ridiculisés.

— Comment ça ? demanda Lola.

Il se mit à déclamer d'une voix de stentor :

— *Le danger pour les voyageurs, ce n'est pas que le train dévie. Le danger pour les voyageurs ? C'est qu'il leur monte des rougeurs au front en lisant Une vie.*

La saynète amusa Lola et elle claqua des mains.

— Je me souviens de vous ! dit-elle. Vous étiez dans le journal cet hiver ! Vous avez mis le feu à votre chambre, les pompiers sont intervenus.

— C'est vrai, plastronna-t-il. Je m'enflamme assez facilement !

— J'ai lu des chroniques et des contes de votre plume, insistai-je, agacée du tour frivole que prenait cette conversation.

— Vraiment ? J'en suis flatté. C'est qu'il existe un phénomène étrange : quand un livre a du succès, il est de bon ton de l'avoir dans sa bibliothèque, de l'offrir le plus possible, de le citer en toute occasion, mais le lire ne fait pas forcément partie du contrat.

— Je m'en souviendrai, dit Lola. C'est ce que je vais faire, alors. Fameux, votre roman, monsieur de Maupassant. Je vais m'empresser de l'acquérir. Vous me signerez une dédicace, n'est-ce pas ? En réalité, je me souviens avoir pas mal entendu parler de vous quand je posais pour Jules, avant de m'installer avec Eugène, en 1881.

— Vous posez ?

— Parfois. Du moins je l'ai beaucoup fait, à une époque. Quand des peintres de passage voient mon portrait dans la vitrine du photographe Numa Blanc, sur la Croisette, il leur arrive de me demander. Mais ces heures sans bouger, parfois sur un genou ou sur un coude, ça peut vite devenir une torture ! Et puis c'est d'un *bassin* !

— Ce portrait dans la devanture doit être remarquable ? ironisa Maupassant, imaginant qu'elle allait vanter sa beauté, prêt à se moquer.

— Mais non, mon cher, il est affreux ! Numa Blanc a visité un jour l'atelier d'enfleurage de la parfumerie Hermann, où je travaillais. Il se documentait pour illustrer un guide touristique. Il m'a choisie entre toutes, je crois que c'était parce que j'avais largement ouvert mon corsage à cause de la chaleur et relevé mes jupes. Telle que j'étais, mal coiffée, mal attifée, il m'a emmenée un peu partout sur les sites mettant en valeur la ville. Devant les palaces, la mer, le Suquet, les villas grandioses et jusqu'en haut de la colline.

— C'est plutôt original ! Des portraits d'extérieurs ?

— Il disait que la photographie devait se pratiquer sur le motif, comme la peinture, et pas seulement en atelier. J'avais quinze ans. Il m'a donné un franc par vue et une tonne de confiseries.

— Ce n'est pas très cher payé !

— Vous plaisantez ? Comme nous avons fait au moins trente vues durant deux dimanches, j'ai gagné plus de six mois de salaire en deux

jours. Mais la gloire est vraiment survenue quand il a agrandi, encadré et affiché dans sa vitrine mon portrait sur la Croisette. Sur le daguerréotype, il y avait le Suquet en fond ! Il a reçu de nombreuses demandes de peintres de passage. C'est de cette façon que je suis devenue modèle. J'ai plaqué la parfumerie et j'ai loué une chambre rien qu'à moi dans la rue Grande.

— Vous avez donc adopté le métier de modèle ?

— Eh bien, de nombreux peintres ne l'étaient que de nom. Ils prenaient ce prétexte pour rencontrer la jeune fille de la vitrine... Hum... Et puis j'ai rencontré Eugène.

Un grand soupir a ponctué cette dernière phrase.

— Et vous avez posé ensuite pour le fameux Jules. Pour quel tableau ?

— Vous travaillez pour une agence de renseignements ? Ou c'est pour votre prochain roman ? C'était pas un tableau, c'était pour l'étiquette d'un parfum. Mais finalement, il s'en est servi pour tout, les savons, la poudre ; et moi, des prunes, du vide ! Il m'a payée qu'une fois, le chien. Enfin, c'était pour dire que je me souviens qu'il parlait de votre histoire sur les putains qui vont à la communion. C'est bien vous qui avez écrit ça, non ?

Il acquiesça avec un demi-sourire.

— Voulez-vous vous asseoir près de moi ? minaуда-t-elle sur un ton singeant soudain les manières d'une dame du monde, à la façon d'une petite fille jouant à recevoir ses amies pour le thé.

— Volontiers, en si charmante compagnie, a dit Maupassant en prenant place aux côtés de Lola sur le canapé.

Il ne perdait pas son temps, celui-là ! Son œil s'allumait en nous regardant à tour de rôle, et il semblait apprécier le contraste que nous formions. La jeune femme brune à moitié déshabillée, baignant dans des couleurs et des parfums capiteux, reste de nuit galante, de fleur d'oranger et de poudre ; et moi, austère rouquine anglaise couverte jusqu'en haut du cou, de noir et de blanc, au maintien sportif et plus masculin.

Un silence étrange s'installa. Nous nous observions sans mot dire. La jeune fille légèrement vêtue, essayant de se montrer le plus à son avantage possible, dévorait l'homme des yeux. Celui-ci fixait d'un regard pénétrant la femme en tenue sévère, c'est-à-dire moi, comme s'il avait voulu faire craquer sa carapace.

Et de mon côté, je l'avoue, je prenais plaisir à considérer toutes les mines qu'affectait Lola, me demandant jusqu'où pouvait aller son infinie gamme d'expressions.

Notre manège avait amorcé son tourbillon.

Il fallait pourtant rompre ce silence étrange. Ce n'était pas à moi de parler. Après tout, je n'avais rien à faire dans tout cela. Pourtant,

voyant que cet état flottant s'éternisait, je l'ai brusquement brisé :

— Vous disiez venir de la part de monsieur de Bréville ?

Lola sourit :

— Où avez-vous connu Eugène ?

— Eugène ? Je ne peux pas dire que je le connais vraiment. Je l'ai parfois croisé quand il était encore un enfant. Je l'ai vu grandir. Il a traversé une période difficile, étant collégien. Son oncle a été chargé de lui faire passer l'hiver à Cannes, puisqu'il y venait régulièrement. C'est à ce moment que je l'ai perdu de vue. Non, ce message n'est pas d'Eugène.

— Mais alors, qui est ce monsieur de Bréville qui vous envoie ? s'irrita Lola.

— Eh bien, mais Edmond ! Son père ! Il est l'un de mes voisins à Étretat, et sachant que je descendais à Cannes, il m'a prié de vous remettre la missive. Et je lui en suis bien reconnaissant, car j'ai ainsi eu la chance de...

— Le père ? pâlit Lola.

— Mais où avais-je la tête ? dit Maupassant ! Voilà. J'ai une lettre qu'on m'a chargé de vous remettre. J'espère que la nouvelle est bonne ?

Lola saisit la grande enveloppe un peu épaisse et la regarda longuement sans oser l'ouvrir. Elle pressentait un malheur. Elle me la tendit.

— Ouvrez-la vous, Miss Fletcher. Je n'y arriverai pas.

J'ai saisi un couteau sur la table. Après en avoir essuyé les traces de beurre avec une serviette, je m'en suis servie comme coupe-papier. Quelques billets de banque de vingt francs s'en échappèrent ainsi qu'un court message. Lola rougit, après avoir eu le réflexe d'attraper les billets avant qu'ils ne tombent au sol.

— Je lis ?

— Allez-y !

J'ai lu d'une voix blanche :

— *Mademoiselle, vous apprendrez par cette lettre que les comptes de mon fils Eugène sont bloqués et toutes les rentes et dettes qu'il a pu contracter seront désormais gérées par mon notaire ou éventuellement, en ce qui vous concerne, par notre avoué intermédiaire à Cannes. Ces quelques billets pour couvrir vos frais immédiats. Je vous prie de vous rendre chez notre représentant afin de régulariser cette situation et d'accepter le nouvel arrangement. J'espère ne plus jamais entendre parler de vous.*

Maupassant se leva, choqué, interdit, et je le vis faire un geste de compassion vers Lola, puis s'écarter d'un pas par discrétion.

Moi-même, je suis restée confondue. Plusieurs pensées se bousculaient dans ma tête. *Cela fait beaucoup en quelques instants pour*

une seule personne. Une rupture suivie d'une banqueroute. C'est incroyable, cette similitude avec mon histoire. Qu'est-ce que je fais ici ? Comment réagir si elle se met à pleurer ?

Lola était pétrifiée. Sans voix. Son visage restait sans expression. Au bout de quelques secondes qui me parurent une éternité, elle tendit la main vers moi pour attraper la lettre qu'elle déchira en mille morceaux et envoya en l'air en riant nerveusement.

Maupassant et moi nous sommes regardés, gênés.

— Non ! s'est écriée amèrement la jeune fille. Vrai ? Ça c'est *bath* ! Vous avez vu ce magot ? Nous allons pouvoir faire une fête colossale ! À faire verdier de jalousie le baron Lycklama ! Vous savez que sa villa n'est pas très loin de chez moi ?

Elle saisit un journal qui traînait. Rendue nerveuse par ce camouflet, elle voulait changer de sujet.

— Celui-là alors ! Tous les prétextes lui sont bons pour faire la fiesta ! Regardez ce compte rendu !

Elle me tendit la feuille de chou locale.

Machinalement, mon regard britannique accrocha le nom de la grande-duchesse Maria Alexandrovna, épouse d'Alfred de Saxe-Cobourg-Gotha, l'un des nombreux fils de la reine Victoria. Je l'avais croisée une fois à une soirée londonienne chez Lord Clarence. Le journal signalait qu'elle avait revêtu, pour le dernier bal masqué du baron Lycklama, le costume de la reine Catherine d'Aragon. Pour que son déguisement soit parfait, elle avait porté également les bijoux authentiques offerts par Henri VIII à son épouse au XVI^e siècle.

Je me suis attardée sur l'illustration. Le dessinateur avait insisté sur les pierres précieuses des boucles d'oreilles. Je m'étonnais qu'avec de tels articles, il n'y ait pas plus de vols à Cannes ! Ces gens étaient d'une inconscience totale, tellement ils se pensaient au-dessus des lois du commun.

Lola ouvrit la porte du palier pour crier :

— Rosalie ! Monte du champagne !

Le ton et son visage furieux démentaient le désir de fêter l'événement.

— Vous connaissez donc ces gougnaftiers de Bréville ?

— Ce sont juste des voisins, dit Maupassant. Sachez que je désapprouve leur comportement. Surtout, j'estime qu'ils auraient pu me prévenir de ma mission ! Je ne l'aurais pas acceptée !

— Certainement des numéros, ces Bréville ! Ah, ils sont beaux, les gens du monde !

— Je crois que je vais vous laisser. Je suis navré de...

— Ah non ! Vous n'allez pas vous déballonner, vous aussi !

— Ai-je dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? m'a demandé, décontenancé, Maupassant.

— La rupture est encore un peu fraîche, ai-je répondu à mi-voix.

— Pas la peine de chuchoter ! s'exclama Lola en revenant vers nous. Oui, je suis furieuse, et alors ? Mais qu'est-ce qu'ils croient, ces foutriquets, ces jocrisses, ces tocards ? Qu'il suffit de m'envoyer le dernier écrivillon *fashionable* avec une belle moustache et des belles paroles et que tout sera pardonné ?

Sans se démonter ni prendre la mouche en s'entendant qualifier d'« écrivillon », Maupassant monta au créneau pour plaider courageusement la cause perdue d'avance des Bréville :

— Ce sont des personnes qui craignent pour l'avenir de leur fils.

— Et mon avenir à moi, hein ? Qui s'en préoccupe ?

— Mais n'ont-ils pas fait un geste ?

— Vous, taisez-vous ! Vous appelez ceci un geste avec tout ce qu'il m'a promis ? Une aumône, oui ! Vous êtes comme lui, j'en suis sûre ! Comme tous les hommes, d'ailleurs ! Lâches et félons. Rien n'efface une trahison faite à une jeune fille, monsieur ! Je me demande s'il le savait tout à l'heure quand il m'a quittée.

— Je crains fort que tout ceci n'ait été mené derrière son dos.

Maupassant échangea un regard avec moi, ne sachant s'il fallait rire ou se fâcher. Lola était bien partie :

— Vous le connaissez, alors ne vous étonnez pas si je vous assimile aux hommes de sa trempe. Aux freluquets sans honneur. Et je me retiens de dire *sans roupettes*. Et vous vous êtes fait le complice de cette couardise.

— Mais... balbutia Maupassant, ne se départissant pas de sa bonne éducation. C'est un peu *farce*, par exemple ! Je n'y suis pour rien...

Rosalie entra avec une bouteille de champagne et des coupes en cristal. Lola saisit la bouteille et l'ouvrit en habituée. Elle inonda nos verres qu'elle nous imposa avant de lever haut le sien.

— Monsieur de Maupassant, Miss Gabriella Fletcher of Ramsey, je vais porter un toast à ma nouvelle vie ! Il me reste la maison, c'est toujours une belle prise de guerre !

Elle vida le liquide doré d'un seul trait et, sans tarder, s'en remplit un nouveau en s'abandonnant lentement dans un fauteuil, laissant Maupassant seul sur le canapé. J'ai deviné alors qu'elle était si mortifiée, si humiliée, qu'elle ne pardonnerait pas de sitôt à Maupassant d'avoir été le témoin de cette scène.

Ce qui, j'ignorais pourquoi, me réjouissait un peu. J'avais remarqué qu'elle portait sur lui un œil plus qu'intéressé et ce retournement de situation me satisfaisait sans que j'en comprenne la raison.

Je n'ai pu retenir un brusque sourire.

Les deux autres me regardèrent avec étonnement.

— Vous n'allez pas trouver ça drôle, je préfère ne pas vous dire pourquoi je souris !

— Ah non, vous n'avez pas le droit ! dit Lola.

— Eh bien, j'ai repensé à Dumas fils. *La Dame aux camélias* ! Ils ont dû voir la pièce et ils ont voulu faire rejouer la scène !

Après quelques secondes, Lola éclata de rire et Maupassant se sentit autorisé à faire de même.

4 – CHACUN SA PLACE

Après avoir trempé sa moustache dans le breuvage et avoir cherché vainement une serviette propre sur le plateau, Maupassant renonça à parler le poil sec et il se tourna vers moi :

— Et vous, mademoiselle Fletcher ? Vous êtes en villégiature dans notre beau pays ?

J'ai immédiatement traduit sa pensée en : « Que diable venez-vous faire dans cette maison suspecte, alors que vous avez l'air comme il faut ? »

J'ai souri et j'ai répondu, provocante :

— Je suis à la recherche d'une place et mademoiselle Lola a eu la bonté d'être sensible à ma détresse. Nous venons de conclure un engagement avec période d'essai.

— Chic ! s'écria Lola. Alors vous acceptez ? Voilà quelque chose qui se fête vraiment.

— Lola, observa Maupassant. Voilà plusieurs fois que j'entends ce prénom. Je croyais que vous vous appeliez Filomena Giglio ?

— Il lui faut un nom de guerre si elle veut réussir dans sa profession, ne pensez-vous pas ? rétorquai-je.

— Dans sa profession ? répéta-t-il en me regardant avec insistance.

Et comme une sotte, j'ai rougi. Mais Lola a pris le relais.

— Comme disait ma grand-mère : « *Non puoi tenere lo stesso nome se fai la guardiana di oche o se vai a spennare un pollo.* » C'est un dicton. Traduit, ça donne quelque chose comme : « On garde pas le même nom pour plumer les pigeons que pour garder les oies ! » Ou l'inverse...

Derechef, nous avons tous éclaté de rire et cette fois, nous avons trinqué en cognant nos trois verres haut et fort.

— Va pour Lola, a dit Maupassant. Et nous changerons aussi ce Giglio qui fait trop immigrant. Nous vous trouverons un nom bien français et même un nom royal.

— Pourquoi pas ? dit Lola.

— Oui, après tout rien qu'en venant ici ce matin, j'ai croisé trois têtes couronnées qui ne vous valent pas. Ni en beauté, ni en audace et

encore moins en repartie ! Vous ne lisez peut-être pas, mais vous avez une conversation plus originale qu'eux ! Et un vocabulaire bougrement coloré ! Quels crétins ils font en comparaison !

— Cela va changer, affirmai-je.

— Comment ça ? Les membres des familles royales vont devenir intelligents ? plaisanta Maupassant.

— Non ! Lola va se mettre à lire. J'en fais le serment. Elle va devenir la courtisane la plus cultivée de la région.

— Donc, Miss Fletcher, voilà votre fonction, alors ? dit Maupassant. Comment vous est venue cette idée ?

— C'est mademoiselle Giglio qui a passé l'annonce.

— Oui. C'est une nécessité dans mon métier si je veux m'élever. Je fréquente des artistes, des commerçants, des industriels, parfois même des hommes du monde. Enfin quand je dis je fréquente, vous m'avez comprise. Et je parle des messieurs, bien sûr. Je dois pouvoir soutenir une conversation avec eux.

— Une conversation est-elle bien nécessaire ? se moqua Maupassant.

— Fi ! Vous ne me vexerez pas ! Mes jolies gambettes et mon popotin ne suffisent pas toujours à fidéliser mes amitiés. Et je veux les garder longtemps. Je me suis rendu compte qu'on porte en grande estime les femmes cultivées, même si on ne les apprécie pas forcément. Et moi aussi je veux qu'on m'estime. Alors voilà la place de Miss Fletcher. Elle devra réussir à me rendre estimable.

— Comme une sorte de... conseillère en connaissance ?

— Oui. Je dois savoir tenir une maison, recevoir comme une grande dame.

— Je comprends mieux ! dit Maupassant en se tournant vers moi. Valtesse, la vieille amie de mon ami Gervex, qui a servi de modèle à la *Nana* de Zola, eh bien elle avait aussi une gouvernante de ce type et ça lui a plutôt réussi. Il est vrai qu'il s'agissait plus d'une secrétaire que d'une répétitrice, mais tout de même elle s'apparente à votre fonction, en moins distinguée que vous ne l'êtes.

Piquée par le compliment que Maupassant me faisait, Lola intervint pour détourner son attention de moi :

— Et qui donc encore, parmi ces « dames », ont des conseillères, elles aussi ? Celles dont on parle le plus, j'espère ?

— Sarah Bernhardt a des lettres, c'est entendu, elle a été élevée au couvent, mais... Qui encore ? Ah oui, il y a la Païva... Pour résumer, c'est une très bonne idée.

— Vous serez donc surtout ma secrétaire, me dit-elle. Et vous, cher Maupassant, que venez-vous faire dans ma ville ?

— Votre ville ?

— Oui, mes parents ont peut-être émigré du Piémont, mais moi je

suis née ici. À Cannes. Et je ne suis pas comme les Suquetans qui ne sortent jamais de leur vieille colline. Moi je vais partout. Mais voilà que je parle encore de moi.

J'ai dit à Maupassant :

— Vous avez le don de faire parler et d'écouter.

— Oui. C'est mon commerce. J'écoute, je fais parler, j'observe.

Pour écrire, je dissèque.

J'ai frissonné.

— Vous me faites peur ! gloussa Lola.

— Rassurez-vous, je n'ai rien inventé, c'est Flaubert qui m'a tout appris.

— Et que trouvez-vous à disséquer à Cannes ?

— Le genre humain est propice à l'examen dans cette ville. Des princes, des princes, partout des princes ! À peine ai-je mis le pied ce matin sur la Croisette, que j'en ai rencontré trois, l'un derrière l'autre ! La France, une République ? Certes, mais à Cannes, nous concentrons les royaumes. Déchus, perdus, oubliés. Toutes les pauvres têtes couronnées viennent ici se faire des visites. C'est plus pratique sur un petit territoire partagé. Et qui dit princes dit amateurs d'altesses. Il en existe comme des amateurs de champignons. Leur obsession est d'avoir à leur table au moins une fois par saison, un prince, un grand-duc ou même Galles *himself* ! J'observe donc cette planète-là. Mais il y a aussi les musiciens, les peintres, les écrivains. N'oublions pas la catégorie des malades et des agonisants qui traînent leur triste spectacle lugubre au soleil sur la promenade. À eux seuls ils valent le détour dans la ville. Et dans la traîne de la comète, les espions, les filous, les escrocs, les imposteurs... Vous voyez qu'il y a de quoi faire, ici ! D'ailleurs je ne m'en prive pas dans mon travail en cours.

J'ai éclaté de rire :

— Je me réjouis à l'avance de lire votre prochain roman !

— Lire est une perte de temps, dit Lola.

Maupassant et moi l'avons regardée avec indulgence.

— Mais vous venez de dire que lire serait un avantage dans votre profession ! dit Maupassant.

— Je n'ai jamais dit ça, j'ai dit connaître les contenus des romans, les noms des auteurs et des personnages, savoir en parler. Ce sera bien suffisant.

Maupassant arborait une expression condescendante et suffisante qui m'irrita.

— Inutile de sourire de votre petit air supérieur, lui dis-je. Si vous aussi, vous aviez passé votre enfance à l'école à apprendre à raccommorder plutôt qu'à *disséquer* – j'avais appuyé sur le mot avec intention – la littérature, vous en seriez au même point. Que croyez-vous qu'on apprenne aux filles dans nos écoles ? Et ça vaut pour la

France comme pour l'Angleterre !

— Une sociétaire du *suffrage des femmes* ! s'exclama Maupassant. Je ne sais pas si vous avez fait une bonne affaire en l'engageant, mademoiselle Giglio. Elle va vous tournebouler la tête avec ses idées utopiques et révolutionnaires. Dans une ville aussi conservatrice, vous allez perdre votre clientèle !

— Vous inquiétez pas pour moi, répliqua Lola. Je trouve qu'elle a raison, mais jamais j'irai le dire là où il faut pas ! Je sais mener ma barque, sinon je serais encore avec ma mère dans son taudis.

Son rire s'envola en notes cristallines et elle se servit son troisième verre en se levant de son fauteuil. Elle ne tenait pas en place. En virevoltant elle ajouta :

— Donc, pour résumer la situation, me voilà libre de toute attache. Sans capital. Mais avec une maison.

— Vous êtes sûre que la maison est à vous ?

— Oui. Eugène l'a fait construire spécialement pour moi il y a deux ans.

— Voilà au moins une bonne chose, dit Maupassant.

— Oui. Il ne me reste qu'à partir à l'assaut, rendre mon nom de guerre célèbre et gagner l'estime et le respect de tous. Et c'est à cela que vous allez m'aider, ma chérie, dit-elle en se considérant.

— Je crois qu'il est temps que nous établissions les limites de ma fonction, affirmai-je.

— Mais... Je croyais que nous l'avions déjà fait ? Allez, dites-moi ce que vous avez en tête.

— Depuis ces instants passés ici, je perçois mieux vos besoins. Je vais vous décrire ma mission à votre service et vous allez me dire si vous en êtes d'accord. Monsieur de Maupassant, ici présent, sera le témoin de notre convention.

— Voilà qui est dit !

— Je vous propose donc d'être votre gouvernante. En ce qui concerne la conversation, je juge à vos manières que vous apprenez vite, donc du côté du maintien vous n'avez pas besoin de moi. Mais la tenue de votre maison laisse à désirer pour l'instant. Il vous faut quelqu'un pour tenir les comptes, commander les denrées, surveiller le service du personnel et faire de cette maison un endroit couru.

— Pourquoi ne pas en profiter pour m'enseigner l'anglais ? s'excita Lola. Puisque vous êtes anglaise ! Il y a tant de... de... euh... *visiteurs*... anglais. Et puis l'anglais est à la mode, non ?

— Et pourquoi pas le piano tant que vous y êtes ? ironisa Maupassant.

— Très bonne idée, répondis-je, le plus sérieusement du monde. En trois mois, je promets à mademoiselle Lola qu'elle saura parfaitement interpréter *La Lettre à Elise*. Ce qui la mettra en valeur

dans bien des réunions.

— Je préférerais jouer et chanter l'*Amant d'Amanda*, dit Lola. Ça me vaudrait peut-être un engagement au théâtre ?

— Votre fonction est confuse, m'assena Maupassant, péremptoire. Mal définie, peu crédible, trop vaste et impossible à remplir.

Lola haussa les épaules. Je fis de même. Nous trinquâmes seules, cette fois, sans tenir compte de la remarque de Maupassant.

J'ai rajouté :

— J'ai une seule faveur à solliciter.

— Laquelle ? demanda Lola, méfiante.

— Laissez-moi parfois conduire votre landau. Il est magnifique. J'aime m'occuper des chevaux et je ne supporte pas qu'on les fouette.

Lola haussa de nouveau les épaules, ce que je pris pour un acquiescement.

— C'est typiquement anglais, cet amour des chevaux, dit Maupassant.

— J'avoue que j'ai été élevée au milieu de ces animaux dans la campagne mannoise. Mon père a eu plusieurs chevaux qui ont couru le derby. Mais tous les sports me passionnent. J'ai appris la natation dans les fraîches eaux du lac Mooragh. Il n'y a que le lawn-tennis où je ne brille pas vraiment. C'est trop nouveau pour moi. Je m'y suis mise tout de même, personne ne résiste à cette mode. Mais il me faut bien reconnaître que je joue comme *une* manche.

— *Un* manche, me reprit Lola.

— Excellent, dit Maupassant. J'aurais bien besoin de quelques leçons.

— Mais puisque je vous dis que je n'y excelle pas. Je l'ai même en horreur !

— À nous deux, nous en viendrons bien à bout ! Je suis moi-même un grand sportif, fanfaronna-t-il.

— Le sport, quel ennui ! s'écria Lola.

— Donc vous n'aimez ni le sport, ni la lecture ? demanda Maupassant un peu agacé.

— Exactement. Vous avez résumé mes goûts, monsieur le disséqueur.

— Et quelles activités pratiquez-vous ?

— Les activités en chambre close, rétorqua vivement Lola. Cela semble plaire à de nombreux individus et je vous assure que ce n'est pas sans risque. Je ne parle pas des maladies vénériennes. Je parle du manque de parole et de loyauté de ces messieurs. Pour m'éviter quelques déboires à l'avenir, il va me falloir être plus sélective et déceler les traîtres et les affabulateurs. Ma chance, c'est que cette activité est suffisamment à la mode pour déborder de Paris jusqu'à notre petite ville où se déversent tant de têtes couronnées – quelques

mois par an, – comme vous l’avez fait remarquer. À moi de les atteindre !

Légèrement contrarié par les propos de Lola, Maupassant se leva prestement en reposant son verre sur la table encombrée.

— Mesdames, je dois vous quitter, je m’en vais avec mon frère Hervé herboriser dans les collines avant que la Compagnie Foncière n’ait loti tous les environs et qu’il ne reste plus une seule plante sauvage. Je l’accompagne le plus souvent possible pour éviter qu’il n’occupe son temps ailleurs à faire des dettes que ma mère a du mal à éponger ! M’autorisez-vous à passer demain prendre de vos nouvelles ?

— Avec joie, demain mais pas avant trois heures s’il vous plaît.

— C’est *topé*. Si je puis me rendre utile à toute autre noble cause, je suis à votre disposition.

Son regard se faisait lourd de mon côté tandis qu’il prononçait ces mots. J’ai fait celle qui n’avait rien vu. Lola répondit promptement :

— Vous pouvez être très utile, bien sûr ! Par exemple, si vous avez des invitations, quelles que soient la date et l’heure, du moment que c’est un lieu où il y a du beau linge, faites m’en profiter, je vous en prie. Outre le repas à l’œil, cela me fera rencontrer le monde. Il faut que je me montre.

Tout frétilant, Maupassant fit une révérence.

— Justement, ce soir, au Beau Rivage...

— Oui ?

Lola s’était illuminée en entendant parler du palace, l’un des premiers sur la Croisette. Il abritait du beau monde et l’on pouvait aussi y assister à des galas et des concerts, puisqu’il avait un théâtre privé. Il fallait être invité ou parrainé pour y participer, si l’on n’était pas client de l’hôtel. Je doutais que Lola puisse y avoir accès. Il y avait même quelques cabinets et cercles de jeux privés également, interdits aux femmes, bien sûr.

— Je ne crois pas que mademoiselle Giglio puisse...

Je n’ai pas eu le temps de finir ma phrase que Lola m’avait coupé la parole. C’est ainsi que je pris une nouvelle leçon de courtoisie.

— Détrompez-vous Miss Fletcher. J’y vais de temps en temps. Au restaurant, je veux dire. Le directeur, Hector Maurel, est une vieille connaissance. Il était autrefois maître d’hôtel à l’hôtel de l’Univers, rue de la gare. Il me fait appeler quand il sait qu’un monsieur dînera seul. Mon rôle est de lui faire choisir les mets les plus chers, consommer le plus de champagne possible, tout en évitant qu’il ne s’ennuie comme dans un bouge du plus bas étage. J’y allais parfois lorsque Eugène partait voir ses parents. Il s’agit de quoi, ce soir, mon cher Guy ?

— Il y a un récital avec des extraits de *Fanfreluche*. Jeanne

Granier elle-même nous honore de son talent. Je suis convié dans la loge du prince Radziwill. Les messieurs peuvent amener des dames, car nous avons réservé ensuite un salon privé pour souper. De quoi faire passer le concert ! Je déteste la musique.

Lola battit des mains, comme chaque fois qu'elle manifestait sa joie.

— Venez toutes les deux avec moi ? ajouta Maupassant. Je vais faire sensation avec une brune et une rousse. Ils n'auront plus qu'à s'incliner devant ma force de séduction.

Je voyais bien qu'il parlait surtout pour moi. Il était tout fier d'avoir brandi cette soirée tout à trac. Il plastronnait et il s'apprêtait à nous exhiber devant ses amis.

Il était hors de question que je me commette dans ce genre de soirée. Certes, ma déchéance, mon manque d'argent, mon manque de soutien, mon obligation de travailler, les rumeurs sur ma liaison avec Lady Sarah, tout ceci m'avait écartée du *vrai monde*. J'étais une déclassée. Mais j'avais toujours gardé mon honneur. J'estimais qu'il y avait des limites à ma compromission.

C'était une chose de se faire remarquer pour des excentricités vestimentaires ou politiques, mais fricoter ouvertement avec une cocotte et un homme réputé pour ses aventures féminines, c'était une autre paire de manches. Il aurait fallu être née princesse pour y survivre.

— Qui sont les autres ? demanda Lola.

— Si je me souviens bien il y aura Riou, l'illustrateur de Verne. Cortellazo, le directeur du théâtre de la rue d'Antibes, qui voudrait que je lui donne les droits pour adapter un de mes contes. Jeanne Granier, donc, qui se joindra à nous après son récital. Côté dame, nous aurons peut-être aussi la célèbre Mariquita, cette maîtresse de ballet qui fait les beaux jours des Folies Bergère. Ah oui, je crois même que mon ami Paul Saunière est prévu, mais *chuuut*, il est là incognito. Il est amusant, il a toujours des tas d'anecdotes sur Dumas, dont il a été le secrétaire.

— Et que fait-il à présent ?

— Il chronique un peu au *Gaulois*, comme moi. Mais surtout il feuilletonne, et il gagne tellement d'argent qu'il s'est acheté un joli cote il y a trois ans.

— Chic ! Cette compagnie me botte. Vous venez avec nous, Miss Fletcher ?

J'étais embarrassée. Maupassant semblait me défier. Finalement, j'ai répondu :

— *Goodness Gracious* ! Non. Vous êtes très aimable et j'apprécie votre délicatesse, mais les employés ne sortent pas avec leurs maîtres le soir. Cela vous desservirait, mademoiselle. Je dois rester à ma place

de gouvernante. Ne confondons pas tous les rôles, tout ceci est assez nouveau et bouscule déjà suffisamment les codes !

Lola fit un clin d'œil à Maupassant.

— Elle est très bien élevée. Ce qu'elle veut dire, c'est qu'elle ne veut pas être vue avec nous dans ce genre de soirée polissonne !

Maupassant éclata d'un bon rire franc en regardant Lola avec un certain respect. Comme on admire un bon camarade qui vous épate par sa franchise.

Je rosis légèrement, gênée d'avoir été percée à jour. Pourtant à mon arrivée, Lola m'avait déjà fait une brillante démonstration de sa capacité à soulever les masques.

5 – TÊTE HAUTE

Lola courut au balcon pour suivre Maupassant des yeux tandis qu'il descendait la pente vers la pension Mon Plaisir, juste en dessous. Elle était soudain silencieuse.

— Vous le trouvez bel homme ? lui demandai-je.

— Ce scélérat ? Certainement pas.

Son ton gourmand démentait ses paroles.

— Si votre question sous-entend : *Est-ce que je coucherais un jour avec lui ?*, je signalerais juste en passant, primo, qu'il n'a eu d'yeux que pour vous, et secundo, qu'il me rappellera toujours la trahison de mon amoureux. Pour moi il sera à jamais le messenger des Bréville, ces fourbes, père et fils. Oui, vous pouvez rire, Eugène était mon amoureux, et à partir du jour où il m'a installée ici, je ne l'ai jamais trompé ! Certes, Maupassant est bel homme, mais vous savez, je ne juge jamais un homme sur son aspect physique. Ce serait injuste, ne trouvez-vous pas ? C'est déjà suffisant de les juger sur la grosseur de leur... portefeuille !

Sur cette boutade, elle rentra précipitamment dans le salon.

— Bon, nous devons organiser cette maison maintenant que vous êtes avec nous. Rosalie dort en bas, au rez-de-chaussée. Gustave est au-dessus de l'écurie, tout près de sa carriole.

Je suffoquais en l'entendant traiter de « carriole » son superbe landau jaune.

— Où allons-nous vous caser ? Puisque nous avons dit *logée blanchie nourrie*, n'est-ce pas ? Ah, mais c'est bien sûr, il y a la chambre sous les toits !

— Mais, la rente ne va pas vous manquer ?

— Turlututuuu ! Pas d'inquiétude. Le plus important est d'avoir un toit sur la tête !

Ce n'était pas moi qui allais la contredire, je venais d'en faire la triste expérience ! Comme à son habitude, elle se mit brusquement à hurler :

— Rosalie ! Monte voir ! Et appelle Gustave !

En les attendant, elle m'entraîna à sa suite. Fébrile, elle fouillait dans les malles et armoires qui encombraient la soupente juste à côté

de sa grande chambre. Elle sortait des robes, les propulsait sur son lit défait, les écartait pour en jeter une autre et très vite, le capharnaüm fut complet. Une montagne de tissus colorés et fleuris jonchait le lit, dégageant une forte odeur de fleur d'oranger. La porte, à côté, s'ouvrit avec fracas. Elle se précipita à la rencontre de Rosalie et de Gustave.

— Rosalie, tu vas débarrasser le plateau de thé et faire le lit dans la chambre mansardée pour mademoiselle qui s'installe avec nous. Gustave, tu vas lui préparer le landau et atteler Gaza. Elle conduira elle-même l'attelage pour aller chercher ses malles.

À ces mots, je ne pus m'empêcher, malgré mon flegme britannique, d'afficher un grand sourire. Je n'eus pas le temps de remercier qu'elle enchaînait :

— Par contre, il faudra que tu l'aides à les monter quand elle sera de retour, bien sûr.

Cependant, pour moi, le plaisir anticipé de conduire l'attelage était terni par l'appréhension d'avoir à affronter ma logeuse.

Comment allais-je faire pour sortir mes malles sans qu'elle me voie ? Je lui devais plusieurs jours de loyer et elle n'allait jamais me croire si je lui disais que je reviendrais plus tard pour la payer.

Lola continuait à parler à Gustave :

— En attendant, peux-tu courir aux bains rue Montaigne et leur en commander un pour dans deux heures ? N'oublie pas de préciser notre accord pour le prix. Tu feras mettre la différence sur mon compte. Et tu sortiras le tub du placard pour l'installer dans ma chambre.

Elle ajouta à mon intention :

— Je les fournis parfois en pains de savon à la fleur d'oranger que je fabrique moi-même. Ils aiment. C'est un échange que nous faisons. Les bains sont moins chers et je peux parfois en prendre plus d'un par semaine.

— Le cheval s'appelle « Gaza » ? demandai-je.

— Oui, c'est le surnom affectueux que je lui ai donné, car Eugène me l'a offert le jour où le maire a été élu.

Devant mon manque de réaction, elle précisa :

— « Gaza ». Gazagnaire, vous avez compris ? Remarquez, j'aurais pu l'appeler « Gaga », ou « Gagatchou », mais je trouve que Gazagnaire est plutôt chou comme maire, alors je n'ai pas voulu le brocarder. Il a déplacé la maison de tolérance derrière le Cercle Nautique, pas loin du théâtre. C'est chic pour les filles.

Elle continua :

— Vous aimez la fleur d'oranger ? Je veux dire : l'odeur ?

— Euh, oui.

Sa façon de sauter du coq à l'âne me désarçonnait.

— Je vous offrirai un pain de mon savon. Cette odeur est un peu

ma griffe. Cette science me vient du temps où je travaillais à l'effleurage, chez Herman.

— Mais vous étiez très jeune ?

— Pas si jeune que ça ! Assez vieille pour mémoriser, quand je traversais les ateliers, la façon dont ils les fabriquaient. Ce qui est difficile, c'est de se procurer l'essence. C'est assez cher. À l'époque, je *barbotais* ; mais depuis que j'ai de l'argent, je l'achète.

Elle fouilla sur une commode et saisit soudain un papier plié qu'elle ouvrit et relut rapidement.

— Ah oui, c'est vrai, Clara ! Avec tout ça, je l'avais oubliée !

Elle m'expliqua :

— C'est une amie d'enfance, perdue de vue, qui voudrait me rencontrer pour un conseil. Deux jours qu'elle m'a laissé ce mot et je n'ai même pas encore eu le temps de lui répondre ! Bon, faites-moi penser à aller la voir demain !

Elle reposa la feuille et saisit un coffret en partie caché sous une serviette tachée. Elle en sortit une bourse et me la tendit.

— Tenez, je suis sûre que ce déménagement va vous occasionner quelques frais.

Je l'ai regardée alors avec étonnement, des larmes, que j'essayais de contenir, perlant imprévisiblement à mes paupières. Comment avait-elle deviné ? Comment faisait-elle pour savoir à l'avance ce qui me préoccupait depuis qu'il était question d'aller chercher mes malles ? Comment avait-elle pressenti que je devais de l'argent à ma logeuse ? Étais-je si transparente ? Je ne le pensais pas.

Plus tard dans la soirée, tandis que Maupassant et mademoiselle Lola se rendaient à leur concert et à leur souper légèrement en dehors des règles, j'ai récupéré mes malles dans mon garni douteux rue Châteaudun. Cela faisait des semaines que je ne m'étais pas sentie aussi légère. Passer devant ma logeuse la tête haute et lui régler mon arriéré avec fierté n'était pas la moindre des raisons de ma quiétude.

J'avais soudain tellement de raisons de me sentir bien ! En quelques heures, mon destin avait basculé !

6 – LA SOIRÉE DU BEAU RIVAGE

La nuit était si douce dans le jardin de l'hôtel Beau Rivage, que Lola n'avait pas fermé sa courte cape de velours grenat. Et, comme elle me le confia par la suite, cela lui permettait du même coup de mettre son décolleté en valeur.

Maupassant était passé la prendre dans un fiacre, et je les avais vus s'éloigner.

J'ignorais alors que leur soirée au Beau Rivage allait transformer à jamais mon existence. Bien entendu, ce qui se passa – comme bien d'autres scènes encore, auxquelles je n'eus aucune part active – me fut conté par mes amis plusieurs heures plus tard seulement. J'essaierai d'être la plus fidèle possible à leur récit. Mais que le lecteur me pardonne d'avance si j'imagine certains détails, il s'agit simplement d'ordonner les faits.

M^{lle} Lola avait finalement opté pour un ensemble sobre couleur rouge sombre. Robe de mousseline, décolleté profond, pas de collier. Ses gants de satin, carmin eux aussi, couvraient ses bras jusqu'au-dessus du coude. Son chapeau était du plus bel effet, croulant sous les fausses roses de soie plissée. Ce pourpre sanglant mettait en valeur son teint de brune et sa chevelure qui donnait à présent des signes de fatigue.

Cette soirée l'avait éblouie et étourdie.

L'hôtel Beau Rivage était l'un des premiers palaces sur le boulevard de la Croisette. Des travaux de modernisation avaient été exécutés l'été précédent, pour doter l'hôtel de cabinets de toilette et d'eau chaude pour les suites prestigieuses côté mer, et d'ascenseurs hydrauliques que seul quelqu'un d'habilité pouvait manœuvrer.

À l'occasion des soirées de gala, le lieu brillait de mille feux. Le décor féérique était rehaussé par les robes, les bijoux, les fleurs. Lola avait été émerveillée par les lumières, les toilettes, les conversations. Elle avait eu le sentiment d'entrer par la grande porte, grâce à Maupassant. Cela lui avait été un baume sur le cœur après ses déconvenues de la journée.

Ils étaient partis bien après les autres, s'attardant dans le cabinet particulier où ils avaient dîné. Pour traverser le parc de l'hôtel, un peu

grise, elle s'était accrochée des deux bras et de tout son poids – qui ne pesait pas très lourd – à Maupassant d'un côté, et Paul Saunière de l'autre. L'écrivain gardait bon pied bon œil, il faut dire qu'il n'avait pratiquement pas bu d'alcool. Son ami, lui, titubait en riant, et dissertait sur le bon usage de l'ironie.

— C'est promis, vous m'accompagnez à pied chez moi ? pleurnicha Lola en lui coupant la parole.

À deux heures, au milieu de la nuit, regagner sa maison dans cet état lui semblait au-dessus de ses forces. Elle craignait de finir dans le ruisseau.

— Pourquoi diable n'avez-vous pas gardé votre landau ? pesta Maupassant.

— Je l'ai laissé à Miss Fletcher pour son déménagement.

— Accompagnons-la chez elle, dit Paul, puis nous pousserons tous les deux jusqu'à la rue du Redan boire un dernier verre chez toi. Nous parlerons de mon cotre, le *Flamberge*. Tu es sûr qu'il t'intéresse ?

— Il m'intéresse, mais je ne peux pas m'engager financièrement pour l'instant. J'attends beaucoup de mon prochain roman...

— Et pour finir notre nuit, tu auras bien un coin de canapé pour accueillir ma carcasse ?

— C'est François qui va être furieux de n'avoir pas été prévenu.

— Allons donc, j'ai entendu dire que ton valet te passe tous tes caprices !

— Topé ! dit Maupassant.

— Admirable ! dit Paul Saunière. Raccompagner une femme ivre à pied a toujours été mon passe-temps favori.

— Serait-ce de l'humour ? demanda Maupassant.

— Je sais que ça t'échappe, mais je trouve l'ironie *fashionable*, affirma Paul à Maupassant. Surtout ici ! Il y a tellement d'Anglais et ils ne connaissent que ce mode de conversation.

— Ah non ! Je préfère les bonnes blagues bien françaises. Lestes de préférence. Parlez-moi de grenouilles vivantes envoyées à des comtesses. La métaphore est tentante. C'est d'un *farce* !

— Mais quand même, le comique de l'ironie est irrésistible, reconnais-le ! dit Paul.

— Je *pogne* rien à vos chicaneries, se plaignit Lola. Ne me demandez pas de réfléchir avec un chapeau pareil sur la tête. Mais regardez ce ciel ! Ces étoiles ! Et vous avez vu comme les lumières du Beau Rivage étincellent dans la mer ! ? C'est *bath*, non ?

— Ce serait plus folichon si les odeurs de la Foux s'éloignaient un peu. C'est terrible quand le vent vient vers la terre.

— On voit que vous n'avez pas connu le quartier du Poussiat !

Lola allait rajouter pour rire que justement, les odeurs de *pittosporum* étaient précoces en cette saison.

Ses yeux fouillaient les arbustes éclairés pour prouver ce qu'elle avançait quand un objet dépassant sur l'allée et sortant d'un arbuste de tamaris la fit s'arrêter.

— Attention, trébuchez pas sur ce bidule-là ! J'ai pas envie de m'étaler.

En titubant, les hommes marquèrent une pause devant l'objet en question, forçant Lola à freiner elle aussi. Et leur arrêt se fit plus long.

Aucun d'eux ne voulait admettre ce qu'ils voyaient.

L'objet qui dépassait du buisson était un pied.

Un pied délicat, petit, fin.

Un pied de femme chaussé d'une bottine de fin chevreau noir à boutons ivoire, un peu râpée du bout. Mais s'il y avait un pied de femme devant eux, il devait y en avoir un deuxième quelque part et puis des jambes et un corps tout entier, enfouis sous le buisson ! Les vapeurs d'alcool, ou était-ce la stupeur, ralentissaient leur réflexion.

Que faisait le corps immobile et caché d'une femme dans le parc de l'hôtel Beau Rivage ? Ils se regardèrent avec stupeur et une légère panique.

— C'est un pied de femme, disait Maupassant, interloqué.

— Elle est évanouie ? demandait Paul, plein d'espoir, tandis que Lola se précipitait dans le buisson sans ménager sa jolie toilette pour voir ce qu'il en était.

Elle en ressortit choquée.

— Elle a l'air... Elle a l'air... ivre. Elle empest l'absinthe.

Très vite, son sens pratique reprit le dessus.

— Il faut la tirer de là.

Et elle entreprit de la tirer par le pied qui dépassait.

— Attendez ! dit Maupassant d'un air théâtral. Et si cette femme était morte ? Nous n'avons pas le droit de toucher à quoi que ce soit autour de ce corps avant l'arrivée des autorités. Si on allait dénaturer une pièce à conviction ?

— Mais enfin, de quoi parlez-vous ? Tout de suite le drame ! Allez, remuez-vous ! Elle a peut-être besoin d'aide !

Les deux hommes lui prêtèrent main-forte et le pauvre corps qui avait déjà été traîné sur une partie du jardin dut subir encore le même sort pour réapparaître à la lumière du bec de gaz qui éclairait l'allée. Lola étouffa un cri.

— Mais c'est...

— C'est l'uniforme de l'hôtel, disait Maupassant. Regardez les monogrammes brodés. *HBR*. « Hôtel Beau Rivage ». Une femme de chambre.

Mais Lola continuait à bégayer :

— C'est... C'est...

— Vous la connaissez ? lui demandèrent en chœur les deux

hommes.

— Oui. C'est une amie d'enfance, balbutia Lola, effondrée. Clara. Clara Campo. Elle est née au Suquet, comme moi. Deux maisons à côté de chez nous. On s'est un peu perdues de vue ces derniers temps, mais elle m'a... Il y a deux jours... je devais...

Lola, bouleversée, s'écarta de quelques pas pour masquer son trouble. Des larmes inondaient ses joues. Impossible de les maîtriser. Elle sortit son fin mouchoir de dentelle, qui ne lui servait habituellement qu'à simuler de fausses crises d'émotion, pour se moucher. Elle revint près du corps, les mains jointes, crispées.

— Dites-moi qu'elle n'est pas morte ! Ce n'est pas grave, n'est-ce pas ? Elle est seulement évanouie ? Mais qu'est-ce qu'elle a ? Elle est ivre morte ? Elle a fait une crise, c'est ça ? Elle avait peut-être faim ?

Paul et Maupassant échangèrent un regard.

— Lola, dit Maupassant en la saisissant par les épaules. Calmez-vous. Je crois que... votre amie n'est plus avec nous.

Lola se pencha vers le visage de son amie.

— Clara ! C'est moi. Réveille-toi ! Qu'est-ce que tu as ?

Le visage contracté de Clara, figé dans une expression de souffrance, finit par avoir raison de l'espérance de Lola. Devant ce masque de douleur rigide, elle capitula.

— Elle est... Sa mère... Qu'est-ce que je vais lui dire ?

Elle saisit Clara dans ses bras, la secouant, ne parvenant plus à s'en détacher. Ses sanglots bruyants incommodaient Paul Saunière, affolé par l'idée d'attirer l'attention de promeneurs. Maupassant la prit par les épaules et l'aida à se relever. Elle se releva vers lui, le visage plein de larmes et s'abandonna contre sa poitrine.

Petit à petit, ses larmes se tarirent. Une amertume lancinante s'était emparée de tout son être. Sa tristesse semblait un puits sans fond. Le chagrin et le remords la tenaillaient. Mais une autre image parasitait ses sensations : elle ne pouvait s'empêcher de se voir elle-même couchée là, sans vie, dans ce buisson, à la place de Clara. Sa main non gantée ferma les paupières de la jeune femme de chambre :

— Elle était jolie, n'est-ce pas ?

Elle releva la tête, essuya ses larmes et son nez, dans un énorme effort de contrôle de ses émotions. Elle épousseta sa robe. Ses yeux balayaient les alentours. Maupassant suivait ce qu'observait Lola. Des traces sur le gravier, dans l'herbe, qui semblaient venir de l'entresol, sur le côté de l'hôtel. Il se pencha et scruta le visage de Clara, comme si elle allait lui parler.

— Que fais-tu ? demanda Paul.

— Ces détails sont précieux et peuvent servir pour une nouvelle, dit Maupassant en faisant le bravache.

Mais sa voix altérée contredisait son apparente désinvolture.

— C'est pas la peine de te donner une contenance, dit Paul d'une voix tremblante. Je vois bien que tu es touché. Plus que tu ne voudrais le montrer !

Maupassant se pencha vers le corps et il recueillit un peu de la salive sèche qui suintait des lèvres sur le bout de son doigt, pour la renifler. Paul s'écarta de quelques pas et il vomit dans un coin. Devant le choc provoqué par la vue du cadavre, son corps rejetait la trop grande quantité d'alcool qu'il venait d'ingurgiter.

— Elle était jeune, dit Maupassant. Était-elle malade ? Phtisique peut-être, comme tant d'autres ici ?

— Pas à ma connaissance, répondit d'une voix faible Lola. Mais ça fait longtemps que je ne la fréquentais plus. Depuis que j'étais dans mes meubles. Elle ne voulait pas risquer d'être vue avec moi.

— De quoi peut-on mourir si jeune, quand on est en bonne santé ? Ceci dit, pour sentir autant l'absinthe, elle a dû se payer une cuite carabinée !

— Accident ? dit Paul. Elle est tombée et s'est fracassé la tête ?

— Oui, c'est bien vu, se gaussa Lola avec acrimonie. Puis, elle s'est traînée toute seule jusqu'ici et s'est enfoncée sous ce buisson de tamaris.

— C'est de l'ironie ?

— Bien sûr que c'est de l'ironie, répondit Lola avec hargne.

— Sa position est tout de même étrange !

— On dirait que quelqu'un a voulu la dissimuler derrière le buisson.

— Manifestement, on a voulu la cacher ! C'est limpide ! Nous avons affaire à un meurtre, a déclaré Lola d'un ton affirmé et définitif.

Des éclats de rires, plus loin sur le boulevard de la Croisette, leur parvinrent. Une inquiétude saisit brusquement Paul Saunière.

— Le temps passe. Quelqu'un va finir par arriver et nous trouver ici !

Lola enchaîna :

— Si la police me surprend sur le théâtre d'un meurtre, je ne donne pas grand-chose de moi ! Cela va être le dépôt immédiat, peut-être l'envoi à l'hôpital ; et certainement, ils vont me forcer à m'encarter. Et toutes mes relations – même vous, messieurs – n'y suffiront pas. Désolée de vous le dire. L'esclandre serait trop grand.

Paul Saunière s'affola.

— Mais... mais... bredouilla-t-il. Moi non plus, je n'y survivrais pas. Je suis ici ce soir incognito. Mon nom ne doit pas être cité. Qu'allons-nous faire ?

— Calmez-vous donc, intervint Maupassant, sombre mais déterminé. Il suffit de s'organiser.

— Vous ne pouvez pas comprendre ! continua Lola. Je suis déjà

dans leur ligne de mire. S'ils n'ont jamais pu m'inscrire sur leurs listes, c'est que jusqu'à présent, j'étais protégée par des artistes et par Eugène ; mon activité ne s'est jamais étalée jusque dans la rue, mais ceci est un vrai scandale. Et je vous assure que cette publicité sulfureuse ne me conviendrait pas !

— Mais moi non plus, que croyez-vous donc ? s'exclama Paul, la voix métamorphosée par la crainte d'être surpris là. Personne ne me sait ici.

— Pour ma part, au contraire, cette publicité ne me nuirait pas, se vanta Maupassant. Cela ferait vendre encore plus d'exemplaires d'*Une vie*, c'est tout. Donc, je suis le seul à pouvoir rester près d'elle. Lola, vous irez réveiller le directeur, puisque je crois vous avoir entendu dire que vous le connaissez, n'est-ce pas ?

— Oui, je le connais. C'est Maurel. Hector. Il est directeur ici seulement depuis le début de la saison, en septembre. Il ne va pas apprécier, pour sûr !

— Vous le voyez encore ?

— Oui, je vous l'ai expliqué. Je viens dîner parfois ici pour lui rendre service. Je touche une commission sur le nombre de bouchons de champagne.

— Foncez, Lola ! Allez le réveiller tandis que Paul et moi restons près de Clara. Paul, si quelqu'un vient, tu te feras discret.

Lola, frissonnante, rabattit sa cape sur ses épaules et fonça vers l'entrée principale de l'hôtel, faiblement éclairée à cette heure.

7 – ALARME À L'HÔTEL

La pauvre Lola, partagée entre un désir d'action et sa peine, espérait entrer sans se faire remarquer et se rendre directement à l'appartement de Maurel, au quatrième étage, en empruntant le majestueux escalier.

Le hall était désert bien entendu, ils avaient tellement tardé après la soirée. Il n'y avait qu'un seul visage derrière le comptoir de la réception de l'hôtel. Le concierge de nuit, à moitié endormi derrière le comptoir, se leva presque au garde-à-vous et la salua en lui demandant ce qu'elle cherchait.

Il portait beau, et seul son début de calvitie trahissait son âge proche des cinquante ans. Brun, le teint rougeaud, rasé de près, il n'arborait pas la moustache en accroche-cœur de rigueur pour les hommes. Sa livrée gris perle agrémentée de boutons dorés soulignait un petit ventre rebondi d'homme bien nourri.

Mise en confiance par son regard bonhomme, elle s'approcha de lui et chuchota :

— Je dois voir immédiatement Hector Maurel. Une des femmes de chambre de l'hôtel se trouve dans un buisson du parc. Morte.

Elle ne voulait pas donner plus d'informations, surtout ne pas préciser qu'elle connaissait Clara. Plus elle resterait neutre, mieux cela serait pour elle.

— Une femme de chambre ?

Le concierge la regarda des pieds à la tête et dans sa tenue d'un rouge flamboyant, malgré son manque de bijoux, Lola comprit qu'il l'avait immédiatement cataloguée. Sa parole n'était jamais crédible dès que ses interlocuteurs la rangeaient dans la catégorie des *horizontales*. Il se demandait donc s'il pouvait la croire. D'autant que la nouvelle était pour le moins surprenante.

— Quelque chose vous *décrêpe* chez moi ? demanda-t-elle, soudain agacée.

Quand elle s'énervait, l'accent de son enfance, celui des petites rues du Suquet et de son école de la Ferrage, refaisait surface.

— Vous êtes d'ici ? lui demanda le concierge.

— Oui, pourquoi ? répondit Lola avec impatience.

Il sembla rassuré.

— Moi aussi. Venez, je vous conduis chez le directeur. Ce qui arrive dépasse mes qualités.

Il déposa un petit écriteau sur le comptoir : *Momentanément absent*, alluma une lampe à huile en marmonnant :

— Il n'y a pas le gaz en bas.

Il se précipita vers l'escalier, Lola courant derrière lui dans un bruissement de taffetas. Au lieu de commencer à grimper, le concierge dégringola les premières marches conduisant au sous-sol de l'hôtel.

— En bas ? Mais où allez-vous ? Maurel ne *crèche* pas au quatrième ?

— Oui, mais je dois alerter la gouvernante générale, une veuve anglaise. Surtout si vous dites qu'il s'agit d'une femme de chambre. Je n'ai pas envie d'en prendre pour mon grade en allant directement réveiller le directeur. C'est elle qui prendra la décision. Tout de même, vous êtes sûre ?

Malgré son *self-control*, sa voix laissait transparaître un certain désarroi. Ils longèrent un couloir étroit et passèrent devant des portes aux étiquettes variées : éclairage, charbon, blanchissage, repassage, linge, argenterie, porcelaine, verrerie, sommellerie. Après avoir tourné sur la droite, les chambres des domestiques apparurent, hommes et femmes dans des couloirs séparés.

— Je ne dors pas ici, précisa le concierge. J'ai mon logement à Forville. Certains préfèrent être logés, d'autres non.

Lola ne répondit rien à cette phrase dont elle ne comprenait pas la raison d'être, vu qu'elle ne lui avait rien demandé sur ce point. Ils s'arrêtèrent devant une chambre titrée : *M^{me} Davies*. Aux trois coups discrets du concierge succéda un froissement de linge et une voix ensommeillée avec un fort accent anglais demanda :

— Wœeee ? Queee ayce ?

— C'est Amédée, madame Davies. Je prends sur moi de venir vous demander conseil car il arrive quelque chose de peu banal et il nous faudrait réveiller le directeur.

— *Moment, please.*

Divers sons domestiques précédèrent le bruit du verrou de la porte.

La gouvernante, M^{me} Davies, mal réveillée, tenant à la main une chandelle, leur apparut en robe de chambre de flanelle blanche recouvrant une épaisse chemise de nuit fermée jusqu'au cou. Sa tête ronde était recouverte d'un bonnet de nuit à dentelles attaché sous le menton, ses cheveux gris étaient noués en une longue tresse dans son dos.

— Que vous arrive-t-il ?

Avant d'avoir terminé sa phrase, elle avait détaillé Lola, et sa

moue légèrement méprisante prouvait qu'elle aussi avait vite fait de la classer dans la catégorie des personnes peu fréquentables.

Cette fois, Lola, devant cet air revêche qui l'intimidait plus que les regards d'Amédée, ne riposta pas. Ce qui ne l'empêcha pas de prendre la parole vivement :

— C'est une de vos femmes de chambre. Clara Campo !

Zut ! Trop tard ! C'était sorti ! Le nom de la morte. Prouvant que Lola la connaissait. Pourtant, elle s'était juré de rester neutre. Il fallait toujours qu'elle en fasse plus. Elle ne savait pas tenir sa langue.

— Clara ? demanda Amédée, ébranlé.

Lola continua, agressive :

— Oui. Elle est morte. Je l'ai trouvée en sortant de mon souper avec des amis. Nous marchions dans le parc, admirant la lune et ses reflets sur la mer. Son pied dépassait d'un buisson. Il faut réveiller absolument Maurel.

— Il faut réveiller monsieur le directeur, dit M^{me} Davies, comme si Lola ne venait pas de le suggérer à l'instant.

Et elle partit la première, non sans avoir refermé derrière elle sa porte à double tour. Amédée bouscula Lola pour ne pas céder sa place juste derrière la gouvernante générale. Lola suivit le mouvement en marmonnant :

— C'est bien ce que j'avais dit !

M^{me} Davies, sans tenir compte de son embonpoint, négligea l'ascenseur hydraulique pour prendre l'escalier de service. Elle trotta en grimpant les marches et ce n'est qu'au troisième étage qu'elle commença à manifester des signes de fatigue et qu'elle ralentit la cadence. Ils arrivèrent essoufflés devant la porte des appartements du directeur, dans un couloir dérobé.

Ce dernier ne dormait pas encore et il leur ouvrit tout habillé, son cigare à la main. Un seul regard lui suffit pour comprendre qu'il s'agissait là d'une situation grave. Bien qu'il identifiât d'emblée Lola, il fit mine de ne pas la connaître. Amédée, respectueux, laissa M^{me} Davies prendre la parole.

— Il semblerait que Clara Campo soit sans vie dans le jardin. Devons-nous appeler la police ?

Maurel blêmit et s'écria :

— La police ? Vous n'y pensez pas ? Suivez-moi.

La procession composée cette fois du directeur suivi des trois autres, se précipita sans tarder dans la descente. Lola était entrée seule dans le palace et la cavalcade s'acheva à quatre, après avoir marqué des pauses un peu partout, hall d'entrée, sous-sol, étage supérieur. Elle fut menée à son terme alors que le quatuor franchissait précipitamment la porte dérobée menant dans le jardin par l'arrière.

Lorsque Hector Maurel, M^{me} Davies, Amédée et Lola rejoignirent

la scène du drame, ils trouvèrent Maupassant seul.

— Où est votre ami ? demanda Lola.

L'écrivain ne voulut pas trahir Paul en expliquant que celui-ci avait fui le scandale. Dès qu'il avait vu passer un fiacre sur le pont qui ouvrait le boulevard de la Croisette, il avait marmonné une vague excuse et couru pour le héler.

— Il s'est senti mal, a-t-il répondu. Il a préféré rentrer à Antibes.

Lola fit rapidement les présentations. Chacun occupa immédiatement le terrain selon sa position dans la hiérarchie de la société et sa fonction particulière dans cette soirée qui avait pris un tour si triste et si étrange.

Maupassant occupait le rôle principal, parlant naturellement haut et avec autorité, restant tout près du corps de la pauvre Clara Campo. Le directeur s'était posté à ses côtés, agité, nerveux, regardant à droite et à gauche, craignant à tout moment l'arrivée de clients.

M^{me} Davies, juste derrière Maurel, se penchait et murmurait, une main sur la bouche dans un geste d'effroi :

— C'est bien elle. C'est bien Clara Campo. Pauvre petite chose ! Mais elle pue l'absinthe ! Comment en est-elle arrivée là ? Je ne savais pas qu'elle buvait !

Elle semblait tenir pour acquis que si la femme de chambre se retrouvait ce soir sans vie dans un buisson du jardin de l'hôtel, elle en était la seule responsable.

— Elle ne buvait pas ! dit péremptoirement Lola.

À part elle, personne ne semblait remarquer le trouble particulier d'Amédée. Il se tenait en retrait un peu plus loin, mais il avait pu apercevoir le visage de la jeune fille à terre et il était soudain devenu pâle et sans expression. Décomposé, il tournait la tête vers la mer pour cacher son émoi.

Seule Lola n'avait pas vraiment trouvé sa place dans ce théâtre.

Son cœur était un tourbillon d'émotions. À son bouleversement s'ajoutait une soudaine méfiance à l'égard d'Amédée. *Il la connaît plus intimement qu'il ne veut le montrer*, se dit-elle immédiatement. *Elle était plus qu'une collègue de travail pour lui. Son trouble est plus violent qu'il ne devrait. A-t-il quelque chose à voir avec sa mort ?*

Mais elle tenait également à cacher sa profonde peine, ayant appris depuis l'enfance à masquer ses sentiments. Cet effort de maîtrise l'éreintait. Elle puisait dans ses habituels comportements en société, ce qui lui permettait d'aller et venir de l'un à l'autre, changeant de ton suivant son interlocuteur. Elle parlait amicalement avec Maupassant, et plus légèrement aux deux autres hommes, comme à son habitude avec tous les hommes.

Personne, à part l'homme de lettres, ne remarqua son désarroi intime.

Toutefois, elle usait d'une inflexion respectueuse envers M^{me} Davies qui à ses yeux représentait la seule vraie autorité du moment. D'ailleurs, ce fut cette dernière qui prit la décision efficace :

— Il nous faut l'emmener à l'abri des regards.

— Oui. Oui. Parfaitement. Vous avez raison, bredouilla Maurel, paniqué.

Sans attendre, Maupassant, le plus fort et le plus galant des trois hommes présents, se pencha et saisit délicatement dans ses bras le corps froid et déjà raide de la jeune fille. Il l'emporta vers le sous-sol de l'hôtel, guidé par M^{me} Davies.

Tandis que tout le monde suivait Maupassant et son triste fardeau, Lola était restée à l'air frais, essayant de se remettre, de respirer malgré son corset.

Ses yeux se perdaient vers le noir opaque de la mer, puis vers le sol, là où le corps de son amie reposait encore il y avait à peine quelques minutes. Sans le vouloir, elle nota quelques détails, au début sans trop y faire attention.

Mais irrésistiblement, son examen devint plus froid. Elle se pencha vers le buisson, regarda attentivement brindilles, traces de pas, herbes couchées, examina les alentours. Elle suivit ensuite la troupe ne voulant rien perdre de ce qui se jouait entre les humains présents. Elle désirait surtout observer Amédée.

Elle constata également que le groupe empruntait exactement le chemin qui avait été signalé plus tôt à son attention par des traînées sur le gravier, sur l'herbe et venant de la porte du sous-sol, justement. Comme s'ils faisaient tous à l'envers le chemin effectué par la jeune morte auparavant.

Elle se souvenait des mots grandiloquents de Maupassant sur les pièces à conviction qui ne devaient pas être dénaturées, et elle regretta qu'ils aient tous effacé les marques qui auraient pu permettre peut-être à la police plus tard de mener une enquête digne de ce nom.

8 – QUAND DES NOTABLES SE CONCERTENT

Dans le bâtiment, ils défilèrent de nouveau le long des portes correspondant aux différents magasins et rangements de l'hôtel, et M^{me} Davies passa devant Maupassant pour s'arrêter face à la lingerie.

Elle sortit de sa poche un lourd trousseau de clés et ouvrit, s'effaçant pour laisser le chemin libre à Maupassant.

La pièce sentait bon l'eau de lavande mais très vite l'odeur d'absinthe envahit tout. Dans un coin, des tas de tissus blancs attendaient d'être repassés, tout près de plusieurs tables de repassage. Maupassant en avisa une qui n'était pas trop encombrée et y déposa doucement le corps de Clara Campo.

Lola se précipita et saisit avec chagrin la main de son amie qui glissait dans le vide. Elle la porta à sa joue dans un geste de compassion. Ce fut alors qu'une larme furtive tombait sur la main glacée de la morte qu'elle remarqua l'état des ongles, la crispation des doigts, et la discrète tache d'encre qui décorait le majeur droit de sa défunte amie.

Son regard croisa celui de Maupassant qui avait noté la même chose.

Mais au-delà de cet automatisme qu'avait Lola de tout observer, tout scruter et mémoriser tout ce qu'elle voyait, la tache d'encre fut pour elle le *sésame*, *ouvre-toi* de ses souvenirs d'écolière qui l'entraînèrent dans une rêverie mélancolique vertigineuse.

À l'instant même où son regard touchait la peau teintée d'encre, elle frissonna devant ce déluge d'images qui l'assaillaient. Comme elle m'en fit part plus tard, étonnée elle-même par ce jaillissement de souvenirs. Ce bonheur était-il révolu ? C'était une époque où le monde était pour elle léger, où ses parents souriaient toujours, où chacun de ses gestes, de ses pas, était rempli de la promesse d'une joie à venir.

Elle se revit enfant, les rares fois où elle s'était rendue à l'école. Ses parents ayant besoin d'elle pour les aider dans leur travail, elle était souvent absente et ses résultats n'étaient pas fameux. Plus souvent qu'à son tour, elle avait porté le bonnet d'âne dans un coin de

la classe, derrière le pupitre de la religieuse de Saint-Thomas de Villeneuve, tandis que les autres la raillaient.

Clara Campo, elle, était une élève brillante, raflant les meilleures notes dans toutes les matières, peut-être parce qu'elle ne manquait jamais un jour de classe. Toujours citée en exemple, c'était elle la soliste à la chorale et elle encore qui récitait le compliment au maire quand il y avait des fêtes officielles.

Sa mère était fière d'elle. À l'époque, elle ne buvait pas encore, elle avait toujours son mari. Souvent elle avait tendu une main généreuse à Lola, l'aidant dans les moments difficiles de son enfance.

Après la loi sur l'obligation de la laïcité à l'école, comme on avait manqué d'instituteurs laïques, les religieuses avaient continué à enseigner chez les filles. Son père étant une tête brûlée avec des idées anarchistes, elle l'avait toujours entendu vociférer contre l'Église et les bondieuseries en général. C'est pourquoi enfant, elle n'aimait pas les religieuses qu'elle trouvait rigides et méchantes. Était-ce pour cette raison qu'elle ne s'était jamais épanouie en classe ?

Le contraste entre elle et Clara avait toujours été flagrant, pourtant elles étaient inséparables et s'aimaient comme deux sœurs.

Lola entendait à présent résonner les chants des voix enfantines, sentait l'odeur des encriers, tressaillait de nouveau au crissement de la craie contre le tableau noir, alors que les voix de ses compagnons s'éloignaient de plus en plus. Et l'image de la lettre envoyée par Clara, lui demandant de l'aide, l'envahit, creusant un sentiment de culpabilité. Mais pourquoi n'avait-elle pas répondu ?

La voix de Maurel la fit bondir.

— Amédée ! s'écriait-il, affolé. Prenez mon vélocipède et foncez chercher le commissaire Valantin. Vous savez où il habite, n'est-ce pas ?

Le concierge, qui comme Lola, était muet et en contemplation devant le corps rigide de Clara, sursauta et disparut précipitamment.

— Comment allez-vous faire pour que personne ne la voie quand il faudra la sortir de l'hôtel ? demanda Maupassant.

Le directeur et M^{me} Davies le regardèrent comme s'il descendait de la lune.

— Ce n'est pas le problème, dit Maurel. Nous avons assez souvent des corps à évacuer de l'hôtel discrètement. Malheureusement, c'est l'envers du décor de Cannes. On y meurt de consommation, comme vous savez.

— C'est vrai, je n'y avais jamais vraiment réfléchi. On voit bien des malades, de nombreux malades se promenant décharnés, sur la Croisette, mais jamais de convois funèbres. Les églises ne sonnent jamais le glas.

— Vous venez de souligner notre particularité. On ne vient pas

mourir à Cannes, monsieur. Le sujet est banni des conversations. On vient y retrouver la santé, y respirer le bon air, y prendre des bains de soleil, de sable et d'eau de mer chauffée, et quand on disparaît, c'est qu'on est allé plus loin, jusqu'en Italie, ou alors, qu'on est guéri. Le mot *fatal* n'est jamais prononcé.

— Et comment faites-vous pour maintenir cette illusion ?

— Chaque hôtel est organisé en fonction, monsieur. Nous avons un escalier et un couloir prévus spécialement pour une évacuation hors des regards. La petite Clara sera certainement emmenée directement à l'hôpital, chez ses parents ou à l'église par cette voie. Le commissaire en décidera.

— Mais cette fois, il ne s'agit pas de maladie, dit Lola.

Le directeur la fixa méchamment, comme si elle était directement responsable de ce fait, simplement parce qu'elle en avait parlé.

— En effet ! C'est autrement plus compliqué. Décès par crise d'éthylisme, ricana-t-il.

— Elle ne buvait pas, répéta Lola pour la deuxième fois.

— Attendons de voir ce que va décider Valantin, dit Maurel. Peut-être, après tout, était-elle malade ?

Tous les regards se portèrent sur le visage de Clara. Sous le masque de la mort et de la souffrance et malgré les traces de bave moussue qui flétrissaient sa bouche et son menton, les joues étaient rebondies, pleines, ne laissant aucun doute apparent sur la bonne santé de la jeune fille peu avant sa mort. Maurel soupira dans le silence qui s'était installé.

M^{me} Davies entreprit de déboutonner les bottines élégantes de Clara pour ne pas trop souiller le dessus de la table à linge sur laquelle elle était allongée.

Lorsque Amédée surgit quelque temps plus tard, la compagnie avait pris ses aises pour attendre.

Le parfum d'eau de lavande n'embaumait plus la pièce, recouvert par les effluves du cigare du directeur, les exhalaisons de deux lampes à huile posées sur les commodes et l'odeur légèrement âcre et suave qui émanait du corps de la jeune morte, le tout mêlé aux amères senteurs d'absinthe.

Personne n'avait songé à ouvrir les fenêtres. Amédée, rougi par l'effort, annonça :

— Monsieur le commissaire Valantin arrive tantôt. Il a pris son phaéton pour emmener le docteur Buttura avec lui.

Sans lui répondre, le directeur sortit de la pièce. Maupassant lui non plus ne tenait pas en place, tournant et virant dans la lingerie, examinant les étagères de linge propre, le matériel de repassage et de raccommodage.

M^{me} Davies, assise le dos à la fenêtre, semblait perdue dans ses

pensées, repassant certainement en revue le travail qui l'attendait pour la journée à venir et le manque de sommeil qui allait ralentir ses gestes et sa capacité d'organisation.

Lola ne s'éloignait pas de Clara, s'assoupissant un peu près d'elle, la joue sur sa main. Elle ne voulait plus regarder le visage de son amie, les traces de salive jaunâtre séchée, le regard étonné, surpris, la moue écœurée. Elle avait remarqué que la peau se marbrait lentement et que son teint était de plus en plus bleuté. Elle préférait garder le souvenir de sa peau fraîche, douce et rose.

Amédée s'installa dans un coin retiré et ne quitta plus Clara Campo de son regard fiévreux, tordant nerveusement ses mains dans le dos.

Un bruit d'attelage qui s'arrêtait sous les fenêtres se fit entendre et des voix percèrent le silence de la nuit.

— Pardon pour le réveil, monsieur le commissaire. Étant donné le caractère particulier du drame, j'ai préféré vous alerter directement et ne pas appeler le premier îlotier venu. Bonsoir docteur !

— Bonsoir, monsieur Maurel.

— Vous avez bien fait, répondit le commissaire Valantin de sa voix musclée et hachée. Montrez-nous le chemin, nous vous suivons.

À ce court échange succéda le bruit des pas sur le gravier. En quelques minutes, ils étaient dans la lingerie. Le directeur s'effaçait devant un homme sportif, la quarantaine portant beau, fringant et moustachu, le teint clair. Il déclara :

— Le commissaire Valantin a complètement rénové depuis presque quatre ans maintenant notre système policier, éliminant de nombreux gredins.

Le commissaire frisa sa moustache avec orgueil et salua la compagnie d'un signe de tête.

Il était suivi d'un homme nettement plus âgé, les cheveux blancs couronnant son crâne de vagues harmonieuses et cachant sa nuque. Sa moustache était blanche aussi, fournie, tombante, ainsi que ses favoris qu'il portait à la mode du Second Empire. Son regard plein de douceur se porta immédiatement vers le corps étendu sur la table.

— Et voici notre bon docteur Buttura. Nommé à l'hôpital depuis toujours, semble-t-il, et éminent auteur d'un ouvrage sur Cannes et ses bienfaits sur la santé.

Le médecin s'approcha de la morte tandis que Maurel introduisait à présent ceux qui avaient attendu dans la pièce.

— Notre gouvernante générale, madame Davies, notre concierge de nuit, Amédée Lambert, qui venait de prendre son service quand ces personnes ont buté sur... et mademoiselle Filomena, que vous connaissez peut-être...

— Bonjour, Filomena, dit Buttura. Comment vont vos parents ?

— *Lola* ! répondit la jeune fille, péremptoire. Bonjour, docteur. Ils vont bien, merci.

— Comment, « *Lola* » ? demanda Maurel.

— Oui, je ne m'appelle plus *Filomena* mais *Lola*. C'est mon nouveau nom, et c'est ainsi que je désire qu'on m'appelle désormais.

Le directeur haussa les épaules et continua les présentations comme si *Lola* ne l'avait jamais interrompu.

— Et monsieur...

Il hésita sur le nom.

— Monsieur ?

— C'est vrai, nous n'avons pas été présentés encore. Maupassant. Guy de Maupassant.

Le directeur blêmit...

— Vous êtes Maupassant ? Le journaliste ?

— Je me définis comme homme de lettres car je n'écris pas seulement dans les journaux, commença à expliquer Maupassant. Mais... ma profession vous pose un problème ?

La pâleur du directeur avait soudain viré au rouge vif.

— Bien entendu ! Bien sûr qu'elle me pose un problème ! Vous autres journalistes, vous passez votre vie à guetter la nouvelle qui fera vendre votre feuille de chou ! Je crains le pire de votre compte rendu, monsieur ! C'est bien ma chance ! Il fallait que ceci m'arrive à moi ! Dans mon hôtel ! Et en plus que ce soit un journaliste qui découvre le corps !

— Oh, arrête un peu de te lamenter ! s'écria soudain *Lola*. Tu pourrais au moins être poli avec monsieur de Maupassant.

— Toi ! Tu ferais mieux de la fermer ! lui répondit avec rage le directeur. Je ne te tolère ici que par faveur. Cela ne m'étonnerait pas que tu aies fait tout ça exprès pour me couler !

Lola allait répondre vivement quand Maupassant lui toucha le bras dans un geste apaisant. Il se plaça devant elle et dit :

— Je comprends votre inquiétude, monsieur le directeur. Croyez à ma loyauté. D'ailleurs sachez que je suis ici ce soir incognito, donc je ne ferai aucune réclame à cette affaire.

Le directeur le toisa avec défiance et se tourna vers Valantin.

— Comment allez-vous procéder ? Je crains toute mauvaise publicité pour l'hôtel. Cela rejaillirait sur notre bonne ville !

— Pas d'inquiétude. Le docteur Buttura va rapidement l'examiner et dans un premier temps nous emporterons le corps, ce qui vous permettra de reprendre normalement le cours de vos activités.

À peine rassuré, le directeur s'écarta un peu pour laisser les hommes de science faire leur travail. Il avisa Amédée dans son coin.

— Mais enfin, Amédée, retournez donc à votre réception ! Qu'attendez-vous ?

Amédée s'éclipsa à contrecœur.

Tandis que le docteur soulevait les paupières de Clara, lui prenait le pouls, constatait le décès et reniflait son haleine, sa mine s'assombrissait.

— Si vous avez constaté le décès, nous pouvons faire emporter le corps ? demanda le commissaire.

— Oui, oui, bien sûr, mais je crains que cette mort ne soit pas vraiment naturelle et que je ne puisse signer si facilement la permission d'inhumer.

Le directeur leva des yeux désespérés au plafond.

— Allons, allons. Ne vous affolez pas, dit Valantin. Je suis sûr que nous trouverons une explication à cette morbide situation. Sachez que je suis tout comme vous attaché à ce que les hôtels de bonne réputation de la ville soient constamment au-dessus de tout soupçon. Pouvez-vous envoyer quelqu'un chercher la voiture hospitalière ?

La voix cassée, le directeur demanda à M^{me} Davies de diligenter de nouveau Amédée avec son véloce auprès des sœurs dominicaines de l'hôpital de Saint-Dizier, en haut du Suquet.

Le docteur s'approcha de Maupassant :

— Ainsi donc vous êtes le célèbre écrivain ? J'ai lu quelques-uns de vos contes que j'ai fort appréciés. Ma femme vous adore. Elle serait si fière d'avoir un exemplaire dédicacé de votre roman, qu'elle a lu par épisode dans le quotidien *Gil Blas* auquel elle s'est abonnée tout exprès. Et que nous vaut l'honneur de votre présence à Cannes ?

— Ma mère y séjourne en ce moment. Elle est souffrante.

— J'espère que ce n'est pas trop grave ?

— Elle est sensible des nerfs et la beauté des lieux l'apaise.

— Prend-elle des bains d'eau de mer ?

— Oui, et elle fait également de longues marches dans la colline.

Lola laissa échapper un soupir exaspéré. Maupassant sourit, le directeur et Valantin la regardèrent avec sévérité, et Buttura avec étonnement.

— C'est vrai, quoi, vous allez cesser votre conversation mondaine un jour ? les apostropha Lola. Et Clara Campo, elle vous intéresse déjà plus ?

— Mademoiselle, dit Valantin, *Filomena* ou *Lola*, sans être encore sur notre grand registre dans la liste des *filles soumises*, croyez que vous n'êtes pas inconnue de nos services et que nous avons un dossier sur vous. Je ne pense pas que dans votre situation, il soit de bon ton de parler trop haut à ces messieurs.

Lola, rembrunie, s'écarta et s'assit sur la chaise occupée peu avant par M^{me} Davies.

— Bon, alors on attend tranquillement la troupe en faisant comme si de rien n'était, c'est ce qui se pratique dans ces cas-là ?

Maupassant réprima un sourire, Valantin et Buttura l'ignorèrent tandis que Maurel, lui, se retenait de la frapper. Il la foudroya du regard et elle lui répondit en lui tirant la langue.

Ruminant dans son coin, Lola détourna son attention de ce goujat de Maurel pour penser à son amie et tenter d'apprivoiser en elle ce choc qu'elle venait de subir. Aux images idylliques de son enfance d'avant la guerre franco-prussienne succédaient à présent dans la mémoire de Lola celles moins flatteuses des années qui avaient suivi l'école.

Clara avait travaillé au château du Suquet. Elles continuaient à se voir mais quand Lola avait fait le modèle, son amie avait clairement exprimé qu'elle ne voulait pas ruiner sa réputation à être vue avec elle. Elle risquait de perdre sa place. Elle désirait trouver un mari, un bon mari, fonder une famille, et elle disait que la seule chose qu'elle aurait à offrir, ce serait sa pureté. En réalité, Clara essayait de sauver Lola d'un destin terrible de perdition. Elle pensait que son chantage – menacer Lola de ne plus la voir – l'aiderait à quitter cette mauvaise vie. Elle craignait pour elle la chute irréversible, la maladie, les humiliations.

Le temps avait passé après cette dispute et elles s'étaient perdues de vue.

Ainsi Clara a trouvé cet emploi de femme de chambre à l'hôtel Beau Rivage ? se dit Lola.

Elle savait que c'était une situation particulièrement bien considérée. Ses bonnes manières avaient dû influencer sur son placement. Les salaires dans les hôtels du boulevard du bord de mer étaient plus que corrects et les avantages appréciables. Rien que l'accès à une hygiène impeccable, nécessaire pour pouvoir exercer la charge, était appréciable. L'eau chaude, les pains de savon, l'éclairage qui devait lui permettre de lire le soir.

Il y avait aussi les chapeaux, les rubans, les dentelles, les gants et les toilettes diverses donnés par les dames qui ne pouvaient se montrer deux fois dans la même tenue. Cela représentait parfois une fortune. Les bottines de fin chevreau que Clara avait aux pieds en témoignaient. Pourtant Lola savait son amie peu sensible à la coquetterie. Elle n'aimait que lire et elle avait certainement vendu tous ces objets pour s'acheter des livres.

La saison était courte, vouée à une fin proche et inexorable. Inéluctablement, les clients finiraient par repartir. C'était un autre avantage à travailler dans les hôtels. Ainsi les relations avec ces dames n'avaient pas le temps de se dégrader. Elles s'éloignaient comme les oiseaux migrateurs au bout de quelque temps, avant d'avoir quoi que ce soit à reprocher à leurs domestiques de remplacement.

Elle comprenait tout ce qui avait pu convenir à Clara dans cette

situation. Mais pourquoi lui avait-elle adressé ce mot, lui demandant conseil, qui sonnait comme un appel au secours ? Cela avait-il un rapport avec sa mort ?

En regardant avec tristesse le pauvre corps de son amie, Lola se demandait à quoi avaient servi son comportement exemplaire, sa retenue, son éducation. Fauchée en plein élan, la tête certainement pleine de projets.

Et dans cette pièce étouffante, elle prit soudain conscience de sa fragilité. Jusque-là, malgré tous les aléas qu'elle avait rencontrés sur son chemin, elle avait toujours avancé avec confiance. Une confiance due à son âge, sa force, sa santé, son caractère enjoué, ses espérances d'une vie meilleure. Elle comprenait que tout ceci avait tenu sur un socle illusoire. Le sentiment de sa propre immortalité. Elle se sentait invincible.

Et voilà que le corps sans vie de Clara Campo, son amie d'enfance, lui avait renvoyé au visage sa condition de mortelle. Elle suffoqua et s'aperçut qu'elle avait retenu sa respiration sans s'en rendre compte.

La porte s'ouvrit doucement. M^{me} Davies était revenue de sa commission.

— J'ai réveillé un valet pour qu'il prenne la place d'Amédée au *desk*, dit-elle. Mais je n'ai rien divulgué. Il ignore pourquoi Amédée doit s'absenter. De plus, j'ai demandé à ce dernier de ne rien dire, même pas à l'hôpital. Seulement que le commissaire Valantin réclame par l'entrée de service une civière et une ambulance. Ils vont penser qu'il s'agit d'un malade qui n'a pas passé la nuit.

Un silence se fit après ces mots. M^{me} Davies s'approcha de Lola qui se leva pour lui laisser la seule chaise.

Reprenant une bouffée de cet air vicié, comme un noyé qui retrouve la surface, elle chercha de l'aide autour d'elle et rencontra le regard de Maupassant. Il s'approcha d'elle tandis que le directeur, Valantin et Buttura discutaient de la conduite à tenir dans les heures à venir.

— J'ai l'impression que la mauvaise réclame que va provoquer ce cadavre pour l'hôtel est leur seul vrai souci, chuchota Maupassant. Et non la cause de la mort.

— Oui, dit Lola. L'enquête va être bâclée.

— Il n'y a qu'à voir déjà comment elle a commencé.

— Le scandale ne doit atteindre personne. Ni l'hôtel, ni la ville, ni le directeur. Ils feront tout pour occulter. Je les connais bien.

Ils entendaient des bribes de la conversation entre les trois notables. Le mot *accident* revenait souvent, ainsi que *réputation*, *honneur*, *discretion*.

M^{me} Davies, en retrait sur sa chaise, ne participait pas à la

conversation ; mais elle était inquiète.

Le directeur furieux, fébrile, parlait nerveusement. Le docteur, bonhomme, lui répondait laconiquement sur un ton rassurant. Le commissaire causait moins, les observait plutôt tous les deux d'un regard légèrement moqueur, comme si cette peur du scandale le concernait peu. Pour autant, il n'examinait pas mieux la morte, pas plus qu'il n'avait inspecté les lieux où le corps avait été trouvé. D'ailleurs, il avait à peine interrogé les deux découvreurs du cadavre.

Au bout de quelques minutes de cette conspiration de bienséance, pressé ouvertement par Maurel, le commissaire Valantin s'approcha des deux témoins et s'adressa à Maupassant.

Comme elle me l'expliqua ensuite, Lola ne s'en offusqua pas, elle s'était déjà habituée à ce que son rôle dans ce drame soit compté pour rien.

— Monsieur, j'ai une requête officielle à vous faire. Nous avons décidé pour l'instant de ne pas prévenir la presse, tant que les conclusions de l'enquête ne seront pas rendues, et afin de ne pas nuire à son bon déroulement. Je sais que vous écrivez de nombreuses chroniques dans différents journaux.

— Oui, en effet. Principalement pour *Le Gaulois*.

— C'est cela. Puis-je, sans vous paraître un vil censeur, vous demander la plus grande discrétion, c'est-à-dire : le silence absolu pour l'instant ? Il est évident que l'exclusivité vous appartient, quoi qu'il se passe par la suite.

— Il s'agit du bon déroulement de l'enquête ?

— Comme je viens de vous le préciser, en effet.

Lola, dans son coin, haussa les épaules en signe de dédain. Cependant Maupassant voulait mettre les choses au point, montrer qu'il n'était point dupe.

— Mais vous ne nierez pas qu'il s'agit également pour vous de ne pas porter atteinte à la réputation de cet hôtel respectable et de ne pas faire fuir la clientèle ?

Le commissaire sourit, bon enfant.

— Vous êtes retors, monsieur.

Maupassant regarda Lola en coin et le commissaire droit dans les yeux.

— Je ne vous donne pas ma parole, mais je puis vous assurer que je suis un homme loyal.

La jeune femme leva les yeux au plafond, exaspérée.

— Et moi, vous ne me demandez pas de garder ma langue dans ma pochette ? s'écria-t-elle en montrant son fin réticule de soirée à paillettes.

Maupassant, souriant dans sa moustache, s'attendait tout de même à un léger embarras de la part des trois hommes, mais ceux-ci

jetèrent un rapide coup d'œil indifférent vers Lola, puis ils se regardèrent de nouveau et ne répondirent même pas, continuant leur conversation là où ils l'avaient laissée avant d'entreprendre Maupassant. M^{me} Davies avait assisté à la scène et elle se perdait à présent dans la contemplation de ses mains, la tête baissée.

Embarrassé pour Lola, Maupassant claqua des talons à la façon d'un vieux militaire.

— Messieurs, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons nous retirer. Vous pourrez me trouver en ce moment au 1, rue du Redan. Et mademoiselle est...

— Votre adresse nous suffira, monsieur. Merci.

Au moment où ils allaient quitter la pièce, la porte s'ouvrit de nouveau et des infirmiers entrèrent avec un brancard, guidés par Amédée. L'écrivain et la courtisane s'éclipsèrent sans demander leur reste.

Sur la route du retour, Lola était d'humeur belliqueuse et Maupassant broyait du noir. Sous son apparence solide et saine, il cachait un fond mélancolique qu'elle ne connaissait pas.

Ils croisèrent des fiacres dont les lumières colorées, vertes, rouges ou bleues, éclairaient fugitivement les silhouettes des cochers affairés, pressés de rentrer chez eux. Les devantures des boutiques de la rue d'Antibes étaient presque toutes éteintes et semblaient des gouffres béants, noirs, sur leur chemin.

Tout en marchant, ils traversaient la rue d'Antibes, enjambaient la voie ferrée par la passerelle et doubaient la pension Mon Plaisir sur leur gauche, s'approchant de la maison de Lola.

La rue était éclairée par des becs de gaz car elle menait à l'hôtel Central. Tout de suite après le palace éclatant de blancheur même en pleine nuit, c'était le noir absolu. Heureusement pour Lola, sa maison se situait tout près, ce qui lui avait permis de bénéficier de cet éclairage.

D'un seul geste, devant le portillon, ils levèrent la tête vers la fenêtre de la chambre la plus haute, sous les toits.

— Il me semble qu'il y a une faible lueur, qu'en pensez-vous ? Les bûches qui finissent de brûler, certainement. Je n'ai vraiment pas sommeil ! Après tout ce qui vient de se passer, je ne pourrai jamais dormir tout de suite, et vous ?

— Eh bien moi, euh, j'avoue que moi aussi je ne me sens pas dans un état propice au sommeil... mais je dois travailler demain matin.

— « Travailler » ? Vous n'êtes pas en vacances ici ?

— Non, vous savez, quand je m'éloigne de Paris, c'est principalement pour échapper aux sollicitations, aux invitations et aux obligations mondaines. Depuis le succès de *Boule de Suif*, ça n'arrête

pas. Ici, je connais moins de monde, même si les invitations pleuvent pas mal, je peux refuser sans offenser quand les personnes ne sont pas des amis. J'en profite pour bien travailler le matin. L'après-midi je navigue un peu, j'herborise avec mon frère, j'échange avec ma mère. Ma vie est un peu plus tranquille.

Impatiente, Lola enchaîna :

— Tout ceci ne me dit pas si vous montez ou non boire un dernier verre de champagne avec moi.

— Bon, allez, volontiers. Moi aussi j'ai besoin de parler après ce choc.

— Parfait ! C'est *fair-play* de votre part. Mais attention, n'allez surtout pas vous imaginer que... ce n'est pas parce que je suis... Votre réputation vous précède et n'est pas rassurante pour les dames...

— J'ai compris, dit Maupassant en riant. Puisque je vous dis que j'ai comme vous le désir surtout de parler de Clara Campo.

9 – HOME, SWEET HOME

Pendant les heures qui avaient précédé leur retour, alors qu'ils se délectaient des extraits de *Fanfreluche*, puis des ortolans du cabinet particulier du restaurant de l'hôtel Beau Rivage, j'étais donc allée prendre ma grosse malle et plusieurs sacs qui m'attendaient, tout prêts, dans ma chambre abandonnée rue Châteaudun.

Ce n'était pas que j'avais été certaine d'être engagée en me rendant à l'adresse de l'annonce. C'était plutôt que la veille, quand j'avais décidé d'en finir avec cette vie décidément trop *douche écossaise* pour ma placidité naturelle, j'avais commencé par mettre de l'ordre dans mes affaires. J'avais vidé mes placards, organisé malles et sacs, rangé livres et robes. J'avais même écrit une lettre pour *elle*. Heureusement, personne n'en avait rien su et mon premier soin, en revenant saine et sauve et animée d'un affligeant désir de vivre, avait consisté à brûler la missive.

Dès que j'ai eu garé le landau devant le garni, sauté à terre et confié les rênes au galopin qui traînait devant la porte, la logeuse m'a assaillie.

— Mais c'est le landau de la Filomène ? a-t-elle craché, mi-envieuse, mi-méprisante.

Je n'ai rien répondu et en montant dans ma chambre, j'ai juste annoncé d'une voix ferme :

— Vous enverrez deux hommes pour porter ma malle et vous préparerez ma note. Je quitte votre établissement.

Je l'ai entendue marmonner :

— Pas trop tôt. Non seulement ça crève misère, mais ça se mouche pas du pied. Pour finir comme les autres, à l'horizontale ! En voilà une qui ne se prend pas pour la queue d'une cerise !

J'ai fait celle qui n'entendait pas et tout a été réglé au plus vite.

Pour rentrer aux Pavots, j'ai fait un détour par le magasin de spiritueux et d'épicerie fine de la rue d'Antibes. Avec l'argent qui me restait après avoir payé mes dettes, j'ai acheté deux bouteilles de sherry. J'étais passée si souvent devant la vitrine en rêvant de m'en griser durant mes longues et tristes soirées solitaires ! J'ai pris aussi une boîte de petits cigares, les moins chers.

Une fois aux Pavots, que je considérais déjà comme ma maison, Gustave m'a aidée à monter mes affaires dans mon nid d'aigle. La tour d'ivoire de la maison. J'avais remarqué qu'il y avait un espace non utilisé, où l'on entreposait des malles, dans une petite pièce au premier. J'avais craint qu'on ne me loge dans ce débarras. J'ai failli pleurer en regardant l'espace qui était désormais le mien !

La salle était grande, immense à mes yeux ! On ne dira jamais assez l'importance pour une femme d'avoir une chambre à soi. Cette pièce possédait tout ce dont j'avais besoin pour mon bonheur.

On y avait disposé des meubles plus au moins au rebut, moins beaux que ceux du premier étage. Il s'agissait certainement des premiers meubles de Lola. Ceux qu'elle avait possédés dans son premier logement.

Il y avait une armoire pour ranger mes effets. Une commode à tiroirs. Bizarrement, deux tables. L'une d'elle supportait un miroir, une cuvette et un broc que Rosalie avait déjà rempli d'eau. Une tinette avec couvercle était partiellement cachée dessous.

L'autre table, plus grande, ronde, à abattants, présentait des taches étranges, de teintes diverses. Il y avait une chaise devant. *Voilà mon secrétaire*, me suis-je dit. *Rien qu'à moi*. J'y ai tout de suite posé un nécessaire à écrire, mon encrier, mes plumes, mes buvards, mes livres.

Gustave avait monté des bûches, bien rangées à côté de la cheminée et un feu joyeux crépitait dans l'âtre.

Le lit était étroit, de forme bateau, comme on en faisait beaucoup en Provence, en bois de noyer. Des draps provenaient une odeur de fleur d'oranger comme celle qui imprégnait toute la maison. Rosalie avait posé délicatement sur l'oreiller un minuscule coussin brodé rempli de graines de lavande. Sur le sol, une descente de lit en laine marron permettait d'enfiler ses chaussons sans se refroidir les pieds.

Un chat noir avec une tache blanche sur le front et à la pointe de la queue, dormait en rond au beau milieu de mon édredon.

En vingt-quatre heures, j'étais passée d'un accès profond de désespoir chaotique et violent à un état de quiétude bourgeoise qui m'inondait d'un sentiment de confiance.

Un accueil bienveillant. Un toit sur ma tête et de la nourriture, en échange de mes services. Un lieu où je pourrais me retrouver seule avec moi-même, sans rien devoir à personne. Et même un chat ! J'exultais. Gustave a voulu le chasser mais je l'en ai empêché.

— C'est le chat de mademoiselle, a dit Rosalie. On l'a pris pour éviter les souris, mais il les regarde passer sans rien faire. C'est un matou fainéant et poltron. Sa plus grosse prise, c'est une mouche. Mais même des insectes, il en a peur !

— Il s'appelle comment ?

— Ma foi ! Vous m'en direz tant ! Si c'est de moi, je le sais pas.

Mais peut-être que mademoiselle lui a donné un nom, allez savoir ?

J'ai passé un moment à ranger mes affaires, à écrire dans mon journal. Rien n'a pu déranger les rêves du matou.

Vers dix heures du soir, je me suis hasardée jusqu'à la cuisine où Rosalie m'a accueillie à bras ouverts. J'avais à la main une de mes bouteilles de sherry. Normalement les gouvernantes ou autres répétitrices sont mal reçues dans les cuisines et ne sont pas censées partager leur repas avec la domesticité, mais j'espérais que comme toutes les autres règles que j'avais vues bafouées depuis que j'étais arrivée ici, celle-ci également ne serait pas respectée. Elle ne serait peut-être même pas connue ?

Le chat est entré sur mes talons. Rosalie était occupée à tricoter devant le feu. Elle aussi s'ennuyait un peu.

— Je vous ai gardé du bouillon et un peu de poulet, si ça vous dit ? J'ai aussi des croquettes aux amandes avec une crème sucrée. Vous m'en direz des nouvelles !

— Vous essayez de me mettre dans votre manche ? ai-je demandé en posant ma bouteille sur la table.

Elle a ri en rectifiant :

— On dit mettre *dans sa poche*, pas *dans sa manche*. Ça veut pas dire la même chose ! *Dans la manche*, c'est pour utiliser quelqu'un ; mais *dans sa poche*, c'est pour l'avoir de son côté...

— Pardon, parfois, je confonds les expressions.

Elle m'a regardée finir mon assiette avec satisfaction. Le chat nettoyait les os du poulet près du foyer. Nous nous sommes assises devant la cheminée pour déguster les croquettes aux noisettes en sirotant nos verres de sherry. Rosalie a eu l'air d'apprécier. Elle en a versé avec gourmandise une grosse lampée sur sa crème. Le chat s'est précipité sur les gouttes qui s'étaient répandues sur le sol et il a léché avec application !

— *Incredible*! Un chat qui aime le sherry !

Quand je me suis levée pour remonter dans ma chambre, il a filé par la porte du jardin en vacillant sur ses pattes. Nous avons éclaté de rire.

— Vous l'avez baptisé, a-t-elle dit. Je l'appellerai Sherry ! Je vais le dire à mademoiselle.

Elle m'a dit bonne nuit en me donnant deux bouteilles pleines de liquide gras.

— Quand on lit beaucoup, comme vous, on a besoin d'éclairage et il n'y a pas de gaz dans la chambre d'en haut. La lampe à huile c'est pas mal mais ça s'use vite. Voilà une réserve de pétrole. Pour la semaine. N'allez pas tout user en une nuit !

Je me sentais moi-même comme un chat repu et paresseux, je lisais à la lueur de ma lampe, un cigare à la main gauche, quand je les

ai entendus rentrer.

5 En anglais : « Incroyable ! »

10 – LE PACTE

J'avais entendu leur pas depuis le bas de la rue. Elle lui cherchait querelle, ayant besoin de trouver un dérivatif à son émotion, comme un chaton fait ses griffes. Je saisis des bribes de conversation au vol.

— Et vous, ça ne vous dérange pas le moins du monde que l'on traite comme quantité négligeable la femme qui vous accompagne ?

Mais il ne répondait rien, songeant certainement à la courte vie de Clara Campo, qu'il n'avait même jamais connue et qui pourtant à présent occupait toutes ses pensées. Ou essayant de se figurer les raisons ayant pu amener une jeune femme de chambre d'un palace à se retrouver sans vie dans un parc.

— Vous avez vu comment ils ont traité cette affaire ? continuait Lola, décidément très remontée. C'est incroyable. Cela procède d'ailleurs du même moule. La façon dont ils me parlent, ou plutôt dont ils ne me parlent pas et la manière dont ils vont régler l'enquête. Tout est écrit d'avance. Je peux vous prédire le résultat.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne vous faites pas plus innocent que vous n'êtes, Maupassant !

— Moi, innocent ? On peut me qualifier de quelques noms d'oiseaux, mais innocent, ce serait la première fois !

— Vous savez bien que les domestiques comptent pour rien à leurs yeux, c'est pourquoi il leur importe peu de trouver ce qui s'est vraiment passé.

Au moment où j'ai entendu ces mots, je me fis la réflexion qu'à présent j'en faisais bien partie. J'appartenais à cette armée de domestiques comptant si peu pour ceux qui menaient le monde.

— Vous avez peut-être raison. Mais je pense surtout à elle. À votre amie. Clara. Sa vie est déjà terminée. Je ne comprends pas pourquoi cela m'affecte autant. Vous, bien entendu, vous avez été son amie, mais moi ?

— C'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'avez jamais connu cet état de laissé-pour-compte.

— Peut-être, mais j'ai connu la pauvreté, savez-vous ?

Elle éclata d'un rire moqueur.

— Mais oui, c'est ça, une pauvreté régulièrement comblée par les

versements de papa. De toute façon, vous êtes un homme. Ce n'est pas pareil. J'aurais préféré rentrer avec votre ami Paul, là, tiens ! Je suis sûre qu'il aurait mieux compris. Il a l'air d'un vrai gentilhomme !

Maupassant, vexé, répliqua :

— C'est cela ! Assez gentilhomme pour détaier en tout cas ! Mais vous n'avez pas à vous plaindre après tout ! Cessez donc de geindre ! Vous avez un toit sur la tête !

— Tout juste.

Passant du coq à l'âne, elle ajouta :

— La voiture était bien rangée dans la remise. Je me demande si Miss Fletcher est allée chercher ses malles toute seule et si elle s'est installée dans sa chambre.

Leurs voix me parvinrent plus faiblement. Ils chuchotaient, certainement pour ne pas réveiller Rosalie. Au bruit de leurs pas et des portes, je compris qu'ils avaient fait un détour par la cuisine. Ils devaient prendre une bouteille de champagne dans la chambre fraîche qui servait d'arrière-cuisine et dans laquelle Rosalie gardait ses légumes, ses fromages et ses vins.

J'ai d'abord essayé d'imaginer leurs gestes puis j'ai entendu une exclamation de Maupassant :

— Moi ? Je n'ai rien...

Un fou rire étouffé...

— Chuuut !

Ils sont montés à petits pas et se sont affalés dans le salon tapissé de miroirs, sur les fauteuils confortables.

J'étais en arrêt devant la porte de ma chambre ouverte, hésitant à descendre, à les rejoindre. J'avais guetté leur détour par la cuisine et leur montée précautionneuse.

— On est bien chez soi ! a-t-elle chuchoté. Je n'en pouvais plus dans cette lingerie étouffante avec ces hypocrites ! Et l'autre, là, la Davies ! Elle ne pensait qu'à une chose : qui allait faire le boulot de Clara demain ?

La voix grave de Maupassant résonna malgré ses efforts pour murmurer. Il ne savait pas parler bas.

— Donnez-moi cette bouteille. Ce drame a dû vous bouleverser. Il n'y a aucun mot de consolation qui vaille devant la mort.

— Le plus terrible est de penser que personne ne fera sa toilette mortuaire avec amour. Elle sera à l'hôpital, toute seule !

— Oui... À la mort de Flaubert, j'étais seul avec lui toute la nuit. Je l'ai lavé, soigné, habillé, préparé pour les visites qui n'allaient pas manquer quand la nouvelle se répandrait. J'espère que moi aussi j'aurai des mains amicales pour mes derniers soins quand l'heure sera venue.

— Vous êtes morbide.

— On le serait à moins.

— Et ensuite, pauvre Clara, elle va sûrement subir une autopsie ?

— Dites-vous que s'il y a autopsie, c'est bon signe. Cela voudra dire qu'ils ne traitent pas la chose par-dessus la jambe. Ce Valantin m'a l'air bon bougre, non ? Efficace ?

— Efficace pour boucler les *insoumises* et les envoyer au dépistage, c'est sûr ! Mais les filles, y'en aurait pas autant si ce qu'on gagne en faisant un métier honnête nous suffisait pour survivre !

Maupassant frisa sa moustache.

— C'est votre Anglaise éclairée qui commence à déteindre ! Méfiez-vous, vous allez finir par remplacer Louise Michel, ma parole !

Lola haussa les épaules. Sa coupe remplie, elle but comme si sa survie en dépendait, d'un seul trait, sans même penser à trinquer.

— Vous aviez déjà vu des morts ? demanda-t-elle.

Il éclata de rire.

— Je vous l'ai dit, je me suis occupé tout seul de Flaubert. Je ne sais pas pourquoi, il n'y avait personne pour le faire. Ce fut la nuit la plus terrible de ma vie. Et puis avec la guerre, vous savez ! Celle des Prussiens. Elle n'était pas belle ! J'en ai vu plus souvent qu'à mon tour.

— Moi j'ai deux sœurs qui sont mortes en bas âge. Elles avaient une sorte de pleurésie. Ma mère était tombée malade aussi. Et j'étais seule à la maison. Mon père était à la guerre. La même que vous. J'avais sept ans. Je suis allée mendier dans les rues pour acheter de temps en temps du pain pour ma mère. La mère de Clara m'a beaucoup aidée.

Sa voix se brisa.

— Ils habitaient deux maisons plus loin, dans notre rue. Quand elle a su, elle a emmené ma mère à l'hôpital, puis elle m'a hébergée, nourrie. La famille Campo se portait bien à l'époque, avec le père encore vivant. D'ailleurs Clara était toujours la mieux habillée, à l'école.

— Allons-nous à présent débiter les banalités d'usage ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, mais oui. Je suis sûr que vous alliez le faire, n'est-ce pas ? Par exemple, la pauvre Clara, elle était si jeune !

— Je vous trouve bien cynique, Maupassant. Oui, j'allais dire cela, et alors ? Ce n'est pas la vérité, peut-être ? Mais il s'agit surtout de meubler la conversation, car ce qui m'obsède, c'est leur réaction. Comme Clara compte peu pour eux ! Je ne supporte pas l'idée qu'elle soit inhumée sans plus de façon, comme si elle était morte d'un mauvais rhume. Mais pour être honnête, ce n'est pas vraiment ce qui me tourmente.

— Quoi, alors, encore plus banal ? Que la vie est si courte ? Que

nous sommes si peu de chose ? Un jour ici-bas et le lendemain en terre. Et nous nous agitions comme des fourmis pleines de vanité. Vous pouvez continuer à l'infini sur ce thème.

— Pas du tout, vous vous trompez !

— Vraiment ?

— Ce qui me tracasse, c'est moi, comme une égoïste que je suis ! Car mon chagrin vient surtout de ma honte. J'ai honte de n'avoir pas répondu à temps à sa demande d'aide. Si j'avais su ! *Che vergogna*⁶ ! Même pas capable de réagir quand une ancienne amie m'appelle ! Peut-être que j'aurais pu éviter ce drame !

Ils avaient abandonné leurs chuchotements et leurs voix résonnaient entre les murs endormis. Pas une voiture ne passait dehors. Quelques aboiements de chiens au loin, l'eau qui gouttait du bassin de retenue dans le potager. La nuit était souveraine.

Le bruit de leur conversation, de plus en plus vive, attisait ma curiosité. Je me demandais de quoi, de qui ils parlaient ? Qui ils avaient rencontré ? Si mademoiselle Jeanne Granier avait bien chanté ? Si Lola avait convaincu le directeur du théâtre de la rue d'Antibes de la prendre dans les chœurs ? Mais surtout, qui était cette Clara qui revenait dans leurs propos ?

N'y tenant plus, j'avais éteint mon cigare et j'étais descendue pour les espionner après avoir enfilé mon peignoir sur ma grande chemise de nuit d'homme. Mais les marches grinçaient tellement qu'ils ne pouvaient ignorer ma présence. D'ailleurs, ils s'étaient arrêtés de parler, sûrement pour guetter mes bruits.

Le craquement dans les escaliers résonna pour eux comme un avertissement sinistre. Ils sursautèrent.

— Un fantôme, pouffa Lola, nerveuse.

J'ai donc poussé la porte du salon avant d'être démasquée en flagrant délit d'espionnage. Ils étaient tendus vers moi tous les deux, le verre à la main, crispés. Ils ont d'abord sursauté en me voyant, puis ils ont éclaté de rire.

— Qu'est-ce que j'ai ? Une tache sur la figure ?

— Mais non ! Mais non !

Maupassant s'est empressé auprès de moi.

— Asseyez-vous donc. Prenez un verre avec nous. Nous avons eu peur, nous attendions un fantôme et en vous voyant... Le rire est nerveux, ne nous en tenez pas rigueur ! Si vous saviez ce qui nous est arrivé...

Je me suis retrouvée assise autour de la table moi aussi, avec une coupe remplie du grisant breuvage doré, à la main. Et ils m'ont tout expliqué. L'écrivain se tenait dos au miroir. Quand il racontait, c'était comme lire l'un de ses contes.

Le récit de Lola était plus indigné, plus coloré, plus maladroit.

Pourtant je voyais que Maupassant buvait ses paroles comme s'il voulait s'imprégner de ses expressions imagées, de ses émotions brutes. Comme s'il doutait des siennes propres, ou qu'il se nourrissait de celles des autres.

Notre amie s'animait en racontant, mais en même temps elle semblait furieuse quand elle regardait Maupassant. Surtout quand celui-ci se penchait vers moi, me resservait à boire, me glissait des sous-entendus recherchés. Son animosité envers lui prenait sa source dans différentes émotions, complexes, contradictoires, qui la troublaient. Pourtant elle m'avait paru être une fille pragmatique et carrée. Quand l'homme de lettres tournait son attention vers moi, cela semblait provoquer en elle des vagues de jalousie.

Elle l'apostropha :

— Mais vous avez quoi avec les miroirs, à la fin ? Vous avez fait pareil hier. On dirait que vous fuyez votre image. Avez-vous peur de vous voir ? Ou de ne pas vous voir ?

Décontenancé par la remarque, Maupassant la fixa avec une sorte de terreur fugitive dans les yeux. Puis il sourit tristement.

— Quel rapport avec ce qui nous occupe ?

— Ne vous inquiétez pas, dis-je. Il semble que mademoiselle Lola ait une sorte de don de divination quand elle est en face des gens. Enfin, divination est un grand mot. C'est assez fantaisiste, quand on y réfléchit.

— Pas du tout, protesta Lola. C'est une sorte de transfert qui s'opère entre la personne en présence et moi. Je sens les choses. Appelez ça une intuition.

— Eh bien, en l'occurrence, vous avez visé juste.

Le ton de Maupassant était sinistre.

— Il m'arrive, parfois, en fixant longtemps mes yeux sur ma propre image réfléchie dans une glace, de me perdre. Je ne me reconnais plus. Je crains alors de devenir fou. Comme si mon cerveau allait se vider de toute pensée.

J'ai frissonné. Lola éclata de rire et changea de sujet, reprenant le récit de la découverte du corps de Clara. Maupassant enchaîna aussi, comme si de rien n'était. Je me demandai si j'avais rêvé cet intermède. Ils étaient si excités tous les deux en reparlant de la jeune fille morte, que j'ai mis un certain temps à comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une histoire inventée, racontée par un convive au cours de la soirée.

— Qu'allez-vous faire ? leur demandai-je.

— Comment cela ? répondit Maupassant. Je ne comprends pas...

Lola esquissa un sourire discret et elle s'abîma dans la contemplation des bulles dans son verre.

J'ai précisé :

— Je suis outrée par la réaction du directeur et par le

comportement de Valantin et du docteur, pas vous ?

— Bien entendu !

— Je fais partie de cette cohorte de laissés-pour-compte, à présent. Je suis une sorte de domestique, non ? Et je ne peux m'empêcher de penser que si c'était moi qui... Eh bien ? Vous allez les laisser agir ou plutôt ne pas agir ?

— Elle se demande si nous allons baisser les bras devant les forces en place qui dirigent notre bonne petite ville, si jolie, si fleurie, si bien fréquentée, dit Lola, d'un air rusé.

— Expliquez-vous, s'impatienta Maupassant.

Le silence de Lola semblait voulu et je me suis sentie brusquement manipulée.

— Euh... je voulais dire... Ils vont tout faire pour enterrer l'affaire, non ? Vous allez laisser cette pauvre Clara à son triste destin sans essayer de savoir au moins de quoi elle est morte ? C'est peut-être un accident, certes, mais personne n'en est sûr.

Boudeuse, Lola se tourna vers Maupassant.

— Miss Fletcher exagère. Vous avez d'autres préoccupations, n'est-ce pas, Guy ?

Voilà qu'elle était passée à « Guy ». Celui-ci me regardait, hésitant sur la conduite à tenir. Mes mots l'avaient piqué au vif, malgré l'apparence cynique qu'il aimait se donner.

Maupassant, ne me quittant pas du regard, dit soudain :

— Miss Fletcher a raison. Nous ne pouvons pas laisser Clara Campo entre les mains d'une police corrompue, aux ordres de la seule bienséance et de la loi du commerce. Car il s'agit pour eux essentiellement d'empêcher les Hivernants de fuir. Cannes ne doit pas apparaître comme une ville dangereuse qui sème des cadavres dans ses jardins. Qu'en pensez-vous, Lola ?

Celle-ci faisait la moue. Elle minauda, hésitante :

— Vous êtes adorables tous les deux, mais vous ne semblez pas réaliser que j'ai d'autres soucis ! Je dois retrouver un donateur mensuel, ce n'est pas une question d'argent, mais de position. Avant que Valantin ne se rende compte que je n'ai plus Eugène. Dès qu'il me saura sans protection, il fera tout pour me rendre inoffensive. Ce sera une excellente manière de m'écarter de la scène qui s'est jouée ce soir. Je connais ses méthodes. Hôpital, asile, autant dire prison, registre, carte ! Et puis, allez, dites-nous donc la vérité, vous vous moquez comme d'une guigne de rétablir la justice pour Clara Campo, n'est-ce pas, monsieur l'homme de lettres ?

Maupassant laissa échapper un rire gêné.

— *Darnation*, que voulez-vous dire ? demandai-je à Lola.

— Maupassant est intéressé car il se dit que ce serait pas mal d'écrire un conte relatant une enquête policière. Ce qui l'intéresse, ce

sont les détails macabres. Analyse de décomposition des corps, pour déterminer l'heure de la mort, des choses comme ça.

— Quelle horreur !

— Et alors ? dit l'intéressé. Que voulez-vous ? Une raison en vaut une autre, après tout ! Ne soyez donc pas hypocrite. Bien sûr que le sort de la pauvre Clara m'attriste, mais je ne la connaissais pas, moi. Et au final, c'est tout de même la vérité que je traque, non ? Ce n'est pas moins digne. Et puis chez moi, cette curiosité est indissociable de mon caractère profond. Je suis ainsi fait. Allez, mademoiselle Lola, laissez parler votre cœur !

Plus elle refusait de se pencher sur le cas de Clara Campo, plus Maupassant essayait de la convaincre de mener avec lui une enquête parallèle à celle qu'allait conduire – ou plutôt *ne pas conduire* – Valantin.

— Tout de même, mademoiselle Lola, vous la connaissiez bien, cette jeune fille, non ?

— C'était ma meilleure amie, quand j'étais enfant. Mais des événements nous ont séparées. Elle n'a jamais admis que j'aie pu renoncer à une vie honnête. Je ne lui ai jamais pardonné son rejet. Elle ne voulait pas comprendre ce qui s'était passé, pourquoi je... je... Par la suite, je l'ai perdue de vue.

— Mais... Mais... disait Maupassant, choqué par les paroles de Lola. Je croyais que vous aviez des remords. Vous disiez qu'elle vous avait demandé... que sa mère...

Lola sirotait son champagne comme si elle ne l'entendait pas ; et moi aussi, je me sentis indignée par son indifférence. Sans lien direct avec cette Clara, je ne pouvais pas m'empêcher de m'identifier à elle et de m'imaginer à sa place... et elle...

Un bruit venu de la fenêtre, le rideau qui a frémi, nous avons sursauté tous les trois. Ce n'était que le chat qui bondissait dans la pièce après avoir grimpé le long de la treille muscate. Lola se précipita vers lui.

— Mon chat ! Mon chat !

— Vous avez un chat ? dit Maupassant. Moi aussi. Elle s'appelle Piroli. Je l'ai laissée à Paris.

— Piroli ? Oh ! Vous alors, vous êtes polisson !

Il rit gaiement, avec toutefois un regard grivois. Je n'entendis rien à cet échange. Une finesse de la langue qui devait m'échapper...

— Et le vôtre ?

— Je l'ai baptisé « Délice » mais tout le monde trouve ce nom ridicule.

— C'est vrai, me suis-je écriée. Pour un chat ! Mais pour vous, ce serait parfait ! Lola Délice !

— Royal, même, a dit Maupassant. Les lys, c'est bien la fleur des

rois, non ? Je vous vois très bien comtesse des Lys. Ça sonne, qu'en pensez-vous ?

— Adjugé ! Lola Deslys. Ça me botte.

Lola avait pris le chat sur ses genoux et elle le caressait machinalement pendant qu'il malaxait ses tissus soyeux en ronronnant.

— Quand nous avons quitté l'école, vers les onze ans, Clara est entrée au service des Hibert, au château du Suquet, comme aide-fille de cuisine. Moi, j'ai fait de tout. J'ai turbiné comme repasseuse avec ma mère vers onze ans, puis j'ai fait le *trottin* pour livrer les chapeaux d'une modiste qui tenait sa boutique dans la rue du Port. Après ça, j'ai trié les fleurs chez Erhmann, le parfumeur. Pendant tout ce temps-là, Clara, elle, se formait comme domestique en passant de fille de cuisine à lingère, puis troisième femme de chambre au château. À cette époque, nous étions toujours amies. Je la traînais aux bals le samedi. Il fallait pour cela lui sortir le nez de ses livres. On nous appelait les sœurs brunettes. Parfois nous chantions sur l'estrade. Elle avait une si jolie voix.

— Comment l'avez-vous perdue de vue ?

— Quand j'ai pris ma chambre, seule. Quand Jules m'a payée comme modèle pour ses affiches.

— C'est étrange comme Valantin a tout fait pour ne pas voir tout ce qui ne semblait pas naturel dans la mort de Clara.

— Vous avez remarqué, vous aussi ? demanda Lola. La salive mousseuse et jaunâtre séchée autour de sa bouche et sur son menton.

— Attendez ! dis-je et je suis sortie en courant de la pièce, le chat sur mes talons.

Je suis revenue très vite avec mon encrier, une feuille de papier chiffon dont je me servais comme brouillon parfois. Le chat m'avait suivie à nouveau et il s'est réinstallé sur les genoux de Lola. Maupassant m'a regardée avec ironie :

— Quel est cet attirail d'écrivain ?

— Je vais consigner ce que vous dites afin de ne pas oublier.

— Très bonne idée. Nous devons récolter des indices. Ne rien négliger. Même si un détail vous semble trivial. Par exemple les fluides corporels sont très importants. Il faut en récolter.

— À ce propos, vous avez donc remarqué une sorte de mousse sèche autour de ses lèvres ?

— Oui, a dit Maupassant. Elle a vomi, ou recraché quelque chose juste avant de mourir. Il faudrait faire analyser par un laboratoire de chimie ce qui composait cette salive.

— Un laboratoire de parfumeur ferait l'affaire. Encore faudrait-il avoir accès au corps, à l'hôpital, pour récupérer un peu de cette salive séchée au bord de ses lèvres. Et vous avez vu son masque de

souffrance ? A-t-on cette expression dans la mort lorsqu'elle est naturelle ?

— Comme si quelque chose lui avait déchiré les entrailles.

— Sa main était crispée sur son ventre et le majeur de sa main droite présentait une étrange tache d'encre violette. Il n'est pas dans les habitudes des femmes de chambre, d'écrire. Je peux vous assurer qu'elles n'en ont pas le temps.

— Mais vous avez dit que Clara avait été une bonne élève, n'est-ce pas ?

— Donc elle aurait pu le faire. Écrire une lettre, un relevé de compte, que sais-je ?

Je m'acharnais à tirer des listes en inscrivant leurs remarques, mais j'étais un peu déçue.

— C'est tout ? Mademoiselle Lola, vous m'avez habituée à mieux quand vous m'avez entendue pour la place, tout à l'heure...

Lola, savourant rêveuse son verre de champagne, se mit à penser à voix haute :

— Elle puait l'absinthe. Alors que la Clara que je connais n'a jamais bu d'alcool !

— Ciel ! J'allais oublier ! s'est écrié Maupassant.

Il a sorti délicatement d'une de ses larges poches une bouteille d'absinthe Édouard Pernod Lunel. Elle était vide.

— Je l'ai trouvée, en vous attendant, dans le buisson duquel nous avons tiré Clara.

Je saisis la bouteille et la posai à côté de mon encrier.

— Je vous propose de répertorier et de réunir tout ce que nous pourrions grappiller en rapport avec l'enquête. Mais il me faudrait une boîte, quelque chose...

Lola se leva, grimpa sur un fauteuil, saisit un carton à chapeaux perché tout en haut d'une armoire et jeta son contenu à la volée. Elle me le présenta et j'y rangeai la bouteille vide. Lola me tendit un ruban de Clara qu'elle avait dérobé discrètement, à moitié détaché de ses cheveux.

— Quand avez-vous carotté cela ? demanda Maupassant, curieux.

— Quand personne ne regardait. Je ne sais même pas pourquoi j'ai eu ce geste ! Pour garder un souvenir ? Avez-vous remarqué ? Il y avait des traces au sol et les pointes de ses bottines toutes neuves étaient râpées. Comme si on l'avait traînée.

— J'ai remonté ces traces quand vous êtes allée chercher du renfort. Elles vont bien de la sortie des chambres des domestiques, vers la mer. Mais elles s'arrêtent à quelques pas du buisson macabre.

Elle me demanda, soudain agacée :

— Mais vous écrivez quoi, à la fin, Miss Fletcher ? À quoi cela va-t-il vous servir ?

— À moi, rien, à vous, cela va vous aider dans votre enquête.

Elle me regarda d'un œil vif. J'ai continué :

— C'est ainsi que procèdent les détectives de Scotland Yard. Ils inscrivent tout et classent leurs notes ensuite.

— *Qu'es aquò ?* fit Lola avec une touche comique dans la voix.

— La police d'Angleterre, expliqua Maupassant. Ils sont réputés, paraît-il.

— Ils ont de meilleurs résultats avec cette méthode ? Mieux que nos fins limiers français ? Mieux que notre célèbre Vidocq, par exemple ? Mais à quoi jouez-vous, Miss Fletcher ? Au détective ? Ni vous, ni moi, ni Guy n'en sommes capables, vous avez bien conscience de cette réalité, n'est-ce pas ?

— Parlez pour vous ! dit Maupassant, vexé. Les femmes n'ont pas ces talents de déduction et de logique que nous possédons.

J'ai échangé un regard avec Lola, étonnée de la voir laisser dire sans protester.

— Désolée, j'agréé, ajouta-t-elle. Nous ne sommes pas capables de rechercher, de découvrir, de perquisitionner... que sais-je ?... correctement, vous comme moi. Il n'est pas question ici d'hommes ou de femmes mais de métier. Nous ne saurions pas comment nous y prendre.

Ses propos me contrariaient, sans que je comprenne bien pourquoi. Je me sentais piquée au vif. Il me semblait soudain que la recherche de la vérité sur la mort de cette Clara allait résoudre tous mes problèmes. Donner un nouveau sens à ma vie. Rétablir ma dignité et le fragile équilibre de ma déchéance. Mais je sentais autre chose dans ce désir. Comme si je voulais complaire à Lola. Lui montrer de quoi j'étais capable. Lui prouver que sa confiance en moi était justifiée et qu'elle ne regretterait pas de m'avoir engagée. Mais pourquoi l'opinion d'une petite courtisane de basse extraction avait-elle soudain tant d'importance pour moi, fût-elle ma nouvelle patronne ?

Maupassant hésitait :

— Pourtant... Il y a ici de nombreux points qui m'intéressent. À vrai dire, au risque de vous paraître cynique, je suis chatouillé par l'idée de savoir ce qui s'est vraiment passé. Pourquoi cette tache d'encre ? On parle d'accident, mais de quel accident s'agit-il ? Si on classe l'affaire, je ne le saurai jamais. Mon maître Flaubert n'aurait pas hésité une seconde devant un cas pareil ! Quelle richesse pour un romancier !

Sa réponse m'indigna. Une force me poussa à défendre ma position :

— J'ai le sentiment que même en menant cette enquête en amateurs et de façon désordonnée, sans méthode, nous serions toujours plus consciencieux que la police locale. Est-ce que je me

trompe ?

Maupassant répondit, relevant le défi :

— Miss Fletcher a raison. C'est évident.

— Mais que vous arrive-t-il, monsieur de Maupassant ? ironisa Lola. Ne me dites pas que vous seriez prêt à mouiller votre chemise pour une pauvre femme que vous ne connaissiez même pas ?

Maupassant se prenait au jeu :

— Nous avons une responsabilité envers cette petite ! Allons Lola, vous n'allez pas la laisser tomber ? Votre amie d'enfance ! Voyons !

— Vous croyez ? émit Lola en baissant modestement les yeux. Non, non, je vous ai dit. Je ne crois pas que nous puissions...

Ce faisant, elle glissa un regard en coin vers moi et j'ai perçu l'éclair dans sa prunelle. Triomphe, gaieté, malice, satisfaction. C'est ainsi que j'ai compris que nous avions agi exactement comme elle l'avait voulu depuis le début. Elle avait tout décidé depuis le moment où elle avait réalisé que l'enquête serait bâclée et que Clara ne représentait rien aux yeux des autorités de cette ville.

Doubler la police. Faire toute la lumière sur la mort de son amie. Lui rendre justice. La venger.

Lola semblait maintenant épuisée. Comme si elle venait de gagner une énorme bataille. Elle forçait mon admiration. Elle était épatante. Elle cachait son jeu sous des dehors futiles mais se fixait en permanence de multiples objectifs. Et quand elle avait une idée en tête, elle savait faire ce qu'il fallait pour la mettre en œuvre.

Dans sa profession, elle devait rester fidèle à la devise de ne se faire remarquer que par ses attributs considérés par tous comme féminins : beauté, inconséquence, frivolité. Cela constituait son fonds de commerce et sa réputation charmante auprès de ces messieurs. Elle s'arrangerait donc toujours pour que les autres aient l'impression d'avoir eu la paternité de l'idée.

Je devinai que cela faisait longtemps que, comme moi, elle avait voulu sortir du carcan. Nous avions pris des voies différentes. Pour la société, j'endossais un rôle bienséant, institutrice ou gouvernante. Elle avait choisi une voie de traverse, vivre en marge des convenances.

Pendant nos situations nous autorisaient des prises de position différentes. Tandis qu'à l'intérieur de mon cadre étroit, je pouvais exprimer mes idées plus ou moins librement et ainsi manifester un peu de culture et de réflexion, du moins tant que ma conversation gardait un ton de politesse courtoise, de son côté elle ne pouvait se permettre de paraître trop intelligente. Elle se devait de se conformer aux lieux communs entretenus par tous. Se montrer bécasse, futile, évaporée et toujours belle, faisait partie de son savoir-faire.

Jusqu'à quand supporterait-elle ce rôle ? Était-ce afin de pouvoir

le jeter aux orties un jour, qu'elle m'avait engagée ?

Elle continua à se faire un peu prier, mais plus mollement. Un silence s'installa. Nous étions tous les trois vaguement pensifs. Je réfléchissais aux tréfonds du comportement de Lola. Maupassant pensait sûrement à la façon dont il allait utiliser toute cette matière passionnante, et Lola nous guettait tous les deux à travers ses cils.

— Que pensez-vous donc de cet Amédée ? demanda Lola. J'ai trouvé son comportement assez louche.

— Vraiment ? De quelle façon ?

Elle dit d'un ton badin :

— Eh bien, voyons, vraiment, un homme sans moustache n'est pas un homme, ne trouvez-vous pas ?

Le ton nous fit sourire.

— Topons là, s'impatienta Maupassant. Nous allons nous organiser pour utiliser nos talents au mieux. Notre union compensera peut-être notre amateurisme ? Et nous pourrons nous vanter d'avoir rétabli la vérité, dit-il, enthousiaste.

— Je serai à votre service, une sorte de secrétaire, dis-je. Je classerai les informations et je mettrai mes capacités à votre disposition.

— Pour ma part, vous savez que je suis enfant de la campagne.

— Oui... et ?

— Vous pourrez compter sur moi. Je suis homme à tout faire. J'ai toujours ce qu'il faut sur moi.

Joignant le geste à la parole, il sortit de ses poches de la ficelle, un canif, des taffetas, de la baudruche et un carnet tout chiffonné.

— Notre force est de pouvoir accéder à différents milieux, ajouta-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, tandis que je peux entrer dans le monde, et même dans le grand monde depuis mon succès, fanfaronna-t-il, vous, Lola, vous pouvez pénétrer le milieu des domestiques de l'hôtel, et celui de la famille et des amis de Clara.

— Comme vous voulez, dit Lola. Vous m'avez convaincue. Trouvons pourquoi et comment Clara Campo s'est retrouvée cette nuit dans ce buisson et rendons-lui justice.

Nous avons trinqué avant de nous séparer. En nous quittant, Maupassant nous vanta les mérites de sa douche portative avec chauffe-eau à gaz en ballon et il nous dit qu'il avait hâte d'être au lendemain pour l'utiliser.

Je me fis la réflexion qu'il aimait se targuer d'être un esprit à la pointe de la modernité.

Lola me regarda avec un sourire légèrement complice et moqueur. Mais il y avait de l'indulgence dans son expression. Je vis

qu'elle l'aimait bien. Et cette découverte provoqua en moi un léger pincement au cœur, sans que je sache bien pourquoi.

Était-ce ma mélancolie qui m'avait reprise ?

6 En italien : « Quelle honte ! »

11 – UN CERTAIN PHILÉMON CARRÉ-LAMADON

Plusieurs coqs dans les environs poussaient leurs chants du matin et une faible lueur commençait à éclairer la ville lorsque nous nous sommes couchées. À la chapelle Saint-Nicolas, derrière l'hôtel Central, on sonnait les neuf heures. En même temps, les tintements violents de la cloche du portillon m'ont réveillée en sursaut.

Alarmée, je me suis penchée à la fenêtre.

Un petit homme replet et rougeaud, engoncé dans son costume poussiéreux d'avoir monté la pente, tout droit sorti d'un roman de Dickens, s'impatientait, tout en essuyant la sueur de son front avec un grand mouchoir. J'ai entendu la voix de Rosalie :

— Voilà voilà ! J'arrive ! *Boudi* ! C'est tout de même pas la guerre !

Je me suis penchée un peu plus pour voir si Lola apparaissait à sa propre fenêtre, mais ce n'était pas le cas. J'ai enfilé mon peignoir. J'allais remplir ma fonction, en descendant et en recevant cet impétueux personnage, afin de ne pas la déranger.

Rosalie, en traversant le petit jardin vers la rue, s'est tournée vers la façade de la maison et m'a aperçue dans mon perchoir.

— Je le mets où, ce monsieur ? Je le fais attendre dans la salle à manger de mademoiselle ? Ou dans ma cuisine ?

— Je recevrai dans la petite chambre à côté de la salle à manger, ai-je répondu.

Je voulais parler du débarras inhabité au premier. Tandis que Rosalie guidait ce visiteur, je descendis en achevant de fermer mon peignoir et j'installai deux chaises dans la pièce en question.

L'homme entra dans notre salon, puis dans ce bureau encombré de caisses avec une mine méfiante en examinant chaque recoin comme si un gredin allait lui sauter à la gorge. Il finit par s'asseoir sur la chaise présentée après l'avoir époussetée avec son grand mouchoir.

— Je ne resterai pas longtemps, dit-il sur un ton condescendant. Êtes-vous mademoiselle Giglio ?

— Non, je suis sa secrétaire. Miss Fletcher of Ramsey, lui

répondis-je du ton le plus hautain et le plus supérieur que je pus trouver, puisé loin dans ma mémoire familiale.

S'il fut légèrement décontenancé, il fit tout pour ne pas le montrer.

— Patissot. Je représente le cabinet notarial Blanchardon. J'ai ici des documents à signer. Monsieur de Bréville père a fait opposition à la donation de rentes établie par son fils au nom de mademoiselle Giglio.

— Oui oui, ils ont prévenu mademoiselle par une lettre qu'elle a reçue hier.

— Certes, mais il faut entériner. Il y a des documents à signer.

La porte s'ouvrit à la volée et une tornade furieuse en déshabillé s'engouffra dans la petite pièce, faisant voler les papiers sur son passage.

— Que se trame-t-il ici ?

Cette fois l'homme se mit à bredouiller.

— Mais... Mais...

Lola, par sa colère et son entrée fracassante et théâtrale avait obtenu en une seconde ce que mon maintien dédaigneux n'avait pas su provoquer.

— Qui êtes-vous, d'abord ? Et on se lève pour saluer une dame !

Il se redressa précipitamment, comme si la chaise l'avait brûlé et il fit une révérence embarrassée.

— Patissot, clerc de notaire au 7 place des Îles, étude Blanchardon. Pour vous servir, madame.

Lola se calma soudain.

— Monsieur Patissot, je suis bien aise de faire votre connaissance, bien qu'il semble que cette course vous soit pénible à accomplir, ce que je comprends. Qui prendrait plaisir à annoncer une telle nouvelle à une dame ? Vous m'apportez la ruine, monsieur !

Je me suis écartée pour désigner ma chaise à Lola qui s'est appuyée sur le dossier. Patissot restait debout, ne sachant quoi faire. Je suis sortie pour chercher un nouveau siège pour moi et nous avons alors solennellement pris place autour d'une malle sur laquelle Patissot a étalé ses papiers. Il avait retrouvé son contrôle, mais cette fois, il parlait avec courtoisie.

— Madame, en effet, j'ai de mauvaises nouvelles. Je ne puis augurer de votre ruine, ignorant l'état complet de vos comptes, mais il est vrai que vous ne percevrez plus la rente de trois mille cinq cents francs par an que vous avait allouée monsieur de Bréville fils. Les parents de ce monsieur nous ont sommés par l'intermédiaire de leur avoué de bloquer cette rente dès ce jour.

— Mais... Eugène est majeur et responsable de ses revenus, n'est-ce pas ? Sont-ils en droit de pratiquer une telle intervention ?

— À vrai dire, madame, ils ont exigé et obtenu sa procuration sur ses comptes en alléguant son départ à la guerre. Cela se pratique couramment pour une raison évidente.

Lola hocha la tête, attristée, au bord des larmes.

— Bien sûr... la guerre... Il risque sa vie...

— Je peux vous confier ces détails car j'ai entendu leur avouer parler en toute confiance à maître Blanchardon. Mais cela reste entre nous, bien sûr ?

Il devenait soudain bavard, complice et semblait ne pas savoir comment faire pour plaire à Lola. Elle lui sourit, reconnaissante.

— Vous êtes bon, monsieur ! Heureusement qu'il existe encore de bonnes âmes dans cette vie de misère ! J'ai tant besoin de conseils ! Comment contrer une telle attaque ? Est-ce seulement possible ?

— Hélas je crains que non, madame. Tout est légal dans leur démarche. Votre seul recours serait de leur faire un procès, mais outre qu'il n'est pas sûr que vous en sortiez gagnante, le scandale serait terrible !

— Mais pour eux aussi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle pleine d'espoir. Il y aurait scandale ! Je pense qu'ils ne sont pas si avides de publicité ? Ils accepteront peut-être de revenir sur leur décision si je les menace d'un procès ?

— Hum... Ils habitent en Normandie et le procès se déroulerait ici, à Grasse. Je crains que votre situation n'ait plus à pâtir que la leur. Vous êtes, si j'ose dire, aux premières loges.

Lola me regarda avec désespoir, mais je me sentais impuissante. Moi-même ayant été incapable de subvenir à mes besoins correctement quand je m'étais retrouvée sans toit, j'étais mal placée pour l'aider ! Des larmes perlèrent à ses paupières, ce qui troubla Patissot. Je sentais qu'il s'agissait plus de larmes de colère qu'autre chose, mais son apparence était celle d'une petite femme fragile aux abois.

— Vous avez peut-être d'autres revenus ? suggéra-t-il.

— J'ai la maison, dit-elle sur un ton déchirant. Eugène me l'a fait construire il y a deux ans. Je pourrais peut-être y tenir pension pour les voyageurs en m'organisant ?

— Hum...

— Dites, monsieur, vous semblez contrarié ?

— Eh bien j'ai une mauvaise nouvelle concernant aussi la maison, dit-il.

— Comment ?

Elle se leva, agitée.

— Les Pavots ? Ma maison ? Que se passe-t-il ?

— J'ai le regret de vous apprendre que monsieur de Bréville fils n'a jamais mis la maison à votre nom, madame. Et toujours sous la

pression de ses parents, il vient de la revendre.

— La revendre ? Revendre mes Pavots ? Mais à qui ?

Il farfouilla dans ses documents et annonça :

— Monsieur Philémon Carré-Lamadon est le nouveau propriétaire.

— Philémon... murmura-t-elle.

Cette fois, anéantie, elle resta sans voix. Patissot lui présenta divers papiers. Voulant justifier mon premier jour d'emploi, tout en me doutant que c'était peut-être aussi mon dernier, j'ai pris la peine de lire tous les documents avant de les lui faire signer. Tout était en règle. Elle ne pouvait plus reculer. Elle signa.

J'ai raccompagné Patissot à qui nous n'avions même pas proposé un verre d'eau.

— Vous avez fait ici un triste messenger, monsieur, lui ai-je dit dans l'escalier. Votre visite va mettre quatre personnes à la rue.

— Je sais. Ce n'est pas de bon gré. Mais je dois vous faire une confidence que je n'ai pas osé glisser à mademoiselle Giglio de crainte de l'offenser. Monsieur Philémon Carré-Lamadon n'a pas acheté la maison pour lui. Il vit dans une villa somptueuse au quartier de Terrefial. Il n'a que faire d'un chalet ici. Mais il prévoit de reconduire avec mademoiselle Giglio le contrat qu'elle avait passé avec monsieur de Bréville fils... Vous me comprenez ? Essayez de lui faire accepter cette proposition qui, si elle n'est pas très honorable, aura du moins l'avantage de la maintenir dans ses meubles.

— De devenir un meuble elle-même, vous voulez dire ? Vendue avec sa propre maison ?

— La pilule est amère, je le conçois. Mais en ce moment, les faillites se succèdent et c'est tous les jours que des commerces honorables plient bagage rue d'Antibes, dit-il. Malheureusement, vous n'êtes pas un cas isolé.

— Vos paroles ne me consolent pas. Au revoir monsieur.

Il me salua avec cérémonie. Je me retournai lentement et je croisai Rosalie devant la porte de la cuisine. J'ai eu l'impression qu'elle savait tout. Elle secoua la tête et elle disparut dans son antre en disant :

— Je vais vous monter du chocolat chaud.

À l'étage, Lola n'était nulle part dans les salons et autres pièces. La porte de sa chambre était fermée. Je frappai. Elle s'était recouchée et roulée en boule sous son édredon de dentelles. Je constatai qu'elle avait dormi sans ranger toutes les robes colorées qui encombraient son lit, la veille.

— Qu'allez-vous faire ?

Elle me regardait, perdue.

— Je ne sais pas. Je suis prise de court. Il faut que je réfléchisse.

— Ils essaient de vous mystifier en disant qu'ils ne craignent pas le procès ! Bien sûr qu'ils en souffriraient !

— Pas autant que moi. Patissot a raison. Ma situation n'est que tolérée par la police tant que je ne fais pas de vagues. Avec un Bréville à mes côtés, ils ne pouvaient rien contre moi, mais si je me retrouve seule et sans appui, ils me forceront à m'inscrire sur leurs registres. Je ne veux pas de leur carte, Miss Fletcher. Je n'ai pas envie de passer le reste de ma vie en *soumission*.

— Vous connaissez monsieur Carré-Lamadon ?

— Oui. Je le connais trop bien, même. Philémon. Ce vautour qui se dit ami d'Eugène. Ils étaient ensemble au collège Stanislas. C'est là que l'on place ceux qui ne doivent pas se mélanger à la populace.

— Oh !

— Bien sûr, que croyez-vous ? L'institut accueille surtout les aristos ! Ce qui n'empêche pas ces jeunes gens de chercher la compagnie de filles comme moi. Quoi qu'il en soit, Philémon, ce répugnant, faisait partie de la bande. Nous avons souvent partagé des amusements ensemble. Des pique-niques, des promenades, du canotage, des parties de cartes. Philémon avait à chaque fois une maîtresse différente. Ses parents possèdent trois filatures de coton dans le Nord. Il a toujours eu des vues sur moi et il a souvent essayé de doubler Eugène en me faisant des avances derrière les portes. Enfin, pour parler poliment. Disons qu'il est adepte du trousseage et du tripotage salace. Eugène n'en savait rien, bien sûr. Je n'allais pas lui en parler, il aurait mal supporté la trahison de son ami. Et puis, je sais me défendre !

— C'est étrange qu'Eugène ait vendu la maison justement à Philémon.

— En effet. Vous sous-entendez quelque chose ?

— Oui. Je dois vous le dire car Patissot m'a chargée de la vilaine besogne. Veuillez ne pas m'en tenir rigueur !

— Mais qu'est-ce que c'est que toutes ces précautions ? Allez-y ! Cessez de tergiverser, parlez !

— Philémon Carré-Lamadon vous propose le même arrangement que celui que vous aviez avec Eugène. Il vous laisse la jouissance de la maison et la même rente. Tout quoi.

— Ah oui ? Ça alors ! En échange de quoi ?

Devant mon silence, elle comprit soudain et blêmit.

— Ah ! Je comprends. Pardieu ! C'est bien pratique pour lui ! Tout cuit dans la bouche, déjà dans les draps. Je ne peux pas croire qu'Eugène... Eugène m'aurait...

Je continuais à me taire, je ne savais pas comment réagir. Elle fit une grimace. Son regard se perdit dans la tapisserie. Elle enfouit son visage dans ses oreillers.

— Il va pouvoir se faire *lanlaire*, celui-ci ! Je suis peut-être à vendre mais c'est moi qui choisis l'acquéreur ! J'ai horreur des manigances. Bon, je dois dormir. Il faut que je trouve une astuce. La solution viendra pendant mon sommeil. Quelle mauvaise idée de réveiller les gens si tôt pour leur annoncer qu'ils sont ruinés ! Et puis, j'ai d'autres chats à fouetter. Je dois réfléchir à propos de Clara.

Je l'ai laissée se renfoncer dans ses draps et je suis montée me griller un petit cigare avant de m'habiller. Je n'avais que deux robes, l'une blanche et l'autre noire. La noire était ma seule tenue de travail correcte. J'avais en plus une tenue de sport, pour les promenades, le lawn-tennis et une tenue de bain.

J'ai rangé ma chambre et j'ai descendu ma tinette pour la vider dans la fosse d'aisance. Je ne voulais pas laisser ce soin à Rosalie. Lorsque je m'étais retrouvée sans père, sans mère et sans fortune et que j'avais été obligée de me placer, la hiérarchie était grande parmi la domesticité de la maison où j'étais entrée – des amis d'une cousine éloignée –, mais malgré ces barrières établies et la relation privilégiée qui s'était établie entre moi et Lady Sarah, je n'avais plus vu les domestiques de la même façon et mes préjugés s'étaient peu à peu éloignés. Le séjour passé sans le sou dans mon garni minable avait achevé de faire mon éducation sociale.

J'ai croisé Rosalie qui m'a proposé ce fameux chocolat. Je suis remontée avec la tasse à la main.

Installée dans mon fauteuil en face de ma fenêtre, vidant à petites gorgées mon chocolat, en tirant sur mon cigare, je réfléchissais. Qu'allais-je devenir ? À peine arrivée, posée, voilà que j'allais être obligée de repartir ? Impossible ! Je m'étais engagée à trouver la vérité sur la mort de Clara. Pauvre Clara Campo, dont le drame était à présent éclipsé par les récents événements ! Et repartir vers où ?

Après tout, pour l'instant, Lola m'avait déjà donné en avance une partie de mon salaire avec lequel j'avais payé ma logeuse, mes diverses dettes et mon sherry. Donc je resterai avec elle un moment encore, afin de rembourser ma rémunération par mon travail. Mais si elle perdait sa maison ?

La vie me donnait une nouvelle leçon. J'avais décidé de vivre pleinement, de savourer mon quotidien, d'accepter de vivre sans Lady Sarah et tout se compliquait.

Je descendis au premier étage afin d'aménager tout de même la pièce fourre-tout en bureau. J'alignai les malles dans un coin, créant ainsi un espace d'étagères improvisées. J'installai une table avec les chaises autour et quelques feuilles de papier. Bien en vue, au beau milieu, la liste des remarques que nous avions faites dans la nuit. Le début de l'enquête. Le carton à chapeaux.

La voix de Lola, ensommeillée, me parvint comme la cloche de la

chapelle Saint-Nicolas sonnait les douze coups de midi :

— Rosalie ! Monte-moi du chocolat et fais-moi une omelette, tu veux ?

Je l'entendais tirer un meuble. Elle ronchonnait :

— Quand ça va pas, il faut manger. Prendre des forces.

J'ouvris la porte de communication. Elle avait installé une table devant le balcon et ouvert grand la fenêtre. Sans se retourner, elle me dit :

— Vous êtes là ? Vous avez vu ce temps ? Et ce panorama ?

Je me suis approchée.

— La gare et la fumée des trains, vous voulez dire ?

Elle sourit :

— C'est une démonstration de l'humour anglais ?

Elle avait soudain perdu toute affectation, toute minauderie. J'ai compris que j'aurais droit à la vraie Lola et que son comportement frivole ne se manifestait qu'en présence des hommes. Nous avons souri avec complicité.

— Telle que vous me voyez, je suis triste et désespérée. Triste d'avoir perdu mon amie si jeune. Désespérée d'être ruinée. Voulez-vous déjeuner avec moi ?

Rosalie entra avec un grand plateau recouvert d'une ratatouille froide, d'une omelette au jambon de pays et champignons, de belles tranches de pain noir déjà découpées et d'une chocolatière remplie et fumante. Juste à ce moment, le chat fit son apparition.

— Tu as senti le jambon, toi ! Vous n'allez pas me croire, mais ce chat est tellement goinfre qu'il aime même le pain noir.

— Hier, il a bu le sherry de Miss Fletcher, a dit Rosalie, et il s'est sauvé en titubant !

Je me suis installée devant la table moi aussi. Tout en dévorant sans retenue, Lola a attendu le départ de Rosalie pour me dire :

— Bon, il va falloir tout recommencer à zéro. La différence est qu'à présent je ne suis plus une jeune dinde.

Venant d'une jeune fille de vingt ans, sa remarque m'a fait sourire.

— Je vais aller droit au but. Je ne peux pas vous garder, ni Rosalie, ni la voiture, ni rien !

J'ai frissonné et je me suis vue marcher dans les rues, seule, tirant ma malle derrière moi. Le tableau s'agrémentait de pluie et de bourrasques de vent. Un véritable roman de perdition. J'ai repensé à la proposition de Philémon. Si elle l'acceptait, nous serions tous sauvés, Rosalie, Gustave, Lola et moi !

— Si je peux me permettre, lorsque vous avez dit hier que vous deviez trouver un protecteur, vous parliez bien d'avoir des relations vénales avec un homme qui vous permettrait de garder votre maison

et votre train, n'est-ce pas ?

— Oui, pourquoi ? demanda-t-elle innocemment.

Elle avait compris où je voulais en venir, mais elle n'allait pas me faciliter l'ignoble tâche d'entremetteuse de la pire espèce. Je me lançai, toute honte bue :

— Eh bien je ne comprends pas pourquoi vous n'acceptez pas la proposition de Philémon.

— Vraiment ?

Elle me regarda fixement et je rougis. Je réagissais égoïstement. Je me disais que tant qu'à se vendre, n'importe qui ferait l'affaire. J'avais en tête que quand on fait commerce de ses charmes, car il faut bien appeler un chat un chat, on ne regarde pas de si près. Pourtant, je voyais à présent que traiter avec Philémon eut été pour Lola l'abaissement suprême. Il lui restait un zeste de dignité.

Cette histoire aurait fait le bonheur d'une nouvelle de Maupassant. Mais je ne crois pas qu'elle lui en ferait la confiance.

— Je vais vous expliquer, dit-elle.

— Non, je vous en prie, pardonnez-moi.

— Si si, j'insiste, Miss Gabriella Fletcher of Ramsey. Je suis certes une fille vénale, mais je m'appartiens entièrement. Je choisis à qui je me vends et je ne rends de comptes à personne.

— Je comprends...

— Mais non. Ne faites pas semblant. Vous ne comprenez rien du tout. Ai-je eu le choix ? Si je n'étais pas courtisane, je serais repasseuse, lingère, ouvrière ou bonne ! Quand on n'est qu'une pauvre fille, il faut bien s'en sortir, si on ne veut pas crever dans le caniveau ! Est-ce qu'on peut tripoter la Bourse ? Spéculer ? Avec quoi donc ? Ma chance, c'est d'être belle, alors j'ai décidé d'en vivre, vous trouvez que ce n'est pas assez ? Vous voudriez en plus que j'aie honte de moi en me donnant à ce mufle de Philémon ?

Je regrettais d'avoir parlé sans réfléchir, poussée par un sens pragmatique pour le moins déplacé.

— Je n'aurais pas dû...

— Et puis j'aime toujours Eugène, même s'il ne le mérite pas. Ce serait vraiment immoral de m'installer avec son meilleur ami dans la maison qu'il m'avait achetée et qui a abrité notre amour. Il semble que l'idée ne l'ait pas gêné, mais moi oui. Ce serait dégradant pour moi. Je ne suis pas un meuble. Voilà. Le sujet est clos.

— Je regrette d'avoir suggéré... Je me sens si égoïste.

— Vous savez, je vis à l'instinct. Je me laisse aimer sans tendresse mais aussi sans dégoût. Les étreintes me procurent peu de plaisir, je suis la plupart du temps indifférente, mais avec Eugène je suis devenue folle d'amour. Mon cœur s'est ouvert.

— J'avoue que j'ai peur. Je pensais avoir trouvé ici un lieu pour

me reconstruire et maintenant...

— Mais puisque j'y pense, dit Lola malicieusement, pourquoi n'essayez-vous pas vous-même ?

Je détournai les yeux, irritée. Inutile de me provoquer ainsi. À quoi jouait-elle ?

— Il y a des demandes pour les amours saphiques ! C'est même assez *fashionable*, vous savez ? Je connais un café, avec un billard, rue Teissière. C'est très confidentiel, mais il y a un jour dans la semaine où les hommes n'entrent pas !

J'avais beau savoir qu'il s'agissait là d'innocentes taquineries, ses propos m'embarrassaient. Devant ma mine ahurie, elle éclata de rire.

— Tout ceci ne résout pas notre problème d'enquête ! Ma pauvre Clara. J'ai promis que je rétablirai la vérité sur sa mort et je le ferai ! Ce qui nous arrive est broutille. Si tous ces gens pensent qu'ils vont me détourner de mon but, ils se trompent.

— Je suis avec vous, même si nous ne partageons plus le même toit à l'avenir. Je me suis engagée moi aussi.

— C'est chic de votre part, murmura-t-elle.

Et passant du coq à l'âne :

— Alors c'est décidé, je m'appelle Lola Deslys ?

— Mais oui, c'est le célèbre Maupassant qui l'a trouvé, non ?

— Et lui ? demanda-t-elle en montrant le chat qui faisait sa toilette sur un fauteuil après s'être goinfré de gras de jambon. Puisqu'il est sorti pompette hier soir, on pourrait l'appeler Pompon ?

— À vrai dire, Rosalie l'a déjà surnommé Sherry et je trouve que ça lui va bien.

— « Chéri » ? mais c'est chic ! Elle est vraiment indispensable, ma Rosalie !

Je l'ai reprise avec mon accent anglais :

— Pas *Chéri* ! *Sherry* !

— Sheyrrriiii ! Voilà qui est *pshhuuut* ! C'est parfait comme nom !

Elle se leva pour saisir une coupe de champagne qui traînait depuis la veille sur un guéridon et elle arrosa le chat qui protesta en quittant la pièce comme un fou.

— Bravo le chat ! Te voilà baptisé !

Je l'ai entraînée à côté pour lui montrer le rangement. La table.

— Nous travaillerons ici. Regardez, voilà la liste sur Clara.

— C'est parfait, dommage que...

Elle prit la liste et se mit à relire.

— Pour moi, l'empoisonnement est évident. Nous n'avons vu aucun autre signe, ni strangulation, ni sang. Juste cette bave qui sortait de sa bouche.

— Valantin a dit quoi ?

— Arrêt du cœur ! À son âge ? Voyons !

— Cela arrive à tout âge, je crois.

— J'essaierai de voir le docteur Buttura. Il a l'air de faire son métier correctement, même si parfois il doit céder aux instances des notables, non par malhonnêteté mais par simple préjugé.

Il y eut un bruit de pas dans le couloir. Rosalie montait, mais elle n'était pas seule. Elle ouvrit la porte à la volée et annonça en grimaçant :

— Jamais je n'aurai autant annoncé que ces jours-ci ! Voilà monsieur Philémon qui veut vous voir, mademoiselle !

Lola m'a regardée, pétrifiée.

Nous avons tourné la tête vers le salon, Philémon Carré-Lamadon entra. Un sourire plein de morgue étirait sa moustache vers ses tempes. Ses yeux étincelaient de gourmandise. Il regardait Lola comme si elle avait été une croustillante brioche. Il était jeune, fringant, sûr de lui et de ses bonnes fortunes, en homme habitué aux succès. Dandy à la dernière mode balnéaire, il portait la tenue des *sportsmen* anglais : pantalon large à carreaux, bottillons souples à courtes guêtres, longue redingote claire de fin lainage avec un petit col de velours marron. Seul son chapeau haut-de-forme était classique, encore qu'il arborait deux couleurs !

Pourtant, sous le vernis de la bienséance, on pouvait déceler dans son regard un appétit féroce de domination. Dès qu'il la vit, il jeta sa canne sur un fauteuil et se précipita vers elle en lui saisissant les mains avec avidité.

— Ma chère Filomena !

Lola amorça immédiatement sa position « petite femme ». Elle se laissa prendre les mains et entraîner vers le salon. Elle s'allongea à demi sur son canapé préféré et pria le visiteur de prendre le fauteuil.

— Mon cher Philémon. Comme c'est gentil à vous de venir me consoler de mon chagrin.

Il tiqua légèrement. Elle continua :

— Vous savez le vilain coup que m'a *jobardé* Eugène ? Il est allé faire son patriote, il est parti jouer à la guerre à Madagascar ! Est-ce que ce pays existe seulement ?

— Voyons, Filomena, c'est un héros ! On ne peut pas en vouloir à un héros, enfin !

— Le vrai héros est celui qui reste près de sa famille et qui s'en occupe.

Philémon sourit avantageusement et frisa sa moustache d'un air sous-entendu.

— Oh, je sais ce que vous pensez ! Que je ne suis pas sa famille, que je ne suis rien pour lui, juste une petite femme frivole, une toquade, dont il s'est lassé. Allez savoir quelles confidences impudiques il a pu vous faire ? Oh comme je suis malheureuse !

Et elle y alla de quelques larmes. Jouant la confusion, Philémon sortit de sa pochette un grand mouchoir de batiste et le lui tendit. Mais sa bouche trahissait une expression d'agacement. Gênée, je me suis retirée dans la nouvelle pièce-bureau et j'ai fait mine de m'absorber dans les papiers. J'avais laissé la porte ouverte. Mais aucun des deux ne prêtait attention à moi.

— Ne pleurez pas... disait Philémon. Nous perdons notre temps... Que puis-je faire pour...

Elle essuya ses yeux et le regarda avec supplication.

— Oh, vous pouvez beaucoup, Philémon. Vous pouvez tout !

— Bon. Jouons cartes sur table. Vous savez donc déjà que je suis le nouveau propriétaire de...

Sa phrase, inachevée, planait comme une menace. Elle soupira, pleura encore.

— Oui, oui, je sais, Eugène m'a tout expliqué... Pourtant... il savait que... Mais il a pensé pour le mieux... Il ne voulait pas que...

Froidement, légèrement présomptueux, il continua :

— Vous connaissez l'arrangement, n'est-ce pas ? Mon offre généreuse ? Vous l'acceptez ?

Lola se leva et s'approcha de la fenêtre. Sa voix se chargea d'émotions.

— Je ne suis guère dans une position à vous refuser... mais je l'aimais, Philémon, vous le savez mieux que personne ! Je me suis donnée à lui par amour et je lui ai toujours été fidèle ! Oui, je sais c'est ridicule, mais dans ma tête, j'étais sa petite femme, vous comprenez ? Nous nous sommes connus si jeunes ! Vous vous souvenez de nos parties de pique-niques aux îles lorsque vous faisiez le mur de Stanislas ?

Philémon était contrarié par les difficultés qu'il sentait se profiler. Il avait certainement pris pour acquise la reddition inconditionnelle de la petite femme facile. Toutefois, il ne parvenait pas tout à fait à imposer son nouveau statut. Il dit dans un murmure acerbe :

— Eugène m'a laissé penser que...

— Oui, oui, je sais, j'ai moi-même accepté ce qu'il me proposait, mais à présent qu'il est parti je vois que j'ai le cœur trop déchiré. J'ai besoin d'un peu de temps, Phil, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Du temps... Si ce n'est que ça... Bien entendu que vous aurez du temps ! On n'est pas butor que diable !

Le ton frustré démentait ses paroles.

— Je le savais ! J'en étais sûre ! Vous êtes un vrai gentilhomme !

Je sentis dans sa voix tendue un fugitif soulagement.

Elle se jeta dans ses bras et se mit à renifler de nouveau. Puis elle le repoussa.

— Je suis si malheureuse. Je ne veux pas vous donner ce

spectacle désolant d'une femme qui pleure. Vous êtes fait pour la gaieté, Phil ! Et pour l'instant, ma maison est triste. Ainsi tout passe sans laisser de trace, tout s'efface... comme dirait Lamartine !

Elle jeta un coup d'œil de mon côté et je surpris un vif éclair apeuré. Elle, habituée à manipuler facilement les hommes, se trouvait dans une position faussée, biaisée, qui l'empêchait de mener la barque. Et ce Philémon semblait paralyser sa réflexion.

Il se fit plus sec :

— Filo, tu sais qu'il s'agit là d'un marché, n'est-ce pas ? Nous sommes en affaire ? Il ne s'agit pas de promesses en l'air ?

Elle se retint de taper du pied, mais elle rageait intérieurement.

— Philémon, je n'ai rien promis. Je n'aime pas me sentir emprisonnée. Ne viens pas tout gâcher avec ces vilains mots.

Il fit un geste comme s'il balayait toute objection.

— Fi, oublie les mots, c'est bon tu n'as rien promis...

Il s'approcha d'elle, la saisit au poignet, la fit plier en arrière. Bouche contre bouche, il siffla avec un sourire quelques mots anodins qui résonnèrent comme un danger :

— Je te veux et ce n'est pas peu dire. J'arrive toujours à mes fins, tu le sais.

— Oui, je sais. Lâche-moi, allons ! Tu me fais mal.

Il s'écarta, prit une inspiration comme pour se maîtriser.

— Je ne suis pas homme à me faire estamper, Filo ! Je n'ai acquis cette maison que parce que c'est la tienne et qu'elle est ton écrin. Je ne voulais pas que tu en sois chassée. Eugène était embêté, tu allais te retrouver sans toit, j'ai voulu l'arranger et j'ai pensé que... Certes, j'ai compris, ne dis rien, c'était prématuré, je le reconnais. Néanmoins, voilà mes conditions, puisque je suis le propriétaire. En attendant que tu honores la part du contrat tel que décidé, hum... tu m'as compris...

— Oui, oui, viens-en au fait, tout le monde a compris. Alors quoi ?

Les yeux de Philémon se firent plus durs, cachés sous le sourire séducteur.

— Tu me paieras un loyer, voilà quoi !

— Comment ? Un loyer ? Mais tu n'y penses pas ? Comment ? Les parents d'Eugène ont bloqué ma rente. Et de toute façon, elle ne serait même pas suffisante !

— Je sais, Filo. Pourtant, si tu réfléchis, ma proposition est plus qu'honnête, tu le reconnaîtras ! Je t'offre le même train de vie, la même maison, la même rente et un amour plus fort encore que celui d'Eugène, car je joue cartes sur table. Avec moi tu ne manqueras de rien ! Allons, ce n'est pas demain que tu retrouveras une offre pareille ! Eugène t'a trahie, disons-le tout net. Pas de ça avec moi. Je suis franc du collier ! Mais en attendant ta... reddition, tu me paies un

loyer. Voilà. C'est tout simple. Je veux éviter que la situation ne s'éternise. J'enverrai mon avoué te faire signer le bail de location.

— Je suis choquée par ta dureté, Phil, vraiment ! Mais je relève le défi. Je te paierai rubis sur l'ongle. Laisse-moi le temps de me retourner !

Il se pencha vers elle pour lui susurrer à l'oreille :

— Je te laisserai le temps qu'il faudra ! Je n'ai qu'un désir, tu le sais, ton bonheur !

Elle s'écarta en frissonnant.

— Ton loyer se fixe à combien ? demanda-t-elle.

— Mille francs par mois. La maison est bien située, dans un nouveau quartier, juste à côté de la gare et d'un palace. Et Eugène me l'a vendue au-dessus du prix du marché parce qu'il y avait un bijou à l'intérieur, toi.

Lola suffoqua, ne parvenant pas à masquer sa consternation.

— Mille ? Mais... Phil... Comment...

— Ma chérie, il ne tient qu'à toi... Je suis ton dévoué... Mille francs, ce n'est pas très élevé pour cette location.

— C'est exorbitant, tu veux dire. Tu me saignes...

— Allons, allons, Filo...

— Phil, il faut que tu saches. Je ne veux plus qu'on m'appelle « Filo ».

Ce changement de sujet désarçonna Philémon.

— Ah bon ? Un nouveau caprice ?

— Si tu veux. Mon nouveau nom est *Lola Deslys*. L'abandon d'Eugène a fait de moi une nouvelle femme.

Il sourit, narquois.

— Je vois...

— Dans quelque temps, la transformation sera complète et je serai... je serai... toute à toi...

— Et en attendant tu es ma locataire... enfonça-t-il. Je suis un honnête homme que diable ! N'espère pas me *carambouiller* !

Au prix d'un effort immense, Lola se retenait de lui envoyer un vase à la figure. Elle se jeta à plat ventre sur le canapé pour cacher son expression de colère.

— Adieu, Philémon ! Adieu ! Laisse-moi à mon désespoir !

Philémon dégringola les escaliers en sifflotant *L'Amant d'Amanda*. En s'éloignant dans la rue, il cria vers la maison :

— Je vous adore, Lola Deslys ! Vous êtes la femme la plus piquante de Cannes !

Après le départ de Philémon, je m'étais approchée du canapé et je me demandais ce que je devais faire, quand elle se leva et saisit une assiette sur le plateau du petit-déjeuner qu'elle envoya se fracasser sur un mur. On entendit la voix de Rosalie qui hurla :

— C'est pas en cassant la vaisselle qu'on arrange les choses !

— Peut-être, dit Lola, mais ça soulage ! Et ce n'est pas mon dernier mot !

Elle se tenait devant moi, boudeuse.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

Je lui souris d'un air consolateur :

— Lamartine ? Rien que ça ? Réussir à placer une citation poétique au milieu d'un tel drame, quel exploit !

— Hein, vous avez vu ? Mon cas n'est pas désespéré, qu'en dites-vous ? Vous parviendrez à faire de moi une femme de culture !

Elle éclata d'un rire amer.

12 – DES PLANS SUR LA COMÈTE

Je commençai à entasser sur le meuble qui était sur le palier la vaisselle accumulée, les bouteilles de champagne vides avec les verres sales, comme les serviettes, les bas, ou le linge de corps.

— Pouvez-vous appeler Rosalie afin qu'elle emporte tout ceci pour le laver et le ranger ? lui demandai-je.

Elle hurla le nom de Rosalie, qui lui répondit d'en bas sur le même ton :

— Hooo ! Pas la peine de brailler ! Je suis pas sourde !

— Monte un peu !

Quand la cuisinière fut avec nous, elle lui dit :

— Rosalie, c'est Miss Fletcher qui va organiser la marche ici à présent. Il faut bien faire ce qu'elle dit car elle a l'habitude des grandes maisons.

— Et depuis quand que nous sommes une grande maison ?

— Depuis que c'est ainsi dans ma tête, Rosalie. Il faudra t'y faire !

— Vous faites faire la lessive combien de fois par an ? demandai-je.

— On la fait pas faire. C'est moi que je la fais, dit Rosalie. Pour les draps, une fois par trimestre et je fais tout le reste en même temps. C'est Gustave qui me mène avec le landau au bord du Riou, place Brougham. Pour sécher, je mets tout sur le pré d'à côté, ici. Je suis pas lavandière, mais j'ai de bons muscles pour le battoir.

— Donc tout Cannes sait que vous n'avez pas suffisamment de linge pour faire la lessive seulement une fois par an.

Elle me regarda avec culpabilité.

— Il faudra donc pallier ce manque en premier.

— Mais je croyais qu'on n'avait plus rien... dit Rosalie.

Lola avait perdu le fil depuis un moment.

Elle dit soudain :

— J'étais persuadée qu'il avait fait mettre la maison à mon nom mais plus bête que moi, cela n'existe pas ! D'abord, je n'ai jamais rien eu à signer et ensuite, je n'étais pas majeure ! Je ne le serai que le 3 mars. Dans quelques jours...

— Il aurait pu établir un contrat prévoyant cette donation à votre

majorité.

— Oui, bon, donc ceci est à présent dépassé. Il va falloir dans un premier temps trouver de quoi faire entrer de l'argent. Certes comme modèle, je gagnais pas mal, de quoi me payer la location d'un petit appartement, mais c'est tout. Sûrement pas cette maison, des domestiques, une voiture. Bon, la voiture et le cheval ont été loués pour le mois payé d'avance. Au pire, je pourrai dormir dans la voiture, dit-elle en riant. Mais discrètement car c'est un risque de se faire enfermer ! Et vous, comme répétitrice, combien gagnez-vous habituellement ?

— Le problème c'est que je n'ai pas trouvé à me placer quand j'ai cherché, ai-je avoué à demi-mot.

— N'en rajoutez pas, j'ai compris que vous êtes brûlée auprès de vos connaissances. Votre précédente maîtresse a fait tout ce qu'il fallait pour cela, n'est-ce pas ?

— Oui. Je n'ai aucune solution. Fuir plus à l'est, peut-être ? Monte-Carlo, auprès des Américains ? Ils cherchent des noms bien nés, peu leur importe qu'ils soient déchus selon nos critères. Ils en ont d'autres.

— Il faut que je paye ce loyer, absolument. Je ne le laisserai pas me mettre à la rue...

— Vous avez raison. Mais quelles sont vos possibilités ?

— Il ne s'agit plus, comme je le disais hier à Maupassant, de trouver un protecteur, mais simplement de faire rentrer petit à petit l'argent qu'il me faut. Je poserai comme modèle, c'est là qu'on rencontre...

— Qu'on rencontre ?

Elle fit un geste pour écarter ma question.

— Turlutuuu !

— Et Clara ?

Elle se leva d'un seul coup.

— Je dois prévenir sa mère. J'espère que la police n'est pas encore allée chez eux. Au fait, inutile de vous cacher pour fumer, votre odeur vous trahit. Nous avons tous nos péchés mignons. Vous n'êtes plus une enfant ! Moi-même il m'arrive de m'en rouler une. Oui, je sais, vos habitudes sont plus luxueuses, cela ne les rend pas plus dignes d'une dame !

Lola fonça dans le cagibi à côté de sa chambre en me demandant de l'aider. Elle en tira une robe marron en serge grossière, qu'elle enfila sans mettre de corset.

— Pouvez-vous m'aider à démêler mes cheveux ?

Ils étaient frisés, bruns, épais. C'était une crinière difficile à dompter. Je manquais de douceur et elle cria un peu tandis que je parvenais à les discipliner vaguement et à en faire une grosse natte

que je remontai sur le haut de son crâne en un chignon serré.

L'odeur qui se dégageait de sa chevelure et la sensation de ces fils de soie sauvage sur la paume de mes mains provoquèrent en moi une émotion troublante qui me fit frissonner. Mais je la chassai d'un mouvement de tête. Elle fixa elle-même un petit chapeau austère et hésita avant d'enfiler des gants, mais finalement, elle les écarta.

Devant mon étonnement, elle m'expliqua :

— Quand je retourne dans mon quartier, je préfère ne pas me faire remarquer. Je m'habille passe-partout. Et si je veux obtenir des confidences afin d'y voir plus clair dans cette affaire, je dois leur montrer que je n'ai pas changé. Ce qui est vrai dans le fond, d'ailleurs. Je me demande si Maupassant avance de son côté ?

Elle plongea ses mains dans la cuvette et se rinça le visage et la bouche en recrachant, puis, elle jeta le contenu de la cuvette par la fenêtre.

— Les Campo habitent toujours au Mont Chevalier ?

— Oui, au Suquet, à deux pas de chez mes parents. Il n'y a que la mère. Le père est mort en mer il y a cinq ans. Deux petits qui vont encore à l'école. Avec ces nouvelles lois, elle ne peut plus les envoyer travailler et elle ne gagne pas assez pour les nourrir. Elle a encore un grand de quatorze ans qui travaille à la verrerie.

Elle partit en coup de vent dans l'escalier, sans maquillage.

Je la suivis des yeux. Je la vis prendre à droite vers le boulevard de la Foncière par la petite route de terre.

Pour se rendre au Suquet par le chemin le plus court, il fallait longer la voie ferrée, grimper un peu puis tourner rue des Suisses.

13 – LOLA BUTINE AU SUQUET

Quand Lola arriva devant le logement insalubre, quelques commères raccommodaient devant leur porte.

— Hooo, c'est la petite Giglio ! Tu vas ?

Elle les salua et s'engouffra dans un logement en entresol dont les étroites fenêtres grillagées laissaient à peine entrer la lumière.

La pièce unique qui servait d'appartement aux Campo était vide. Même plus une seule chaise. La mère Campo avait-elle mis au clou son maigre mobilier pour acheter ses dernières bouteilles ou les huissiers étaient-ils venus tout prendre ? Dans le souvenir de Lola, l'endroit était plus grand, plus chaleureux, mais tout lui semblait soudain rétréci.

Sa gorge se serrait en voyant ce qu'était devenu le foyer de la mère Campo, cette femme généreuse qui l'avait sauvée autrefois. Il y avait une grande pailleasse dans un coin, une tinette non vidée depuis un moment, ce qui expliquait l'odeur, quelques hardes pendues à des clous, et d'autres traînant par-ci par-là, par terre au milieu des détritux du sol en terre battue. De la vaisselle ébréchée non lavée, une bouteille vide couchée s'entassaient sur la table, au milieu de la pièce.

La mère Campo se tenait dans un coin, assise par terre, et Lola fut frappée par l'odeur de mauvaise eau-de-vie qui se dégageait d'elle, couvrant même celles plus nauséabondes des déchets et autres salissures qui croupissaient dans les coins.

— C'est toi, Filomena ? demanda la mère, la voix pâteuse. Tu veux voir Clara ? Elle n'habite plus ici, tu sais ? Elle est logée à l'hôtel où elle travaille.

— Je sais, dit Lola. J'ai un message, une triste nouvelle. Mais je vais d'abord arranger un peu.

Après avoir redressé la mère de son amie et l'avoir assise au moins sur la pailleasse, elle entreprit de sortir chercher de l'eau à la fontaine en haut de la rue.

La mère Campo la regardait, hébétée, toussant de temps en temps d'une quinte grasse et mauvaise, qui ne s'arrêtait pas et qui la laissait épuisée. Lola fit un superficiel ménage de la chambre, lavant la vaisselle, balayant le sol jonché d'immondices.

Elle contourna, sans le nettoyer plus avant, un coin de la pièce où s'entassaient en désordre les livres de Clara. Elle ne pouvait se résoudre à toucher à ces romans. Elle savait qu'ils avaient été toute sa vie. Son trésor.

Elle vida la tinette en bas, dans la fosse générale près du Poussiat, puis elle la rinça à la fontaine.

Elle avait exécuté toutes ces tâches en repoussant le plus possible le moment où elle allait devoir dire à la mère Campo ce qui était arrivé à Clara. Elle craignait toutefois que la police ne fasse son apparition à tout moment. Elle finit par s'asseoir doucement à ses côtés sur la paille et elle la saisit par les épaules.

Elle chuchota dans son oreille, ne sachant comment s'y prendre :

— C'est Clara, mère Campo.

— Quoi, « Clara » ?

— Elle a eu un accident à son travail. Elle est tombée.

La mère se leva d'un bond, affolée, prise d'une nouvelle quinte de toux.

— Elle est tombée ? Elle est où ? Elle a mal ? Elle a quelque chose de cassé ? Elle a besoin d'aide ? Je veux la voir. Ils l'ont amenée à l'hôpital ? Mais où je vas trouver les sous pour payer l'hôpital ?

En elle se mêlaient le désir d'aller porter secours à sa fille et la crainte de ne pas pouvoir faire face aux dépenses.

— Non, c'est inutile, mère Campo. C'est trop tard.

— C'est trop tard ? C'est trop tard ?

Elle se tut brusquement. La toux s'arrêta aussi. Un calme l'envahit. Elle regarda Lola avec méfiance.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle n'est plus là, mère Campo. Elle est partie.

— Elle est partie ? Comment ça ? Où ça ?

— Elle est partie, elle est morte quoi ! lança soudain brusquement Lola, ne sachant pas comment lui faire comprendre la réalité.

Celle-ci resta hébétée, sans voix, puis tout ressort d'énergie la quitta et elle s'affala doucement pour s'asseoir de nouveau sur la paille à côté de Lola. Elle était frappée de stupeur, incrédule. Elle ne pleurait pas, ne disait rien, laissant lentement la nouvelle la pénétrer. Elle regarda autour d'elle, la table maintenant propre, la paille où elle dormait habituellement avec ses deux plus petits.

Elle répétait :

— Mais ils vont manger quoi, maintenant, mes petits ? Ils vont manger quoi ?...

Elle avait l'air épuisée, malade. Le silence allait s'installer et Lola ne supportait pas de la voir dans cet état. Elle ne savait quoi répondre et enchaîna rapidement en posant elle-même une question, par

nervosité, pour ne pas laisser son chagrin s'installer devant elle.

— Et votre grand ? Giuseppe ? Il n'est pas à la verrerie ?

— Il est parti avec un colporteur. Il avait la bougeotte. Il envoie parfois un peu d'argent, mais pas assez.

— Et comment qu'elle a eu cette place, à l'hôtel Beau Rivage ?

— C'est Amédée, le concierge de nuit.

— Ah ?

Lola mit l'information dans un coin de sa tête.

— Et elle n'était plus chez les Hibert ?

— Non. Quand ils sont partis, après avoir loué le château à la faïencerie, ils ne l'ont pas prise avec eux. Le patron des faïences, Castel, il lui a donné un travail aux couleurs et aux fours, mais elle détestait. Elle avait pris l'habitude des belles tenues, des choses raffinées et de bien manger à la cuisine du château. Quand le chef de son atelier a essayé de la trousseur, elle a tout plaqué. L'été dernier, Amédée l'a vue, rue des Suisses et il s'est souvenu qu'elle était au château du temps des Hibert. Il lui a demandé si elle voulait entrer à l'hôtel Beau Rivage pour la saison d'hiver. Elle a commencé en octobre. Et tout allait mieux ! Surtout à Noël ! Elle riait, elle chantait, elle était heureuse, ma petite fille ! Heureusement qu'elle a rencontré Amédée ! Brave garçon ! Jusque-là, on aurait pu crever, on se débrouillait avec des dettes.

— Mais vous, vous en avez, des travaux de couture, non ?

La mère Campo baissa les yeux.

— Elle avait raison, Clara. Elle me reprochait que je gardais pas mes commandes, que je travaillais mal. Elle disait que j'étais une soiffarde. Que si je rendais pas les travaux à temps, c'était normal que plus personne m'en donnait. Moi, je la traitais d'ingrate, mais non ! Elle avait raison. Et puis... le malheur... Il a fallu que ça tombe sur elle... justement sur elle, la pauvre petite. Juste quand tout allait mieux.

— Quoi ? Mais de quoi vous parlez ? Quel malheur ?

Un hoquet rauque s'échappa de sa gorge et elle se remit à tousser, crachant du sang dans un mouchoir qu'elle sortit de sa manche. Elle mit son visage dans ses mains.

— La mélancolie. Elle voulait plus y aller, au boulot. Ma pauvre petite ! Pauvres femmes que nous sommes ! Et moi je la secouais, je la rabrouais.

Sans savoir à quoi elle faisait allusion, Lola prit un ton consolateur pour la calmer.

— C'est comme ça, la mère. C'est la vie, on n'y peut rien. Quand tout le monde est là, on se prend le bec et après on regrette, mais c'est trop tard.

Le propos était plat, banal, elle se sentait bête.

— Je lui avais dit d'aller te voir, te demander conseil ! Elle n'a pas voulu m'écouter. Toi tu aurais su comment faire !

À ces mots, Lola blêmit devant cette responsabilité. Elle n'osa pas dire à la mère de Clara qu'elle avait bien reçu un mot et qu'elle l'avait négligé. Elles échangèrent un regard. Coupable pour la jeune femme, abruti pour la mère Campo. Soudain le chagrin brisa une digue en elle et elle se mit à sangloter.

— C'était grâce à elle qu'on a mangé tout l'hiver ! Comment qu'on va faire ? Comment qu'on va faire maintenant ? Elle apportait toujours du pain et des sous. Ma seule petite. Ma seule petite. Comment je vais faire sans elle ? C'est avec elle que je parlais, qu'on faisait des plans pour avancer. Sans elle, moi, je peux plus... Mais qu'est-ce qu'elle aura connu de la vie, hein ?

Lola entreprit de la coucher sur la pailleasse. Elle n'avait plus qu'une envie, fuir le plus loin possible sa responsabilité. En sortant, elle dit aux commères :

— La mère Campo, il faut l'aider. Sa fille Clara est morte. Un accident. Elle est tombée et elle a tapé la tête. Elle est morte.

Et elle se sauva dans la rue pour ne pas entendre les lamentations qui commençaient.

Désorientée, elle éprouvait le besoin d'un réconfort. Ses pas la menèrent machinalement vers sa maison d'enfance. Elle ne rendait pas souvent visite à sa famille, craignant de tomber sur son père avec qui elle se disputait parfois.

Elle fit quelques pas et entra dans le petit immeuble un peu plus loin.

Ils vivaient dans une grande pièce étroite et longue avec une fenêtre donnant sur la rue, à l'ouest, au quatrième et dernier étage, sous les toits. De temps en temps, avant la guerre avec les Prussiens, quand il était encore valide, le père de Lola, Bepo, travaillait comme pêcheur. Mais parfois, pour compléter l'ordinaire, il faisait le coup de main pour un entrepreneur qui construisait des hôtels. C'était grâce à ça qu'il avait pu carreler le sol de différents carreaux. Le résultat était étrange, mais net.

Il y avait aussi quelques meubles, apportés de la lointaine Italie dans leur charrette par les parents de Lola. Un lit en bois, un buffet, une table avec deux chaises et des tabourets. Parfois on les mettait en gage, mais on parvenait toujours à les récupérer.

Elle trouva sa mère Agata à son repassage sur la deuxième table, les traits tirés mais le chignon sur la nuque, impeccable. Elle avait toujours été d'une propreté méticuleuse. La vapeur d'amidon, la chaleur provoquant sa sueur, rien ne pouvait la départir de son apparence nette.

Son intérieur était soigné malgré les signes de son activité : les

fil de laiton sur lesquels reposait du linge humide, les lainages pour faire pattemouille, la terrine à amidon, le bleu, les bouts de bougie, le grand bol rempli d'eau claire. Elle était fière de sa dextérité, réputée auprès des lingères et des blanchisseuses des grandes maisons. Le seul reproche qu'on pouvait lui faire était sa tendance à forcer sur le bleu ou sur l'amidon, ce qui rendait les cols cassants. Mais la concurrence était rude, et pour être sûre de ne pas manquer d'ouvrage, elle prenait souvent un sou de moins que les autres.

Elle-même était toujours tirée à quatre épingles et parfois son visage rougi ruisselait, mais jamais elle n'aurait défait son bouton de col. Ses robes étaient parfaitement raccommodées. Jamais un bouton manquant. Ce qui n'empêchait pas les puces et les poux de proliférer dans l'appartement. Manque d'eau pure. Le lavage des linges était trop rare. Les paillasses pas assez souvent changées. L'humidité permanente. Mais on y était habitué. Ils étaient locataires des lieux depuis fort longtemps et ils ne partiraient pas de sitôt !

Sur le matelas, son petit frère Mario dormait, en partie dissimulé par les couvertures.

— Filomena ! C'est toi ! *Ma* comme tu es maigre ! Tiens ! Mange un peu ! Tu veux un café ? se démenait Agata.

Elle posa son fer sur un support ajouré placé sur sa cuisinière qui en supportait déjà deux autres, dont un à tuyauter, et saisit une cafetière cabossée qui trônait là. Elle en versa le breuvage plusieurs fois bouilli dans une tasse en étain. Puis elle installa Lola devant une tranche de pain et le café. Sur le poêle mijotait aussi une marmite de sauce tomate. Elle dit à sa mère :

— *Mamma*, j'ai mangé déjà, voyons ! Arrête de faire comme si je n'avais rien ! Tiens, je t'ai apporté une savonnette.

La mère saisit le pain odorant et le renifla avec extase !

— Quelle merveille ! Que ça sent bon ! Les voisines vont être jalouses !

— Et papa, il est où ?

Agata fit une grimace. Elle attrapa l'un des fers chauffés et se remit à repasser.

— Devine ! Il est chez Bergeron, où tu crois ? Il joue aux dés. Il mange au jeu ce que j'essaie de gagner pour nous faire vivre.

— Il exagère, quand même, il pourrait t'aider un peu !

— Tu sais bien que c'est comme ça depuis qu'il a perdu son morceau de jambe ! Et je préfère qu'il aille là-bas, je supporte pas quand il est dans mes pattes, à blasphémer toute la sainte journée !

— Je vois que ça ne s'est pas arrangé depuis la dernière fois.

— Et comment veux-tu que ça s'arrange ? Est-ce qu'une nouvelle jambe lui aurait poussé ? Est-ce qu'on aurait reçu une pension d'invalidité ? Il est aigri, tu le sais bien, il en veut au monde entier !

C'est pour ça qu'il rumine et qu'il traîne avec ces anarchistes ! Tu as bien fait de partir, juste au bon moment !

— Franchement, *mamma*, tu es une sainte ! Je ne sais pas comment tu fais pour le supporter !

— Je le vois comme il était avant la guerre. Je ferme mes oreilles quand il parle ! Tu sais, il y a pire.

— Oui, je sais, je sais...

— Il ne m'a jamais battue !

— Si ça te va comme ça...

— Et tu es venue me voir jusqu'ici pour m'apporter une savonnette et pour critiquer ton père ?

— Non, je suis venue dire à la mère Campo que Clara...

— Quoi, « Clara » ? Clara Campo, ton amie ?

— Oui. Elle est morte hier soir.

— Comment ? Non ! Je peux pas te croire ! Elle avait ton âge !

— C'est pourtant vrai. C'est moi qui l'ai trouvée.

— *Miseria* ! Comment qu'elle va faire, la mère Campo ? Elle boit tellement qu'elle ne peut plus tenir une aiguille ! Et elle a encore deux *pitchouns* à nourrir ! Où c'est que tu l'as trouvée, la petite Clara ?

— Eh bien, par terre dans le jardin de l'hôtel Beau Rivage. Tu le savais, qu'elle travaillait là ?

— Oui. Elle apportait à manger à sa mère. Des sous, aussi ! C'est grâce au concierge qu'elle est rentrée. L'Amédée, tu le connais ?

— Oui, je l'ai déjà vu une fois.

— Il a le béguin pour elle, il se veut de la marier. Il lui faisait la cour pour l'épouser mais, elle, elle voulait pas de lui.

— Mais comment tu sais ça, toi ?

— C'est la petite qui me l'avait dit. Elle ne voulait pas en parler à sa mère, elle n'osait pas. Mais à moi, elle me confiait beaucoup de choses. Peut-être tout ce qu'elle aurait voulu te dire à toi ?

— Alors elle a repoussé l'Amédée ?

— Oui, mais ça l'a pas empêchée de dire oui à la place de femme de chambre ! Elle le trouvait trop vieux et trop moche. Pauvre, pauvre *piccolina* ! Ils ont appelé un docteur ?

— C'est le vieux Buttura. C'est lui qui a constaté le décès.

— Bon, ça va. Il est comme nous.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est un Italien, comme nous. Il comprend mieux. Et puis il est brave. C'est souvent qu'il m'a pas fait payer la visite quand vous étiez malades ! Même que je retrouvais quelques pièces sur la table pour acheter les médicaments.

Lola ne savait pas quoi répondre. Sa mère se tut. Elle avait posé le fer sur les braises et attendait qu'il se réchauffe.

— Et toi, ton amoureux ? Ton fils de riche ? Quand est-ce qu'il

t'épouse ?

— Bientôt, *mamma*, bientôt ! Tu as besoin d'aide ? Tu veux de l'argent ?

— Mais non ! Depuis que tes sœurs sont mariées, il n'y a plus que ton père et ton petit frère Mario ici, tu le sais ! Je m'en sors très bien ! On n'a pas besoin de beaucoup.

— C'est ce que tu dis ! Et pourquoi Mario, il est pas à l'école ? Tu sais que c'est obligatoire, *mamma* ?

— Il est rentré au petit matin. J'ai pas eu le cœur de le réveiller.

— Mais comment ? Où il était, hein ? Qu'est-ce qu'il a fait toute la nuit ?

— Il est allé aider Russo, le boulanger. Il a obtenu ce pain, aujourd'hui, comme salaire !

Lola, pensive, examina la tranche de pain et se dit que le boulanger ne lui avait même pas donné du pain frais, mais un pain rassis qui datait de plusieurs jours.

— S'il continue à ne pas aller à l'école, vous allez être sanctionnés ! Il y a des contrôles maintenant, tu l'as pas lu dans le journal ? Ils vont afficher votre nom à la porte de la mairie. Tu vas avoir la honte ! Il faut absolument qu'il aille à l'école. Ce n'est plus comme avant, comme de mon temps !

— Je sais ! Je te l'ai pas dit, mais on a déjà eu une convocation en janvier, parce qu'il avait été trop souvent absent. Ton père devait aller voir le comité d'inspection à la mairie, mais il a pas eu le courage. Et puis, il n'a pas de chaussures convenables, pour l'école, tu sais ? Il peut quand même pas y aller avec ses semelles en bois ! *Che vergogna* !

— Tu pouvais pas me le dire ? Je t'aurais donné une vieille paire à Eugène ! Dès qu'il y a une éraflure, il en veut plus !

— De toute façon, il veut pas y aller, il fait ce qu'il veut, il m'écoute plus et encore moins ton père.

Lola se leva pour embrasser sa mère et avant de partir elle mesura avec sa main le pied de Mario qu'elle alla pêcher sous la couverture. Le garçon se mit à rire, se retourna, recouvrit sa tête.

— *Laissa-mi, mi cotigues*⁷ !

— Bon, il faut que j'y aille, j'ai trop tardé. Il faudra aller consoler la mère Campo. Tu m'enverras Mario aux Pavots, le plus vite possible. Je vais lui trouver une paire de chaussures correctes.

— Elle est où, Clara ?

— Pour l'instant, ils l'ont gardée à l'hôpital, mais je crois pas qu'on peut encore la voir. Il y aura peut-être une enquête pour savoir comment s'est passé cet accident, mais c'est pas sûr. Tu dis rien à la mère Campo, hein ?

Lola ressentit soudain un sentiment d'étouffement. Elle ne

supportait plus l'odeur, la voix de sa mère, le décor confiné. Pour la deuxième fois de la matinée, elle s'enfuit.

Arrivée dans la rue, tout en sautant pour éviter les ruisseaux de gadoue, elle leva la tête et agita le bras vers sa mère, penchée à la fenêtre. Celle-ci lui envoya un baiser avec la main.

Émue par les visites qu'elle venait de faire, Lola réalisa tout de même qu'elle avait appris une chose importante : Amédée connaissait bien Clara. Non seulement, elle lui était redevable de la place qu'il lui avait obtenue, mais il était amoureux d'elle et elle l'avait repoussé.

Lola avait hâte de rentrer à la maison noter ces nouveaux éléments sur son dossier de l'enquête façon Scotland Yard. Elle s'arrêta devant un petit chevrier qui vendait des gobelets de lait de chèvre trait à l'instant. Le goût âcre et fort du lait frais la requinqua, et elle repartit après avoir donné un franc à l'enfant. Il la considéra avec émerveillement.

Ces visites dans ce décor de son enfance avaient remué en elle une angoisse qu'elle pensait avoir oubliée : celle de la pauvreté. Elle reconsidérerait en marchant la proposition de Philémon. Elle pesait le pour et le contre. Quelle alternative aurait-elle si elle la refusait ? Prendre ses cliques et ses claques et trouver une petite chambre meublée dans un garni rue Châteaudun ? Rentrer au Suquet vivre avec sa mère en attendant de se renflouer ? Elle ne voulait pas retourner chez eux. Ce serait comme retourner en arrière, renoncer à ses rêves d'une meilleure vie.

Elle décida de passer à l'atelier de son ami Jules. Bien que pensive, elle prenait garde de ne pas fouler les immondices, et surtout de contourner les ânes accrochés un peu partout aux anneaux. Les sabots des pattes arrière pouvaient parfois surprendre quand on rêvassait trop en marchant.

Modèle, c'était toujours faire entrer un peu d'argent, plus que par tous les travaux dits honnêtes ! Ces messieurs qui venaient se rincer l'œil tout en faisant mine de parler *art* entre eux pouvaient se montrer généreux. Ils cherchaient des jeunes filles peu farouches moyennant cadeaux.

Bien sûr, nous avait-elle dit, depuis qu'elle était aux Pavots avec Eugène, elle n'avait plus proposé ses services, mais elle comprenait à présent qu'elle avait eu tort. Elle avait cru à son amour. Qu'elle n'aurait plus besoin de se vendre. Elle s'était trompée. Plus jamais elle ne se ferait rouler par de beaux discours. Trois ans. Fallait-il croire que trois ans marquaient la date de péremption de l'amour ?

Jules n'était pas à son atelier.

Un tour à celui de Numa Blanc, le photographe, lui apprit qu'il s'était spécialisé dans les portraits de notabilités dans leurs intérieurs. Les riches Hivernants désiraient immortaliser leurs villas, leurs

meubles, leur famille, leurs amis, leurs activités sportives, leurs voitures et même leur domesticité. Terminés les daguerréotypes de jeunes filles affriolantes devant des paysages luxuriants de la Riviera. D'ailleurs, dans sa vitrine trônait le portrait du duc et de la duchesse de Vallombrosa devant leur perron du château des Tours, entourés de quelques amis.

Elle fit un crochet par le tout récent marché Forville, en espérant croiser une personne de connaissance, artiste, modèle, en vain. Elle se promena un moment au milieu des cuisinières, femmes de charge et autres ménagères qui marchandaient chaque prix affiché. C'était un étalage exubérant de légumes et de volailles variés. Un éclaboussement de cris et de couleurs.

Elle se fondit dans la foule, parcourant les rangées sans les voir, perdue dans ses réflexions. Elle avait encore une piste à explorer. Avant de rencontrer Eugène, me dit-elle, elle avait fréquenté assidûment un café-bastringue qui lui permettait de joindre les deux bouts. C'était un estaminet non loin de la rue de la Rampe, à deux pas du marché.

La mère Alexandra en était la tenancière. C'était une roublarde, mais avec qui on pouvait s'entendre. On y chantait et on y dansait, il y avait aussi des cabinets particuliers, des billards, des tables de jeux clandestines, mais surtout, surtout, quelques chambres non déclarées. Lola y allait souvent, avant. Cela n'avait rien de bien reluisant. Comme il n'était pas trop loin, elle s'y rendit pour apprendre de la bouche du nouveau propriétaire que Madame Alexandra avait vendu.

En le cuisinant un peu, elle glana une information de taille. Madame Alexandra tenait à présent une nouvelle boutique d'un genre particulier, rue du Bivouac. Un lieu de rencontres et de rendez-vous secrets. Il ne voulut pas en dire plus, et Lola dut offrir quelques verres d'absinthe à quelques pauvres filles pour les faire parler.

Ce qu'elle me décrivit par la suite me sidéra. Il s'agissait officiellement d'un cabinet de lecture offrant à la vente des livres, des cartes postales, des vues de Cannes, des guides touristiques. Plusieurs salons permettaient d'y consulter les ouvrages avant l'achat.

Un salon de lecture, à l'étage, offrait le thé et les biscuits, à l'anglaise. Clou de l'astuce, quelques chambres discrètes avec portes dérobées permettaient une galanterie délicate, avec peu de probabilité de se croiser. On appelait cela une maison de rendez-vous. Cela se passait d'explications.

On disait que la crème des célébrités féminines en villégiature à Cannes s'y montrait régulièrement. Des actrices, des chanteuses, des grandes *horizontales*, mais aussi des dames de la bourgeoisie ou du grand monde, incognito. De celles qui avaient besoin de compenser la pingrerie de leur mari. Ou qui avaient des désirs de toilettes ou de

bijoux au-delà de ce que leur mari leur offrait.

Elle tenta de comprendre le fonctionnement de ce nouveau type de lieu de rencontres. Décidément trois ans d'amour fidèle vous déconnectaient des tendances ! Il semblait que Madame Alexandra avait fait du chemin depuis le temps ! Elle quitta le bistroquet en ressasant son dilemme.

Retourner chez sa mère ? Accepter la proposition de Philémon ? Philémon ? Ce freluquet satisfait et suffisant ? Qui l'avait connue quand elle régnait sur le cœur d'Eugène ? C'était au-dessus de ses forces ! C'était trop rageant !

Elle se revoyait crevant de faim quand elle travaillait à la parfumerie. Et quand elle finissait ses nuits avec les amis de Jules, avant de rencontrer Eugène. Elle aurait parcouru tout ce chemin pour devenir un jouet qu'on échange quand on se lasse ? Elle fulminait en repensant à la trahison d'Eugène.

Non, Eugène, Philémon, ils seraient trop contents si elle se laissait faire passivement. Il était temps qu'elle reprenne les rênes de son destin en main. Ne pas se laisser balloter là où le vent voulait la mener.

Et si elle gardait la maison ? Et si elle parvenait à payer ce loyer exorbitant ? Après tout, elle en avait vu d'autres ! De pires ! Elle trancha : elle allait refuser Philémon et trouver l'argent du loyer coûte que coûte.

La voiture était payée pour le mois, c'était déjà ça de pris, elle la rendrait ensuite si vraiment elle n'y arrivait pas. Elle irait mettre au point un arrangement avec cette Madame Alexandra. L'avenir lui sembla soudain moins sombre.

7 En provençal : « Laisse-moi, tu me chatouilles ! »

14 – UN PRINCE INCOGNITO

Je l'entendis rentrer depuis ma chambre. Elle claquait les portes, marchait sans précaution, chantait à tue-tête.

— Miss Fletcher ! Venez, nous avons du pain sur la planche.

Je descendis rapidement pour constater qu'elle avait mis ses couleurs de guerre : robe voyante, rose et violette, pleine de rubans, de nœuds et de fleurettes.

Elle se pencha sur le phonographe pour y placer un cylindre qui traînait à côté. Une chanson à la mode – elle en reprenait le refrain avec entrain –, envahit notre espace sonore :

*Mignonne, quand le soir descendra sur la terre,
la la la...*

Nous irons écouter la chanson des blés d'or...

Aimons-nous sous les rameaux superbes...

la la la...

Car la nature aura toujours...

la la la...

Et des roses pour nos amours...

Un chapeau extravagant et bariolé l'attendait sur un fauteuil. Devant la psyché, elle se badigeonnait les joues de rose, les yeux de noir, les lèvres de rouge.

— Il faut que je règle des détails. J'ai décidé de me battre pour la maison, mais je ne suis pas en mesure pour l'instant de tenir mon rang. Je dois exposer la situation à Rosalie et à Gustave. Vous devez m'aider. Tenez-vous près de moi. Ce sera votre dernière tâche pour moi, ensuite vous ferez vos malles. J'en suis navrée.

Elle se sentait responsable d'eux, elle avait honte de ne pas pouvoir les garder. Elle se souciait moins de mon sort, considérant que j'étais une privilégiée, ayant de l'éducation, de beaux vêtements et de la ressource.

— *Oh dear*8...

— Il n'y a plus de trésorerie dans mes caisses. Je ne peux plus verser vos gages comme je m'y suis engagée. Nous ne nous

connaissions pas suffisamment pour que j'accepte de votre part un quelconque arrangement.

— Mais je suis embarrassée, ai-je protesté. J'ai déjà fait apporter mes affaires chez vous. De toute façon, je serais bien en peine de savoir où aller ! Vous avez bien deviné dans quel état j'étais quand je me suis présentée à vous ! Laissez-moi réfléchir un peu, voulez-vous ?

— Je ne vais pas vous mettre à la rue, Miss Fletcher ! Mais ne vous faites pas d'illusions. C'est tout réfléchi. Vous devrez partir. Désolée, je sais que c'est mieux pour vous.

Elle cria :

— Rosalie ! Monte ! Dis à Gustave de venir !

La scène fut déchirante. Quelle différence avec la façon dont Lady Sarah m'avait congédiée ! Lola n'arrivait pas à parler, la voix altérée par l'émotion, au bord des larmes.

Elle essayait d'expliquer officiellement sa situation. Elle ne pouvait plus payer de salaires à qui que ce soit. Eugène lui avait menti, il n'avait jamais mis la maison à son nom. Elle devait honorer le loyer de la maison à Philémon.

Rosalie marmonna :

— Trop de confiance...

Gustave la coupa :

— Pas la peine de vous fatiguer, mademoiselle Filo. On a compris ! On n'est pas idiots ! On a suivi les épisodes : Bréville, Maupassant, les parents, et le notaire... On espérait que... Mais, bon... C'est pas votre faute, va ! On le sait !

— Moi je reste, dit Rosalie. Où c'est que j'irais, de toute façon, hein ? Et puis je suis sûre que vous allez retomber sur vos pieds. Et je vous vois mal vous débrouiller sans moi !

— Mais Rosalie, je ne peux pas ! Je ne peux plus assurer votre...

— Je suis libre de décider, non ? Voilà la proposition. Je reste à votre service juste logée nourrie. Il faudrait pas que ça dure trop longtemps, par exemple, mais je suis sûre que vous allez rétablir la situation. Et quand ça ira mieux pour vous, vous me réglerez mes gages en retard. C'est pas une bonne idée ? Je vous fais un crédit en quelque sorte.

— Mais je ne peux pas accepter...

J'intervins :

— C'est une très bonne idée. Je propose qu'on fasse un contrat écrit de l'accord et que le crédit comporte un intérêt ; ainsi Rosalie ne vous fait pas la charité, mais au contraire, elle réalise un investissement en pariant sur vous.

Lola parut enchantée de l'accord. Elle se jeta dans les bras de Rosalie et elles essayèrent quelques larmes de concert. J'étais ébahie par cette propension aux pleurs des femmes françaises. Ou était-ce

propre aux femmes du midi de la France ?

Gustave, gêné, se tortillait, passant d'un pied sur l'autre en triturant sa casquette. Il finit par nous expliquer qu'il avait sa famille à faire vivre et qu'il ne pouvait pas se permettre un travail avec salaire différé.

— Bien sûr, dit Lola ! Je vais te faire une belle lettre de références pour que tu puisses trouver un travail au plus vite, veux-tu ? Et de toute façon, je te dois ton préavis, je te le paierai dès que possible. On va noter tout ça, comme pour Rosalie. Miss Fletcher, vous voulez bien ?

Je m'installai à la table du bureau pour écrire, de ma plus belle plume, recommandation et éloge du cocher et homme à tout faire Gustave Planchon. De nouveau, il y eut des embrassades, des pleurs ; même Gustave y alla de sa larme furtivement essuyée.

— Je vais chercher tout de suite un travail. Je repasserai dans la semaine prendre mes affaires.

— Avant de partir, veux-tu bien seulement aider Miss Fletcher à redescendre ses effets ? Tu la conduiras où elle voudra et tu rapporteras la voiture ? Et ensuite, tu seras libre.

Lola détourna la tête en disant cela. Gustave approuva de la tête et sortit atteler.

— Je dois me préparer, j'ai des courses à faire, dit-elle.

— Ne pourrais-je être nommée votre cocher officiel de remplacement ? En attendant que tout aille pour le mieux ? Avec le même arrangement que pour Rosalie ?

Elle répéta que je n'avais pas très bien compris, qu'elle ne pouvait pas me garder pour l'instant. Et que je devais repartir de là où je venais, au plus vite. Ses paroles m'affolèrent. Repartir de là où je venais ? Si elle savait ! Et puis je compris qu'elle savait très bien, car elle avait connu déjà, malgré son jeune âge, des situations misérables. Mais j'étais devenue une charge pour elle. Je ne pouvais pas rester. J'allais devoir refaire mes malles et m'en aller.

Je craignais surtout le démon qui était en moi, celui qui m'avait déjà une fois poussée jusqu'à la pointe de la Croisette en pleine nuit.

Pour ne pas lui montrer mon bouleversement, je grimpai dans ma chambre et entassai de nouveau mes affaires dans ma malle et mes sacs. Les pas lourds de Gustave m'annoncèrent qu'il venait m'aider à tout porter.

Quand il redescendit avec le dernier sac, je pris le temps de regarder avec nostalgie cette chambrette que j'avais occupée si peu de temps.

Gustave avait tout posé dans le salon.

— Vous voulez que je vous conduise quelque part ? demanda-t-il. Ensuite, je rapporterai la voiture à mademoiselle et je partirai à mon

tour.

Je jetai un dernier coup d'œil sur la façade de la coquette maison de Lola Deslys ! Dommage. Je m'y sentais bien, à l'abri. J'allais grimper dans la voiture quand je vis Lola ouvrir la porte de la maison, gantée, chapeautée. Elle allait faire sa course. Mue par une impulsion irraisonnée, je proposai :

— Si je vous accompagnais en ville ? C'est dommage d'avoir une si belle voiture et de toujours vous promener à pied ! Il semble que vos domestiques utilisent plus ce landau que vous ! Juste cette fois...

Elle rit et me regarda avec un peu de pitié. Elle céda devant mon insistance.

— Vous avez raison. Je dois commencer à parader et à me faire voir. Allons-y. Vous me conduirez. Vous irez ensuite à votre destin et vous rapporterez la voiture une fois débarrassée de vos bagages. Gustave, vous pouvez y aller. Je vous souhaite le meilleur, vous le méritez !

Et après une nouvelle séance d'embrassades, le cocher partit vers le boulevard de la Foncière d'un bon pas, un baluchon sur l'épaule, tandis que je m'installai sur le siège du conducteur.

Lola grimpa à mes côtés sous prétexte qu'elle voulait me donner des conseils. Me faire donner à mon âge des conseils de conduite de la part d'une enfant de vingt ans, elle-même dans une situation précaire et de toute façon en marge de la bonne société, me sembla assez révélateur de ma position. Je fis passer ma soudaine gaieté sur le plaisir de conduire Gaza, mais en réalité j'étais heureuse de ces moments de plus avec elle.

— Oh, je vous vois sourire ! dit-elle. Ce que je ne comprends pas très bien c'est ce qu'une femme de votre valeur, de votre condition, fait chez moi. Au risque de perdre votre réputation.

Ce qu'elle attendait de ma part, c'étaient des confidences, des aveux. Une preuve de confiance. Elle insista :

— Pourquoi ne pas continuer à être préceptrice dans une riche famille de la noblesse anglaise ? Vous alliez vous compromettre à travailler pour une fille comme moi. Comment se fait-il que vous viviez dans une pension de bas étage et que vous n'arriviez pas à trouver un autre placement ?

J'ai fait mine d'être absorbée par la conduite pour ne pas avoir à répondre. Je me sentais rougir en pensant à Lady Sarah, à sa cabale auprès de ses... de nos amis et connaissances. Au bout d'un moment, j'ai dit :

— Et Clara Campo ? Notre accord ? Nous avons fait un pacte, non ? Avec Maupassant et vous ?

Elle n'a rien répondu et je me suis murée moi aussi dans le silence. Nous allions aborder le tournant qui nous conduirait vers la

gare, juste au croisement devant le portail majestueux de l'hôtel Central, lorsqu'une victoria découverte en grand équipage surgit.

Son toit était chargé de malles, ainsi que la voiture qui suivait. De toute évidence, elle se dirigeait vers l'hôtel. La collision semblait inévitable, mais heureusement je parvins à maîtriser Gaza. Pendant quelques secondes, les chevaux troublés renâclèrent et les voitures furent immobilisées.

Étant sur le banc du conducteur, nous surplombions les coussins capitonnés sur lesquels reposait un homme à la barbe fournie, d'une quarantaine d'années, que commençait à guetter un certain embonpoint. Son regard glissa sur moi et se fixa avec une gourmandise particulière sur Lola qui lui rendit son regard en papillonnant.

Il était vêtu de tweed et aurait pu passer pour un bourgeois anglais ordinaire lorsque quelque chose dans son port de tête, la façon de se tenir accoudé à la portière, son air de lassitude polie m'intrigua. Je me souvins alors que je l'avais déjà vu à un grand dîner dans la résidence londonienne de Lord Clarence, le mari de Lady Sarah.

Lola tourna délicatement la tête vers l'horizon en rosissant délicatement. Puis, comme attirée irrésistiblement par la séduction de l'individu, elle revint vers lui et esquissa un sourire.

L'homme sourit également dans sa barbe fournie, il la déshabilla du regard, examina la maison que nous venions de quitter et quand sa voiture finit par se déclencher, il pencha légèrement la tête pour saluer en portant la main à son chapeau.

— Celui-là, je l'ai bien alpagué, dit Lola, enchantée. Il reviendra, c'est sûr. D'où l'avantage d'habiter à côté d'un palace et à deux pas de la gare.

— Mais... Mais... vous savez qui c'est ?

— Of course, Miss ! Ne prenez pas cet air offusqué ! C'est le prince de Galles. Ils ont annoncé son arrivée incognito par le PLM⁹, dans le journal. Allez, Miss, ne tardons pas, j'ai tellement de choses à faire.

Subjuguée par son aplomb, je ne répondis rien. Lola me guidait dans un parcours désordonné. Elle ne savait pas très bien où elle allait. Nous avons parcouru la rue du Bivouac, la rue Hermann, la rue Saint-Honoré, la rue de la Vapeur, la place des Îles. Elle cherchait quelque chose, s'énervant de ne pas le trouver.

— Pourtant on m'avait dit rue du Bivouac !

Soudain, au beau milieu de la place du Châtaignier, qui jouxtait la rue du Bivouac, elle s'écria :

— Cabinet de lecture ! C'est là ! Vrai, je ne supporte pas les gens qui confondent les rues ! Arrêtez-moi ici puis faites ce que vous voulez. Vous n'êtes pas obligée de m'attendre, vous pouvez aller faire

un tour. Vous me reprendrez dans une demi-heure, je n'en ai pas pour longtemps !

Je trônais sur mon siège surélevé, malgré les regards étonnés et gentiment moqueurs des passants. J'avais enfilé mon canotier et je savais que j'avais fière allure dans ma tenue courte, avec mes bottines plates.

À travers la devanture, je vis Lola traverser le magasin, feuilletant des ouvrages, admirant des gravures. Dans la vitrine, on affichait des livres qui avaient l'avantage de mêler l'idée d'une « vraie » littérature avec un « je ne sais quoi » de grivois.

C'est ainsi que Maupassant y trônait en bonne place avec sa *Maison Tellier*, à côté des *Fleurs du Mal* de Baudelaire. Mais on trouvait également une reproduction en gravure du tableau de Manet, *Nana*, juste à côté du roman de M. Zola. Et *Madame Bovary*, de Flaubert. Il y avait également quelques danseuses de Degas en gravures et de nombreux romans d'Armand Sylvestre et de Paul de Kock.

Une assez grande partie de la vitrine était occupée par des romans anglais. Thomas Hardy voisinait avec Wilkie Collins.

Bien que les cabinets de lecture fussent habituellement plutôt fréquentés par des dames, quelques messieurs poussaient régulièrement la porte à double battant.

Lorsque je vis Lola discuter avec la caissière puis monter les marches d'un ravissant escalier à colimaçon, je consultai ma montre gousset. C'était l'heure où les colis étaient livrés au bureau de la poste, à côté de la mairie. J'aperçus en effet passer au bout de la rue, venant de la rue de la Vapeur, la malle contenant le courrier.

Maupassant nous avait dit qu'il faisait souvent des allers-retours à la poste pour réceptionner ou renvoyer les épreuves de son dernier roman sur le point de paraître. Je décidai d'aller à sa rencontre.

Je filai à douce allure le long de l'allée de la Marine pour revenir en passant devant la mairie, retardée par un engorgement à un carrefour encombré par des livraisons. Je faillis le rater de peu. Il sortait du bureau des Postes et Télégraphes, affairé, un paquet sous le bras. Il se frottait les yeux et semblait ébloui. Pourtant, le temps n'était pas ensoleillé.

Il ne m'aperçut pas tout de suite et quand je stoppai le landau juste devant lui pour le laisser traverser, il leva distraitement le regard vers moi. Après un instant de stupéfaction, il éclata de rire en me saluant bien bas.

— Miss Fletcher ! Quelle allure ! Vous avez changé d'emploi ?

— Oui ! Je suis cocher de mademoiselle... Deslys, m'écriai-je à haute voix.

Plusieurs personnes se retournèrent pour voir qui parlait si fort.

— Voilà qui est original ! Que faites-vous ici ?

— Je vous cherchais. Montez, je vous accompagne.

— Volontiers !

Il grimpa à mes côtés.

— J'habite rue du Redan. Je suis venu retirer les épreuves de mon prochain roman.

— Je serai votre première lectrice si vous me donnez le titre.

— Non, c'est un secret... Vous verrez bien. Alors, quoi de neuf ?

— De nombreuses choses ont changé mais je ne crois pas être habilitée à vous les...

Agacé, il me coupa :

— Eh bien ne dites rien alors !

— Et vous, vous avez avancé sur Clara ?

— Justement je suis passé à la morgue. Buttura a demandé de différer l'enterrement. Il existe de nos jours diverses façons de conserver les corps, mais le docteur s'est inspiré des dernières méthodes de l'institut du docteur Lacassagne. Ce sont des amateurs, ici, bien sûr, mais ils se débrouillent pas mal. Je pense qu'ils vont réussir à repousser la décomposition assez longtemps pour pratiquer toutes les analyses voulues.

— C'est-à-dire ? Vous m'étonnez !

— Eh bien à Lyon, Lacassagne utilise des liquides conservateurs tels que de l'acide phénique liquide, de l'acide arsénieux, une bonne quantité de glycérine, de l'alcool méthylique. L'eau glacée est un bon conservateur, mais il faut veiller à ce que la glace soit constamment renouvelée. Comme le docteur ne veut pas endommager l'estomac pour mesurer le degré d'ébriété de Clara, il ne peut lui injecter sa mixture. Cela dénaturerait l'analyse.

— Cessez avec vos détails macabres ! Vous êtes pénible, à la fin.

Il éclata d'un bon rire franc.

— Alors dites-moi tout, vous aussi. Vous avez du nouveau ?

— Mademoiselle Deslys est allée au Suquet et ma foi, elle a glané deux ou trois informations qui sont peut-être d'importance. Passez-nous voir, je vous lirai mes notes.

Il frottait ses yeux, qui étaient rougis comme s'il avait affronté une tempête de sable.

— Qu'avez-vous ? Vous semblez souffrir ?

— Ce n'est rien ! Une broutille. J'ai hérité d'une maladie de ma mère. Nous avons les yeux fragiles et parfois, je suis tellement ébloui que je ne peux plus les garder ouverts. C'est une sorte de paralysie oculaire accompagnée de migraines terribles.

— Mais c'est affreux !

— Ma foi oui, car l'œil est si important. C'est bien dans les yeux que l'on retrouve notre âme. Dans le mien, vous ne retrouverez rien, seulement ma souffrance. Quand je suis en crise, je dois m'allonger,

respirer mon éther, et ne jamais oublier d'ingurgiter mon salicylate de soude quotidien. C'est à ce moment que mon cœur prend le relais et se met à battre si fort que je l'entends dans tout mon corps. Il m'assourdit !

— Avez-vous besoin d'aide ? Voulez-vous que je vous achète un remède ? Du bleuet ? Que je fasse appeler un médecin ?

— De ce côté-là, tout va bien ! Heureusement François s'occupe bien de moi. Il me pose mes ventouses. Le problème c'est que le mal de tête qui accompagne ces douleurs est tellement intense que je suis obligé de forcer ma dose de laudanum. Ce qui provoque un manque de clarté dans mes corrections.

Il éclata de rire.

— Ne vous étonnez pas ensuite si mes textes paraissent farfelus !

— La fausse modestie ne vous va pas !

Il rit et se serra contre moi en disant :

— Vous êtes vraiment magnétique, Miss Fletcher, vous le savez, n'est-ce pas ? N'abusez pas trop de mon cœur !

Je m'écartai de lui en souriant légèrement.

Nous avions longé le boulevard de la mer après la batterie et nous arrivions en vue des lavandières qui battaient leur linge près de la plage, juste au début de la rue du Redan. Il sauta de la voiture avec sa grande enveloppe.

— Je ne veux pas vous embêter avec mes soucis qui sont bien peu de chose à côté de ce qui est arrivé à la pauvre Clara, n'est-ce pas ? Réjouissons-nous d'être en vie. Et merci pour la promenade, c'est toujours agréable dans une voiture si confortable ! J'espère que maintenant que vous savez où je reste, vous viendrez me rendre une visite de courtoisie ? François va vous adorer ! Il faut absolument que je vous présente !

Et il me quitta avec fébrilité.

Je pris le temps de longer le quai Saint-Pierre, d'admirer les navires qui déchargeaient leurs cargaisons à côté des yachts de plaisance luxueux, et je me postai en face du cabinet de lecture. J'attendis Lola, perchée sur mon siège de cocher, tenant d'une main la martingale et de l'autre mon cigarillo presque fini.

Quand Lola apparut, je vis tout de suite que tout allait pour le mieux. Elle avait une mine de chat qui se lisse les moustaches après avoir lapé un bol entier de crème. Elle sortit de la maison de rendez-vous d'un pas léger. Je la vis surveiller les alentours.

Elle grimpa près de moi et dit entre ses dents :

— Voyez au milieu de la petite place, devant l'église, ce jeune homme vêtu d'une redingote râpée assis sur un banc, qui lit un journal.

— Oui ? Eh bien ?

— Surveillance policière. Madame Alexandra vient de m'en parler. J'avais un doute, mais je constate qu'elle a dit vrai.

Elle me fit alors le récit de sa visite.

8 En anglais, sur un ton policé, « Oh mon Dieu... »

9 *PLM* était le nom du train qui reliait Paris, Lyon et Marseille.

15 – CHEZ MADAME ALEXANDRA

Elle s'était d'abord entretenue avec la caissière du cabinet de lecture dans une conversation pleine de sous-entendus. Puis elle s'était aventurée au premier étage et elle avait pu juger par elle-même de la véracité des ragots.

Dans un grand salon meublé de plusieurs fauteuils et canapés entourant différentes tables de style, des dames jeunes, habillées bourgeoisement, prenaient le thé en compagnie d'hommes de tous âges. Certaines, seules, feuilletaient des revues en savourant des confiseries.

Lola se sentit soudain trop voyante, trop colorée pour le lieu et elle se demanda même si elle ne se trompait pas du tout au tout. Mais quand elle vit l'un des messieurs se lever et quitter un groupe suivi peu de temps plus tard par une dame très comme il faut qui empruntait le même couloir, elle comprit qu'elle était au bon endroit.

Elle saisit une revue et s'assit seule devant un guéridon en évitant de s'affaler sur l'ottomane moelleuse. Un jeune homme très stylé s'approcha d'elle pour lui servir d'office un thé, accompagné d'un petit pot de crème liquide et d'une assiette rose couverte de biscuits.

Lorsqu'une honorable veuve, le chignon blond recouvert d'une mantille noire, s'approcha d'elle pour se présenter, elle mit quelques minutes à reconnaître sa Madame Alexandra. Celle-ci avait perdu son aspect négligé et vulgaire au profit d'une allure respectable, presque austère.

— Madame Alexandra ! Vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi, Filo ! Je venais chez vous au Chat Rouge avec de Bréville et sa bande de Stan ! Mais oui, Stanislas ! Vous vous souvenez pas ? Ça alors, qu'est-ce qui vous est arrivé, vous portez le deuil ?

Madame Alexandra éclata de rire et tapa sur l'épaule de Lola.

— Filo ! Mais oui, c'est bien toi, ma *pitchoune* ! Tu en as de bonnes ! Mais où tu étais passée ? Comme tu as changé ! Tu as pris des formes, il te nourrissait bien, au moins, ton Eugène ! Tu es magnifique !

En quelques mots, Lola eut vite fait de lui expliquer dans quelle situation catastrophique elle se trouvait par la faute d'Eugène.

— Ou plutôt par ma propre faute, dit-elle. Je l'ai cru et je n'aurais pas dû.

— Voilà une jolie leçon ! lui dit Madame Alexandra. Tu as appris ainsi que la moindre erreur se paye, dans ce bas monde.

Elle lui expliqua alors le fonctionnement de son nouvel établissement, en quoi il était très apprécié, y compris par la Sûreté qui voyait plutôt d'un bon œil ce genre de pratique discrète.

Lola exposa qu'elle cherchait un galant régulier pour la saison d'hiver prochaine, puisque la présente touchait à sa fin. Il lui fallait en attendant, quelqu'un de la ville qui resterait ici l'été. Dans un premier temps au mois, afin de voir venir. Ce serait déjà un pactole.

— As-tu besoin d'une avance ? lui demanda Madame Alexandra, prévenante.

Après l'avoir emmenée dans un petit bureau, elle ouvrit un grand registre, inscrivit mille francs.

— J'ai un nouveau nom, dit Lola. Vous pouvez inscrire Lola Deslys. Je commence une nouvelle vie.

Madame Alexandra écrivit donc son nouveau nom d'une belle écriture. Puis elle ouvrit un coffre caché dans un tiroir et en sortit une bourse pleine de pièces d'or.

— Autrement dit, je t'attends ici deux jours par semaine pendant tout le mois pour me rembourser.

— Je veux savoir à l'avance quels seront mes... *chérubins* ! Et pouvoir les refuser s'ils ne me conviennent pas.

— C'est entendu ! Je noterai leur nom sur le message qui t'annoncera le rendez-vous. Si tu as besoin de plus, tu peux venir plus souvent. Si j'entends parler d'une recherche régulière sur du long terme, je te fais appeler. Mais surtout, je t'en supplie, plus de couleurs de perroquets quand tu viens ici. Ne te fais pas remarquer ! L'étalage de la marchandise, c'est passé de mode. On recherche de la bourgeoise, du veuvage, du comme il faut. Une illusion de séduction. Pour résumer, des semblants d'adultère banal. Et la prochaine fois, tu prendras par la porte de derrière directement. L'établissement est très surveillé par la Sûreté, côté vitrine.

Lola, le cœur plus léger d'avoir un peu d'argent immédiat, malgré cet arrangement nouveau qui la liait, redescendit en sautillant l'escalier en colimaçon. Elle croisa un homme d'une quarantaine d'années, encore fringant, plutôt viril, grand et bien bâti, qui s'effaça pour la laisser passer et la regarda fixement, comme courroucé par sa gaieté.

Il était vêtu avec préciosité, dans une tenue de ville en tissu d'alpaga finement tissé, laissant entrevoir un gilet damassé avec des motifs de cachemire, dans des tons délicats orange pastel et mauve clair. Son haut-de-forme était de chevreau fin, d'un noir

impeccablement lustré. Sa canne à pommeau brillait d'une véritable topaze.

Elle lui sourit par réflexe et pour reprendre les bonnes habitudes. Il détourna la tête sans lui répondre et continua sa montée.

16 – UNE GLACE AU GRAND CAFÉ

Une fois son récit terminé, Lola passa à l'arrière du landau, étala ses jupes, ses froufrous, ses dentelles et ses rubans sur toute la largeur, et s'allongea à moitié.

— Vous irez sur le boulevard de la Croisette en passant devant le Beau Rivage, le Gonnet, le Grand Hôtel, le Cercle Nautique, enfin toute la longueur vers la pointe tant que la voiture peut passer. Quand le chemin deviendra trop caillouteux, nous reviendrons sur nos pas et nous pousserons sur la Marine et même au-delà, sur le quai Saint-Pierre. Mais surtout, surtout, marchez au pas. Je veux me faire voir, distinguer, admirer. C'est juste la bonne heure. La *passeggiatta* comme dit ma mère. Que ces messieurs comprennent bien que mon cœur est à prendre.

Elle éclata d'un rire gourmand.

— Il s'agit de faire passer le message à toutes les connaissances possibles, anciennes et futures.

— Entendu, répondis-je.

Et je lui obéis à la lettre.

Le boulevard de la Croisette était comme un fleuve grouillant dans l'incendie du crépuscule. Il y avait une foule joyeuse au milieu de silhouettes plus compassées, plus lentes, souffreteuses, portant sur les personnes fringantes un regard envieux ou indifférent. La vie et la mort se côtoyaient sans fard. Ceux qui venaient faire la noce, se montrer et ceux qui venaient finir leurs jours au soleil en s'accrochant à un dernier espoir.

Tout semblait vibrer de mille brillances, les chaussures vernies, que la poussière de la route ne parvenait à ternir, les chapeaux noirs aux reflets éclatants, les bijoux des femmes dans leurs voitures, les dents avides, étincelantes, sous les lèvres fardées, rieuses.

Pour se faire remarquer, notre attelage se fit remarquer ! On s'arrêtait sur notre passage. Du moins tout ce qui portait haut-de-forme, et c'était le but. Les dames, quant à elles, tournaient plutôt la tête à l'opposé.

De temps en temps, Lola faisait un signe de la main, comme si elle était la reine Victoria elle-même en parade. Elle riait exagérément,

me faisait parfois arrêter pour parler à un ami.

À un moment, je vis Philémon sur le trottoir. Je le signalai à Lola. Elle me demanda d'accélérer et de tourner dans une rue adjacente. Nous lui échappâmes de justesse mais cet épisode la rendit plus sombre.

— Je ne sais pas s'il nous a vues, dit-elle, inquiète.

Elle chassa d'un geste de la main ces pensées soucieuses.

— Continuons notre parade. Ce n'est certainement pas lui qui va m'arrêter en si bon chemin.

Elle me fit ralentir devant la mairie pour me montrer le commissaire qui sortait de la porte principale en compagnie de Maurel, le directeur du Beau Rivage. Nous avons échangé un regard et nous avons continué notre exhibition.

Depuis le bas-côté de la route, la population admirait notre progression. La nervosité du cheval, la finesse de l'attelage, les soieries colorées de Lola, le cocher – moi, une femme – et ma tenue aussi. Tout en nous provoquait des « Oh ! » et des « Ah ! » d'émerveillement.

Je repérais ce manège pour la première fois. Jusque-là, je n'avais jamais vraiment prêté attention à ce jeu en empruntant le boulevard.

Car nous n'étions pas la seule calèche avec des agissements de ce type. Il y avait d'autres voitures abritant des dames étalées et habillées de façon colorée. Et elles aussi, elles allaient lentement, s'arrêtaient souvent et se faisaient parfois saluer par des hommes seuls.

Lola immobilisa sa voiture à plusieurs reprises en croisant certaines d'entre elles pour entamer une conversation futile et pleine de sous-entendus.

Près d'une heure plus tard nous étions au pas devant le Grand Café, aux Allées, quand soudain elle dit :

— J'ai envie d'une glace, pas vous ? Laissez-moi ici, trouvez une place pour vous stationner et rejoignez-moi.

— Mais...

— Quoi mais ? Vous avez avalé un mérou ?

— Nous ne sommes pas accompagnées... Ils ne nous laisseront pas entrer.

— Nous nous installerons à la terrasse. Allons, nous n'avons pas besoin des hommes à ce point ! Oui ?

Je positionnai la voiture et son cheval à quelques pas, en attachant la bête à un anneau. La grande promenade des Allées, juste en face de la grève de la Pantiero, était animée à cette heure-ci. Le kiosque à musique accueillait la fanfare municipale, les cafés servaient leurs boissons et leurs glaces. Les costumes sombres des messieurs remplissaient l'espace des tables, sur la terrasse qui bordait la promenade.

Il n'était pas facile d'être servie dans un café si on n'avait pas un

homme à son bras. Nous aurions pu nous rendre sans problème dans les deux grands salons de thé de la ville, mais Lola avait décidé de se faire voir par les hommes qui comptaient et c'était ici le café le plus couru qui réunissait des hommes de différents statuts. Bourgeois et commerçants cannois tout comme les étrangers, les riches notables de robe et aristocrates de tous pays, venaient y lire leur journal, y parler politique ou échanger des potins.

Quand je l'ai rejointe, mal à l'aise, elle était déjà installée à une table en bordure de l'Allée. Le serveur hésitait à s'approcher d'elle et de mon côté, je répugnais à l'idée de me faire chasser comme une indésirable. Mais je ne pouvais me résoudre à l'abandonner à son sort. Je me suis donc approchée et installée à ses côtés.

Étrangement, ma présence sembla rassurer le serveur. Ma tenue, noire avec le canotier masculin, avait peut-être un air vaguement rassurant pour lui ?

Nous étions les seules femmes non accompagnées par un homme. Dans l'Allée, deux dames assises dans leur calèche mangeaient une glace que leur cocher était allé acheter pour elles.

Nous commandâmes des sorbets à la bergamote arrosés de marasquin et tandis que nous attendions, elle me raconta son entrevue avec Madame Alexandra. Devant ses explications assez directes, je me suis surprise à ressentir des émotions contradictoires.

Mon éducation moraliste s'offusquait de sa facilité à monnayer son corps pour survivre, mais en même temps une voix en moi me disait qu'elle avait bien réagi, que des temps meilleurs étaient enclenchés et que nous allions voir le bout du tunnel. Comme il m'avait fallu peu de temps pour jeter à bas mon point de vue sur cette question !

Le prêt des mille francs me sembla à la fois de bon augure mais aussi un piège. Je la trouvai naïve.

— Vous savez pourquoi elle vous prête cet argent, n'est-ce pas ?

— Parce qu'elle est bien brave ! me répondit-elle.

Devant mon expression consternée, elle s'écria :

— Si vous aviez vu votre tête ! Mais bien sûr que je le sais ! Je ne suis pas si candide ! Une fois ferrée, elle est sûre que je n'irai pas voir ailleurs. Je lui suis aliénée à présent. Du moins tant que les mille francs ne lui seront pas remboursés.

Elle riait, se moquait de moi, disait que cela n'avait pas d'importance, recevoir des sous avant ou après, du moment qu'on en avait et qu'on pouvait les dépenser en toute liberté.

— Tant que je n'ai pas de mari, je fais ce que je veux de ma fortune, n'est-ce pas la loi ? C'est une chance, non ? Et c'est pas demain la veille, comme dirait Rosalie !

Je me sentais soudain étroitement liée à présent à son destin. Il

fallait que je trouve un meilleur moyen pour l'aider à réussir son entreprise. Elle me montra une fillette d'une dizaine d'années en robe folklorique provençale qui avançait, les pieds nus et sales, un énorme carton à chapeaux sur le bras. La boîte avait presque l'air plus grosse qu'elle.

— J'ai commencé comme ça, dit Lola. C'est pour cette raison que Clara n'a jamais pu comprendre mes choix. Elle a toujours été protégée par les épais murs du château, même si son travail était dur. Moi j'étais dans la rue...

Elle souriait en parlant et j'eus envie de lui prendre la main, de la lui caresser. De la protéger. Elle fit un geste vers la petite, qui s'approcha.

— Tu t'appelles comment, princesse ?

— Magali.

— C'est pas trop lourd pour toi ? Tu vas livrer où ?

— À la villa Saint-Georges.

— Tu veux une glace ?

Et sans attendre la réponse de l'enfant, Lola leva le bras de façon ostentatoire pour attirer l'attention du garçon de café. Il accourut pour qu'elle cesse son manège, s'inquiétant des regards des autres clients.

— Tu l'aimes au chocolat ?

Magali hocha la tête et Lola lui commanda un petit pot à emporter. La gamine, ravie, repartit d'un pas plus vif, sa glace à la main.

— Quand j'étais comme elle, j'aimais traîner en marchant dans la rue, regarder les belles dames. Jamais personne ne m'a offert de glace, bien sûr. Ce que je préférais par-dessus tout, c'était entrer dans les grandes villas. Les meubles vernis, les immenses bouquets de fleurs, les domestiques habillées comme des princesses, les sols si brillants qu'on s'y mirait. Je n'aurais jamais découvert ces merveilles si je n'avais pas été *trottin* chez madame Camoux.

— Et pourquoi alors avez-vous cessé ?

Son regard s'assombrit soudain et partit dans le lointain.

— Vous êtes trop curieuse ! Il y a eu le jour de trop, Miss Fletcher. Les petites filles ne devraient pas être envoyées ainsi sans protection dans les grandes villas si vernissées qu'elles en sont glaciales. J'ai appris un jour que les bonnes choses ont une fin, c'est tout.

Elle éclata d'un rire blessé, amer, qui me fit mal. Je me demandais ce qui lui était arrivé pour qu'elle en souffre encore aujourd'hui.

— Parlons un peu de vous. Vous savez qu'être vue avec moi ce matin dans la voiture et ici même vous fait tomber d'un cran de plus, Miss Fletcher ?

— Je suis une grande fille, lui répondis-je. Je sais ce que je fais.

Mais en moi une voix me soufflait : *Pas du tout. Tu es une sotte. Tu es en train de couler le peu qui te restait.*

— De toute façon je n'avais plus rien, donc je n'ai rien à perdre.

— Une réputation, ce n'est pas rien, vous savez ?

— La mienne est déjà bien entamée, même si elle vous paraît estimable.

— Je m'en doute, sinon vous ne seriez pas chez moi ! Je ne veux pas que nous reparlions de votre position. Nous avons tout décidé à présent. Vous me quittez, c'est mieux pour vous.

Tout en parlant, elle savourait sa glace avec gourmandise. Mon cœur se serra à l'idée que peut-être je n'entraîs plus dans les plans de Lola Deslys.

Nous offrions un tableau inhabituel sous le soleil printanier, à la fois frais et sec. Outre les clients du Grand Café qui ne cessaient de lorgner de notre côté, les passants également nous observaient en vaquant à leurs occupations.

À quelques mètres, j'aperçus une dame qui avançait au milieu d'un groupe. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je la reconnus instantanément, car sa silhouette était à jamais imprimée en moi. Lady Sarah Clarence ! J'en eus le souffle coupé et je me raidis. J'espérais qu'elle n'allait pas me voir ! Pas maintenant, pas ici, pas avec Lola Deslys !

Blême, je tournai la tête vers Lola, faisant mine de me passionner pour sa conversation dont je n'entendais plus un mot tant j'étais bouleversée. La femme du monde passa lentement, précédée de la nurse avec les deux enfants, Harriet et Oscar.

Dès qu'ils m'ont vue, ils ont couru vers moi, mais la nounou, que je ne connaissais pas, les rappela avant qu'ils aient pu trop s'approcher. Lady Sarah, ralentissant encore sa marche, tourna la tête vers nous. J'étais pétrifiée et je ne pouvais plus la lâcher des yeux.

En une seconde elle enregistra le tableau. Lola et moi, femmes seules attablées au Grand Café devant nos glaces, la volubilité de Lola qui continuait à me parler. Plusieurs expressions se succédèrent sur ses traits. L'étonnement, la stupéfaction en découvrant Lola puis le mépris, suivi étrangement d'une sorte de sentiment de dépit ? De jalousie ? Ou était-ce moi qui me faisais des idées ?

Après m'avoir épinglée directement du regard, elle finit par tourner la tête et s'éloigner sans se presser. De la pâleur la plus extrême, j'étais passée à une rougeur subite et incontrôlable. Heureusement, je pensais que Lola n'avait rien vu de la scène.

Lady Sarah, jalouse ? Je rêvais complètement. De ce que je connaissais d'elle, à la rigueur son sens aigu de la propriété s'était-il éveillé en me voyant avec une autre ? Mais comment pouvait-elle

imaginer que j'aurais pu si vite me jeter dans un nouvel amour ? Était-elle si volage elle-même ? Hélas oui, je le savais bien !

Son passage ici avait été comme un signe du destin. Je décidai d'insister, de me battre, pour rester au service de Lola. Il fallait que j'y arrive. Que croyait-elle, Lady Sarah ? Que son regard plein de morgue allait me faire honte ?

Je déclarai :

— Vous avez raison. Je dois subvenir à mes besoins, mais j'ai bien le temps d'y penser. Pour l'instant, je veux vivre, c'est tout. Je veux savourer l'instant présent. Je ne veux plus me soucier de l'avenir. Je vous en prie, ne me rejetez pas.

— Miss Fletcher, vous ne prenez pas la bonne direction. Rien ne vaut le respect de la bonne société. C'est la clé qui ouvre toutes les portes. Je ne l'ai pas mais vous, oui, encore...

Piquée par son refus, je répondis, les lèvres pincées :

— Très bien. Je partirai tout de suite.

Je me disais : *Eh bien ma lutte n'aura pas duré longtemps ! Quelle lâche je fais !*

— Écoutez, Miss Fletcher, dit-elle d'une voix douce, conciliante. Il faut me comprendre. Je ne peux pas vous payer pour l'instant. Mais comme je ne veux pas vous mettre à la rue, vous partirez quand bon vous semblera. Cela vous convient-il ainsi ?

Je me retenais de le manifester, mais je nageais dans le bonheur.

— Vous pourriez faire comme Rosalie, mais vous méritez mieux que de rester chez moi sans émoluments et prendre le risque de perdre votre honneur. Notez que si je me permets de vous suggérer cet arrangement, c'est seulement si vous-même ne pouvez entrevoir aucune autre solution.

Qu'importait son discours ! J'avais déjà gagné quelques heures, quelques jours peut-être... C'était déjà bien. Je verrais ce que l'avenir m'apporterait.

Je compris alors que la perspective de rester près de Lola était l'une des raisons de ma joie. Lady Sarah avait une prescience pour ces choses-là. Avait-elle deviné avant moi, rien qu'en me voyant tout à l'heure, que je m'éprenais de mademoiselle Lola Deslys, courtisane de son état, actuellement sans emploi, comme moi ?

J'étais soudain paisible. Tandis que nous discussions, je constatai que mon état mélancolique et inquiet m'avait complètement désertée.

— Vous savez, mademoiselle Lola, nous ne sommes pas si différentes, vous et moi !

— Comment ça ?

— Mais oui. Comme Dumas fils en a fixé les règles, il existe un demi-monde, n'est-ce pas, et nous en faisons partie toutes les deux.

— Moi, c'est sûr ! Et c'est une promotion ! Mais vous ? Allons !

— Mais oui, cela vaut dans les deux sens. La femme du ruisseau qui s'élève, mais qui ne pourra jamais pénétrer le *monde*, c'est vous. Mais la femme qui était dans ce monde et qui en est déchue se retrouve aussi dans le demi-monde. Et c'est moi !

— Mais pourquoi seriez-vous déchue ?

— D'abord, être obligée de travailler, c'est en soi une déchéance. La pauvreté. Mais il y a aussi autre chose...

— Cette femme, celle qui est passée tout à l'heure avec ses enfants ? C'est elle ?

— ... Vous voyez que j'ai raison. Je suis à présent avec vous, dans le même bateau, dans le même pays !

J'étais fière de ma démonstration.

— Vous avez repris du poil de la bête, vous ! fut sa seule réflexion. On les commence quand, ces leçons d'anglais ? Avec tous ces Hivernants venus de votre île.

— Mon île est l'île de Man, mademoiselle ! Vos Hivernants ne viennent pas tous de là, oui ?

Sans transition, j'ai ajouté :

— Piano et chant ce serait bien aussi. Je peux vous aider à réussir, Lola. Nous pouvons former une équipe. Après tout, nous vivons dans une ville où durant six mois de l'année, tous les plus grands noceurs que compte l'Europe se retrouvent pour faire la fête, manger, boire, danser, jouer...

— Oui, l'argent coule à flots ici, nous pourrions en glaner quelques gouttes, ça nous suffirait. Ces hommes sont riches et puissants.

— Si nous ne parvenons pas à tirer notre épingle du jeu, ce serait que nous sommes bien nigaudes ou que nous aimons souffrir.

— Tout de même, moi, je n'ai pas d'autre voie, dit Lola. Je n'ai rien à perdre. Mais vous ?

— Je viens de vous l'expliquer. Moi non plus, je n'ai pas vraiment d'autre choix. Pauvre. Déclassée. Sans dot. Je suis de toute façon trop vieille pour le mariage. De plus, me marier, avec mes penchants, ce serait malhonnête de ma part et condamner un brave homme au malheur.

— C'est étrange ce que vous dites, ce serait donc l'honnêteté qui vous dicterait de choisir le demi-monde comme destin ?

— Exactement.

Un long silence succéda à cette étrange et paradoxale pensée. Choisir la voie de l'indignité par honnêteté. Je sursautai quand Lola saisit ma main.

— Regardez, c'est Amédée ! Ne vous retournez pas. Je connais le type à qui il parle ! Un mauvais lascar !

— Amédée ? Le concierge de nuit du Beau Rivage ?

Lola s'impatientait, oubliant que je ne l'avais jamais vu auparavant.

— Mais oui, qui d'autre ? Je me souviens plus bien d'où je connais le bougre à qui il parle, mais j'associe son visage à un beuglant où j'allais avant de connaître Eugène.

— Cet Amédée, il est louche décidément. Devons-nous le suspecter de quelque chose de plus grave ? Étant donné qu'il était épris de Clara au point de vouloir l'épouser, de lui trouver la place à l'hôtel ? Est-ce que tout ceci donne un éclairage particulier à... l'accident ?

— Ce n'est pas un accident. J'en ai la conviction profonde, dit-elle.

— Vous êtes toujours persuadée que c'est un meurtre ?

— Plus que jamais ! Nous l'établirons. Avec certitude.

Au bout de l'Allée, Amédée faisait de grands gestes et quittait avec brusquerie son interlocuteur.

Un client à nos côtés finissait de rouler son journal autour d'une longue perche de bois.

— Puis-je ? demanda Lola.

Il lui tendit les feuilles avec courtoisie non sans lui glisser un regard concupiscent. Elle lui sourit de toutes ses dents, le regarda avec hardiesse et devant son attitude insistante, finit par lui faire un clin d'œil, ce qui le fit rire. Il se leva et nous fit un salut élégant en s'éloignant. Elle me tendit le journal.

— Faites-moi donc la lecture...

Je parcourus les gros titres.

— On va augmenter le nombre des facteurs...

— Pas trop tôt...

— Les voitures « araignées » vont être interdites de circulation sur la Croisette. Bien trop dangereuses. Il y a eu de nombreux accidents.

— Quel dommage. Elles sont si élégantes.

— On va donner *Le maître de Forge* au Théâtre.

— Comme j'aimerais en être...

— On va peut-être créer un marché sur la place Châteaudun.

— Franchement aucun intérêt. Ils ne parlent déjà plus de la mort de La Païva ?

— Voulez-vous aussi que je vous lise les réclames ? Elles remplissent plus de deux pages sur les cinq !

Elle fit une grimace de désintérêt quand je m'écriai, prise d'une illumination :

— Réclame !

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— J'ai une idée. Il faut inonder cette ville de votre image. Nous

allons faire imprimer un portrait de vous dans vos plus beaux atours, avec le sourire le plus prometteur du monde et inscrire dans un coin votre nom. Votre carrière sera lancée comme de la réclame.

— Dans les journaux ? Ou sous forme de carte postale ?

— Carte postale ? Encore mieux ! Bravo ! Bonne idée ! Je songeais à de minuscules cartes de visite, mais des cartes postales, c'est très bien ! Nous pourrions les vendre au kiosque à journaux près de la gare, ce qui nous ferait au moins rembourser les frais d'impression. Voilà un bon usage de ces mille francs !

— Mais et le loyer ? Je comptais sur cet argent pour le loyer du premier mois...

— *Don't worry.*

Je me sentais sûre de moi et je n'avais plus qu'une envie, rentrer à la maison et commencer mon vrai travail : la gestion de la carrière de mademoiselle Lola Deslys.

— Je me trompe ou j'ai l'impression que vous voulez tout régenter, Miss Fletcher ?

Je souris.

— Avec moi, il n'y aura pas de problème, mais avec Rosalie, ce sera une autre paire de manches ! a conclu sentencieusement Lola.

Je murmurai :

— Mettre dans la poche, mettre dans la manche, taper la manche, une autre paire de manches...

— Vous pouvez ajouter à votre liste : être du côté du manche... Ce qui ne saurait tarder...

Avant de regagner la maison, elle me fit faire un détour vers l'atelier de son ami Numa Blanc. Je l'attendis dans la voiture, à quelques pas.

17 – LES RÊVERIES D'UNE ORPHELINE

Le lendemain aux aurores, après m'être habillée et avoir rangé ma chambre, je suis descendue discuter avec Rosalie.

Je n'essayai pas de la convaincre de m'aider à faire de la maison un endroit dont nous n'aurions pas à rougir à chaque visite. Je lui exposai seulement que nous faisons partie d'une entreprise commune dans laquelle chacune de nous avait sa place.

Je mis en avant ma propre participation à la tâche et j'arguai le fait que celle de Lola allait être la clé de voûte et qu'elle aurait besoin de toute notre aide, laquelle passait par faire de cette maison un bijou, mieux encore, un écrin à son image.

— Autrement dit, on ne mélange pas les torchons avec les serviettes, c'est bien ce que vous voulez dire ?

— Oui, mais au sens propre.

Rosalie avait l'air contrariée et elle ne bougea pas. J'entrepris donc de commencer seule. À mon premier voyage avec un panier de vaisselle sale, Rosalie bougonna, et quand je remontai avec la corbeille vide, elle me suivit en me disant :

— Laissez. Entrez dans votre bureau et faites votre partie.

Malgré mes protestations, elle m'empêcha de continuer à ranger.

— C'est qu'elles vous enlèveraient le pain de la bouche, ces Anglaises, avec leurs airs de sainte Nitouche ! marmonnait-elle en travaillant bruyamment.

Je m'installai à ma table de travail pour réfléchir au meilleur moyen de tenir cette comptabilité d'un genre spécial.

Rosalie finit par réveiller Lola.

— Ah ! Il était temps ! Il faut un peu aérer votre chambre, dit la cuisinière.

Lola me glissa une grimace endormie en me disant :

— Ouh là là ! Mais qu'est-ce qu'il lui prend aujourd'hui ?

— Je vous ai entendue, cria Rosalie. Descendez à la cuisine, il y a du café sur la cuisinière.

En pouffant, Lola dégringola les marches.

— Venez, Miss Fletcher ! Vous avez vu ce soleil ?

Assises sous la pergola avec deux grands bols de café, j'appréciais ce moment de quiétude, le visage tendu vers le doux soleil de février. Sherry avait sauté sur notre table et il lapait le pot de crème que Lola avait disposé à son intention.

De temps en temps, un paysan passait en nous saluant, ou une calèche luxueuse franchissait avec grand fracas le portail majestueux de l'hôtel Central. Plus bas, la gare accueillait ses locomotives fumantes et bruyantes, mais les effluves des arbres fruitiers alentour purifiaient l'air que nous respirions. Des religieuses passèrent comme à ma première visite, avec un petit groupe d'orphelines en mauvaise santé, toujours habillées de noir. Elles avaient l'air moroses, maigres et ternes.

L'une d'elles eut le regard attiré par Sherry et en nous voyant paresseusement installées au jardin devant notre petit-déjeuner, elle parut émerveillée comme si des fées lui étaient apparues. Son nez palpita de plaisir en humant l'odeur du café.

Lola détourna la tête en me disant :

— Je ne supporte pas de les voir se promener. J'en pleurerais. Heureusement qu'en général, nous n'avons pas les mêmes horaires.

Elle attendit que le groupe s'éloigne, puis elle monta précipitamment, toute joie disparue. Je débarrassai la table du jardin et je la rejoignis. Les pièces à l'étage étaient rutilantes de propreté. Rosalie avait rangé, brique, lavé et ciré. Cela sentait le savon noir et l'encaustique.

J'expliquai à Lola comment j'envisageais de tenir les colonnes de comptes, et je faisais des plans en établissant les sorties inéluctables d'argent : loyer, frais d'entretien, de bouche, de toilettes... et ce que nous avions pour l'instant comme entrées. Les mille francs de Madame Alexandra et les quelques billets du père Bréville. Certes cela représentait plus de dix mois d'un salaire de travailleur, mais c'était ce que Lola devait gagner chaque mois rien que pour le loyer !

Il nous fallait diversifier nos moyens. Lola s'enthousiasma au début mais tous ces chiffres l'ennuyèrent assez rapidement et elle me proposa une partie de cartes, ce qui me fit soupirer.

— J'ai horreur du jeu, dis-je. Il me rappelle de trop mauvais souvenirs, toutes ces sempiternelles parties de bésigue que j'ai dû subir auprès de personnes qui m'assommaient.

Lola, laissait aller sa pensée, quand un mot lui échappa :

— Je me demande combien gagnait exactement Clara comme femme de chambre ?

— Je sais que tout ceci vous tracasse, mais je ne pense pas qu'un salaire de femme de chambre nous aiderait beaucoup !

— Je sais. Je dois absolument trouver un riche protecteur. Un

seul suffirait si je tombe sur le bon. Dommage que Cortelazzo, le directeur du théâtre, ne m'ait pas du tout remarquée l'autre soir. Mais j'ai plutôt pensé à m'amuser et non à travailler. Si c'était à refaire, je ne le lâcherais pas. Bien que je sache que ce n'est pas auprès de ces gens-là qu'il faut faire des efforts.

— Comment ça ?

— Il vaut mieux leur être recommandé. Il ne faut pas confondre les directeurs de théâtres avec les spectateurs qui viennent pour rencontrer les actrices. Les directeurs sont aguerris. Ils ont l'embarras du choix et ce, gratuitement. Pour qu'ils acceptent quelqu'un de nouveau, il faut qu'ils y aient un avantage. C'est un peu comme les journalistes.

— Et comment savez-vous tout ça ?

— À la soirée, je l'ai entendu parler. Il a dit qu'il n'était pas le premier directeur de théâtre à se faire traiter de souteneur. Que ce n'était pas de sa faute s'il ne pouvait donner à ses actrices qu'un salaire d'ouvrière.

— Et les savons ? Celui que vous fabriquez est particulièrement doux et agréable. Son odeur est suave. Si vous en faisiez commerce ? De plus en plus de femmes désirent prendre un soin particulier à leur apparence, à leur hygiène, à leur odeur.

— Vous avez raison et je vous ai dit n'est-ce pas que je fabrique aussi de l'huile pour mon corps et une crème pour mon visage ? J'ai commencé toute petite quand j'étais à la parfumerie. Je pourrais m'arranger pour trouver de l'essence sous le manteau beaucoup moins cher, avec mes anciennes camarades de l'atelier.

— Il faudrait sortir de la fabrication privée et passer à une quantité au moins artisanale. Vous pourriez m'apprendre et je participerais ainsi aux rentrées d'argent. Rosalie aussi, qu'en pensez-vous ?

Elle me regarda et il me sembla que ses yeux étaient humides. Toujours cette propension française aux larmes faciles. Je détournai la tête pour ne pas céder à l'envie de la prendre dans mes bras.

— Votre proposition me touche, dit-elle. Croyez que je l'apprécie. Et c'est une bonne idée. Mais si elle nous fait tenir un peu, elle ne nous suffira pas. Je dois absolument renouer avec les amis peintres chez qui je posais. J'y déposerai mes cartes postales. Ainsi que dans les cafés, au théâtre, dans les hôtels et les kiosques à journaux. Et pourquoi pas directement à la gare ?

— Je vois que rien ne vous arrête.

— Je ne crois pas que quelqu'un ait déjà fait ceci à Cannes. Je dois simplement rester discrète par rapport aux sbires de Valantin. Mais rien dans l'activité de vendre des cartes postales représentant une jolie fille correctement vêtue n'est susceptible d'enfreindre la loi, n'est-

ce pas ?

— Tout à fait !

— Je dois surtout continuer à faire des ronds de jambe à Madame Alexandra pour qu'elle me réserve ses meilleurs clients. Je dois prendre tout ce que je pourrai trouver, pour le moment du moins.

Sa voix était soudain lugubre.

— Vous êtes sûre ?

Elle se fit plus dure.

— Miss Fletcher, il est hors de question pour moi de retomber dans les chambres à l'arrière des estaminets, avec le spectre de l'encartage. Et les savons, c'est une bonne idée, pourquoi pas ? Cela complétera l'ordinaire. Enfin... peut-être ?

— Pour commencer, confiez-moi les mille francs, il ne s'agit pas de les perdre ou de les gâcher bêtement.

— Ils ont déjà été bien entamés par votre idée d'imprimerie ! déclara d'un ton pincé Lola.

— Certes ! Justement !

Elle me tendit le sac d'or que j'enfouis sous une caisse qui me servait d'étagère et qui à présent allait également être utilisée en tant que coffre-fort. Je tentai de lui montrer comment j'avais organisé sur mon livre de compte des colonnes de dates, noms, tarifs pratiqués, mais aussi les préférences de ces messieurs, etc. Cela pourrait servir.

Lola se moqua de ma manie de toujours tout vouloir écrire. J'ai alors sorti le livre sur lequel j'avais consigné ce qui concernait la mort de Clara.

Tandis que j'inscrivais l'histoire de son passé, les personnes qui la connaissaient, sa famille, ses amis, ses patrons, anciens et actuels, ses collègues de travail, Lola dessinait ce qui aurait pu à son avis être le parcours de Clara ce soir-là.

— Elle dormait à l'hôtel. Il faudrait que je voie sa chambre. Les traces au sol menaient en tout cas vers l'entrée des domestiques, même si elles s'arrêtaient net à un moment.

Avec un peu de farine et d'eau, nous collâmes au milieu de nos écrits le dessin de Lola. Nos indices étaient maigres, car ceux qui étaient essentiels étaient principalement restés sur la morte : le liquide séché aux commissures des lèvres, la bottine abîmée, la tache d'encre sur le doigt.

Nous fîmes une colonne pour les témoins principaux. Amédée y prenait une belle place, ainsi que M^{me} Davies et la mère Campo. Mais à part eux, il n'y avait pas grand monde. Ils n'étaient d'ailleurs que des témoins de la personnalité de Clara, mais non des faits. Car concernant sa mort, personne n'avait rien vu, ni rien entendu. Étonnant, mais nous en étions là. Comment pourrions-nous faire mieux que la police ?

Une atmosphère de découragement succéda à l'énergie du début de la matinée.

— Je me demande ce qu'a trouvé Maupassant ? demanda Lola.

— Si du moins il a cherché quelque chose, dis-je. Je l'ai rencontré hier, il avait fort à faire avec des épreuves d'un nouveau roman à corriger et des maux de tête épouvantables, avec les yeux qui lui brûlaient. Mais il a tout de même parlé avec le docteur et avec Valantin.

— Nous verrons bien, dit Lola sur un ton énergique en se levant. Il faut maintenant que j'essaie de trouver mon amie à la parfumerie Hermann, pour voir si elle pourrait me sortir de plus grandes quantités d'essence de fleur d'oranger et combien elle pourrait me faire payer pour cela.

Elle revêtit une autre robe de toile marron. Pas aussi austère que celle qu'elle avait mise pour aller au Suquet. Celle-ci avait un haut fleuri et quelques rubans couleur caramel sur de rares volants. Un chapeau avec des choux de velours rouille et une veste cintrée de serge couleur mousse complétait l'ensemble. Toujours pas de gants.

Elle saisit un petit sac de toile à coulisse dans lequel elle fourra du pain coupé en tranches fines, du jambon, un grand torchon, des gobelets en étain et une chopine de vin.

18 – ANTOINETTE, THÉRÉSINE ET PALMYRE

Comme Lola m'en fit le récit plus tard, il lui fallut moins de dix minutes pour atteindre la rue Hermann en traversant la voie ferrée par la passerelle au moment où le train arrivant de Paris repartait vers Nice. Elle courut pour échapper à la fumée noire et arriva de l'autre côté en toussant.

Par les grandes fenêtres à barreaux du bâtiment qui laissaient entrer la lumière du soleil, donnant à la scène une atmosphère de cathédrale, elle entrevit la grande salle où une trentaine d'ouvrières, assises sur des bancs devant une immense table pratiquaient l'enfleurage.

Elle-même avait travaillé dans cet atelier pendant presque deux ans avant de rencontrer le photographe Numa Blanc. C'était là qu'elle avait pris le goût des parfums et celui de vouloir toujours sentir bon.

Elle aperçut son amie Antoinette et lui fit signe. En partageant ses victuailles, Lola expliqua son besoin de fabriquer des produits pour les vendre, son amoureux s'étant envolé.

— Tu pourrais faire quelque chose pour moi, pour ces essences de néroli ?

— Oui, j'ai une combine le jour où ce chien de Joseph part plus tôt. Celui qui le remplace ne nous fouille jamais. Il est timide et bigot. Il rougit quand il s'approche de nous. Je peux glisser les flacons sous mes jupons.

— Magnifique. C'est quel jour ?

— Le mercredi.

— Tu me diras quel prix tu me fais pour ça.

Un froissement de tissu, une robe blanc et bleu, une jeune fille qui devait avoir dans les quinze ans s'arrêta devant elles et s'étira. C'était une amie d'Antoinette, Thérésine. Elle sortit de la poche de son tablier une petite boîte de fer-blanc remplie de cigarettes pré-roulées à la main et de quelques allumettes.

— Oh ! Mais je vous reconnais ! dit-elle. Je vous ai vue passer dans votre magnifique voiture hier sur la Marine. J'étais sortie pour

une livraison urgente de dentelles empesées. Quelle robe ! Toute la soirée on n'a parlé que de vous avec mes amies. On était fières parce que vous êtes une *payse*. C'est rare. Et ça donne de l'espoir.

— « De l'espoir » ? Il ne faut rien m'envier, ma petite. Le métier est pas toujours amusant, il y a le risque de l'encartage, des hauts et des bas. Et on renonce pour toujours à la vraie vie. La plupart des gens ne veulent plus vous parler...

— Vous croyez que c'est pas dur de laver et de repasser toute la journée dans cet atelier, avec les vapeurs toxiques, toujours debout, même pas le droit d'aller se soulager ? Et je parle pas de la paie.

— Oui, mais c'est le prix de l'honnêteté, dit Lola avant de s'éloigner en riant.

Elle décida de pousser jusqu'à la rue Bossu pour essayer de se faufiler dans la chambre de la pauvre Clara par l'entrée de service. La même par laquelle on avait fait sortir discrètement le corps. Peut-être glanerait-elle quelques infos supplémentaires ?

La porte de service de l'hôtel Beau Rivage était entrouverte et quelques carrioles de livraison attendaient devant, les chevaux attachés aux anneaux. Lola entra et choisit sans hésitation les marches qui descendaient au sous-sol et non le couloir menant aux cuisines.

Elle était dans le dédale des pièces de service et de rangement de l'autre jour. Elle cherchait comment atteindre les chambres de service. Elle trouva enfin deux corridors fermés par deux portes portant des illustrations épinglées figurant l'une, une dame avec une longue robe et un chapeau à voilette, et l'autre, une silhouette d'homme en habit avec un haut-de-forme.

Elle apprécia la dérision, ces étiquettes servant à signaler les couloirs des chambres de domestiques, jamais aussi bien vêtus. Elle redouta un instant que ce soit fermé à clé, mais non. Lorsqu'elle appuya sur la clenche, la porte des femmes s'ouvrit facilement, elle s'engouffra et referma derrière elle.

Elle passa rapidement devant les étiquettes jusqu'à ce qu'elle arrive devant une porte marquée Campo et Audoin. Elle ouvrit avec la même facilité et se retrouva dans la chambre de Clara avec un sentiment mêlé d'excitation, de peur, de culpabilité et de tristesse. Elle resta appuyée un moment en essayant de calmer sa respiration.

Il fallait faire vite si elle ne voulait pas se faire surprendre ici. Certes tout l'hôtel était en plein travail jusque tard ce soir, mais elle ignorait les heures de pauses et elle n'était pas à l'abri d'une indisposition de l'autre femme de chambre qui vivait ici. Elle aurait pu avoir besoin de s'étendre un peu.

La chambre était petite et peu meublée. Un petit poêle rond éteint trônait au milieu de la pièce, séparant les deux lits qui formaient avec les autres meubles une disposition parfaitement

symétrique. Deux commodes, deux chaises, deux tables et deux armoires.

L'un des lits était parfaitement fait, tiré au cordeau, mais sur sa commode traînait une cuvette remplie d'eau avec de la lingerie sale y marinant. À part ce détail, ce coin-là était bien entretenu. Une corbeille remplie de colifichets, quelques dragées pour le mal de gorge et une croix suspendue au mur avec un rameau sec datant de la dernière fête de Pâques.

Lola se fit la réflexion que la bonne tenue de la chambrée devait être de rigueur et souvent inspectée.

Une photographie sur l'autre commode attira le regard de Lola qui s'en approcha. Elle reconnut un portrait de la famille de Clara le jour de sa communion. Le père, encore vivant, se tenait au milieu, entouré de sa femme et de ses enfants.

C'était donc là, le côté de Clara. Là où elle avait dormi ses dernières nuits. Où elle avait rêvé, souri ou pleuré le soir. Lola passa un regard sur tous les objets qui composaient l'intimité de son amie. À côté de la cuvette vide et de la photo étaient bien rangés une chandelle dans sa soucoupe, la lampe à pétrole, plusieurs flacons dont elle renifla le contenu.

Même sans le portrait de famille, elle aurait reconnu son espace, car il y avait une dizaine de livres rangés ou entassés sur sa commode. Elle sourit tristement en découvrant parmi eux *Les Contes de la bécasse* de Maupassant.

En le feuilletant, une carte postale s'en échappa et glissa à terre. Lola la saisit. Elle représentait un paysage. Au dos, la légende indiquait : Le Rubli, canton de Vaud, Suisse. Personne n'avait rien écrit sur cette carte. Lola la fourra rapidement dans sa petite besace contenant la chopine vide et les deux verres en étain de son pique-nique.

Sur le mur, Clara avait accroché une collection d'éventails. Ils étaient ravissants, de couleurs vives, japonisants, en soie et nacre.

— Au-dessus de tes moyens, ma chérie... murmura Lola. Et je ne pense pas qu'Amédée non plus ait pu te faire ce genre de cadeau.

Elle en subtilisa un, mais il lui glissa des mains et roula sous le lit. Elle se pencha pour le ramasser. Dans sa position accroupie, elle remarqua un mouchoir roulé près du pot de chambre. Elle le ramassa et vit une croûte jaunâtre sur le tissu. Elle l'emporta aussi.

Elle fouilla rapidement partout dans la pièce, dans tous les tiroirs. Tout au fond du dernier, côté voisine de chambre, elle trouva une bouteille d'absinthe Édouard Pernod Lunel, enfouie entre deux chemises.

— Donc c'est la Audoin qui picole...

Soudain, des pas nerveux, claquant sur le carrelage et arrivant du

bout du couloir, se firent entendre. Quand une femme de chambre en tenue suivie de M^{me} Davies poussèrent la porte, elles trouvèrent Lola tranquillement en train d'entasser dans une mallette en osier les quelques effets de Clara.

Elles sursautèrent.

— Mais... Mais... Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? demanda celle qui devait être Audoin, la deuxième femme de chambre.

— C'est la jeune femme qui a trouvé Clara dans le jardin, dit M^{me} Davies avec son accent prononcé. Oui, que faites-vous ici, mademoiselle... euh... Lola ?

Elle n'avait donc rien perdu de l'échange qui avait eu lieu entre Lola et les autres, cette fameuse nuit, puisqu'elle avait noté le désormais nom de guerre de Lola.

— La mère de Clara m'a demandé de lui rapporter ses affaires, dit-elle sans se démonter.

— Votre façon est tout de même assez cavalière. Vous auriez dû m'en aviser. Il est interdit d'entrer ici sans que j'en sois informée. Même pour ceux qui y vivent, alors vous imaginez pour les étrangers au service !

— Pourtant tout est ouvert.

— Nous n'avons jamais eu besoin jusqu'à présent de fermer à clé les chambres. Il n'y a rien à voler ici !

— Votre comportement est choquant, mademoiselle, dit la femme de chambre. Vous êtes ici chez moi.

— Vous êtes ?

— Palmyre Audoin. Je partageais la chambre de la pauvre Clara. La voix douce de Palmyre Audoin calma instantanément Lola.

— D'accord, je vous prie de m'excuser, là, vous êtes contente ?

Elle s'assit sur le lit de Clara :

— Je suis perturbée, Clara était ma meilleure amie et je n'ai pas réfléchi. Me permettez-vous d'emporter ses affaires ?

— Je vous laisse les emballer mais vous reviendrez avec un message écrit de sa mère.

— Elle ne sait pas écrire.

— Alors revenez avec elle.

— Elle ne sort jamais du Suquet. Elle dit qu'il faut s'habiller pour aller jusqu'à la Croisette. J'écirai pour elle et elle signera, ça vous irait comme ça ?

— Du moment que j'ai un document qui décharge ma responsabilité.

— La police est déjà venue, j'imagine ?

— La police ? Ici ? Mais non, que viendrait-elle faire ? Vous savez bien que Clara a été trouvée dans le jardin.

Oui mais elle y a été traînée. Ce qui veut dire qu'elle était peut-être

morte ici, déjà, pensa Lola sans rien dire.

Elle se retourna brusquement vers Palmyre :

— Vous étiez où, samedi soir ?

— C'était mon jour de congé. *Èri fins ma familia, au Cannet*¹⁰.

— Vous avez combien de jours de congé ?

— Un par mois, pourquoi ? Ces jours-là, je pars le soir, vers sept heures. Le frère vient me chercher en charrette. Je dors chez les parents et il me ramène le lendemain soir très tard.

— Vos questions sont indiscrètes, dit M^{me} Davies. Que cherchez-vous ?

— Je peux bien vous le dire, je ne crois pas à la thèse de l'accident. Je pense que la mort de Clara a été provoquée par quelqu'un et je veux trouver qui et pourquoi.

Les deux femmes la regardèrent avec stupeur.

— Pouvez-vous me dire ce que vous savez de Clara ? De sa vie, ces temps derniers ? Cela m'aidera peut-être ?

Palmyre brûlait d'envie de parler mais elle regardait M^{me} Davies avec crainte. Ce fut celle-ci qui rompit le silence :

— Je connaissais peu Clara. C'était sa première saison avec nous, contrairement à Palmyre, par exemple, qui travaille ici depuis trois ans. C'était une fille secrète, difficile à cerner. Elle se mêlait peu à ses camarades. Elle avait un côté un peu prétentieux, ou peut-être était-elle simplement timide ?

Lola savait de quoi il retournait. Elle connaissait si bien sa Clara. De tout temps les autres l'avaient trouvée un peu pimbêche, mais c'était dû à son intelligence supérieure. Elle était comme paralysée en face de ses camarades, car elle ne savait jamais de quoi parler avec elles. Elle ne s'intéressait qu'aux livres.

Les colifichets, les magasins, les rubans, les garçons, rien de tout cela ne la captivait. Et les autres ne pouvaient pas discuter avec elle des personnages des romans qu'elle dévorait. D'où cette distance dans la vie de tous les jours, avec le réel, avec les autres. Et tout le monde la traitait de poseuse.

— Au début de la saison, je trouvais qu'elle avait un caractère égal, elle était plutôt souriante, en tout cas il n'y avait rien à redire à sa façon d'être, malgré sa froideur et puis elle est devenue comme prise de folie. Elle s'est mise à chanter sans cesse, elle était très gaie, nous ne la reconnaissons pas. Mais elle ne partageait toujours rien avec nous.

— C'était à quelle période ?

— Vers les fêtes de Noël, il me semble.

— Vous aviez remarqué aussi ? demanda Lola à Palmyre.

— Tout le monde a pu le constater, vous savez. Un soir, nous avons échangé des confidences. Ce que nous attendions du destin. Elle

m'a dit que son ambition était de passer sa vie dans une balancelle, à lire des romans. Mon espoir était de me marier avec mon cousin Paul, qui est commis, mais il me faut une dot. C'est pourquoi j'économise ce que je gagne.

Lola coupa court aux secrets de Palmyre Audoin :

— Et Clara ? Comment comptait-elle atteindre son idéal ?

— C'est ce que je lui ai demandé. C'était une chimère ! Mais elle insistait, se fâchait. Elle m'a dit qu'elle ne serait pas toujours femme de chambre. *Que lei vòts si podién realisar*¹¹. Que dans son cas, c'était en bonne voie, son avenir était assuré et elle allait pouvoir vivre son rêve.

Après un silence elle ajouta :

— C'était à la période des fêtes de Noël.

— Vous connaissez bien Amédée, le concierge ?

— On le connaît tous !

— C'est un garçon jaloux ? Violent peut-être ?

— Il est joueur... euh... Violent ? Je ne sais pas... Pourquoi cette question ?

— Non, non... Pour rien...

La porte s'ouvrit brusquement et Maurel surgit, courroucé.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Madame Davies ! Je vous ai demandé de débarrasser le coin de mademoiselle Campo pour la nouvelle femme de chambre, j'espère que vous n'allez pas y passer la journée !

Il se tourna vers Lola, et lui jeta, furieux :

— Que fais-tu là, toi ?

— Je suis venue chercher les affaires de Clara, ça devrait vous convenir ? Puisque vous voulez déjà libérer son lit.

— Alors fais vite ! Mais vous parliez de quoi, toutes les trois, avec vos airs de conspiratrices ? J'espère que tu n'es pas venue tirer les vers du nez de mes employées, Filo... Euh... Lola ! Hein ? Clara est morte, tu la connaissais, je comprends ton chagrin mais il n'y a rien à tirer de ce côté. C'est un accident, ce sont des choses malheureuses qui arrivent tous les jours. Tu n'as pas à venir fouiner par ici, compris ?

— Je ne fouine pas, je rends service à madame Campo, c'est tout !

— Mais qu'est-ce que tu cherches, à la fin ? Tu veux tous nous mettre sur la paille ? Tu as de la chance que Valantin ne t'ait pas embarquée l'autre jour !

Il se tourna vers Palmyre.

— Elle t'a demandé quoi sur Campo, hein ? Qu'est-ce qu'elle veut savoir ?

Audoin tremblait de peur sous les cris du directeur. Elle se ratatinait à vue d'œil.

— Elle m’a demandé où j’étais samedi soir et ce que je savais sur Clara.

— Et moi, tu ne me demandes pas ce que je sais sur Clara ?

Lola secoua la tête négativement. *Je ne veux surtout pas savoir ce que tu penses de Clara*, se dit-elle en se bouchant les oreilles mentalement pour se protéger des propos qui allaient sortir de la bouche de Maurel.

— Eh bien je vais te le dire. Clara, c’était une fille facile, voilà tu es contente ? Comme toutes les filles du Suquet ! C’était ton amie ? Eh bien vous faisiez une bonne paire !

Et il repartit, fier de sa sortie, en ricanant. L’humeur de Lola avait été bien écorchée par les propos de Maurel.

Elle rentra d’un pas moins léger, se demandant si elle aurait la force aujourd’hui de fabriquer quelques savons et crèmes et d’aller négocier un échange commercial avec l’établissement de bains. Sur le chemin du retour, en passant comme d’habitude par la passerelle au-dessus de la gare, elle surprit une scène qui l’étonna.

Alors qu’elle s’était arrêtée afin d’observer les arrivées des Hivernants par le train, elle aperçut Maupassant sur le quai. Elle voulut lui faire un signe de la main quand elle remarqua qu’il avait un comportement insolite. Habituellement lorsqu’il était en public, il allait vers les autres, se montrait beaucoup, paraissait. Cette fois, il se tenait en retrait dans un renforcement derrière les porteurs bien rangés qui attendaient le coup de feu. Comme s’il désirait se cacher.

Lorsque les passagers jaillirent des compartiments, Maupassant s’agita, regarda les personnes qui descendaient du train, puis envoya trois porteurs vers un groupe, tout en sortant lui-même de la gare sans attendre. Lola, intéressée par ce manège étrange, suivit la scène avec plus d’attention en se demandant qui les porteurs allaient aider.

Ils abordèrent une femme dont le tailleur gris perle, le châle ample, la tournure discrète, très chic, distinguée, peinait à masquer une grossesse avancée. Elle était suivie d’une domestique qui portait un bébé dans les bras. Elle précéda les hommes qui se saisissaient des malles et divers bagages.

Les deux femmes et l’enfant grimpèrent dans un fiacre fermé qui attendait sur la place devant la gare. Quand les porteurs eurent fini de sangler le paquetage, une partie dans le coffre et une autre sur le toit de l’attelage, la tête de Maupassant apparut. Il les paya et donna un ordre au cocher qui s’éloigna vers la rue d’Antibes, les chevaux au pas.

Qu’est-ce que c’est que cette histoire de bébé ? se demanda Lola. Il ne nous cacherait pas un ménage secret, tout de même ? Une seconde vie ? Pourquoi cacher un second ménage puisqu’il n’en a pas un premier ? Il est célibataire ! Il est peut-être marié et nul ne le sait ? Veut-il préserver son image de libertin ? Craint-il la réaction de sa mère ?

Mais très vite, ce nouveau mystère s'effaça devant celui de la mort de Clara et elle continua sa route sans énergie.

Elle se sentait fiévreuse, fatiguée.

10 En provençal : « J'étais dans ma famille, au Cannet. »

11 Traduit du provençal : « Que les vœux pouvaient se réaliser. »

19 – UNE RÉCLAME PROMETTEUSE

Je la vis arriver. Je descendis à sa rencontre et me saisis de sa pochette pour l'alléger un peu.

Elle sourit en me voyant et ce simple accueil me réchauffa.

— Alors, comment s'est déroulée votre rencontre avec votre amie Antoinette ?

— Vous êtes toujours là, vous ?

Je fis mine de prendre ombrage de sa question.

— Vous savez bien que...

— Oui, allez, je plaisante ! Je croyais que les Anglais appréciaient l'ironie... Je vais tout vous raconter, car je suis également allée voir la chambre de Clara. J'en ai rapporté quelques souvenirs...

Malgré sa fatigue, elle s'anima au fur et à mesure de son récit. J'eus droit à toute sa conversation avec Antoinette la parfumeuse, la petite blanchisseuse Thérésine, la femme de chambre Palmyre Audoin et M^{me} Davies.

— Cet abruti de Maurel ! s'emporta-t-elle. Il ne voit pas plus loin que le bout de son nez ! Quel égoïste ! La pauvre Palmyre, elle tremblait devant lui. Il ne lui parlait qu'en aboyant. Et il s'est permis de suggérer que Clara était une *poule* ! Elle ! À croire qu'il avait essayé de se placer et qu'elle l'avait rejeté ! Ce qui ne m'étonnerait pas, elle était difficile ma Clara et elle avait bien raison ! Elle méritait un amoureux gentil et délicat. Ce Maurel ! Quel fat ! Il n'était pas comme ça, avant, ce bonhomme-là. Je me demande ce qui lui est arrivé ?

— Les responsabilités ? suggérai-je. Plus d'argent ? Ou alors il a des dettes ? Ou des irritations ? Ou sa femme le trompe ?

Elle pouffa.

— Il n'est pas marié !

Je suggérai :

— C'est peut-être lui qui... Cela expliquerait son désir d'étouffer l'affaire, de la bâcler.

— Décidément, je penche plutôt pour Amédée. Maurel, c'est un animal à sang froid. Rien ne l'intéresse à part sa carrière !

Dès que nous arrivâmes aux Pavots, elle s'installa dans la buanderie à côté de la cuisine pour nous donner un cours de

fabrication de savons. Il lui restait suffisamment d'essences pour en préparer une vingtaine. Elle n'en avait jamais façonné en aussi grande quantité, mais finalement ce travail nous amusa et lui rendit son énergie.

Je proposai :

— Il nous faudrait d'élégantes pochettes pour les présenter. Un écrin précieux permettrait de mettre en valeur l'objet et donc nous pourrions en augmenter le tarif.

— Mes mouchoirs en Calais ! J'en ai en quantité industrielle.

— Sont-ils brodés ?

— Non.

— Il faudrait les orner des initiales de votre marque. *L* et *D* entrelacés.

Rosalie sortit son nécessaire de couture et je m'attelai à la tâche. Lola et elles brodaient très mal, elles connaissaient mieux le raccommodage.

Je leur donnai une leçon et quelques recettes pour réussir les monogrammes. En une demi-heure nous avons décoré cinq mouchoirs de dentelle de ravissantes arabesques d'une pâle couleur rose orangé. À l'aide de rubans de même couleur, nous avons emballé les savonnettes odorantes dans ces aumônières vaporeuses.

Elle revêtit une robe printanière, enfila un chapeau fleuri, déposa les savons dans un panier qu'elle me tendit.

— Venez avec moi. Je vais vous présenter. Vous vous chargerez par la suite des transactions avec eux. Nous allons pour commencer les proposer aux établissements de bains de la rue Montaigne, car je les connais bien. S'ils sont conquis, vous irez ensuite en approcher d'autres.

La négociation tourna en déconfiture. Ils appréciaient l'offre mais la repoussèrent pour plus tard. Ils nous prirent seulement trois pains de savon. J'étais déçue, mais ce n'était pas le cas de Lola. Du moins en apparence. Mais je commençais à bien la connaître et je décelai dans sa voix une inquiétude sous son air faussement enjoué.

En quittant l'endroit, elle me prit familièrement par le bras.

— Ma grand-mère disait toujours : *Abbiamo bisogno di soldi viene ogni giorno. Anche se si tratta di pochi centesimi. Se il denaro non venire un giorno, è come si torna indietro !* Ce qu'on pourrait traduire par : « Il faut que l'argent rentre chaque jour, même si ce n'est que quelques centimes. Si l'argent ne rentre pas un jour, c'est que vous commencez à reculer ! » Je crois qu'ils ne veulent pas le montrer, mais ils sont séduits par notre produit ! Un savon doux comme une crème et qui sent aussi bon. Qui pourrait résister ? Vous allez voir, Miss Fletcher ! Nous allons faire un tabac !

— *Good Heavens*! Nous allons faire aussi du tabac ?

— C'est une expression, cela veut dire que nous allons avoir du succès. Vous savez d'où vient cette expression ? C'est très amusant, je la tiens de mon père qui était pêcheur avant de perdre sa jambe à la guerre. Enfin, il était aussi maçon. Euh, il faisait un peu de tout... Quand il y a des tempêtes en mer, les marins parlent de *coup de tabac*... Or le bruit du tonnerre qui gronde est le même que celui des applaudissements au théâtre. D'ailleurs on dit *tonnerre d'applaudissements*. D'où *faire un tabac*, qui veut dire « avoir du succès » ! C'est amusant, n'est-ce pas ?

En passant devant l'épicerie fine qui faisait le coin avec le boulevard de la Foncière, elle entra et avant que j'aie pu protester, elle avait acheté des brioches. Ce que nous venions de gagner avec les savons y passa.

Dans la montée, j'essayais de lui faire la leçon, de lui expliquer que ce n'était pas ainsi que nous arriverions à économiser de quoi payer Philémon. Elle frissonna, se rabroua, éclata d'un rire forcé.

À la maison, un coursier nous attendait. Il livrait les portraits de Lola. Des cartes postales avec le nom de Lola Deslys sous son image. Il y avait aussi un espace vide plus bas, pour écrire un petit mot.

Lola battit des mains, toute fatigue envolée. Il faut dire que l'ensemble était très attirant. L'expression était coquine, annonçant mille promesses gourmandes, le chignon semblait sur le point de se défaire, à l'abandon, la bouche souriait, légèrement moqueuse, le décolleté plongeant aimantait le regard.

Les lettres cursives, dorées et en relief, en diagonale vers le haut, soulignaient la fantaisie charmante. La réclame était prometteuse. De quoi compenser la déconvenue de la vente de nos savons.

Lola riait en étalant les cartes un peu partout, sur les tables, la cheminée, les fauteuils.

— Rosalie, viens voir ma bobine !

Tout le monde s'exclama que c'était très réussi, ce qui était vrai, mais le répéter sans cesse était peut-être excessif. Pourtant sa joie était contagieuse.

— Ces cartes vont nous apporter la fortune, vous allez voir ! Philémon Carré-Lamadon n'a qu'à bien se tenir !

La soirée se déroula ensuite dans la quiétude. Lola et moi nous appliquions à écrire au dos des cartes l'adresse du cabinet de lecture de Madame Alexandra afin que les personnes touchées par l'attrait du portrait puissent joindre éventuellement le modèle en chair et en os.

Puis tandis que Lola se retirait dans sa chambre, je pris le cahier Clara Campo et j'entrepris de noter ce que Lola avait découvert aujourd'hui. Sa conversation avec Palmyre Audoin, M^{me} Davies et Maurel. La description de la chambre.

Je glissai entre les pages la carte postale représentant un paysage

suisse, et dans le carton à chapeaux, l'éventail et le mouchoir sale.

Plus tard dans la soirée, vers dix heures, je croyais que Lola s'était couchée mais je la vis ressortir. Elle avait revêtu sa robe carmin, celle qu'elle portait en soirée.

Diadème, gants, chapeau de soie, sa tenue de travail était complète.

— Je vais au restaurant du théâtre. J'y retrouverai Maupassant à la sortie de la pièce, il a dit qu'il irait ce soir. Je veux lui parler de ma petite visite chez Palmyre Audoin. Et je vais voir si je peux m'imposer dans un souper en cabinet particulier. Le patron du restaurant me trouvera bien une table de clients huppés sachant que je les ferai consommer un peu plus. J'en retirerai peut-être une commission. Il faut que je renoue avec ces anciennes habitudes. J'espère y croiser Cortellazzo. Je lui parlerai plus explicitement de mon désir d'entrer dans ses chœurs quand il accueille un spectacle.

Non sans un étrange sentiment douloureux, je la soupçonnais de vouloir revoir Maupassant essentiellement pour le plaisir, parce qu'elle l'aimait bien. Mais après tout, en quoi cela me regardait-il ?

— Je ne veux pas vous laisser partir seule à pied. Je vous accompagne en voiture.

Elle accepta, mais elle insista pour que je ne l'attende pas et pour que je me couche dès mon retour, précisant qu'avec un peu de chance, elle ne rentrerait pas seule.

La première partie de son plan se déroula selon ses vœux, comme je l'appris plus tard.

20 – ÉCHAPPÉE DU SACRÉ-CŒUR

Elle rejoignit une table avec des amies et quelques bourgeois de la ville qui faisaient bombance. Il y avait parmi eux deux Hivernants de passage venus faire négoce avec les commerçants les plus riches de notre ville. Ils étaient aussi opposés dans leur allure que dans leur habillement. L'un d'eux portait des couleurs vives et des cravates de soie. Sa moustache était bien lissée, relevée avec panache et tout dans son comportement indiquait l'homme à femmes. L'autre était timide, effacé, habillé de drap sombre, il aurait pu être homme d'Église. Il regardait Lola par en dessous, dévoilant des yeux bleus candides et de longs cils.

Le directeur du théâtre s'approcha de leur table pour saluer les notabilités cannoises. Il adressa à Lola un vague salut indifférent.

Elle réussit tout de même à lui donner une de ses cartes, qu'il empocha distraitement avant de s'éloigner.

Quand les autres convives, curieux, voulurent voir le portrait, elle leur en donna un à chacun. Les messieurs la regardèrent avec un intérêt plus gaillard après cette distribution. Elle perçut dans la voix des femmes autour de la table une pointe de jalousie qui acheva de la persuader que ces cartes avaient été une très bonne idée.

Elle se leva afin de convaincre le garçon de café de laisser quelques exemplaires de son image au bout du comptoir.

Aucun des messieurs présents n'était libre ce soir et elle ne voulait pas prendre le risque d'être plus pressante, mais elle réussit à fixer un rendez-vous chez Madame Alexandra pour les jours à venir, dans l'après-midi, avec le garçon timide aux yeux bleus.

Quand elle entendit les applaudissements signalant la fin de la pièce qui se jouait dans la salle du théâtre, elle quitta sa table pour se promener parmi les spectateurs qui se répandaient dans le hall dans l'espoir de faire une rencontre intéressante.

C'était le moment le plus dangereux car il ne fallait pas que les forces de l'ordre la distinguent et la cataloguent. Donc elle se devait de faire son travail de séduction le plus discrètement possible. Ce qui était complètement paradoxal !

Elle s'ennuyait quand elle aperçut enfin Maupassant sortant de la

salle. Il parut enchanté de la revoir et quand il comprit qu'elle était seule, il proposa de la raccompagner à pied.

Il avait cependant l'air absent, soucieux.

Elle lui raconta sa visite chez la mère Campo et dans la chambre de Clara à l'hôtel.

— Honte à moi, j'ai un peu négligé mon devoir ! s'écria-t-il. Je me promets d'y remédier dès demain. J'irai traîner mes guêtres du côté de la clientèle de l'hôtel. Il faut que je sache à quel étage officiait Clara, quels étaient ses clients dans les jours qui ont précédé sa mort. Puis je m'intégrerai dans leur milieu pour poser quelques questions.

Tandis que Lola ouvrait le portillon et que Maupassant hésitait sur la conduite à tenir, entrer prendre un dernier verre de champagne ou continuer son chemin en coupant par la Foncière, un miaulement perça le silence de la nuit.

— C'est Sherry... *Sherry* !

Lola appelait le chat.

— Je vais le monter avec moi.

Mais elle avait beau crier son nom, lui qui accourait toujours habituellement à sa rencontre, il ne se montrait pas.

Lola s'enfonça dans la partie sombre derrière la maison et descendit quelques marches qui menaient aux caves.

Guidée par le son du ronronnement de plus en plus fort du chat, elle devina un tas plus opaque, comme un amoncellement d'habits et soudain les yeux de Sherry brillèrent, phosphorescents, dans l'obscurité.

Un sanglot retenu fusa alors, doublant les bruits émis par le chat.

— Diable, qu'est-ce... s'exclama Maupassant. Il n'y a pas que Sherry ici !

Lola se pencha pour essayer de mieux voir tandis que Maupassant s'acharnait sur ses petites allumettes. À la lueur vacillante éphémère, ils entrevirent le visage ravagé par les pleurs et par la terreur d'une enfant recroquevillée, tenant Sherry dans les bras. On comprit vite qu'il s'agissait d'une fille, principalement car elle était vêtue d'une sorte de robe en haillons et non d'un pantalon. Mais aussi parce qu'elle avait de longues nattes.

Quand elle se vit démasquée, elle tenta de s'enfuir en serrant toujours le chat contre son corps. Maupassant, plus rapide, parvint à attraper un morceau de vêtement et dans la lutte qui s'ensuivit, malgré quelques égratignures, il eut beau jeu de maîtriser la petite fille.

Le chat s'était délivré de son emprise et il observait la scène avec intérêt.

Maupassant la porta jusqu'en haut en la maintenant fermement. En entrant dans le salon, il prit soin de tourner le dos aux miroirs,

comme à son habitude. Au passage, Lola réveilla Rosalie qui m'appela par l'escalier.

Une fois que Rosalie eut allumé les appliques à gaz, en haut, Maupassant découvrit la saleté de l'enfant, qu'il avait déjà soupçonnée à son odeur, et il la déposa dans un fauteuil avec inquiétude.

— Quelle crasse ! Je crois qu'elle est pleine de puces et de poux ! dit-il.

— Pas plus que dans tous les taudis du Suquet, dit Lola, lucide.

— D'où que tu t'es sauvée ? demanda Rosalie, pratique.

Je suis intervenue, espérant la faire parler :

— Ta mère doit être inquiète ?

— On va la ramener chez elle, dit Maupassant, voulant me faire plaisir.

À ces mots, la fillette se jeta sur le sol en criant :

— *Non !*

Elle rampa derrière un canapé. Lola nous demanda d'attendre et chuchota quelque chose à Rosalie qui sortit de la pièce. Quelques minutes plus tard la cuisinière revint avec un reste d'agneau baignant dans une sauce au thym, dont le fumet réchauffé nous chatouilla agréablement les narines.

Lola prit l'assiette et elle s'accroupit. Elle réussit à attirer l'enfant vers elle en lui tendant une cuillère pleine de ragoût.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle doucement.

Tout en engouffrant de grandes bouchées, la petite la regarda et dit la bouche remplie :

— Anna.

— Comme c'est joli ! Je suis jalouse, j'aurais dû prendre Anna comme nom au lieu de Lola !

La petite sourit et continua à manger. Ses larmes s'étaient taries mais elle grelottait alors qu'il régnait dans le salon une douce température.

— Cette *pitchoune*, elle a la fièvre, dit Rosalie. Elle est sûrement malade. Il faut faire venir un docteur.

Elle lui toucha le front.

— Elle a la fièvre, c'est sûr.

Maupassant frissonna, inquiet. Il craignait les maladies, étant lui-même de santé fragile, comme sa mère...

— Phtisique ? demanda-t-il, inquiet.

— Je veux pas mourir, dit Anna. Pas comme Adèle.

— Qui c'est Adèle ?

— Ma meilleure amie. Elle est morte ce matin. Je veux pas mourir comme elle.

— Tu viens d'où ? demanda doucement Lola.

Alors elle la regarda dans les yeux et elle dit avec une expression

de reddition :

— Du Sacré-Cœur. Mais je veux pas y aller. Je veux plus retourner là-bas.

— C'est quoi le Sacré-Cœur, demanda Maupassant ? Une église ?

— Non, c'est l'orphelinat juste à côté, dis-je. Tu viens de l'orphelinat ?

— On va toutes mourir. C'est pour ça que je me suis sauvée. Je veux pas finir comme les autres.

— Comment ça les autres ? demanda Maupassant. Tu as dit que ton amie Adèle était morte. Ça fait une !

— Oui, elle, c'est ce matin, mais c'est pas la première. Jeanne, elle dit que l'orphelinat, il est maudit. Qu'on va toutes mourir.

Maupassant se tourna vers nous :

— Il faut que j'aille prévenir le docteur Buttura. Puisque maintenant nous le connaissons. Il habite sur ma route. Je vais lui dire de passer. Il viendra peut-être dans la nuit ou plus vraisemblablement demain matin. Ramenez-la à l'orphelinat.

Anna le regardait avec des yeux suppliants et Lola s'écria :

— Hors de question. Je la ramènerai pas à l'orphelinat maintenant. Elle passera la nuit chez moi et après la visite du docteur, nous aviserons.

— Elle peut pas dormir ici dans cet état, dit Rosalie. Elle va nous infester de vermines. Je vais chauffer de l'eau et installer la grande baignoire pour la laver.

Tandis que Maupassant nous quittait précipitamment, nous nous affairâmes dans la cuisine.

Sherry suivait tous nos faits et gestes. Il avait rempli sa mission : nous apprendre la présence d'une intruse sur notre territoire.

Rosalie brûla les oripeaux d'Anna dans le poêle pendant que je la savonnais énergiquement avec l'un des savons tout frais à la fleur d'oranger, que nous avions fabriqué l'après-midi même.

— Décidément, la vie est de tout repos chez vous, mademoiselle Lola ! dis-je en souriant.

Lola me fit un clin d'œil en passant les cheveux mousseux de l'enfant au peigne fin pour y attraper les poux.

L'opération de nettoyage complet dura plus d'une heure et pour terminer, nous la frictionnâmes avec de l'essence de lavandin, le plus sûr moyen de faire fuir les poux. Sherry se sauva aussi, d'ailleurs. Il n'aimait pas l'odeur trop forte.

Rosalie avait dressé un lit sommaire sur le canapé du salon à côté de la chambre de Lola. La petite s'était endormie. Rosalie lui enfila une des chemises de Lola avant de la glisser entre les draps.

21 – L'AUTOPSIE

Quand le docteur Buttura arriva le lendemain matin vers neuf heures, toute la maisonnée, à part Lola, était debout.

Rosalie avait cousu un large ourlet à un vieux jupon de Lola et elle avait attifé Anna comme elle avait pu avec sa chemise de nuit servant de corsage, le tout serré dans une ceinture improvisée à partir d'un châle. Mais la petite tenait à peine debout. Le bol de lait avec la tartine de beurre n'avaient pas suffi à la requinquer. Elle transpirait et grelottait en même temps.

À peine le petit-déjeuner avalé en bas dans la cuisine, Rosalie dut la porter pour la remettre au lit dans son canapé.

Quand la cloche tinta au portillon, Rosalie courut à la rencontre du médecin et je montai réveiller Lola en lui tendant son kimono rouge. Le docteur se pencha sur la fillette et l'ausculta longuement, l'air soucieux. Il écarta sa chemise pour coller son stéthoscope en caoutchouc sur sa poitrine, prit son pouls et donna quelques coups de marteau sur son genou.

Il avait l'air contrarié.

— Monsieur de Maupassant m'a dit que cette petite vient de l'orphelinat d'à côté. Est-ce vrai ?

— C'est ce qu'elle dit en tout cas, pourquoi ?

Buttura avait l'air vraiment chiffonné.

— Nous avons eu plusieurs cas de morts dans ce lieu cet hiver, mais je ne parviens pas à entrer pour y faire une inspection correcte. Le docteur Gimbert, chargé des épidémies, n'y arrive pas plus. Madame de Valton, la présidente de l'œuvre de bienfaisance, m'en interdit l'entrée.

— Comment ? Mais elle a le droit ?

— Oh, ce n'est pas une interdiction directe, mais elle trouve toujours une bonne raison pour que le rendez-vous n'aboutisse pas. C'est très étrange. Et inquiétant aussi.

— Mais vous n'avez pas fait d'autopsie pour voir de quoi sont mortes les enfants ?

Buttura eut l'air gêné.

— À vrai dire, personne n'a réclamé d'autopsie, ce sont des

orphelines. Il a été considéré que les morts étaient naturellement dues à des maladies banales. Des fièvres.

Je jetai un coup d'œil complice à Lola. Nous pensions la même chose : « comme pour Clara ».

Buttura surprit notre échange. Il se sentit pris en défaut et il protesta :

— Vous savez, si à Cannes on pratiquait une autopsie chaque fois qu'un cas de phtisie, de consommation, de typhus, d'apoplexie ou de dysenterie emportait la personne, il faudrait une armée entière de médecins ! Sans parler des maladies dites de déclin, de fatigue nerveuse ou d'épanchement de sang...

— Plusieurs cas... ai-je dit. Dans le même lieu...

Il réagit soudain, comme soulagé.

— Vous avez raison, cette fois je vais passer à l'attaque. Cette enfant va me permettre d'être plus insistant sans être discourtois. Il se trouve que je suis le médecin chargé par la préfecture de faire les inspections de rigueur dans ces établissements de bienfaisance qui reçoivent des subsides de différents organismes.

— Vous voulez dire que vous emmènerez Anna avec vous ? demanda Lola. Elle doit y retourner ?

— Oui, sa place est là-bas.

Lola s'écarta de nous et s'approcha de la fenêtre en nous tournant le dos. Je devinais qu'elle ne supportait pas cette idée, mais je la connaissais plus combative.

— Elles passent souvent devant ma maison en promenade, dit-elle sur un ton rêveur. Quelle tristesse de les voir dans leurs petites robes noires. Si maigres. Je ne supporte pas ces enfants dans cet univers carcéral. De quoi sont-elles coupables ?

Buttura la regarda avec compassion, mais son regard était vague. Ce n'était pas elle qu'il voyait, mais ces petites filles qu'il avait parfois visitées.

— Elles sont coupables de la peur qu'elles provoquent chez les notables, dit-il tristement. Du risque qu'elles représentent. Celui de finir à la rue, voleuses, indigentes, ou filles publiques. On les en emprisonne à l'avance.

— Je ne comprends pas pourquoi hier soir Anna était en haillons. Où était donc sa robe noire ?

— Vous avez dû la trouver dans sa chemise de nuit. La robe noire est réservée aux promenades en ville. À l'intérieur de l'orphelinat, elles ont une robe moins présentable. Mais si ses vêtements étaient dans un si mauvais état, cela veut dire que son tuteur, du moins, les personnes qui payent sa pension doivent avoir du retard dans leur paiement. Je me renseignerai.

— Et tous ces poux ? Ces puces ? Cette crasse ?

— C'est la raison pour laquelle il faut que je parvienne à entrer là-dedans, fulmina le docteur.

— Mais, lui demandai-je, et si nous la gardions quelque temps ici, le temps qu'elle se rétablisse ?

— Je crains que vous n'obteniez pas cette autorisation. Jamais on ne laissera une orpheline à la garde d'une femme qui vit de ses charmes. Hem... Excusez-moi, mademoiselle Lola. C'est malheureusement la vérité.

Mais Lola ne répondait plus. Elle ne nous écoutait plus. Je demandai à Buttura s'il désirait prendre un thé, ou un sherry, ce qu'il accepta avec joie. En savourant son verre, il déclara :

— De plus, pour qu'une orpheline soit remise à la vie civile avant ses vingt et un ans, cela coûte une petite fortune !

Lola se retourna pour demander sur un ton emporté :

— Comment cela ? Il faut payer quoi ?

— Eh bien vous savez que les religieuses l'élèvent jusqu'à l'âge de douze ans ? Lorsque son temps scolaire est fini, elle reste à l'orphelinat dont elle n'est libérée qu'à sa majorité.

— Mais elle fait quoi pendant neuf ans ?

— Elle travaille à façon pour différentes entreprises, afin de payer sa pension. Elle doit remettre entièrement son salaire à l'orphelinat.

Devant notre air choqué, il poursuivit :

— Je suis comme vous, cette coutume m'a toujours surpris, d'autant que sa pension est déjà payée dès son entrée et durant tout son temps, par un parrain ! Pas de parrain, pas d'orpheline ! Et pensez qu'elle ne reçoit pas forcément un pécule à sa sortie. Je comprends votre indignation !

— Voilà qui règle le problème, dis-je. Mademoiselle Lola est dans une impasse financière en ce moment.

— Si cela peut vous consoler, vous n'êtes pas la seule ! Lisez les *Échos de Cannes* ! Vous ne verrez que faillites judiciaires publiques annoncées. Avec souvent ventes aux enchères des biens.

— En effet, c'est toujours consolant de savoir qu'on n'est pas la seule dans la gadoue, dit Lola en souriant. Avez-vous des nouvelles de mon amie Clara ? Sauriez-vous si l'enquête de Valantin a avancé ?

— À ma connaissance, il n'y a pas d'enquête. En tout cas, pas d'enquête officielle.

Le docteur se pencha vers Lola, baissa la voix et se laissa aller à quelques confidences. Était-ce l'effet du sherry ou autre chose ? La présence d'Anna endormie, fiévreuse, mais propre et sans poux dans de jolis draps soyeux ? Notre indignation semblable à la sienne sur le traitement des orphelines ? Il se sentait en confiance.

Il nous dit sur un ton de complot, mais il s'adressait

particulièrement à Lola :

— J'ai pratiqué hier une autopsie sans en avoir reçu l'ordre. Je n'arrivais pas à dormir. J'ai trouvé des choses qui vont vous intéresser. Je peux vous le dire car je sais que vous êtes bonne et que vous l'aimiez. Vous en ferez peut-être meilleur usage que Valantin.

Lola lui fit un sourire encourageant.

— Son cœur était comme atrophié. Mais je n'en sais pas plus sur ce sujet. Elle avait bu un liquide qui a attaqué ses muqueuses. J'ai envoyé un extrait en analyse à Lyon au laboratoire de mon ami Lacassagne. Nous verrons quel en est le résultat.

— Est-ce que vous voulez dire qu'elle aurait été empoisonnée ?

— Non, je n'ai rien dit de tel. Et tout d'abord pourquoi « aurait été » ? Elle pourrait très bien s'être empoisonnée seule, non ? Je ne tire jamais de conclusions interprétatives. Je donne les faits, il appartient ensuite à la police de trouver la vérité.

Un lourd silence s'installa, troublé seulement par la respiration rauque et oppressée de la petite malade. Buttura fixait nerveusement son verre vide de sherry. Il ouvrait la bouche puis la refermait, comme s'il hésitait à ajouter quelque chose.

Il se jeta soudain à l'eau :

— Ce n'est pas tout... Euh... Elle était dans un état... euh... intéressant...

— Comment ? Clara ? Non ! Pas possible ! déclara catégoriquement Lola.

— Et pourtant ! La grossesse était suffisamment avancée pour qu'il n'y ait aucun doute.

Je posai ma main sur le bras de Lola. Elle était bouleversée. Elle me repoussa, s'éloigna de quelques pas nerveusement. Je l'entendis murmurer :

— C'était donc cela ! Elle était enceinte et... je ne lui ai pas répondu...

Elle se tordit les mains, essuya sauvagement les larmes qui jaillissaient de ses yeux, revint vers le docteur :

— Vous pensez qu'elle s'est...

Le docteur et moi n'osions rompre le silence qui s'éternisait. Elle reprit soudain en reniflant :

— Mais pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ? Et si elle...

— Tout est possible à ce stade, dit le docteur. Vous avez raison, j'y ai pensé tout de suite, mais comme je vous l'ai dit, je m'interdis d'interpréter. Enceinte, elle l'était et il semble qu'elle présentait tous les signes d'une intoxication cardiaque, ce qui peut provenir d'une ingestion d'un poison de la famille de la digitale ou qui lui ressemble, c'est tout ce que je peux dire pour l'instant.

— Elle aurait voulu mettre fin à ses jours ? dis-je. Comme c'est

triste. Une fille si jolie, si jeune !

— Peut-être a-t-elle voulu faire passer l'enfant avec une tisane abortive qu'elle aurait mal dosée...

— Je vous laisse tirer les conclusions... Il n'y a rien à juger à sa situation. Nous ignorons les circonstances. Je suis... désolé...

— Je comprends son masque de souffrance, dit Lola d'une voix atone. L'agonie a dû être douloureuse...

Le docteur posa son verre de sherry sur le rebord de la cheminée, à côté du flacon et s'absorba dans un silence pensif.

— Vont-ils bientôt rendre le corps à la famille ?

— Justement, je voulais vous en parler. J'ai demandé qu'on utilise les méthodes de la morgue de Lyon, en plus des formules chimiques de conservation injectées. Un lit de glace renouvelé chaque fois qu'il est nécessaire. Valantin me presse pour que je signe le permis d'inhumation, mais je préfère attendre le retour des analyses, et ça peut prendre un certain temps. Il se trouve que Lacassagne est un ami très cher et qu'il m'a fait visiter son institut médico-légal l'an dernier. Nous ne pourrions l'égaliser en installations modernes, mais grâce à mes notes, j'ai tenté un système qui conviendra provisoirement. Vous préviendrez madame Campo que sa fille est encore chez nous.

Lola acquiesça puis sans transition, elle le prit à partie :

— Docteur, comme vous le voyez, la petite n'est pas en état de se déplacer. J'ai compris que je n'obtiendrai pas sa garde et d'ailleurs, je me vois mal avec un gosse dans les pieds ! De plus, comme l'a souligné mon amie, Miss Fletcher, je n'ai pas les moyens en ce moment de la racheter aux religieuses, à moins d'un généreux donateur. Mais il est pourtant vrai que je n'ai pas le cœur à la renvoyer là-bas avec sa fièvre. Que me conseillez-vous pour au moins parvenir à garder la petite quelque temps, afin de la soigner ? Nous aviserons à sa guérison pour la suite. Les choses auront peut-être été résolues à l'orphelinat d'ici là ?

— Mademoiselle, il faut parfois faire preuve de finesse quand on veut influencer les événements dans le bon sens.

— Vous voulez dire qu'il faut mentir ? Dites-nous ce que nous devons dire, vous êtes plus au fait que moi de ces nuances.

Il se tourna vers moi.

— Madame, vous m'accompagnerez à l'entrée de l'orphelinat. Si mademoiselle Lola vient, son comportement trahira – excusez-moi mademoiselle – son origine. Vous par contre, il émane de vous une assurance due à votre éducation. Est-ce que je me trompe ?

Je rougis et je baissai la tête. Chaque fois que mon « éducation » comme il avait dit, me trahissait, cela soulignait également ma déchéance sociale. Je hochai la tête.

— Voilà ma stratégie. Je vais présenter et recommander Miss

Fletcher. Vous expliquerez que vous avez le désir de faire soigner l'enfant car elle a sauvé votre chat. Ce sera parfaitement vraisemblable pour une Anglaise ! Les sœurs monnayeront le départ de l'enfant, vous leur demanderez de vous établir une estimation mensuelle, en précisant que vous la prenez à l'essai pour la former comme femme de chambre et que vous ne savez pas combien de temps cela durera.

— Docteur, vous avez du cœur, lui dit Lola en lui serrant les mains. Commençons comme ça, nous verrons bien la suite des événements. Et puis une fois remise, l'enfant pourra affronter la vie à l'orphelinat. Elle sera plus forte.

— Ne me remerciez pas, cet événement va me permettre de forcer la porte de l'orphelinat gardée par ce cerbère, madame de Valton ! D'abord, parce que grâce à la fugue de la petite...

— Elle s'appelle Anna.

— ... d'Anna. Anna ? Ce prénom me dit quelque chose. Remarquez, c'est un prénom assez courant. En tout cas, l'incident ne peut plus être tenu dans la confidence intra-muros. Ensuite parce que la présence d'une tierce personne, Miss Fletcher, les obligera à changer de comportement.

— Vous êtes optimiste ?

— Non. Simplement cette fois, je suis décidé. Et je n'hésiterai pas à mentionner la police. Je suis sûre qu'elles me laisseront inspecter les lieux. Cette comédie a assez duré, nous finirons par attirer l'attention du monde entier si d'autres enfants viennent à mourir ! Comédie ? C'est tragédie que je dois dire !

Notre visite à l'orphelinat se déroula comme l'avait imaginé le docteur. Il demanda à voir la mère supérieure et exposa la raison de sa venue en parlant d'Anna. L'inspection sanitaire commença alors et on me laissa le suivre un moment.

Après avoir traversé les zones à risques, infirmerie et officines au sous-sol, juste à côté de la cuisine et de la fosse d'aisances, le docteur commença à manifester des signes de courroux.

Il demanda à se rendre au bureau de la religieuse pour commencer à noter. Avant d'entreprendre ce travail, il exigea qu'on m'établisse un contrat pour que je puisse garder l'orpheline chez moi en attendant une amélioration des locaux.

— Mais, nous ne pouvons pas laisser ainsi... C'est contraire à...

— Si chaque orpheline pouvait être ainsi prise par des âmes charitables, nous éviterions des pertes à l'avenir, dit-il. Vous n'êtes plus en position, pour le moment, de refuser. Les travaux sont urgents.

— Des travaux ? Mais... Nous ne pouvons pas nous permettre des frais inconsidérés...

— Il faudra lever des fonds. Les dames patronnesses sont là pour cela, non ? J'en toucherai deux mots à la duchesse de Vallombrosa et

à la comtesse de Caserte.

La mère supérieure rougit violemment.

— C'est que...

Les sœurs me firent signer des documents divers, et me donnèrent le dossier complet de la fillette, fille de Janette et Pierre Martin, paysans. Les feuillets comprenaient des bribes de son histoire et une feuille de comptes établissant la compensation à verser si je voulais la garder pour un temps avec moi. En jetant un regard rapide, je remarquai que le vrai prénom d'Anna était Anahita. Cela arrive souvent qu'un prénom trop spécial soit changé au profit d'une sonorité plus familière.

Et je dois dire qu'*Anahita* me paraissait très étrange. Je n'avais jamais entendu un tel prénom. Peut-être était-ce d'origine italienne ? Espagnole ? Gitane ? Il me semblait étonnant pourtant que des fermiers cannois aient donné ce prénom exotique à leur fille. Je résolus ce petit mystère en me disant qu'il devait s'agir d'un prénom provençal.

Tandis que je repartais, le brave docteur Buttura entamait une discussion pénible pour comprendre d'où venaient ces réticences qu'il sentait chez son interlocutrice.

Sur le chemin du retour vers Les Pavots, je m'arrêtai pour fumer un petit cigare en admirant la vue sur les champs environnants, le parc Lycklama et le luxueux hôtel Central.

Quand je revins à la maison, cela sentait une odeur de lavandin dans tout l'étage supérieur. Rosalie avait aéré, nettoyé et désinfecté avec cette essence.

La petite était assise, un pâle sourire aux lèvres et elle suivait avec une attention particulière tous les gestes de Lola.

Celle-ci était habillée de pied en cap d'une éclatante robe de ville ajustée, en satin couleur lie-de-vin. Elle avait teinté ses lèvres en rouge sang et achevait de se préparer en épinglant dans son chignon le chapeau assorti paré de roses de soie pourpre.

— Vous sortez ?

— Oui. Un coursier m'a apporté un pli de la part de mon amie qui tient le cabinet de lecture, me dit-elle sur un ton de secret en me faisant un clin d'œil et en désignant Anna.

— Je vous conduis en voiture, dis-je.

— Parfait, cela m'évitera la poussière. Au lieu de m'attendre pendant que j'irai à mes affaires, prenez donc dans notre caissette un peu de ce qui nous reste pour acheter une tenue décente à la *pitchounette*. Elle ne peut pas rester attifée comme ça !

À l'aide d'un mètre à ruban, je pris les mesures de l'enfant. Hauteur du cou aux chevilles, longueur du pied et des bras, tour de taille.

Puis je sortis préparer la voiture.

Tandis que j'attalais, je l'entendis rire avec le chat. Elle s'était levée et elle nous guettait depuis la fenêtre tandis que notre landau dévalait la pente et que Lola lui faisait de grands gestes d'adieu joyeux.

Je n'avais posé aucune question indiscrete à Lola sur son rendez-vous chez Madame Alexandra, mais je savais qu'il s'agissait d'une rencontre galante.

Lola me demanda de faire d'abord un grand tour par le quai Saint-Pierre et la Marine avant de la déposer devant la maison de rendez-vous.

Pendant qu'elle exerçait ses talents, je me rendis chez Hélène confection, rue de la Foux, pour y faire des emplettes pour Anna.

Comme on approchait de la fin de la saison, les tarifs étaient remisés et j'obtins deux robes pour le prix d'une. Je fis aussi l'acquisition d'une cape de laine, trois jupons, deux chemises de nuit, plusieurs calicots, des bas et une paire de bottines plates de marche, en gros cuir, un peu comme celles que j'affectionnais.

Les robes étaient d'une teinte unie violette presque noire. La cape était bleu nuit. Le tout à la fois sobre et de bon goût. Rien qui puisse choquer les religieuses quand elle retournerait à l'orphelinat.

Pendant que je manœuvrais la voiture au croisement de la rue Notre-Dame et de la rue Bossu, Lola m'attendait devant la vitrine en faisant mine de s'intéresser aux livres exposés.

Elle monta à l'arrière de la voiture d'un pas vif, avec un grand sourire, et en secouant une bourse très pleine.

Je pus reconstituer sa rencontre, plus tard, quand tous les éléments furent enfin complètement réunis.

22 – UNE IMPRESSION DE DÉJÀ-VU

Une fois dans les lieux, elle avait été présentée à un certain Harold, Hivernant anglais de passage pour quelques jours, en visite chez des amis.

Elle se posa comme veuve, selon les conseils de la tenancière, ce qui sembla en effet le rassurer. Après avoir partagé un thé au salon, et quelques mots d'esprit laborieux à cause de la langue qu'ils ne partageaient pas, ils se dirigèrent vers une chambre charmante, meublée dans un style directoire. Des scènes de chasse à courre décoraient les murs chastes de toute gravure licencieuse.

Lola se garda bien de toute initiative et elle attendit qu'il s'approchât d'elle le premier. Ils s'allongèrent sur la courtepointe satinée, se caressant à travers leurs vêtements. Lola se donnait des airs de prude. En réalité, cela faisait quelque temps qu'elle n'avait eu qu'Eugène comme amant, sa gêne était donc réelle.

Estimant avoir suffisamment attendu, Harold se leva pour retirer sa chemise, son pantalon et son caleçon. Il n'était pas très bavard. Lola en profita elle aussi pour enlever sa robe et la poser sur le dossier d'une chaise afin de ne pas la froisser.

En jupons et corset, elle attendit, allongée et adossée aux nombreux oreillers. Il était plutôt musclé, avec un corps typiquement britannique. Sa peau était très blanche, quelques taches de rousseur parsemaient ses bras. Il avait des poils roux à l'aîne, mais aucun sur son torse. Une fois complètement nu, une ardeur sauvage se dessina sur son visage. Il revint vers elle d'une démarche de prédateur et commença à lui embrasser les seins.

Soudain, il releva ses jupons, arracha sa culotte qu'elle avait pourtant ouverte et plaqua sa main droite sur son pubis. Une séance à la fois malhabile et brutale de malaxage commença. Lola se sentit obligée d'émettre quelques gémissements en signe d'encouragement.

Ce fut comme un signal pour lui. Il se souleva pour se placer entre ses jambes et la pénétra maladroitement.

Quand Lola entendit une sorte de halètement plus puissant que ceux qui avaient précédé, elle lui donna la réplique par quelques plaintes, ce qui déclencha la fin brutale de leur ébat, dans un grand

soupir.

Lola se réjouit que ça ait duré si peu de temps. Il s'effondra sur elle. Elle l'embrassa dans le cou en lui murmurant :

— Chéri.

Mais il ne sembla pas apprécier. L'homme était un taiseux et il goûtait les partenaires qui lui ressemblaient. Elle ne bougeait pas, se disant que la moindre des politesses voulait que ce soit lui qui donne le signal du départ. Elle n'allait tout de même pas le presser.

Elle souhaitait qu'il garde une bonne impression d'elle, même s'il allait quitter la ville. Il avait certainement des amis à qui il pourrait confier sa bonne fortune. Depuis le moment où ils étaient entrés dans la chambre, la scène avait duré dix minutes au maximum.

Il se leva après un temps décent. S'habilla tandis qu'elle restait à se prélasser. Avant de partir il la remercia, ce qui lui sembla incongru. Lola eut donc le temps de faire une toilette complète et de se rhabiller avant de quitter la chambre.

Dans un dernier regard sur le lit qui avait abrité cet échange peu glorieux, elle remarqua soudain un éclat brillant dans les plis des draps, près des oreillers froissés – mais ce détail précis, elle ne me le révéla que bien plus tard.

Elle écarta les tissus et saisit entre ses doigts une boucle d'oreille étonnante. De facture ancienne, c'était une sorte de pendant en or serti de pierres qui se terminait par un énorme diamant. Elle mordit le métal précieux qui résista à ses dents saines. Elle frotta le diamant contre la fenêtre qui se fendit sous la pression. Le bijou était de toute évidence de grande valeur. Elle ressentait comme une intuition. Une impression de déjà-vu. Elle était presque sûre d'avoir déjà été en présence de cette boucle d'oreille.

Comme elle n'arrivait pas à organiser ses souvenirs, machinalement, elle fourra le joyau dans sa pochette. Elle ne risquait pas de le rendre à Madame Alexandra. Elle se disait qu'elle ne pourrait pas le monnayer sans attirer l'attention sur elle et peut-être même se faire accuser de vol. Que faisait un bijou de cette valeur dans un endroit pareil ?

Songeuse, elle quitta la chambre en décidant de garder l'épisode du bijou par-devers elle. Elle se disait que pour une mise en jambes, cette séance n'avait pas été trop éprouvante. Le tout avait duré moins d'une heure.

Quand elle me rejoignit, elle avait tout effacé de sa mémoire. Sauf la boucle d'oreille.

23 – CHERCHER LA FEMME ?

Alors que je rangeai le landau devant le portillon, Philémon Carré-Lamadon sortait à pied de l'hôtel Central en faisant tournoyer sa canne avec allant.

Son visage déjà plutôt réjoui s'éclaira quand il vit Lola descendre de la voiture. Il s'approcha d'elle et fit sa révérence avec un sourire fat. Elle s'arrêta pour lui parler tandis que je montai au premier étage, et que je me précipitai à la fenêtre pour les épier.

— Lola ! Je suis venu souvent ces jours-ci mais vous avez la bougeotte décidément. Impossible de vous trouver chez vous... En vous voyant encore absente tout à l'heure j'en ai profité pour aller faire un billard dans les salons de l'hôtel Central avec mon ami le duc de Luynes qui y séjourne encore pour quelques jours. Savez-vous que Galles lui-même y est en ce moment incognito ?

— Non, je l'ignorais ! répondit Lola sur un ton innocent. Vous me faites rire ! Maupassant se moque ouvertement des personnes qui disent Galles pour faire comme s'ils étaient de ses familiers.

Mais le sarcasme n'atteignit pas Philémon. Il semblait que tout glissait sur lui. Cet homme était comme une anguille.

— Maupassant est un de vos familiers ? demanda-t-il sur le même ton mondain. Quel gaillard cet homme-là ! Méfiez-vous de lui !

— Pourquoi tenez-vous tant à me voir ? roucoula Lola.

— Vous le savez, voyons, ma toute belle... J'attends votre réponse.

— Mais je vous l'ai déjà donnée !

— Alors, disons que je ne désespère pas de vous voir changer d'avis !

L'attitude de Lola m'agaça soudain. À quoi jouait-elle ? Je croyais qu'elle avait décidé de refuser toutes ses offres et que nous devions trouver un moyen de payer le loyer ?

J'étais irritée contre elle en la voyant flirter. Je trouvais son jeu dangereux. Elle se surestimait.

J'étais surtout furieuse contre moi à cause de cette pointe de jalousie que je ne parvenais pas à maîtriser. Je n'avais aucun droit sur elle, ni sur ses choix de *chérubins*, comme elle disait. Après tout, elle

sortait d'un rendez-vous galant ! Est-ce que j'étais comme une autruche, ce que je ne voyais pas ne pouvait m'atteindre ?

Je me trouvais indiscreète, je désirais rentrer, mais j'étais irrésistiblement attirée vers le balcon.

Le jeu maniéré de Lola en face de la posture pressante de Philémon m'exaspérait. Celui-ci se comportait en propriétaire. Sûr de son fait. Sûr de la fin de la partie. Sûr de son bon droit.

— Ne me dites pas que mon offre n'est pas tentante. À la différence d'Eugène, je vous sortirai beaucoup et je vous montrerai. Vous aurez la jouissance de ma maison et de la voiture toute l'année, alors que je quitte Cannes l'été ! Je couvrirai tous vos frais !

— Vous êtes très généreux, Phil, c'est vrai, mais mon cœur est brisé. Je ne peux pas m'en remettre aussi vite. J'essaie, je vous assure, mais je n'y arrive pas !

— Que diable ! Vous me connaissez, ma chère, je suis opiniâtre ! Cependant toute patience a ses limites !

Il la suivit dans le jardin et après avoir jeté un coup d'œil alentour, il la coinça contre un tronc d'arbre. Mon cœur battait, mais je n'osais intervenir. Je voyais mal l'expression de Lola, mais il me sembla qu'elle avait l'air surprise. Il avait durci le ton.

— Allons, cessez de minauder. Vous savez bien que vous n'avez pas le choix !

— Mais vous n'êtes pas un butor, n'est-ce pas, Phil ? Vous l'avez dit vous-même !

— Je vous pensais plus pragmatique, Lola ! Vous me décevez beaucoup, dit-il avec un sourire grinçant. Vous êtes au bout du rouleau. Cessez donc vos caprices !

Lola essayait de se dégager tout en faisant mine de prendre son attitude pour une farce.

— Vous n'êtes pas drôle, Phil. Lâchez-moi, voyons.

— Je crois que le temps est venu pour un petit acompte, qu'en pensez-vous ?

Il retroussa ses jupes en la plaquant de tout son corps.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Je suis entrée dans la pièce comme un insecte affolé, j'ai saisi une cuvette en porcelaine fine sans même bien comprendre ce que je faisais. Je me suis penchée au balcon, j'ai balancé la bassine vers lui en fermant les yeux, et quand le fracas de la céramique brisée a retenti, je me suis précipitée à l'intérieur pour qu'on ne me voie pas.

Il poussa une exclamation furieuse :

— Fichtre Dieu ! Qu'est-ce que...

Un bruit de pas, le portillon qui claque.

Je risquai un regard rapide. Il descendait à grands pas rageurs la pente vers la gare en se tenant le front.

Lola monta d'un pas lent et en arrivant, elle s'assit lourdement sur son canapé préféré pour enlever ses gants et son chapeau qu'elle garda machinalement sur ses genoux.

Ce manque d'entrain trahissait son anxiété. Je l'observais discrètement assise à ma table de travail, faisant mine d'écrire, la main tremblotante. Sherry sauta sur ses genoux en ronronnant. Elle le caressa distraitement. Je pouvais lire en elle comme dans un livre ouvert. Elle doutait terriblement. Je lui ai demandé si tout allait bien.

— Pas vraiment, Miss Fletcher ! Je me sens idiote, si vous saviez ! Tous ces efforts pour récolter quelques sous, alors que ce Philémon me tend les bras ! Je me demande ce que j'attends pour dire oui.

— Mais enfin, mademoiselle ! Vous avez dit que vous ne pouvez pas accepter sa proposition ! Que vous l'avez en horreur ! Qu'il ne s'agit ni plus ni moins que d'une indigne transaction mercantile. Comme si vous étiez une vile marchandise ! Vous ne trouvez pas ça révoltant ?

Elle me regarda avec ironie.

— Allons, Miss Fletcher, quelle flamme pour une Anglaise ! Croyez-moi, il y a des choses bien plus révoltantes sur cette terre que la proposition de Philémon et la transaction dont j'ai été la victime, ou la dupe, ou l'objet. Appelez cela comme vous voulez. Il y a aussi un côté flatteur.

— Tout de même... Ne pas vous avoir prévenue, au moins...

— Franchement, cela réglerait tous mes problèmes matériels et je pourrais me consacrer à Clara Campo, non ?

— Bien sûr, mais...

— Non, je sais quel est mon défaut. Je fais trop la fière. Mais pourquoi est-ce que je ne parviens pas à céder ? Cet orgueil me perdra comme dit toujours ma mère. Et puis, j'espérais un peu mieux de votre idée de savons, je l'avoue. Mais comment, où trouver de quoi payer ce loyer ? Les rendez-vous chez Madame Alexandra n'y suffiront pas. Je ne l'ai même pas encore entièrement remboursée. Je n'y arriverai jamais. Ça ne rentre pas assez. Reconnaissez-le, vous, qui tenez mes comptes !

— Certes...

— Reconnaissez qu'un protecteur comme Philémon, qui me verserait une pension mensuelle à hauteur de mes frais de maison serait plus que bienvenu ! Non ?

— Oui, répondis-je, dépitée.

— D'autant que pour lui tout ceci est une broutille et qu'il rêve de m'exhiber pour étaler sa fortune. Après tout, il me suffirait de fermer les yeux de temps en temps sur ses petites... manies.

— Euh, répétais-je, prête à accepter sa décision.

— Eh bien non ! Trois fois non ! Vous comprenez mon

obstination, vous ? Je n'y parviens pas. Impossible de m'y faire. C'est non et encore non...

Je me penchai sur mes écritures pour cacher mon sourire de satisfaction. Elle se leva brusquement, sous les miaulements indignés de Sherry qui sauta sur le canapé où dormait Anna. Elle jeta gants et chapeau sur une commode, retira son court manteau qu'elle laissa sur le dos du fauteuil, et jeta sur un guéridon la bourse bien pleine.

Puis je la vis farfouiller dans sa pochette et en retirer quelque chose de brillant – un bijou ? Elle ouvrit plusieurs tiroirs, à la recherche de je ne sais quoi. Elle finit par brandir avec satisfaction une boîte en bois dans laquelle elle enfouit la breloque en question. Un souvenir de son rendez-vous galant ?

Le portillon grinça. Quelqu'un venait sans s'annoncer. Elle courut à la fenêtre.

— C'est Maupassant ! Enfin ! Il ne semble pas très pressé de venir aux nouvelles de la petite.

Elle tapota ses dentelles froissées et me dit sans me regarder :

— Je retiendrai le prix de la cuvette de porcelaine sur vos gages. Pour votre gouverne, c'était de la faïence de Giens.

Je souris. Elle poussa un petit cri.

— Ah oui ! Vite, recouvrons les miroirs de draps. Nous ne voulons pas que Maupassant se désagrège sous nos yeux, n'est-ce pas ?

Les voix de Maupassant et de Rosalie se mêlèrent un moment. Je me précipitai sur la panière de linge dans la pièce attenante et à nous deux, nous eûmes tôt fait de masquer les miroirs.

La cuisinière gloussait. Elle promit quelque chose.

Les pas dans l'escalier, un coup discret à la porte du salon. Il entra.

Un doigt sur la bouche et l'autre main tendue, Lola se précipita à sa rencontre pour l'accueillir. Elle l'entraîna vers mon cabinet en désignant Anna qui dormait puis referma la porte. Il s'installa sur une chaise de paille et à peine fut-il assis que Sherry accapara ses genoux. Il lui frotta le dos en lui parlant doucement. Le chat, satisfait de l'accueil, le quitta et grimpa au-dessus des plus hautes caisses servant d'étagères pour faire sa toilette.

Lola resta debout, tournant en rond dans la pièce comme un fauve en cage.

— C'est donc ici que vous travaillez ? me demanda-t-il en examinant les lieux. Original.

— C'est mieux que rien, bougonnai-je.

— Alors ? demanda-t-il. Buttura est passé ? Cette petite est malade ? Que se passe-t-il ?

— Vous ne pouvez même pas imaginer tout ce que nous avons appris avec ce brave docteur ! dit Lola. Racontez-lui, vous, Miss

Fletcher, allons !

J'entrepris de résumer la fréquence des décès de petites filles cet hiver à l'orphelinat, l'impossibilité pour le docteur Buttura d'entrer dans les lieux pour l'inspection, mais aussi ce qu'il nous avait appris sur l'état *intéressant* de Clara, au cours d'une autopsie pratiquée de son propre chef, la police n'en ayant pas demandé.

Je ne pouvais pas finir mes phrases car Lola me coupait sans arrêt, ponctuait mes informations d'exclamations indignées ou enthousiastes, soulignant les passages choquants, rajoutant des précisions.

— Oui, vous vous rendez compte ?

Maupassant resta silencieux un moment.

— Mesdames, nous sommes là confrontés à une énigme inversée. Et compte tenu de vos personnalités, je n'en suis qu'à moitié étonné, dit-il sur un ton amusé.

— Que voulez-vous dire ? m'agaçai-je.

— Eh bien, nous devons ici paraphraser Dumas père, du moins est-ce le dernier d'une longue lignée ayant utilisé cette expression...

— Quelle expression ? Cessez de faire de la littérature ! Nous sommes dans le réel, Maupassant, pas dans vos fictions où vous arrangez tout à votre convenance !

— L'expression *cherchez la femme*... Vous la connaissez, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ! Qui ne la connaît pas ? dit Lola, attendant la suite.

— Une expression de plus qui dénote de l'injuste vision de ce monde sur les femmes, m'écriai-je. Chaque fois qu'un problème se présente, il suffit de citer cette phrase et tout le monde prend un air de conspirateur éclairé, comme s'il s'agissait d'une vérité universelle ! Je ne vois pas où vous voulez en venir ?

Mais Maupassant continuait à sourire légèrement et il recherchait une citation plus précise.

— À côté de tous les crimes, il y a la femme, *cherchez la femme et vous trouverez le coupable*.

— Oui, entendu, et... quel rapport ? Dans notre affaire, la femme est morte, je vous rappelle !

— Eh bien il nous faut inverser, c'est limpide ! À côté de tous les crimes, il y a l'homme, *cherchez l'homme et vous trouverez le coupable*. Vous admettez que si elle est enceinte, ce qu'il nous faut trouver c'est son séducteur. Car de la façon dont mademoiselle Lola parle de son amie, il ne peut s'agir que d'un vil séducteur, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous ? Et il y a de fortes chances pour que l'homme qui a séduit et engrossé Clara Campo ait un rapport direct avec sa mort. Même si nous ne savons pas encore pourquoi.

Lola s'exclama que le raisonnement était brillant.

— Répertorions les hommes qui lui étaient proches.

— Du moins à ce que nous en savons.

— Oui.

— Amédée ! m'écriai-je, triomphante. Amédée l'aimait. Il a peut-être un jour cédé à ses pulsions et il l'aurait forcée...

— Peut-être a-t-il simplement exigé ce don de sa vertu pour la faire entrer à l'hôtel ? Je crois qu'elle était arrivée à une certaine extrémité, non ?

Je notai à toute vitesse les remarques qui fusaient.

— Restons froids, dit Lola. Ne nous emballons pas. Citons-les tous.

Maupassant dictait, j'écrivais sur une colonne :

— Il y a donc Amédée, mais aussi le directeur de l'hôtel, vous savez que le *droit de cuissage* est parfois pratiqué par certains hommes de pouvoir indécents. Il peut y avoir un domestique qui travaillait avec elle ou également un client. Il faudrait répertorier tous les clients qui habitaient l'étage qu'elle faisait à l'époque où elle est tombée enceinte.

— Mais rien ne nous permet d'écarter une mauvaise rencontre avec un inconnu. Ou peut-être avec quelqu'un qui la convoitait de longue date. Vous avez dit qu'elle détestait travailler à la faïencerie ? Peut-être qu'elle y avait subi des avances insistantes de la part de son patron, Castel ? Ou d'un autre supérieur ? Ou d'un collègue ? Et cet homme aurait pu la revoir, la retrouver et cette fois...

Je soupirai.

— La liste est trop longue. Nous n'y arriverons pas.

— Essayons déjà de savoir quels étaient les clients du Beau Rivage à cette période. Vous le savez ? Vous connaissez les dates ?

— Décembre, dit Lola. C'est en décembre qu'elle s'est retrouvée enceinte. Ce qui est étrange, cela me revient maintenant, c'est que tout le monde s'accorde pour dire que fin décembre, Clara semblait très gaie, très heureuse. Elle chantonnait sans arrêt, son caractère, plutôt timide, était devenu gai.

— Qui prétend ceci ?

— Sa voisine de chambre.

— Ah !

— Cela s'oppose à une théorie où elle serait victime d'un abus, n'est-ce pas ?

— Mais cela renforce notre mystère : « Cherchez l'homme. » Si nous le trouvons, nous aurons bien avancé ! Car c'était peut-être simplement l'amour qui la rendait heureuse.

Lola murmura sans sourire :

— Qui est l'homme qui a sorti Clara Campo de sa réserve ? Qui

est l'homme qui lui a fait perdre la tête au point de se donner à lui ?
Qui est le père de l'enfant qu'elle portait ?

Maupassant se leva soudain.

— Je sais que vous ne serez pas disposées à venir avec moi, aussi je ne vous force pas à m'accompagner, mais j'ai l'intention d'aller voir le commissaire Valantin pour le tenir informé de nos réflexions. On ne sait jamais. Peut-être a-t-il besoin de nous ?

— Valantin ? Vous rêvez ! Je suis certaine que pour lui l'enquête est déjà bouclée.

— Vous avez probablement raison, mais je préfère m'en garantir. Et notre contribution lui permettra assurément de reprendre ses recherches. J'espère...

— Je viens avec vous ! s'écria Lola. Vous ne m'écarterez pas si vite de la suite des événements.

— Et vous Miss Fletcher ?

— Je vous conduis ! Pour rien au monde je ne manquerais l'occasion de promener dans la même voiture Guy de Maupassant et mademoiselle Lola Deslys en pleine parade !

— Ceci est une démonstration de l'humour anglais, dit Maupassant à Lola. Ne cherchez surtout pas à comprendre.

En bas, Lola donna des instructions pour que Rosalie reste près d'Anna, au salon, pendant notre absence.

Maupassant m'accompagna pour m'aider à atteler et à sortir voiture et cheval, bien que je ne lui eusse rien demandé.

La cloche du portillon tinta pendant que nous sortions de la remise. Un jeune garçon habillé proprement mais avec des vêtements rapiécés sauta dans les bras de Lola. Il portait la tenue de tous les habitants du coin, avec la ceinture rouge en laine autour de la taille. La sienne était trouée.

— Mario ? Tu fais quoi ici ? La *mamma* va bien ?

Je compris qu'il s'agissait de son petit frère.

— Rosalie, tu fouilleras dans les affaires d'Eugène et tu donneras tous les habits restants, mais surtout les chaussures, à Mario, tu veux bien ? Ma mère les arrangera à la taille du petit et ce qui n'ira vraiment pas, elle le vendra, ça lui fera deux sous.

— Il est où, ton chat ?

— Il est en haut avec Anna.

— Qui c'est, Anna ?

— Une orpheline, elle est là pour quelques jours, pour se soigner. Elle est malade. T'approche pas trop, j'ai pas envie que tu attrapes ses miasmes. Tu n'es pas à l'école ? Mais tu n'as pas entendu ce que j'ai dit à la *mamma* l'autre jour ?

Mario haussait les épaules en se sauvant vers la maison.

— Rosalie, tu le feras manger, hein ?

— Rosalie par-ci, Rosalie par-là ! Cette maison, elle s'effondrerait si j'étais pas là !

Lorsque nous fûmes en vue de l'hôtel de ville, je les déposai non loin de la porte dérobée qui menait dans les sous-sols du dépôt de la police. Comme ils marchaient d'un pas vif vers l'entrée, ils croisèrent justement le commissaire qui se précipitait vers une voiture fermée. Le cocher l'attendait et les chevaux piaffaient.

Maupassant l'aborda avant qu'il ne grimpe dans sa guimbarde.

— Nous désirons vous voir à propos de la mort de Clara Campo.

— La mort ! ricana méchamment Valantin. Vous en avez de bonnes, vous ! Dites plutôt du meurtre ! Volontaire ou involontaire, accidentel peut-être, mais en tout cas il y a un gremlin responsable !

— Comment ? Vous pensez que...

— Je vais arrêter un suspect ! se réjouit Valantin. Je tiens mon lascar. Voulez-vous m'accompagner pour procéder à l'arrestation ? Montez, vous l'écrivain ! Allez ! Vous cesserez ainsi d'inventer des théories farfelues et vous pourrez témoigner comme la police sait mener ses investigations avec brio !

Il avait invité Maupassant, mais non Lola, qui semblait lui être invisible, puisqu'il ne l'avait même pas saluée. Ce qui ne l'empêcha pas de s'engouffrer dans la voiture à la suite des deux hommes.

— Enfin, ce cas est résolu ! dit le commissaire une fois installé sur les vieux bancs de la voiture de fonction.

— Déjà ?

— Oui, cela n'a pas traîné ! Que savez-vous de l'affaire ? demanda-t-il enfin intéressé. Vous veniez me voir pour m'apprendre quelque chose de nouveau ?

— Clara Campo était enceinte...

— Mais bien sûr, c'est le résultat de l'autopsie que j'ai demandée au docteur Buttura.

Lola donna un coup de coude dans le flanc de Maupassant qui ne cilla pas, tandis que Valantin, assis en face, la regarda enfin d'un air soupçonneux.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il. Pourquoi avez-vous fait ce geste ?

— Moi ? dit Lola avec toutes les expressions de l'innocence.

— Voilà ce que je pense de cette histoire banale, dit Valantin avec satisfaction. Ces temps derniers, Clara était dépressive. Elle tenait des propos amers. Elle a certainement subi les avances d'Amédée, le portier, ami de longue date qui l'avait fait placer à l'hôtel. Il était notoirement connu pour l'amour transi qu'il lui vouait. Elle le repoussait sans arrêt. Enfin, que sais-je des détails, il importe peu, peut-être ont-ils finalement eu une courte liaison ? Peut-être a-t-il abusé d'elle ? Le prolongement en a été *un têtard dans le tiroir*. Plutôt

que d'assumer son geste, il aura préféré la tuer.

— Mais il rêvait de l'épouser depuis longtemps ! dit Lola.

— Alors il aura été jaloux parce qu'elle regardait un collègue.

Maupassant intervint :

— Vous allez dire que c'est le romancier qui parle et en effet, j'ai beau me revendiquer plus ou moins de l'école du naturalisme, je reste un romancier qui après avoir longtemps observé, invente, interprète, transforme, imagine... D'ailleurs je n'aime pas les *écoles*.

— Oui ? demanda Valantin, poli, mais déjà ennuyé par les futures remarques de l'homme de lettres.

Lui-même n'était pas un grand lecteur de romans. Il préférait les revues sportives.

— Pardonnez si je brode, mais... Et si elle-même avait pris, sans savoir la doser, une tisane en vue de faire passer l'enfant ? Si elle était vraiment morte par accident ?

— Vous avez raison, dit Lola tristement, cela arrive plus souvent qu'on ne croit.

Valantin haussa les épaules.

— Allons donc !

— Parfaitement ! Ces affaires sont classées avant d'arriver aux oreilles de la police !

— Faites-moi confiance, je connais la nature humaine. J'ai exercé dans cette grande ville de Lyon avant d'être muté à Cannes et j'ai vu de quoi sont capables les hommes. L'homicide volontaire est fréquent ! Et pour des raisons parfois si futiles ! Bien plus qu'ici ! Je penche donc plutôt pour la théorie criminelle.

— Mais tout de même il me semble que vous allez vite en besogne ! Votre opinion est faite sur le concierge ?

— Oui, mais rassurez-vous, je sais les faire parler. J'obtiendrai les aveux de notre bougre qui, à l'heure qu'il est, ne doit avoir qu'une envie : soulager son cœur. Je veux boucler vite car honnêtement, l'affaire est transparente ! Et ma foi je suis assez fier d'avoir réglé ce mystère. De plus, étant donné que ça s'est passé entre domestiques, il n'y aura aucun scandale notoire éclaboussant l'hôtel. Il me suffira de ne pas mentionner le lieu exact de l'emplacement du cadavre. Je compte sur vous pour la discrétion, bien sûr. Ce cas n'intéressera pas les échetiers cannois. Ils ne s'intéressent qu'aux têtes couronnées, conclut-il.

— À qui le dites-vous ! plaisanta Maupassant.

Je suivais à petit trot et je rangeai ma voiture non loin de celle de la police. Ils s'étaient arrêtés de l'autre côté de la Croisette, après le pont. Tous trois en sortirent et après un détour, Valantin les mena dans l'hôtel par l'entrée de côté.

Je m'ennuyais, mais je ne pouvais pas quitter le landau, ne

sachant quand ils allaient ressortir.

Heureusement que j'avais toujours dans une pochette ma petite boîte contenant quelques cigarillos et des allumettes. Perchée ainsi, fumant avec désinvolture et admirant les reflets irisés sur la mer, j'attirais tous les regards.

24 – UNE ARRESTATION

Ils cueillirent Amédée Lambert dans sa chambre de fonction, couloir des hommes, au sous-sol.

Valantin ne s'embarrassa pas de frapper à la porte, il ouvrit avec violence et s'introduisit brutalement, épaulé par deux agents de la Sûreté armés. Maupassant et Lola se tenaient en retrait.

Amédée avait déjà revêtu sa livrée du soir, mais il était allongé sur son lit, un petit cadre dans les mains, le visage baigné de larmes. Devant son absence de réaction et son air ahuri, Valantin se calma et lui demanda de s'asseoir après lui avoir arraché des mains le portrait en carton encadré qu'il regardait.

Sans surprise, il s'agissait d'une image de Clara. Mais Valantin ne laissa rien paraître et commença à l'interroger.

— Nous avons besoin de votre témoignage, mon brave. Il est crucial. Vous étiez dans cet hôtel la personne la plus proche de Clara Campo.

— La plus proche ? se troubla-t-il. Non, je ne crois pas... Euh...

— Niez-vous être celui qui l'avez recommandée à Maurel ? Vous l'avez fait entrer dans la place, non ?

— Pourquoi ? C'est interdit ?

— Mais non, simplement, nous cherchons à établir les faits réels vécus par Clara Campo avant sa fin tragique, afin de pouvoir donner le permis d'inhumer le plus rapidement possible, le cœur tranquille. Que pouvez-vous nous dire sur elle ? Cette dernière nuit ?

— Rien. Elle a fini son travail à neuf heures et moi je n'ai pris le mien qu'à onze heures.

— Pendant deux heures, vous auriez pu la voir, lui parler ?

— Peut-être, mais il se trouve que j'avais faim et que je suis allé à huit heures et demie aux cuisines où le chef m'a préparé une assiette que j'ai avalée dans un coin. Puis une chose en amenant une autre, j'ai été emporté dans une discussion politique avec Prosper, un commis de cuisine, et ensuite j'ai tout juste eu le temps de courir enfiler ma tenue de travail et de prendre mon service.

— Donc à ce moment-là, vous auriez pu la croiser, si elle était sortie de sa chambre ?

— Oui, j'aurais pu mais il se trouve qu'elle n'en est pas sortie.

— Hum... Auriez-vous remarqué ici quelque chose de suspect ?
Un mouvement ? Un bruit ?

Après un léger silence, comme s'il essayait de se souvenir, il répondit :

— Rien n'a bougé, monsieur le commissaire. Rien d'anormal. Tout était calme.

— Vous n'avez croisé personne d'étranger au personnel ?

Amédée recommença le même jeu. Silence. Réflexion. Il semblait troublé. Il hésita puis il dit dans un souffle :

— Personne.

— Vous savez que nous allons vérifier si vous étiez bien à la cuisine ce soir-là ?

— Que je suis bête ! Je me suis trompé ! En fait c'est le jour d'avant que j'ai mangé aux cuisines ! Ce soir-là, au contraire, j'étais un peu barbouillé à cause de mon estomac. En réalité, je n'ai pas bougé de ma chambre jusqu'à la prise de mon tour.

Valantin s'approcha doucement des deux agents et il leur chuchota quelque chose à l'oreille. Et ce fut soudain comme une explosion de cris et d'action. Les deux hommes de la police se jetèrent sur Amédée qui se débattit comme un diable et le commissaire s'écria :

— Je vous emmène au poste, Lambert ! Je n'aime pas beaucoup qu'on me mène en bateau comme vous le faites ! De plus vous n'avez donc aucun alibi pour ce soir-là ! Vous serez plus enclin à me dire ce que vous savez après une nuit passée sur un banc au milieu de nos rats.

Entravé par des bracelets de sécurité reliés par une chaîne, Amédée, la tête baissée, se laissa conduire jusqu'à l'entrée des domestiques.

— Qu'allez-vous faire de lui ?

— Je vais l'enfermer provisoirement pour le questionner au bureau du secrétariat de la Police dans le sous-sol de l'hôtel de ville. Quand il aura avoué, je l'inculperai. Ce sera rondement mené, ne vous inquiétez pas !

La voiture de la police fit un tour pour venir les chercher derrière l'hôtel. Je ne bougeai pas notre attelage, attendant que Maupassant et Lola me rejoignent. Arrivés à ma hauteur, ils m'expliquèrent ce qui venait de se passer.

— Je ne suis pas convaincu, disait Maupassant. Venez toutes les deux avec moi prendre un rafraîchissement au Grand Hôtel.

— Vous ne manquez pas d'air, Maupassant ! Vous ne craignez pas d'être compromis ?

— On passe tous ses caprices à un écrivain, ma chère, même si son comportement irrite. Allez, venez Miss Fletcher !

— Pas cette fois. Je suis pleine de poussière et je sens le crottin. Je préfère être vue par tout Cannes en cocher, car le cheval me protège en quelque sorte. Par contre, me promener dans le monde dans cette tenue douteuse, c'est hors de question !

— N'insistez pas, vous savez bien qu'elle nous débîne ! Allons-y à pied ! Miss Fletcher, pourriez-vous aller voir si Anna va mieux ? Nous rentrerons à pied à la maison !

Un peu vexée par leur réaction, je les suivis d'abord au pas, jusqu'aux jardins du Grand Hôtel. Je les voyais discuter avec animation et je rageais de ne pas connaître leurs observations sur Amédée.

En réalité, la seule chose qui animait Lola à ce moment était son excitation à l'idée d'entrer au Grand Hôtel dignement, au bras d'un homme reconnu. Quand ils disparurent dans le majestueux bâtiment, avalés par la porte imposante, je repartis au trot vers Les Pavots.

Lola, dès qu'elle eut franchi la porte de l'hôtel, changea de disposition mentale.

Elle entreprit de procéder à sa réclame. Au grand dam de Maupassant, elle positionnait ses portraits dans des endroits stratégiques, sur des tables, des consoles, des guéridons, avec de grands sourires à tous ceux qu'elle croisait. Et à chaque ami rencontré par Maupassant, à qui elle fut présentée, elle tendit sa petite carte affriolante.

Maupassant finit par en être agacé et il l'entraîna à une table.

— Je vous ai emmenée ici afin que nous mêlions nos observations sur ce qui vient de se passer avec Amédée. Et après la scène à laquelle nous venons d'assister, je ne comprends pas que vous puissiez être si frivole. Un homme arrêté ? Qui risque sa tête ? C'est tout l'effet que cela vous fait ?

— Je ne m'attarde pas sur les événements sur lesquels je n'ai aucune prise, dit Lola placide. Vous pensez qu'à nous deux nous allons changer la loi ? De mon côté, voilà ma position : si je trouve un moyen d'agir, j'y réfléchirai plus tard.

— J'en suis, rétorqua Maupassant.

— Et puis, nous pouvons parler de notre enquête plus tard. Je préfère passer un bon moment avec vos amis journalistes. Je veux profiter de l'endroit. C'est pas tous les jours... Un bon article de ces gens-là et vous êtes lancée !

— Moi je pense qu'Amédée n'a pas le profil d'un assassin, ronchonna l'écrivain.

— Vraiment ? Et comment expliquez-vous ses mensonges ?

— Oui, c'est vrai, je reconnais, il ment, c'est manifeste. Je me demande pourquoi. Mais par ailleurs c'est un doux. C'est frappant. Cet homme-là n'écorcherait pas un chat !

— J'espère bien ! s'exclama Lola. Là. Vous avez fini ? Je suis en tout point en accord avec vos déductions. Invitons ce peintre à notre table, vous voulez bien ?

— Pas avant que vous ne m'ayez dit votre opinion sur la question.

— Mais puisque je pense comme vous !

— C'est-à-dire ? Je suis confus, j'apprécierais une mise au point ! Vous semblez avoir réglé l'affaire.

— Vous me promettez ensuite d'inviter quelques connaissances à notre table ? Je voudrais faire savoir discrètement à vos amis journalistes que... eh bien... que... vous savez bien... en échange d'un article... si leur bourse n'est pas... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, c'est promis ! Alors ?

— Amédée comme vous dites n'a pas fait de mal à Clara. Il l'aimait. Pour elle, il a été bafoué mais ne lui en a jamais voulu car il la jugeait trop bien pour lui, même s'il tentait sa chance régulièrement en la demandant en mariage.

— Mais il ment, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Mais pourquoi ?

— C'est pourtant limpide ! Il ment pour deux raisons, ou plutôt sur deux points. Le premier c'est sur ce qu'il faisait ce soir-là. Il ment car il ne veut pas qu'on sache où il était. Et il n'était pas où il dit, à l'hôtel ! Ce qui n'a pas forcément de rapport avec la mort de Clara.

— Et le deuxième ?

— Il a vu quelque chose. Mais il doute lui-même de ce qu'il a vu.

— Comment a-t-il pu voir quelque chose s'il n'était pas là ?

— C'est ce qu'il nous faut comprendre. Nous devons chercher de ce côté.

— Et comment savez-vous tout cela ?

— Limpide, mon cher ! J'ai regardé, j'ai observé et j'ai disséqué, comme vous l'a appris votre ami Flaubert !

Maupassant ne laissa pas beaucoup de temps à Lola auprès de ses amis. Dès le dernier sabayon au citron avalé, il l'entraîna dans la rue.

— Mais quelle mouche vous pique ? protesta-t-elle.

— Je ne supporte pas l'idée de savoir un innocent sous les verrous. Allons dire à Valantin ce que nous savons !

— Encore ? Mais c'est une manie ! Et puis nous ne savons rien ! La police veut des preuves ! Vous êtes agaçant à vous agiter pour rien ! Si vous voulez aider Amédée, il nous faut trouver où il était ce soir-là, c'est tout !

— Oui mais comment ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Bon, puisque vous y tenez, allons au Beau Rivage. Palmyre

Audoin, celle qui partage la chambre de Clara, elle avait commencé à me parler d'Amédée. Mais si le directeur, Maurel, me voit, je suis cuite ! Je suis interdite de séjour chez lui car il dit que je fouine dans ses affaires. C'est le travail de la police normalement et vous savez bien qu'ils vont le faire !

— Oui, mais je n'en suis pas si sûr !

Lola les avait guidés dans les petites ruelles qui longeaient par l'arrière les villas de la Croisette.

Au moment où ils approchaient de la rue Bossu, elle aperçut une silhouette familière qui se dirigeait vers l'entrée.

— Palmyre Audoin !

— La compagne de chambre de Clara ?

— Exactement. Normal, nous sommes sur son territoire !

Lola agita ses deux bras en criant :

— Palmyre ! Palmyre !

La jeune femme se retourna, étonnée d'être ainsi interpellée. Elle reconnut Lola et l'attendit.

— Que se passe-t-il ? Je ne veux pas être vue avec vous ! Maurel le prendrait très mal.

Elle sentait l'absinthe.

— Venez, éloignons-nous d'ici.

— Mais non, je suis déjà en retard. Je suis allée faire une course chez Siegl pour une cliente et je dois lui rapporter le bijou. Comme il n'était pas prêt, on m'a fait attendre. Et la baronne en a besoin pour le dîner.

Il était clair qu'elle avait pris du temps pour elle, pour s'arrêter dans un bistroquet. Maupassant s'inclina devant elle.

— Mademoiselle, dit-il avec un sourire charmeur. Permettez-moi de me présenter, puisque mademoiselle Lola ne daigne pas le faire. Guy de Maupassant, homme de lettres.

Il saisit sa main qu'elle ne tendait pas, pour la baiser en l'effleurant à peine. Palmyre retira sa main, confuse.

— Je connais votre nom. Clara avait un livre de vous. Elle me faisait parfois la lecture le soir.

— J'espère que vous avez apprécié ?

— C'est parfois un peu raide, dit-elle, rougissante.

— Ne vous étonnez pas de me voir ici avec mademoiselle, c'est que nous sommes les deux personnes à avoir découvert le corps de Clara Campo.

— Oui, je sais, murmura Palmyre.

— J'aimerais connaître ce qui s'est réellement passé.

— Parce que vous êtes écrivain ? Mais je ne peux pas vous aider. Si Maurel l'apprend, je serai renvoyée.

— Palmyre, dit Lola. Je sais pourtant que tu voudrais que toute la

vérité soit faite sur la mort de Clara, n'est-ce pas ? C'était ton amie ?

— Ma foi... Ce n'est pas ça...

Elle s'assombrit soudain.

— Ils nous traitent comme si nous n'étions rien. Ils ne tiennent pas à savoir ce qu'il lui est arrivé. Tout ce qui leur importe, c'est d'éviter le scandale. C'est pourquoi je vais vous aider. Mais faites vite. Posez-moi des questions précises.

— Oui, dit Maupassant. Alors première question : savez-vous où était Amédée le soir du... le soir où...

— Le soir où Clara est morte ? trancha Lola.

— Bien entendu ! Tout le monde le sait. Amédée est joueur. Il a dû se rendre à son cercle de jeu préféré faire une partie de cartes.

— Mais... dit Maupassant. Je croyais qu'il était interdit à Cannes de...

Les deux femmes le regardèrent avec une expression incrédule puis continuèrent leur conversation.

— Quel cercle de jeu ? Un café ?

— Le cabaret du Rat Noir.

— Mais bien sûr ! dit Lola. Je m'en souviens maintenant ! L'autre jour quand je l'ai vu sur la Marine ! Il parlait avec le patron de ce cabaret ! Roussel ! Je n'ai pas reconnu le bonhomme sur le coup, mais à présent j'en suis certaine.

— Qu'est-ce que ce cabaret du Rat Noir ? demanda Maupassant.

— Un bouge, dit Lola. Je l'ai fréquenté un temps au début de mes amours avec Eugène. Les parties de cartes sont clandestines, bien entendu. Ils ont quelques chambres, à l'étage.

— Ah ! je vois ! Intéressant !

— Vous avez d'autres questions ? demanda Palmyre, fébrile. Je dois y aller...

— Avez-vous tout dit sur Clara ? Sur son état d'esprit ? Elle était heureuse, c'est ça ?

— Euh... heureuse à la période de Noël. Mais ces temps derniers, elle ne l'était plus. Elle était même si malheureuse qu'elle en était devenue méchante. Quand je parlais avec elle, son regard plein de haine me faisait peur.

— Plein de haine ? dit Lola. C'est impossible, voyons ! Je ne peux pas imaginer ma Clara haineuse.

— Et pourtant oui. Elle était en permanence en colère. Elle rabrouait tout le monde et n'était pas à prendre avec des pincettes.

— Elle disait toujours que son avenir était assuré ?

— Oui, mais elle ricanait aigrement en disant ça. Elle était méconnaissable.

Et sur ces mots, Palmyre s'engouffra rapidement par la petite porte de service.

— Cela corrobore ce qu’a dit Valantin, conclut Maupassant.

— J’ai eu une journée épuisante, dit Lola. Je vais rentrer voir ce qu’il en est de la petite. Quel bonheur de passer la soirée à la maison à ne rien faire d’autre que traîner.

— Je vous raccompagne.

Sur le chemin du retour, ils discutèrent de l’hypocrisie de la société. Les cercles de jeux clandestins étaient bien entendu interdits. Mais la police était assez tolérante et il y avait peu d’interpellations.

En réalité, ces lieux lui servaient à surveiller les larrons tenus pour louches. Une fois fermés, le contrôle de cette population eut été plus difficile ! C’était la même chose pour les maisons de prostitutions clandestines.

Mais dans les hôtels, la règle était sévère. La morale très encadrée.

— On exige du personnel d’avoir des mœurs irréprochables et les joueurs n’y sont pas tolérés.

— Nous tenons la raison du mensonge d’Amédée, dit Maupassant.

— Oui. Voilà aussi pourquoi il n’a pas fourni d’alibi, ignorant de quoi on l’accusait sur le moment. Il ne voulait pas perdre son travail. Mais quand il va savoir qu’on l’accuse d’un meurtre, il n’est pas si bête pour s’enfermer...

25 – EFFERVESCENCE

La nuit fut agitée car les cris d'Anna réveillèrent toute la maison.

La petite n'avait plus de fièvre, mais elle était en proie à un cauchemar. Il s'agissait d'un feu qui brûlait tout, elle courait mais les flammes la rattrapaient. Elle appelait une certaine Janette. Elle disait même tata Janette.

Rosalie, Lola et moi étions à son chevet et ce fut finalement la douce voix chaude de Rosalie chantant une berceuse qui réussit à la calmer.

Après qu'elle se fut rendormie, Lola voulut consulter son dossier. Nous n'avions pas eu le temps de le faire jusque-là. J'avais seulement jeté un coup d'œil rapide le premier jour à l'orphelinat, au moment de la signature de la prise en charge.

Sans étonnement, il y était question d'un incendie.

Elle avait vécu jusqu'à l'âge de sept ans dans une ferme du quartier du Camp Long. Ses parents, Janette et Pierre Martin étaient morts dans l'incendie qui avait ravagé leur maison. Tous leurs biens avaient été perdus. Ils étaient endettés et la vente du petit terrain environnant à la Foncière lyonnaise avait tout juste permis de payer la pension de la première année d'Anahita au Sacré-Cœur.

Anahita sur le papier s'était naturellement transformé en « Anna » dans la vie quotidienne. Il était vraisemblable que déjà avec ses parents, elle fût appelée « Anna ».

Janette était bien le prénom de sa mère, non de sa tante. Pourquoi l'appelait-elle tata Janette au lieu de maman ? Cela faisait cinq ans déjà que le drame s'était produit, l'enfant mélangeait peut-être ses souvenirs.

— C'est quoi, ce *Anahita* ? demanda Lola.

— Ce n'est pas provençal ?

— Pas à ma connaissance, en tout cas !

Maupassant passa nous voir dès le matin à l'heure du déjeuner et il but un café avec nous. Il faisait si doux que toutes les deux nous avions mangé sous le kiosque dans le jardin. Anna allait mieux, elle s'était levée et Rosalie l'avait lavée et habillée.

Après avoir mangé avec elle dans la cour attenante à la cuisine,

derrière la maison, celle qui donnait sur les orangers et les oliviers, elle jouait à présent près de nous avec le chat au milieu des pâquerettes. Maupassant nous apprit qu'il était passé à l'hôtel de ville poster ses épreuves corrigées et qu'il en avait profité pour saluer Valantin.

— Amédée a été libéré ce matin, dit-il. Il a avoué où il était la nuit du drame juste avant de prendre son travail. L'alibi a été confirmé par plusieurs individus dont le patron du *caboulot*.

— Aïe ! dit Lola. À l'heure qu'il est, il a dû être renvoyé !

— Je n'en sais rien, mais certainement ! J'ai autre chose. Le moyen de me renseigner sur le beau monde, tous réunis en un seul endroit. Ce soir, il y a grand bal au Cercle Nautique. Ils seront tous là !

— Pas possible pour moi, j'imagine ? grimaça Lola, une nuance tout de même d'espoir dans la voix.

— Vous le savez bien, vous êtes interdite de séjour, n'étant pas née, dit Maupassant. Mais j'ai pensé à vous, Miss Fletcher. Vous pourrez y entrer à mes côtés. Même désargentée, une jeune femme de la noblesse anglaise ne peut y être refusée.

Je ricanai, j'avais encore ma fierté !

— Vous plaisantez ? Une domestique, au Cercle Nautique ?

Lola leva les yeux en l'air.

— Cessez de faire des manières, dit-elle. Cela ne vous va pas !

— Pour les besoins de l'enquête, disait Maupassant. J'insiste ! Et je vous garantis que ce n'est pas folichon pour moi. Je déteste les bals, le coudoisement de la foule m'exaspère, sa gaieté me dégoûte.

— Quelle exagération ! dit Lola.

— Vrai, insista-t-il. De plus, je crains de revoir un homme d'affaires à qui j'ai fait croire cet hiver que j'allais lui vendre l'île Sainte-Marguerite. La bonne farce ! Enfin, j'irai par dévouement.

— Mais je n'ai que des tenues de gouvernante ou d'institutrice ! protestai-je.

— C'est à présent vous qui plaisantez, dit Lola. Vos tenues sont d'une meilleure facture que les miennes, qui sont du prêt-à-porter ! Et je ne parle pas de la qualité des étoffes.

Je brûlais de participer activement à l'enquête. Et puis j'avais le secret espoir de défier Lady Sarah.

Je me réjouissais à l'avance d'imaginer la tête de tous mes anciens amis. Ils m'avaient déjà éliminée de leurs cercles, me pensant finie ! Ce serait tellement *shocking* pour eux de voir que j'étais toujours dans la course, sans honte. Ma réserve habituelle céda devant mon attirance d'une sulfureuse provocation.

Maupassant acheva de me convaincre :

— Ne croyez pas qu'il n'y aura que des aristocrates empesés et des bourgeois cauteux. Ce que j'aime dans ces endroits c'est la faune

qui gravite autour du gratin. Les faux comtes, les femmes déchues, les pique-assiette. Ils parviennent toujours à s'introduire, à se faire inviter et à cacher leur jeu. Des flibustiers ! Ils sont étrangers pour la plupart et à Cannes, cela se remarque moins. Tous nobles, tous titrés et les seuls répertoriés aux consulats sont les espions ! Ils n'ont que le mot honneur à la bouche, ces filous ! Je les adore. Je les observe. Je me réjouis d'échanger avec eux. Ce sont de parfaits comédiens. Spirituels, amusants, mystérieux.

— Inutile de me faire l'article, je les connais très bien ! Vous venez de dire que tout cela vous ennuie !

— Eh bien, alors, c'est dit ?

— Entendu. J'accepte.

Faisant l'enfant, Lola tapa des mains.

— Excusez-nous, mon cher, nous avons du pain sur la planche. Une robe de gouvernante en soie sauvage à transformer en robe de bal. Vous aurez l'air d'une veuve qui a entamé son demi-deuil.

Elle se leva et entra en coup de vent dans la maison suivie par Anna qui portait Sherry. Maupassant me quitta avec une lueur de triomphe dans les yeux.

— Je passe vous prendre vers neuf heures, dit-il. Je vous en prie, laissez votre landau et votre cheval ici. Je serai en fiacre.

Nous suivions son départ depuis la pergola quand nous aperçûmes un homme guindé, raide dans son costume noir et chapeau claqué, qui se dirigeait vers notre portillon. Il sortait de l'hôtel Central. Il allait sonner quand il nous vit. Il s'inclina très bas, puis releva la tête vers nous.

— Une missive pour mademoiselle Deslys, dit-il. C'est bien ici ?

— Donnez-la à la petite, ça ira, dit Lola en souriant.

Choqué par la familiarité, il tendit l'enveloppe à Anna qui courut nous l'apporter. L'homme ne partait pas, faisant mine d'admirer le paysage. Lola déchira l'enveloppe, en lut le contenu et devint rêveuse.

— Y a-t-il une réponse, mademoiselle ? demanda le messager.

Lola se pencha à la balustrade pour répondre :

— Certes ! Ce sera : *Pourquoi pas ?* Mais il faudra accompagner ces mots d'un clin d'œil.

L'homme claqua des talons, se pencha pour saluer et repartit en faisant des moulinets avec sa canne.

Lola me montra la carte. C'était le prince de Galles. L'écusson, les armes, la couronne et tout. Il invitait Lola le lendemain à une entrevue secrète dans sa suite et signait *Bertie*. Il lui conseillait de porter une tenue de veuvage et une longue voilette épaisse.

— Il était temps, je pensais qu'il m'avait oubliée, fut le seul commentaire imperturbable de Lola, qui fourra le carton dans sa pochette.

Le reste de l'après-midi fut fastidieux pour moi qui détestais les colifichets. Mais Lola n'eut de cesse de recouvrir ma robe de soie noire d'une multitude de rubans roses et vert d'eau. Elle me prêta des gants roses assortis aux rubans. Tout ce rose ! Je me sentais ridicule !

Anna virevoltait de l'une à l'autre, farfouillant dans les armoires, les tiroirs, les malles. Elle semblait complètement guérie.

Sherry jouait avec les rubans. Rosalie venait de temps en temps donner son avis.

La porte s'ouvrit en coup de vent. Au lieu de voir entrer Rosalie, ce fut Mario qui se précipita d'un air crâne. Il avait revêtu une superbe veste de flanelle trop grande pour lui, un pantalon à pattes et des chaussures à guêtres. Il avait l'air déguisé en parodie de dandy. Anna le regardait avec admiration.

— Que fais-tu là ? demanda Lola. Et l'école ?

— *L'escòla a barrat*¹³ ! Pour préparer les processions de Pâques ! répondit Mario.

— Cesse de mentir ! Enfin, puisque tu es là, vois si tu peux aider Rosalie.

— Je peux descendre avec lui ? s'écria Anna.

Sur un geste de Lola, les enfants s'égayèrent en courant dans l'escalier.

Lola voulut coudre un volant pour rallonger ma robe et elle rajouta une tournure rembourrée par-derrière recouverte d'une traîne de dentelle qui balayait le sol, mais que je pouvais retenir par un lacet de satin que je devais glisser à mon petit doigt ganté. Cela faisait bien longtemps que j'avais oublié mes cours de danse et j'espérais que je n'aurais pas à me faire brocarder en gambillant. A priori, il ne me serait pas demandé de danser !

Cette effervescence pour ces motifs futiles me fatigua rapidement et je n'eus plus la force de protester. Lola parvint même à me passer du rose sur les joues et les lèvres.

C'est pourquoi quand Maupassant vint me chercher, j'étais vêtue comme une poupée dans une vitrine, pleine de rubans virevoltants.

Je portais un petit réticule en perles roses parfaitement inutile tant il était minuscule. J'étais sanglée dans un corset trop serré. Au lieu de mon canotier sur la tête, j'avais des plumes, des aigrettes et autres fleurs, piquées dans mes cheveux relevés, sur le côté, au-dessus de mon oreille gauche.

On m'avait séparée de mes souliers préférés, si confortables pour marcher et on les avait remplacés par des escarpins en cuir verni aubergine à talons, gansés de taffetas, qui, de plus, étaient trop petits pour moi.

Pour couronner le malaise, un lourd collier de faux diamants alourdisait mon cou. Un éventail de dentelle pendu à mon poignet

complétait mon carcan. Pour résumer, je me sentais gauche, risible, lourde et engoncée.

Maupassant éclata de rire en me voyant. Il m'aida à monter dans le fiacre, ce qu'en effet, attifée ainsi, je n'aurais pas pu faire seule !

— Vous voilà harnachée comme un cheval de cirque !

— N'est-ce pas au cirque que nous allons ? ripostai-je avec suffisance.

13 En provençal : « L'école a fermé ! »

26 – GRAND BAL AU CERCLE NAUTIQUE

Cette soirée, malgré mon accoutrement, était importante pour moi. C'était la première fois que je me retrouvais parmi mes pairs, ceux-là mêmes qui m'avaient condamnée et qui m'avaient fait vivre une longue descente aux enfers.

Pour calmer les ardeurs entreprenantes de Maupassant dans la voiture, j'avais dû à demi-mot lui confier que je me relevais d'un amour déçu et j'avais fait dévier la conversation sur Clara.

Sur le départ, Lola nous avait abreuvés de recommandations. Nous devions à tout prix soutirer les vers du nez des ducs et des duchesses du vrai monde, puisqu'elle ne pouvait exercer ses talents dans cette sphère. Et surtout bien observer les détails.

La lumière éblouissante nous cueillit à l'entrée, nous forçant à cligner des yeux pour nous y acclimater. Le Cercle Nautique avait l'électricité ! Le comble de la modernité.

La magnificence de la grande salle de bal éclatait de toute part, et les immenses lustres de cristal étincelaient comme par magie, ne laissant aucune zone dans l'ombre. Ils inondaient de lumière l'élégance des convives. L'écrin luxueux était à la mesure des gens du monde qu'il abritait. Le luxe dégorgeait de toute part.

La foule somptueuse et bigarrée se massait dans la salle, échangeant des mondanités. Cette foule même que je redoutais tant.

Les invités papillonnaient, déambulaient, se déplaçaient de l'un à l'autre pour se faire admirer. C'était une véritable parade de paons, chacun étant venu pour montrer sa fortune, sa beauté, sa puissance.

Les hommes arboraient hauts-de-forme, habits noirs, une sorte d'uniforme rutilant, pour mieux s'effacer devant leurs possessions les plus éclatantes : leurs femmes. Un metteur en scène déchaîné semblait avoir présidé à cette pièce où les plus puissants se pressaient, s'exposaient, plastronnaient, étalaient leur degré de pouvoir.

Les épouses, les filles, les mères, exhibaient des robes chatoyantes et somptueuses, des aigrettes à plumes, des toilettes luxueuses avec diadèmes et bijoux qui brillaient de mille feux sous l'éclairage

artificiel.

La vérité se révéla soudain à moi, et le contraste m'assaillit violemment. Il n'y avait plus rien de commun entre elles et moi. Je n'étais plus ni épouse, ni fille, ni mère. Je n'étais plus non plus protégée par l'illustre nom des Clarence. Je n'étais plus rien. Je ne faisais partie d'aucune des configurations sociales admises.

L'atmosphère féérique et tourbillonnante aux tons mordorés m'étourdit alors, et je m'accrochai au bras de Maupassant. Surpris par mon brusque abandon, il bomba le torse.

Après les présentations d'usage au duc et à la duchesse de Vallombrosa qui recevaient, nous nous sommes retrouvés dans la fosse aux lions. Maupassant fut happé immédiatement par une cour de jolies femmes et je me dirigeai machinalement vers le groupe formé de la colonie anglaise.

Plusieurs dames, me reconnaissant à la dernière minute, tournèrent la tête à mon passage pour ne pas avoir à me saluer. Je me mis alors un peu en retrait après avoir saisi une coupe de champagne pour me donner une contenance.

Les danses se succédaient, mais je constatai que Maupassant ne se mêlait pas non plus au joyeux tournoiement de soieries. Il me regardait de temps en temps, passant d'un groupe à l'autre.

Tandis que je me tenais hésitante, lui-même parvenait à faire discourir ces messieurs. Il me faisait des signes pour que je force les groupes, que je bavarde, que j'entreprenne, comme lui, de faire jaser les personnes.

Il se retira un moment au fumoir – où j'aurais bien aimé le suivre, mais les dames n'y étaient pas admises – et il se sentit plus à l'aise pour glisser des grivoiseries qui délieraient peut-être quelques langues.

Comme on le connaissait, chacun le priait de conter une *bonne histoire* et il y alla d'une expérience vécue avec une jeune domestique d'une pension de famille à Rouen. Étrangement, son auditoire était peu attentif, comme distrait par une idée parasite et quand on eut fini de l'écouter poliment, la question qui pressait toutes les lèvres fusa :

— Et cette jeune femme avec qui on vous a vu en ville ? L'autre jour au théâtre ? Dans sa voiture ? Dans la rue ? Cette Lola Deslys qui laisse sa carte, son portrait et son nom partout ? Qui est-elle ? Dites-nous tout, mon cher ! Quel veinard !

Apprécient l'ironie de la situation, Maupassant, en verve, se mit à vanter les mérites de Lola *au boudoir*, comme s'il la connaissait intimement, s'amusant de leurs mines émoustillées.

Les messieurs se sentaient soudain plus à l'aise et les verres de champagne aidant, chacun voulait y aller de ses exploits. Mais Maupassant les coupa :

— N'allez pas me dire, messieurs, qu'ici même, dans cette bonne

ville de Cannes, vous n'avez pas entendu quelque scandale étouffé, quelques femmes de chambres troussées dans les couloirs, consentantes, bien sûr.

Il surprit quelques regards.

— Cannes est une ville particulière, dit le prince Poniatowski. Vous savez que lorsque je veux m'encanailler un peu, je vais à Nice ou à Monte-Carlo. Et si je me retrouve à rentrer tard, plutôt que d'être surpris en habit dans les rues de Cannes le matin, je préfère dormir à Nice et rentrer le lendemain.

Maupassant rit.

— Vous voilà donc redevenu collégien ! Cette ville n'a nul besoin de police ! Les habitants et particulièrement les étrangers du grand monde, en tiennent lieu. Allons, nous savons tous qu'il existe quelques établissements...

— Oui, certes, mais...

Le prince fit un geste pour écarter le sujet. Il se pencha vers Maupassant :

— On dit que vous avez constitué une société anonyme pour vendre l'île Sainte-Marguerite à un comte en manque d'affaires ?

Maupassant éclata de rire.

— Oui, c'est *farce*, n'est-ce pas ? J'ai réuni douze amis, faux actionnaires, et nous lui avons laissé croire qu'il pouvait acheter l'île. Vous vous rendez compte ? L'île où fut enfermé l'homme au masque de fer ? C'est qu'il a marché à fond, ce *jocrisse* !

— Cette farce, comme vous dites, a fait le tour de Cannes. Finalement, vos plaisanteries sont aussi cruelles que vos contes. Il vaut mieux ne pas en être l'objet !

Maupassant, légèrement contrarié par la remarque, détourna son regard du prince et se tourna vers les autres messieurs.

— Revenons à notre sujet de femme de chambre. Vous avez bien une histoire à me confier que je pourrais, en travestissant les noms, utiliser dans un conte... Allons, une histoire de femme de chambre ? Dans un hôtel de qualité ? Imaginons, tiens, pourquoi pas le Beau Rivage ?

— C'est l'hôtel où je réside cet hiver, dit le baron de La Coste, jeune homme malingre, de toute évidence couvant une consommation. Et maintenant que vous mentionnez le nom de l'hôtel, monsieur, c'est étrange mais je me souviens de quelque chose qui s'est produit à l'étage des Suisses au mois de janvier.

— « À l'étage des Suisses » ? Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, le directeur de l'hôtel, Maurel, a imaginé, afin de complaire à sa clientèle, de réunir les familles en fonction de leurs origines. Afin de faciliter les rencontres et que chacun se sente comme chez lui. Bien entendu, ce n'est pas aussi partagé. Il y a de temps en

temps des mélanges. Par exemple moi, qui suis breton, je me trouve bien au troisième étage, celui des Suisses.

— Il a de bonnes idées ce Maurel. Et alors ? Qu'avez-vous vécu à cet étage ?

— Oh pas grand-chose ! dit le jeune baron. Vous allez être déçu ! C'était un soir, alors que je rejoignais l'escalier pour descendre dîner. J'ai entendu des éclats de voix. Une porte a soudain claqué et, devant moi, une petite femme de chambre est sortie en pleurant. Elle était très agitée. Elle m'a regardé d'un air effaré et elle s'est précipitée vers l'escalier de service.

Maupassant le fixa avec intérêt.

— Je ne suis pas déçu du tout, dit-il. Bien au contraire. Une scène comme celle-ci provoque dans mon imagination des idées d'une richesse d'images incroyable qui pourraient nourrir un roman entier.

De La Coste était ravi de son succès.

Les autres s'étaient petit à petit écartés de la conversation qui était devenue ennuyeuse pour eux et ils parlaient des derniers scandales immobiliers de la ville.

— Pourriez-vous me décrire la jeune fille ?

Le jeune homme s'agita, un peu mal à l'aise.

— Je n'ai pas votre talent. Euh... Que dire ? Elle était insignifiante en tout. Cheveux châains, ou peut-être bruns, taille moyenne, ni grosse ni maigre, pas spécialement accorte.

— Il faut dire qu'elle était en pleurs !

— Oui, son visage était rouge, altéré par l'émotion. Son habit...

— Eh bien elle était en tenue de femme de chambre, j'imagine.

— Oui, répondit piteusement de La Coste.

— Aucun signe particulier ?

— Maintenant que vous le demandez, j'ai remarqué qu'elle avait une tache d'encre à un doigt. Étrange pour une femme de chambre, non ?

— En effet, dit Maupassant, excité. Elles ont plutôt les mains blanches, parfois rougies si elles viennent de laver quelque chose, mais elles ne sont assurément pas des gratte-papier. Et... savez-vous de quel appartement elle sortait ?

L'homme conduisit Maupassant vers la porte à double battant, qui séparait la salle de bal du salon des fumeurs.

Il lui désigna un couple qui bavardait dans un confident capitonné de velours vert.

— Les voilà. La jeune femme de chambre sortait de chez eux. Je ne me suis pas expressément renseigné sur les occupants de cette suite 327, mais un jour je les ai vus en sortir. Voulez-vous que je vous présente ? En tant que voisin d'étage ?

— N'allons pas les déranger pour un bruit de couloir, sourit

Maupassant. Ce serait déplacé.

Il m'aperçut alors me dirigeant vers un groupe de jeunes filles en blanc. J'en avais eu assez de faire tapisserie et j'avais décidé de braver les vieilles commères qui me tenaient à distance et de m'approcher de personnes moins revêches.

Mine de rien, je m'étais avancée près d'un groupe de jeunes filles qui me semblaient plus délurées que les autres. Elles pouffaient en se gaussant de certains danseurs.

Elles avaient remarqué mon manège mais gardaient leurs distances. Soudain je les vis se figer comme si elles avaient vu un fantôme. Je me retournai et restai moi aussi médusée.

Encadré de deux hommes de sa garde rapprochée, vêtu de son habit de parade étincelant, veste rouge, pantalon blanc, médailles et cordons dorés, le prince de Galles se penchait vers moi pour m'inviter à danser :

— Miss Fletcher...

Tandis que la *Valse des rayons* d'Offenbach faisait entendre ses premiers accords, je baissai les yeux et acceptai d'un signe de tête.

« *Galles* » himself, pour les proches, ma chère ! Et « *Bertie* » pour les intimes !

Je fis une révérence maladroite et posai ma main droite légèrement tremblotante sur sa main et la gauche sur son épaule, intimidée par cette soudaine promiscuité. Il m'entraîna dans le tourbillon scintillant des danseurs. Ses premiers mots furent pour évoquer notre amie commune, Lola Deslys.

Le ton était donné.

Durant les six minutes que dura la danse il ne fut question que d'elle. Je lui demandai tout de même comment il avait su qui j'étais.

— *The Empire boasts the world's largest intelligence service, my dear. I know every truth there is to know about you. A little less on our friend, however. She certainly strives to cover her tracks. Indeed, one might be led to believe she has something to hide ?*

— *I'll leave you to uncover her little secrets*¹⁴.

Il s'empourpra légèrement, mais ce n'était pas dû à une quelconque timidité. Plutôt à ce que mes mots avaient évoqué comme images croustillantes dans son imaginaire licencieux.

J'avais du mal à soutenir la conversation car ma tête était confuse et bourdonnait de mille sons. Nous étions sous le feu des regards de dizaines de personnes qui chuchotaient et me détaillaient. Les commérages allaient bon train. Galles était connu comme *viveur* et je me demandais si l'attention dont j'avais été l'objet allait me servir ou un peu plus m'enfoncer ?

Après tout ce bal était officiel et il en était l'un des hôtes les plus en vogue. En principe ma cote devait remonter ! Je pris des paris

intérieurs. Au passage je vis l'expression stupéfaite et goguenarde de Maupassant.

Lorsque les dernières mesures résonnèrent, mon heure de gloire avait vécu. Le prince me raccompagna à l'endroit où il m'avait cueillie et où l'attendaient ses hommes.

Soudain, celle qui semblait mener le groupe des jeunes filles de bonnes familles qui m'avaient dédaignée, s'avisa de ma présence et elle m'apostropha.

— Mais... Mais... n'êtes-vous pas...?

— Gabriella Fletcher of Ramsey, me présentai-je.

— Je vous ai vue l'autre jour ! Vous étiez *vlan* !

— Peut-être, répondis-je.

— Vous connaissez le prince ?

— Un peu...

— C'est un *noceur* impénitent, n'est-ce pas ?

— On le dit... Mais je n'attache pas grande importance aux réputations...

— Et vous êtes venue accompagnée de Guy de Maupassant ? J'adore ses nouvelles.

— Je ne pense pas que vous les ayez lues, dis-je sur un ton cassant.

— Que croyez-vous ? Vous me prenez pour une dinde ? Ses romans circulent secrètement parmi nous. C'est fort instructif et une jeune fille cultivée peut ainsi compléter son éducation.

Les autres rougissaient légèrement, embarrassées.

— Vous conduisiez un superbe landau, l'autre jour, sur la Croisette ?

— Ah ! Peut-être, en effet.

— Allez, Miss Fletcher. Dites-nous tout ! On ne parle que de cette demoiselle en ville. Ses portraits circulent partout et les *Échos de Cannes* en ont fait une discrète référence ce matin même ! Quelle *bath* idée pour faire parler d'elle ! C'est une actrice ?

J'apprenais de la sorte que notre entreprise de réclame avait bien fonctionné et aussi qu'on avait parlé de Lola ce matin dans le journal. Il faudrait nous le procurer pour lire l'entrefilet.

Les jeunes filles, tout émoustillées par les révélations de leur amie se rapprochèrent de moi avec des mines horrifiées, scandalisées et ravies.

— Parlez-nous d'elle, allez, soyez chic ! Ne vous faites pas prier !

Je regardai autour de moi. Je ne tenais pas à provoquer l'ire des chaperons. Mais en même temps, la situation m'enchantait. Lola était sans le savoir présente dans les lieux. Elle était devenue une figure à la mode, plus vite que prévu. Ceci grâce à la magie de la réclame imprimée, dans cette petite ville où les nouvelles sulfureuses

circulaient vite, à cause même de leur rareté. En en parlant, j'introduisais le diable dans le cercle protégé des vierges à marier ! Je savourais la subversion de la situation.

— À qui ai-je l'honneur ? demandai-je.

— Mais c'est vrai où avais-je la tête ? dit en pouffant la jeune fille. Je suis Miss Lorna Wylve, comtesse de Brent.

Elle m'introduisit alors auprès de ses amies, toutes baronnes ou comtesses. J'avais parfois eu le *privilège* – j'appuie sur ce mot avec ironie – de connaître certaines de leur mère. Je savourais l'instant en imaginant comme celles-ci seraient fâchées de savoir leurs filles avec moi. Après cette présentation, je pus m'en donner à cœur joie. Je brodai :

— En effet, Lola Deslys est une amie. Elle est actrice et elle a joué aux Folies Bergère où elle s'est fait remarquer, mais elle est très jeune.

J'improvisais n'importe quelle baliverne au fur et à mesure que je parlais.

— Elle débute dans le métier ! Elle a décidé à présent de rester à demeure à Cannes.

Des « Oh ! » et des « Ah ! » ponctuaient mes propos. J'en rajoutais car elles désiraient surtout entendre des détails croustillants.

— A-t-elle de nombreux amants ?

— La bienséance m'interdit d'en dire ici le nombre. Un gentilhomme s'est ruiné pour elle déjà. L'an dernier. Et à présent un autre jeune homme, qui lui avait fait construire une somptueuse villa dans les hauteurs, désespéré car elle ne voulait plus de lui, vient de partir à la guerre. Une façon élégante de se suicider.

J'essayais en même temps de les faire parler sur des ragots qui auraient pu circuler dans les couloirs d'hôtels, dans ces cercles feutrés où elles évoluaient.

— Ne croyez pas qu'il ne se passe rien dans ces endroits, dit la jeune comtesse. On essaie de nous tenir à l'écart des scandales, il ne faut pas que nous soyons contaminées, mais nous avons des oreilles et des yeux. Tenez, pas plus loin qu'à mon hôtel...

— Qui est...? demandai-je.

— Le Beau Rivage.

Quand elle prononça le nom, je me fis plus attentive. Je réussis alors à me faire raconter quelques rumeurs sur l'hôtel. Il y aurait eu un scandale avec des Suisses. Je ne sais pas pourquoi les Suisses étaient ainsi épinglés. Mais je connaissais la propension des Anglais à se moquer de tous les étrangers en général et des Suisses en particulier. Donc rien d'étonnant à ce que celui par qui le scandale pouvait arriver ne soit pas un Anglais.

On avait entendu des éclats de voix aux alentours de Noël, une histoire de femme de chambre, mais je n'en obtins pas plus. Le sujet

revenait toujours sur Lola.

— J'adore sa robe rouge. D'où vient-elle ? Et ses chapeaux ? Quel établissement de bains fréquente-t-elle ? Quels sont ses cosmétiques préférés ?

J'en profitai pour citer la parfumerie avec qui nous avions fait affaire.

— Elle a même un délicieux savon à son nom ! dis-je. Il sent divinement bon.

— Sa villa est grande ?

— Trop ! Elle reçoit peu car elle préfère sortir et elle se perd dans tout ce marbre !

Soudain dans mon dos, une voix grave et veloutée se mêla aux pipelettes. Je ne l'avais pas sentie s'approcher.

— Et quel est votre rôle auprès d'elle, Miss Fletcher ?

Lady Sarah !

Ainsi elle bravait le qu'en-dira-t-on pour me parler ? Depuis combien de temps avait-elle écouté la conversation ?

— C'est son amie ! lui expliqua la jeune meneuse.

— Ah ? Vous êtes son amie, Miss Fletcher ?

J'étais soudain sans voix. Ce jeu ne m'amusait plus. Sous ses yeux, je perdais toute contenance. Elle me regardait des pieds à la tête avec ironie en détaillant mon collier factice, mes plumes voyantes, mes rubans colorés.

Je cherchais une repartie bien cinglante, mais je n'en trouvais pas. J'aurais voulu lui dire que les Lola Deslys de ce monde pouvaient se révéler bien supérieures d'âme à certaines ladies. Mais les mots ne sortaient pas.

Mes yeux se perdirent dans la foule. J'étais au bord des larmes. La musique s'arrêta et les danseurs se désorganisèrent avec des sourires et des expressions ravies.

Les jeunes perruches, inconscientes du drame qui se jouait sous leurs yeux, continuaient à commenter les menus faits et gestes des actrices et courtisanes de renom à Paris.

Soudain je croisai le regard de Maupassant, non loin de moi. Je devais vraiment avoir une expression égarée car il eut l'air inquiet. L'orchestre entama une valse de Brahms.

En quelques secondes, Maupassant se matérialisa à mes côtés et avec un sourire enjôleur, il susurra aux jeunes filles et à Lady Sarah, ébahie :

— Vous pardonneriez, mesdemoiselles, à un goujat de mon espèce de vous ravir Miss Fletcher qui m'avait promis cette *gambille* depuis fort longtemps !

Les jeunes filles pouffèrent, roses d'émotion, quelques doigts devant leur bouche, tandis que Lady Sarah restait interdite, furibonde.

Il m'emporta dans ses bras vigoureux en me serrant de très près et j'avoue lui en avoir été tellement reconnaissante que je lui ai concédé quelques privautés.

Je dansai comme on se noie, comme on se brûle, comme on s'évade. Maupassant m'observait avec avidité. Quand l'orchestre joua la dernière mesure, je cherchai des yeux Lady Sarah mais elle avait disparu.

— Partons, dis-je, essoufflée.

Il me suivit sans mot dire. Une fois dans le fiacre, il me demanda :

— Qui est cette femme ?

Nerveuse, je ne pus lui répondre mais je sortis fébrilement ma boîte à cigarillos que j'avais glissée dans le réticule de perles prêté par Lola. Il se pencha vers moi pour me scruter à la faveur de la lumière vacillante de l'allumette.

Puis il se mit à rire :

— Alors comme ça, vous donnez dans le Galles, aussi ?

- 14 Traduit de l'anglais : « L'Empire a le plus grand service de renseignement au monde, ma chère. Je sais tout sur vous. Un peu moins sur notre amie qui s'efforce de couvrir ses traces. À croire qu'elle aurait quelque chose à cacher ?
— Je vous laisse découvrir ses petits secrets... »

27 – LOLA AU RAT NOIR

Après notre départ pour le bal, Lola avait revêtu la robe marron qu'elle mettait lorsqu'elle se rendait dans la Vieille Ville, pour ne pas attirer l'attention sur elle. Elle la portait toujours sans corset, pour être plus à l'aise. Un chapeau discret avec une voilette complétait sa tenue incognito.

Elle saisit sa pochette et disparut dans les rues sombres.

Impossible de reconnaître ainsi vêtue la splendide créature qui brillait de mille feux sur la Croisette dans sa voiture découverte.

Elle ne voulait pas que la police l'embarque et les rafles étaient monnaie courante autour des cafés ouverts tard la nuit. Le quartier lui rappelait sa période sombre, juste avant qu'elle ne rencontre Eugène.

Si j'avais su à quoi elle avait décidé de s'exposer pour faire avancer notre enquête, j'aurais tout fait pour l'en dissuader. Mais elle devait s'en douter et c'était la raison pour laquelle elle ne nous en avait touché mot.

Elle avait souvent travaillé dans ces rues, sans toutefois s'abaisser à « faire le quart ». Elle restait à l'intérieur des établissements, qui l'acceptaient volontiers, vu qu'elle était jeune et jolie, mais aussi qu'elle savait se tenir.

Elle encaissait des commissions en entassant les piles de soucoupes, faisant boire les clients, ce qui complétait ce qu'elle gagnait en tant que modèle. Il lui était arrivé, ayant trop bu, de se laisser entraîner dans une chambre à l'étage avec un bourgeois généreux.

C'était une période de sa vie dont elle n'aimait pas se souvenir. La précarité, la fragilité de son état, la peur du lendemain, lui avaient parfois fait accepter des coucheries avec des hommes qui ne lui plaisaient pas franchement et dont elle gardait un souvenir un peu écœurant. Certains autres ébats avaient été risqués, avec des individus dont il émanait une perversité malsaine et dangereuse.

La peur de la police, la violence de certaines rencontres, le danger permanent qui entretenait l'angoisse, l'impossibilité de choisir son amant, tout n'était que malaise.

Faire l'amour librement ne lui posait pas de problème et elle

avait toujours trouvé naturel de recevoir les cadeaux et les aides financières qui suivaient en général. Elle était jeune, sans ressources ou si peu, le jeu était donné d'avance.

Elle offrait sa peau fraîche, son rire, sa jeunesse, sa beauté et en échange, elle pouvait survivre. Mais elle s'arrangeait toujours pour trouver quelque chose d'attirant à son partenaire. Jamais elle ne s'était vendue à quelqu'un qu'elle n'avait pas choisi. Sauf durant cette période.

Ce soir, sans rien nous dire, elle avait décidé qu'elle retournerait au cabaret du Rat Noir pour y glaner des infos sur Amédée. Malgré cette peur, ce sentiment d'être aspirée par le passé, à la fois proche et pourtant à des siècles de ce qu'était devenue sa vie.

Quand elle entra, ce fut comme une bouffée de souvenirs moisissus qui lui sauta aux narines. Les couleurs criardes, enfumées, les odeurs, mélange âcre d'absinthe, de poudre de riz et de sueur.

Quelques femmes accoudées sur les tables de marbre chuchotaient leurs secrets. Leurs histoires de cœur et de sous, leurs querelles, leurs jalousies. La radinerie ou la brutalité de leurs souteneurs. Elles étaient alanguies, lasses, vaguement ivres. Parfois un homme éméché les accompagnait et comme lui, elles buvaient des bocks. De temps en temps, un mot obscène fusait. Sur d'autres tables, des liquides de toutes les couleurs finissaient au fond de gorges gloutonnes. Certains jouaient aux cartes, d'autres circulaient sans but ou s'attardaient autour du piano criard.

Le patron, Roussel, la reconnut aussitôt. Petit et grassouillet, tout en lui respirait la bonhomie. Mais ses petits yeux chafouins, perçants, calculateurs, démentaient vite le sourire constamment affiché.

— Ma toute belle ! Tu es venue m'aider un peu ? Et ton amoureux, il est passé où ?

Au ton de sa voix, elle comprit que tout le monde savait déjà qu'elle avait été plaquée et qu'elle était dans une situation vulnérable. D'un ton dégagé, elle répondit :

— Eugène va bien ! Très bien. Il est parti pour quelques jours chez ses parents pour régler ses affaires.

Autant laisser sous-entendre que rien n'était définitif et qu'elle pourrait peut-être retrouver son faste.

— Dis-moi, tu connais un certain Lambert ? Amédée Lambert ?

Le patron tourna un œil torve vers le fond de la salle :

— Tu lui veux quoi, à Lambert ? Je *bave* pas sur les *aminches*, moi. C'est à cause de ce qui est arrivé à la petite Campo ? Il y est pour rien, il était chez moi quand elle a eu son accident.

Suivant du regard le mouvement du patron, Lola repéra immédiatement dans un coin, à moitié avachi, Amédée en personne, complètement saoul.

— C'est pas lui, là-bas ?

Elle allait quitter Roussel quand il lui posa la main sur le bras, en propriétaire. Sur un ton doucereux, il siffla :

— Où tu vas comme ça, la belle ? Si tu t'assois à une table, c'est pour bosser. *Coneisses la formula*¹⁵. Un pourcentage pour chaque soucoupe. Et si tu me remercies pas, c'est pas grave.

Lola le regarda avec colère, un nœud au ventre. Il venait de raviver son impression de faire un plongeon dans son passé, comme si rien n'avait changé depuis. Mais quand se sortirait-elle définitivement de ce marasme ? Elle arracha son bras de l'étreinte malfaisante et s'approcha d'Amédée par-derrière.

Il était assis le dos voûté, la tête baissée, songeur devant un verre d'absinthe qu'il consommait très lentement. L'absence de soucoupes sur sa table prouvait qu'il avait bu avant de venir ici et qu'il était là depuis peu.

— Bouh ! souffla-t-elle dans son cou.

Il sursauta, effrayé.

— Hein, quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est rien ! C'est moi, Lola ! L'amie de Clara !

Il la fixa d'un air éperdu et se mit à pleurer. Le manège de Lola avait attiré l'attention d'un bourgeois buveur de bière, entouré d'une grappe de *rouleuses* entre deux âges. Il avait un bock de bière devant lui et trois soucoupes à côté. Il en était donc à sa quatrième tournée.

Moustache blonde, taches de rousseur, pantalon à carreaux. À première vue, Lola le catalogua comme anglais ou écossais. Peut-être belge. Il s'approcha d'eux et se pencha très bas devant Lola, en secouant dans un large geste d'emphase son chapeau haut-de-forme.

— Puis-je me joindre à vous ?

Il avait un fort accent anglais. Pas écossais, puisqu'il ne roulait pas les r. Un étranger de la colonie anglaise venu s'encanailler ici ?

— Seulement si vous passez au champagne et que vous réglez aussi mon ami ici présent, répondit Lola en lui jetant un regard coquin.

Elle se disait qu'il ferait le pigeon idéal pour qu'elle puisse gagner son droit à s'asseoir près d'Amédée pour le cuisiner. Mais les filles qui l'entouraient ne comptaient pas se laisser piquer leur *miché* par Lola aussi facilement. Ce fut un tonnerre d'imprécations et de protestations :

— Oh là en voilà une canaille ! C'est qu'elle nous piquerait le pain de la bouche ! Eh radasse, d'où que tu sors ?

Roussel, qui n'avait pas quitté Lola du regard, avait vite compris son intérêt. Toute la bande de noceuses n'avait pas réussi jusque-là à faire sortir l'*engliche* de ses bières. Avec Lola, grâce à sa fraîcheur, il passerait au champagne, ce qui n'était pas tous les jours !

Il s'approcha et chassa d'un geste les filles en leur désignant d'autres hommes attablés.

— C'est-y que ça cause au lieu de bosser ? Feignantes ! Voyez pas les places vides à la table de jeu ?

Lola continua comme si de rien n'était.

L'homme en habit lui tendit une chaise et en saisit une autre pour lui, en s'attablant avec eux.

— Vous êtes un bien beau bijou pour une boîte aussi miteuse, commença l'homme avec un fort accent.

— Mon ami a un chagrin d'amour et je suis venue le consoler, dit-elle en désignant Amédée. Et vous, que faites-vous donc ici au lieu d'être au Cercle Nautique avec votre épouse ?

Il éclata d'un rire franc !

— Bonne déduction ! Comment diable avez-vous deviné que je vais au bal ce soir ?

— Si simple, mon cher. Vous êtes en grande tenue et il n'y a qu'un seul événement digne de ce nom ce soir à Cannes.

Le garçon apporta la bouteille de champagne et trois coupes. Lola les servit et avala cul sec le sien en trinquant avec l'homme du monde. Elle se pencha vers Amédée qui les regardait sans les voir, les larmes mouillant toujours ses joues. De temps en temps, il reniflait et s'essuyait le nez avec la manche.

— Allons, Amédée, ne te laisse pas aller ainsi.

Elle le força à finir son absinthe et à avaler sa coupe. Les trois compères mal assortis en étaient à leur deuxième bouteille de champagne quand Amédée se mit à parler. Sans perdre un mot sortant de la bouche d'Amédée, Lola avait fort à faire pour tenir à distance l'Anglais tout en l'aguichant suffisamment pour qu'il reste et continue à commander à boire. Amédée râlait d'avoir perdu son travail.

— Quand je pense que c'est grâce à moi qu'elle a eu ce boulot ! Si j'avais su ! Et je voulais l'épouser, tu sais ?

— Oui, sa mère m'en a touché deux mots.

— Je lui ai demandé plusieurs fois, mais y'avait rien à faire ! Elle n'en démordait pas. Elle me trouvait trop vieux. *Que cameu*¹⁶ !

— Mais enfin, pourquoi tu dis ça ? Clara n'était pas une garce, voyons ! Tu le sais bien !

— Ah oui, ricana-t-il soudain férocement. Et son *polichinelle dans le tiroir*, hein ? C'est quoi, ça ? La belle et pure Clara ! Si réservée, si supérieure, si pudique ! C'est la nouvelle Vierge Marie ? D'où qu'il sortait le mioche ?

— Tu sais, on peut faire un gosse avec quelqu'un pour tellement de raisons ! Cela ne veut pas dire que c'était une garce ! Elle a peut-être été abusée ? Ou alors elle aimait quelqu'un à la folie et elle s'est abandonnée dans un moment de faiblesse ?

L'Anglais suivait leur conversation avec un grand intérêt et il rapprochait sa chaise de celle de Lola jusqu'à toucher sa cuisse de la main. Comme elle laissait faire, il semblait de plus en plus excité. Quand elle se penchait vers Amédée, il se penchait aussi, souriant, mêlant sa moustache aux cheveux de Lola, respirant son odeur en fermant les yeux, rapprochant la bouche de son décolleté. Il semblait près de la pâmoison.

— C'est vrai ! C'est vrai, se lamentait à présent Amédée. Elle ne mérite pas que je la salisse. Si elle était encore là, même avec le moutard, je la prendrais comme femme. C'est pas seulement que je l'avais dans la peau. *Li voliéu ben. Coma un fôu, sabes. Èra mai qu'aquò... mai... mai*¹⁷...

— Allons Amédée, reprends-toi. Dis-moi, tu n'avais pas remarqué quelque chose de changé chez elle ces temps derniers ? Est-ce qu'elle t'avait semblé différente ? Elle n'aurait pas rencontré de nouvelles personnes ?

Il sortit un grand mouchoir de sa poche et se moucha bruyamment. L'Anglais s'écarta un peu, vaguement écœuré par Amédée. Celui-ci réfléchit puis il dit :

— Elle parlait souvent d'une famille de Suisses qui était venue à l'hôtel peu avant Noël. On aurait dit qu'il n'y en avait que pour eux. Le type, c'est une sorte de savant. Il travaille à la publication d'un livre de botanique sur la Riviera. C'est des comtes. Les d'Orcel de Montejoux. Je me suis un peu renseigné sur eux à l'époque parce que j'étais jaloux, mais comme par la suite elle n'en a plus parlé, j'ai pas continué. Je l'aimerai toujours, même maintenant qu'elle est morte.

— Ils sont combien dans cette famille ?

— Trois. Le père, la mère et le fils. Je connais que le prénom du père. Charles.

— Ils sont toujours à Cannes ?

— Les parents, oui. Le fils était exceptionnellement venu de sa pension de Gstaad pour passer les fêtes avec eux. Il est reparti mais eux sont toujours là. Pourquoi tu me demandes ça ?

Il fixa soudain Lola, frappé de stupeur.

— Tu crois que... Non ! Le comte Charles d'Orcel ? Elle aurait couché avec lui ? Mais oui ! Tu as raison !

— Eh là ! Oooh ! J'ai rien dit, moi !

— Mais oui, cela crève les yeux ! C'est lui, c'est le père ! Ce vieux dégoûtant ! Une sorte de coquet, toujours tiré à quatre épingles comme s'il allait courir le guilledou, comme s'il avait toujours vingt ans ! Des gilets chamarrés. Poudré et parfumé comme une cocotte ! Ah le saligaud ! Ah le misérable !

Lola le laissa à sa colère et à son amertume. Elle sentait qu'il était à présent lancé sur cette voie et qu'il n'en sortirait plus. Tandis qu'elle

allait apporter les soucoupes au patron pour se faire donner sa commission, l'Anglais la suivit, insistant, lourd et bientôt collant. Il la tirait par le bras pour l'emmener dans une des chambres de l'étage.

— Ah, mais ça va bien ! cria-t-elle ! Vous allez me lâcher à la fin ! Vous voyez pas qu'on nous regarde ? Vous voulez créer un scandale ou quoi ?

Mais l'Anglais était trop éméché pour réaliser qu'il attirait l'attention.

— Mais tu m'as laissé croire, tu...

— Turlututuuu ! Pas du tout ! J'ai rien promis de ce genre, moi !

— Allez, dit le patron, fais pas ta sainte Nitouche ! Ça te fera toujours un complément ! Et puis, ça le fera fermer sa gueule, *aqueu can bastard*18 !

— J'en suis plus là, Roussel, tu le savais pas ? Faut suivre, mon vieux ! Et puis il est tard, je dois rentrer...

Un jeune étudiant chevaleresque qui espérait sans doute tirer bonne fortune de son action ou qui peut-être simplement avait envie d'en découdre, se mêla à la conversation.

— Mais vous voyez bien qu'elle ne veut pas ? C'est quoi ces façons de forcer une femme ? Où avez-vous été élevé, monsieur ?

Comme l'autre le poussait pour se coller à Lola, l'étudiant riposta en saisissant une coupe et en lui balançant le liquide doré et pétillant au visage. Celui-ci le saisit au col. Déjà l'empoignade commençait à se généraliser, les *perdreaux* n'allaient pas tarder. Lola s'enfuit en se disant qu'il ne fallait pas traîner, tant pis, elle était obligée d'abandonner le pourcentage de ses soucoupes. Mais juste au moment où elle se faufilait hors de l'établissement, deux policiers en habits de citoyens ordinaires la saisirent par les épaules et la poussèrent dans une estafette garée un peu plus loin.

Des coups de sifflet, de grands mouvements, des cris, des bris de verre. Une foule bigarrée fut emmenée au *violon* – la chambre des dépôts – de la rue Macé. C'était le cauchemar de Lola qui devenait réalité. Être incarcérée, exhibée en file indienne avec les autres filles devant le médecin et peut-être obligée de s'inscrire au registre des filles « soumises », déclarées, obligées de se soumettre à d'infâmes coutumes humiliantes.

Les policiers passaient régulièrement et extrayaient de la pièce des personnes jugées inutilement gardées. Les bourgeois, l'Anglais, l'étudiant, Roussel... Petit à petit, l'espace se vidait.

Quand elle vit qu'il ne restait que les filles, elle se sentit perdue. Tout ce qu'elle avait redouté en se rendant au cabaret venait de se matérialiser. Il s'agissait à présent de s'en tirer, vite, avant que le piège ne se referme. Elle appela l'un des agents dans l'idée de brandir sa botte secrète, le mot doux aux armoiries du prince de Galles, signé

Bertie, mais il ne fallait pas la gâcher.

— On attend quoi, là, comme ça ?

— Le médecin. Il passe demain.

— Demain ? Mais ce n'est pas possible. Je ne peux pas attendre demain !

— Pourquoi ça ? Mademoiselle a un rendez-vous important ?

— Je veux !

— Ah oui ? Et avec qui ?

— Je peux pas le dire tout haut, c'est un secret d'État.

L'homme éclata d'un rire gras.

— Avec ça que je vais te croire.

— Au lieu de rire bêtement et si tu veux pas te faire virer comme un malpropre, appelle plutôt Valantin. Je parlerai qu'à lui.

— Avec ça que je vais réveiller le patron au milieu de la nuit !

— Tu rigoles ? Au milieu de la nuit ? Mais il est même pas encore minuit. Va le chercher que je te dis ! Et en courant encore !

L'homme faisait le fier à bras mais l'aplomb de Lola entamait sa confiance et une ombre d'inquiétude passa sur son visage. Il partit rejoindre son collègue et Lola les vit s'entretenir à voix basse.

Ils la firent sortir de la cage pour l'enfermer dans le bureau où elle resta avec le deuxième, seule.

— Tu vois ce registre, là ? C'est une sorte de cahier de mains courantes, mais que pour les *poules*. Je vais écrire ce qui te concerne à la mine de plomb, tu vois. C'est ton jour de chance. Ça peut s'effacer. Je veux pas réveiller le patron, mais je veux pas non plus faire une gaffe. *Aquí, siés leu garçat defòra*¹⁹. Avec tous ces richards qui dictent leurs lois dans cette ville !

Il inscrivit ses nom, adresse, heure et lieu d'arrestation, soupçons de « raccrochage ».

— Tu peux y aller mais tu passeras demain matin tôt pour parler à Valantin de ton « secret d'État ».

Lola n'était pas sûre que Valantin, qui espérait l'épingler depuis un bon moment déjà, la laisserait repartir libre. Elle voulait tout régler de suite.

— Je préférerais que vous effaciez tout de suite ma trace.

L'homme rit grassement.

— Tu préférerais ? Alors là, c'est un autre tarif, ma belle. Et moi, tu t'en doutes, de ce que je préférerais ?

Elle avait raté le bon moment pour sortir de sa pochette la carte de « Bertie ». L'homme avait les yeux allumés et il l'avait saisie par les cheveux, la forçant à s'agenouiller devant lui.

Ce détail douloureux, elle ne me l'avoua que des semaines plus tard. En parlant, ses yeux étaient humides et son menton tremblait. Elle disait pourtant avec un rire forcé, regretter surtout d'avoir été

obligée d'abandonner le pourcentage qu'elle avait gagné sur les boissons.

Lola rentra de sa soirée en courant et en pleurant, s'abîmant dans son humiliation.

En constatant que nous n'étions pas encore revenus du bal, elle se coucha après un rapide débarbouillage, sans bruit pour ne pas réveiller Anna qui dormait, toujours installée dans son canapé.

Elle somnolait quand elle entendit le fiacre qui nous déposait. Penchée à la fenêtre, elle observa les loupiotes bleues de la calèche dont la lueur découpait la silhouette du cocher haut perché et du cheval malingre tandis qu'ils redescendaient la pente vers le passage à niveau.

Maupassant parlait fort et il me serrait d'assez près. Il faisait le beau et je le repoussais vainement avec humeur.

- 15 En provençal : « Tu connais la formule. »
- 16 En provençal : « Quelle garce ! »
- 17 En provençal : « Je l'aimais. Comme un fou, tu sais. C'était plus... plus... plus... »
- 18 En provençal : « ce corniaud-là ! »
- 19 En provençal : « On est vite éjectés, ici ! »

28 – UN COMTE SUISSE

J'essayais de le convaincre de rentrer chez lui. Maintenant qu'il avait renvoyé la voiture, il exigeait que je lui offre un verre pour prendre des forces avant de repartir à pied. Il me suivit dans l'escalier jusqu'au premier.

Lola, en déshabillé, nous surprit tandis que j'hésitais à grimper plus haut, en me demandant comment faire pour ne pas entraîner Maupassant à ma suite jusque dans ma petite chambre.

— Miss Fletcher, voulez-vous bien descendre voir s'il nous reste du champagne et trois coupes quelque part ? Et rejoignez-nous dans notre nouveau bureau.

Tandis que je lui obéissais, soulagée de m'éloigner de Maupassant, je l'entendis qui lui disait :

— Quant à vous, faites moins de bruit en traversant le salon, la petite dort... Venez, vous allez tout me raconter.

J'étais excitée, en remontant, à l'idée de relater ma soirée. Cependant je pris le temps de choisir une plume et d'ouvrir le *cahier de l'enquête*. Tout en parlant, je m'apprêtais à écrire ce qui allait s'échanger à propos de Clara Campo.

Je pense que c'est cette nuit-là que j'ai envisagé pour la première fois que je pourrais écrire par le détail, comme un roman peut-être, ce que nous étions en train de vivre.

Parler de Clara, de Lola, de Maupassant. Parler de cette mort suspecte et lui rendre hommage en retraçant notre enquête. Rendre à Clara Campo, à travers un livre, la place dans le monde que la vie et la société lui avaient refusée. Décrire cette société de faux-semblants dans laquelle j'évoluais depuis toujours et que je connaissais si bien.

Depuis des années que j'écrivais mes journaux intimes, peut-être était-il temps pour moi de passer à autre chose ? D'autres sortes d'écrits ? Un roman ? Un témoignage ? Je ne savais pas encore quelle forme je donnerais à mon texte, mais je commençais à y penser.

La rencontre avec Maupassant ne devait pas être étrangère à ce désir d'écrire. Bien entendu, jamais je n'aurais pu le faire en français, ma maîtrise de la langue n'était pas suffisante. Et puis je ne voulais pas que Lola et Maupassant sachent quoi que ce soit de mes tentatives

de romancière.

Je craignais leur refus, leur réaction, leurs moqueries. Pour qu'ils ne puissent tomber sur mon *œuvre*, j'écrirai en anglais.

— Alors ? demanda Lola.

— C'était édifiant, dis-je. Je me suis postée en observatrice. Ce n'est pas la première fois que je me rends au Cercle Nautique, mais jamais je ne me suis sentie aussi dégagée. Je ne fais plus partie de leur monde mais ce n'est plus une déchéance, c'est une libération. *Darnation!* comme je détestais les réceptions, les bals, les concerts, les réunions de cette société !

— Eh bien moi, pendant que vous faisiez votre introspection au bal, j'ai obtenu des informations de première main !

— Comment ? m'inquiétai-je. Vous n'avez pas passé la soirée ici, avec Anna ? Où êtes-vous allée ?

Je me souvins alors que j'avais vu la robe marron traîner sur un fauteuil en traversant le salon.

— Le Suquet ! Vous êtes allée dans la Vieille Ville !

— Oui ! Et alors ?

— Vous êtes allée voir votre mère ? demandai-je.

— Non, en quoi ma mère aurait-elle pu m'apprendre quoi que ce soit ? Je suis allée au cabaret du Rat Noir soutirer des renseignements sur Amédée Lambert.

— Vous êtes une tête brûlée ! Ces quartiers sont dangereux la nuit. Sans parler du risque de rafles.

— Je sais ce que je fais, dit-elle sèchement.

Cet éclat de colère rentrée était contredit par un tremblement dans sa voix. Je remarquai alors ses yeux rouges.

— Que s'est-il passé ? demandai-je, soudain alarmée.

— Que je sache vous n'êtes pas mon curé ! Ni ma mère ! Grand bien m'en a pris d'y aller, puisque je suis tombée sur Lambert lui-même. J'ai appris des tas de choses très intéressantes.

Elle boudait.

— Ah oui ? Eh bien moi aussi ! dit Maupassant.

— Moi de même, dis-je !

Et comme chacun voulait parler le premier c'est en chœur que nous nous sommes écriés :

— Un comte suisse !

Ainsi nos informations s'étaient recoupées. Chacun de nous décrivit les détails de ce qu'il avait glané comme ragot. Lola avait, elle, obtenu un nom complet et la description des membres d'une famille. Maupassant avait l'étage et la chambre où ils logeaient à l'hôtel. Moi, à vrai dire, je n'avais rien de particulier si ce n'est que je pouvais attester que ce potin courait autant chez les femmes du monde que chez les hommes.

— Tout ceci est assez vague, mais comme cela circule partout, il doit y avoir un peu de vrai.

— *Non c'è fumo senza fuoco*²⁰ ! dit Lola.

— Nous avons une piste, n'est-ce pas ? Une nationalité, un lieu, un nom...

— Si vous aviez vu Miss Fletcher ! railla Maupassant. Elle avait une cour de jeunes filles autour d'elle. La coqueluche des jeunes Anglaises à marier.

— Ah oui ?

— Grâce à vous mademoiselle Lola ! confirmai-je. Vous êtes devenue en quelques jours celle dont on parle à Cannes. La faute à votre portrait. Et il semble que nos balades en ville dans votre landau rutilant ont fait sensation.

— Je corrobore, dit Maupassant. Tous ces messieurs voulaient savoir qui vous étiez.

— C'est tout de même un comble, dit Lola. Je suis interdite de séjour auprès de ces jeunes filles, mais c'est grâce à moi que vous y avez du succès !

— Mieux que cela encore ! Miss Fletcher a dansé avec... Galles !

Il avait prononcé le mot avec affectation, imitant les poseurs quand ils voulaient montrer qu'ils étaient des intimes de la famille royale d'Angleterre.

— Oui, répondis-je, la vie est étrange. Quel succès ! Grâce à vous, mademoiselle Lola. En réalité, s'il m'a reconnue ce n'est pas de m'avoir vue un jour chez Lord Clarence mais bien de m'avoir repérée à vos côtés. Il a lancé des hommes du Renseignement de l'Empire sur ma trace. Il voulait tout savoir sur vous, surtout. Quelle soirée ! Je m'amuse à observer leurs mœurs maintenant que j'en suis sortie !

— Voilà ! s'écria Maupassant ! Vous êtes comme moi ! Vous observez ! Vous avez remarqué le nombre de rois au mètre carré qu'on trouve ici ? Tous des crétins !

À ces mots, j'ai éclaté de rire, suivie par Maupassant.

Lola, contrariée, protesta.

— Je ne suis pas du tout d'accord avec vous. Je les trouve bien utiles, moi, tous ces rois. Je suis bien heureuse qu'il y en ait tant à Cannes ! Ou des futurs rois comme *Bertie* !

— Mais vous savez que pour la plupart, ce sont des rois fantoches de royaumes disparus ?

— Eh bien, j'aimerais bien faire partie de ce monde assoupi, moi ! Vous ignorez sur quoi vous crachez, tous les deux ! Ceux qui en sont exclus le savent bien, allez !

Nous faisions faussement les penauds, Maupassant et moi, mais nous ne pouvions nous retenir de pouffer.

— Vous verrez, un jour j'en serai, moi aussi ! Et ils me salueront,

tous ces rois... Ils me respecteront. Ils mangeront dans ma main ! Je parle aussi de leurs reines !

— Vraiment ? Vous me faites penser à quelqu'un avec qui j'ai vécu toute cette année, dit Maupassant. Prêt à tout pour s'élever socialement ! Vous savez comment je vais vous surnommer, Lola ?

— ...?

— « Belle Amie » !

Et il rit de plus belle.

Je riais bêtement avec lui, ne comprenant pas où était l'astuce.

— C'est quoi la blague ? s'irrita Lola. Je ne saisis pas. Vous m'expliquez ?

— Vous comprendrez dans quelques mois. Mais à bien réfléchir, vous êtes trop gentille. Trop généreuse ! Finalement vous ne lui ressemblez pas tant que ça ! Qu'à cela ne tienne, je vous surnommerai tout de même « Belle Amie » ! C'est aussi le nom que je donnerai à mon prochain bateau.

Impossible d'en tirer autre chose sur ce sujet. Ce n'est qu'un an plus tard que Lola et moi nous devons découvrir son roman *Bel-Ami* en feuilleton dans *Gil Blas*. Le portrait sans concession d'un arriviste cynique. Ce qui fit enrager Lola qui ne digéra jamais la comparaison.

— Vous m'agacez avec vos mystères. Gardez vos énigmes surfaites pour vous, nous en avons suffisamment de concrètes à démêler pour cette pauvre Clara.

— En parlant d'énigmes, dit Maupassant, en voilà une autre... Une vraie Lady. Une Anglaise. Elle s'était mis en tête d'importuner notre miss. Je ne connais pas son nom, mais Miss Fletcher pourra nous le dire, je pense...

Je le fusillai du regard, soudain dégrisée.

— Comment cela ? demanda Lola.

— Eh bien, cette Lady ne voulait pas lui fiche la paix, insista-t-il. J'ai trouvé bien indélicate sa façon de tourner autour d'elle.

Il essayait de plaisanter, mais c'était un peu lourd. Lola sentit mon désarroi et elle en rajouta dans la plaisanterie pour faire passer la pilule, ce qui ne fit qu'accentuer mon malaise.

— Je ne crois pas que ce soit en la taquinant de cette manière que vous avancerez votre pion auprès des faveurs de ma gouvernante, dit-elle.

— J'ai mon plan, se vanta Maupassant.

Il sentait qu'il s'enlisait et s'entêtait, vexé.

— Mais pourquoi diable n'essayez-vous pas de vous placer plutôt auprès de moi ? minaуда-t-elle faussement en exagérant pour faire croire à une plaisanterie.

Se peut-il qu'elle en rêve ? me demandai-je, un frémissement au cœur.

— Elle ne savait plus comment faire pour éviter la Lady, insistait lourdement Maupassant, sur un ton faussement potache. N'est-ce pas Miss Fletcher ?

Contrariée, je marmonnai une excuse et je les plantai là sans plus de façons pour monter dans ma chambre.

20 En italien : « Il n'y a pas de fumée sans feu ! »

29 – RENCONTRES

Ce fut par le plus arrangé des hasards que Maupassant, le lendemain, après avoir fait le pied de grue pendant presque une heure, rencontra sur la Croisette le comte d'Orcel juste après l'heure du déjeuner.

Celui-ci sortait de l'hôtel et se dirigeait vers la place du chantier naval. Il était grand, musclé, arborant une allure sportive et virile. Son costume strict, noir et blanc, était cependant coupé dans un tissu précieux. Il arborait une pochette de dentelle fine et un gilet ivoire moiré, ce que Maupassant trouva très élégant. Pour compléter le tableau, une montre à gousset brillait de mille minuscules diamants et une cravate de soie semblait noire mais révélait de près une couleur bleu nuit raffinée.

Maupassant l'aborda sans façons d'un air admiratif en lui demandant s'il n'était pas le célèbre naturaliste auteur du *Guide du Botaniste* ?

Flatté, d'Orcel acquiesça et la conversation s'engagea sur un sujet que Maupassant connaissait bien car son frère Hervé était un passionné de plantes. Il rêvait d'horticulture en serres et de faire commerce de fleurs coupées à échelle industrielle. Maupassant saisit ce prétexte pour proposer à d'Orcel d'examiner le fruit de leurs recherches réciproques.

La conversation se poursuivit autour d'un bock au Grand Café. Puis elle dériva sur la saison d'hiver à Cannes, la vie dans les hôtels, la famille, les enfants...

L'air de rien, Maupassant faisait subir à son interlocuteur un véritable interrogatoire. Flatté par l'intérêt de Maupassant, d'Orcel se sentait en confiance et se laissait aller à ce qui aurait pu ressembler à des confidences, mais Maupassant se rendit vite compte que tous les sujets qu'il désirait aborder étaient écartés discrètement. En particulier tout ce qui concernait les relations avec le personnel de l'hôtel, les domestiques en général et les femmes de chambre en particulier. Le comte éludait avec adresse.

— Vous savez que ma femme raffole de vos contes ? Elle est éprise de poésie également et se pique d'en écrire.

— Vraiment ? Ah ! La poésie ! Il n'y a rien de plus noble ! ironisait sans en avoir l'air Maupassant. A-t-elle déjà fait lire ses poèmes à un éditeur ?

Le visage du comte s'illumina.

— Non ! Mais quelle noble et généreuse idée ! Accepteriez-vous de venir prendre le thé dans nos appartements afin que je vous présente Andréa ? Elle serait si heureuse de parler littérature avec un génie tel que vous !

Maupassant ne savait pas s'il devait se réjouir d'être parvenu à ses fins, entrer dans la suite des d'Orcel, ou s'il devait pleurer devant ce qui l'attendait. L'idée d'avoir à s'extasier devant les écrits prétentieux d'une femme du monde se prenant pour une poétesse lui semblait au-dessus de ses forces.

Une fois entré dans l'appartement dont le jeune baron de La Coste lui avait parlé, celui dont était sortie la jeune femme de chambre en pleurs, il réussit à établir des liens d'amitié avec Andréa d'Orcel de Montejoux.

Il avait tenu à lire à haute voix ses poésies et s'émerveillait sur ses qualités de poétesse, sa sensibilité de plume et la pudeur de ses sentiments. De son côté, la comtesse lui répétait à l'envi combien elle aimait ses nouvelles.

Après avoir établi avec Charles, le comte, une relation à tu et à toi, il établissait avec l'épouse une compétition de flatteries qui l'amusait beaucoup.

Tandis qu'ils prenaient le thé, Maupassant prit prétexte d'une supposée douleur qu'il aurait eue à la cuisse à la suite d'une longue marche, et qui l'aurait empêché de rester assis trop longtemps, pour parcourir le salon de la suite de long en large.

Il furetait, s'exclamait devant les collections, les objets, les fleurs, les livres. Andréa gloussait, enchantée.

Il regarda une photo de famille encadrée sur laquelle trônaient le comte et la comtesse, ainsi qu'un adolescent boutonneux et renfrogné.

— Votre fils, peut-être ?

— Oui, Maxime. Il fait notre fierté.

— Est-ce sur ce bureau que vous écrivez, ma chère ? demanda Maupassant, tandis qu'elle roucoulait sous les compliments.

Il se pencha pour saisir l'encrier et avec une fausse maladresse se tacha le doigt. Il avait en tête de montrer cette trace à Lola à son retour pour confirmer éventuellement la provenance de la tache d'encre sur le doigt de Clara. La comtesse se leva vivement.

— Prenez garde, cette encre est tenace ! Je la fais venir de Venise car sa couleur violette m'inspire particulièrement. Comme je suis assez méticuleuse et que je crains les accidents, j'écris toujours avec une immense blouse de peintre que j'achète chez le même fournisseur. Je

ne travaille jamais à mes poésies sans la revêtir ! Si vous pouviez me voir ainsi ! Je suis affreuse !

— Permettez-moi d'en douter, madame.

— Vous écrivez vous-même tous les jours ?

— J'essaie. Je m'y consacre tôt le matin et lorsque je sens que je suis pressé comme un citron alors je sors naviguer.

— Quelle bonne idée, dit le comte. La dépense physique est indispensable après un lourd travail intellectuel.

— Avez-vous, vous-même, appuya Maupassant en direction du couple, des dérivatifs à vos travaux d'écriture ?

— Nous venons de découvrir le lawn-tennis et j'avoue que nous en sommes férus, dit Andréa. Mais nous n'en sommes qu'au début et nous n'osons pas encore partager des parties avec nos amis qui le pratiquent depuis plus longtemps que nous.

— Le lawn-tennis ? J'adore moi aussi. Je dois dire que j'ai fait beaucoup de progrès avec mon amie anglaise Gabriella qui a gagné de nombreuses coupes. Voudriez-vous que je vous la présente afin qu'elle vous aide à progresser ? Elle est remarquable ! C'est une baronne. Baronne de *Romsteak* ou quelque chose comme ça. J'ai du mal avec les noms anglais.

Les rires moqueurs à mes dépens ponctuèrent cet échange. Lorsque Maupassant les quitta, il était lesté de plusieurs feuillets du recueil de poèmes écrits par la comtesse.

Pendant que Maupassant allait vers l'hôtel Beau Rivage avec le comte, Lola s'était parée d'atours de veuvage de taffetas noir à la fois sobres, mais remarquables grâce à l'agrément de détails luxueux et elle s'était rendue, recouverte d'un grand voile, vers l'hôtel Central.

Elle avait honoré ce rendez-vous galant dans une suite secrète dont l'étage entier était bloqué pour *Bertie*. La rencontre avec le prince, futur roi d'Angleterre, avait donné toute satisfaction à l'un comme à l'autre, pour des raisons fort différentes.

L'entrevue, à la fois rapide et fructueuse, la laissait libre d'enchaîner avec une visite à la maison de rendez-vous. En sortant de l'hôtel Central, elle avait couru chez Madame Alexandra qui l'avait félicitée pour sa tenue.

— Très bien, le coup de la veuve ! Bien joué. C'est un adultère moral très recherché. Garde cette couleur.

Lola avait fait la moue.

— Non, ça c'est bon pour *Bertie* ! Moi je préfère le rouge carmin.

— Soit. Rouge foncé, ça fouette le sang. Mais ne rajoute aucun colifichet. Que la parodie de la séduction fasse illusion quand un homme t'approche dans mes salons.

Après avoir liquidé une autre entrevue « mondaine » avec un nouveau *chérubin*, Lola s'était dirigée vers la rue Hermann en flânant.

— *Commercio di nuovo*²¹ ! se disait-elle en parodiant sa grand-mère, du temps où elle vendait des navets au pays.

Elle désirait renouveler sa garde-robe en la parant de tissus moins bariolés. Le marchand de drap possédant les plus belles étoffes, à la fois chics et originales, se trouvait rue Macé. Elle croisa son amie Antoinette, de la parfumerie, accompagnée de Thérésine, la blanchisseuse. Elles avaient fini leur journée et rentraient chez elles en badant un peu.

Elle s'arrêta pour discuter un moment, car Thérésine voulait voir tous les détails de sa tenue. Les rubans, les fleurs, les tissus, les bottines, les gants et le chapeau. Elle s'étonnait de la voir en noir.

— C'est exceptionnel. Je vais maintenant choisir une seule couleur et m'y tenir. Le rouge sang, sûrement. Mais sang caillé, tu vois... Bien sombre. C'est plus mystérieux. J'ai décidé d'en faire mon étendard, dit Lola. Ce sera mon signe distinctif.

Thérésine tapait des mains, enchantée.

— Quelle bonne idée ! Au moins, les salissures de sang ou d'encre violette ne se verront pas ! dit-elle.

L'allusion à l'encre intrigua Lola.

— Que veux-tu dire ? Tu rencontres beaucoup de taches d'encre dans la blanchisserie ?

— Pas mal. Surtout sur les chemises des messieurs, des employés... Heureusement on a nos recettes pour les faire partir. Le tissu doit tremper dans du lait, puis après une heure dans un mélange de farine de Socca et de vinaigre blanc. Mais l'autre jour j'ai eu une robe d'une cliente du Beau Rivage ! Elle avait une tache violette qui voulait pas partir. Je sais pas où elle achète son encre, mais alors ! Chapeau !

— Tu connais le nom de la cliente ?

— Pas du tout. C'était dans le panier de l'hôtel, c'est tout ce que je sais. On n'est pas censées savoir à qui appartient le linge.

Lola en les quittant se demandait qui était la cliente de l'hôtel qui avait une tache d'encre de la même couleur que celle du doigt de Clara. Ce fut dans la soirée que nous pûmes réunir les informations et rajouter les petites pierres de la journée dans le grand cahier de l'enquête. Les éléments glanés étaient riches. L'encre était celle que nous recherchions. Notre plan d'action prenait forme.

J'avais pour mission de donner des cours de lawn-tennis au comte et à la comtesse d'Orcel. Pendant qu'ils seraient éloignés de leur suite, Lola et Maupassant chercheraient à s'introduire chez eux pour fouiller. La seule chose qui me chagrînait fortement dans ce plan, était mon incapacité à mener correctement la moindre partie de lawn-tennis. Je n'avais jamais aimé ce sport qui m'obligeait à affronter un adversaire. La natation, l'équitation, étaient des activités qui me

convenaient mieux, se pratiquant en solitaire.

Je protestai donc, contrariée, mais Maupassant balaya mes arguments d'un geste négligent.

— Voyons, Miss Fletcher. Tous les Anglais excellent en lawn-tennis, c'est bien connu, allons. Et puis dites-vous bien que vous en saurez toujours plus qu'eux ! Cessez donc vos caprices !

Je dus donc me résoudre à me préparer à ce rôle.

21 En italien : « Les affaires reprennent ! »

30 – PAUL ANTOINE ISNARD DE LA MOTTE

Anna se refaisait une santé. Elle était toujours maigre, mais elle n'avait plus de fièvre et reprenait couleurs et forces. Son cauchemar d'incendie se répétait cependant assez régulièrement. Mario, le petit frère de Lola, venait souvent chez nous pour la voir. Il l'emménait se promener dans les champs alentour.

Nous savions qu'un jour prochain Anna devrait rejoindre le dortoir de son orphelinat. Mais le rapport du docteur Buttura sur le Sacré-Cœur lui octroya un répit.

Il passa le matin même nous résumer la situation, après une visite à l'orphelinat avec le docteur Gimbert, chargé des épidémies. Leur rapport sévère allait exiger d'importants travaux. Les orphelines ne mangeaient pas à leur faim, elles n'avaient pas le droit de jouer dans le grand jardin, étant enfermées lors des récréations dans une cour minuscule encadrée de hauts murs où le soleil ne passait jamais. Les dortoirs, les salles d'étude étaient surchargés, confinés, et manquaient d'air. Les paillasses étaient pleines de vermines, infectées et jamais changées.

Les orphelines avaient droit à un lavage de pieds par trimestre ! Jamais de bains ! Pour une ville balnéaire, c'était un comble !

La fosse d'aisances se situait juste à côté du jardin et de la pompe à eau. De plus, le potager était arrosé avec la vidange de la fosse ! Lorsque le premier cas de fièvre typhoïde s'était déclaré, la contamination avait été inéluctable. Et il semblait aussi que les orphelines, affamées, mangeaient les fruits verts du jardin quand elles pouvaient les voler, ce qui provoquait des dysenteries favorisant la typhoïde.

Les médecins avaient vu des cadavres de rats prouvant que leur prolifération avait nécessité une intervention humaine pour les éliminer. Et les sœurs chargées de l'entretien étant malades elles-mêmes, le nettoyage ne se faisait pas régulièrement, augmentant le risque d'épidémie.

Le docteur Buttura avait signalé également le non-respect de

l'isolation de l'infirmerie, pourtant indispensable et obligatoire pour éviter les contagions. Il y avait de nombreuses malades alitées.

Mais le médecin flairait autre chose, même si l'état de faiblesse des orphelines expliquait leur vulnérabilité. Les symptômes décrits par la sœur infirmière étaient bien ceux de la fièvre typhoïde, mais il se rajoutait des éléments troublants qui pouvaient être le fait d'une cause différente.

La duchesse de Vallombrosa avait été informée de la scandaleuse situation. Une réunion avait été instamment organisée afin de comprendre pourquoi les orphelines étaient dans cet état malgré tout l'argent récolté par ces dames patronnesses.

La duchesse usa de son influence pour que la trésorière de l'œuvre, M^{me} de Grandmanche, présentât sa démission. Contre l'avis de la mère supérieure, elle avait insisté afin de ne pas utiliser l'argent récolté pour améliorer et assainir les lieux. Elle l'avait placé en banque. Oui, mais les banques faisaient faillite comme des mouches à Cannes ces temps-ci !

Elle pensait bien faire en faisant fructifier le capital, disait-elle. Avec la crise financière, elle avait voulu masquer le fait que ce portefeuille avait fondu comme neige au soleil. M^{me} de Valton, la présidente, l'avait protégée.

Quelque chose cependant turlupinait Buttura. Il y avait comme une ressemblance entre les décès des orphelines et celui de Clara. Pourtant, ces mortes n'avaient aucun rapport entre elles.

Les travaux occasionnés par le rapport allaient être entrepris. Ils retardaient le retour d'Anna à l'orphelinat, car en ce moment, cela arrangeait tout le monde qu'il y ait moins de pensionnaires. Il était urgent de les loger ailleurs, le temps de commencer l'ouvrage. On parlait de les transporter à la campagne.

Le rapport ordonnait de déplacer l'infirmerie et la cour de récréation, d'agrandir les dortoirs et de les trouser de grandes fenêtres. Il fallait aussi créer une autre fosse d'aisance plus loin, en accord avec les normes récentes imposées par la mairie aux habitations neuves, avec descente aux ruisseaux recouverts. Avant de détruire celle-ci, il fallait la désinfecter au chlorure de zinc.

Et la maison devait en même temps être entièrement et régulièrement désinfectée par des fumigations soufrées et phéniquées, après avoir au préalable brûlé toutes les paillasses. De la même façon, il fallait faire avaler quotidiennement aux enfants de la gomme au phosphate de chaux. En urgence. Et leur faire prendre des bains de soleil dans le jardin.

Au moment de nous quitter, le docteur nous dit rapidement qu'il n'avait toujours pas reçu les résultats de son envoi au laboratoire de son ami Lacassagne, pour examiner les substances corporelles de Clara

Campo. Par contre, il était fier de son système improvisé de conservation du corps.

Après son départ, Lola, Anna et moi, nous attaquâmes à l'emballage des savons que nous avons mis à sécher sur une claie sous l'auvent de la terrasse arrière, celle de la cuisine. Sherry, perché en haut d'une armoire, observait d'un œil méfiant notre agitation, la narine parfois dilatée par les effluves qui montaient de nos bassines bouillonnantes.

Lola était préoccupée par le retard que prenaient les analyses du bon docteur.

— Nous ne pouvons pas nous contenter d'attendre, dit-elle. Comment trouver un moyen de faire accélérer ces études ?

Nous entendîmes la cloche du portillon tinter. Rosalie nous rejoignit, affolée :

— C'est un client ! C'est un client ! Je l'amène par ici ?

Et elle repartit dans l'autre sens pour introduire le visiteur.

L'homme se présenta comme Paul Antoine Mottet, un détaillant en savons de Saint-Raphaël. Il était accompagné de Mario qui l'avait rencontré dans la montée et conduit jusqu'aux Pavots.

C'était un grand échalas tout en os, blond aux yeux bleus, la moustache fine et savamment huilée, la peau poudrée, la bouche sensuelle et boudeuse. Des lèvres de bébé, rose vif, dessinées en forme de cœur, qu'on imaginait prêtes à croquer dans toutes les douceurs de la vie.

Il était étonnamment vêtu de velours dont la teinte évoquait le lapis-lazuli. Un costume entièrement assorti, à revers mauve satiné. Veste, gilet et pantalon, sous un manteau de fine laine au col de fourrure. Sa cravate était une écharpe nouée en flot vaporeux, du même satin que ses revers. Sa montre à gousset était pailletée de diamants et sa canne arborait un pommeau d'ivoire veiné de turquoise.

Toute sa tenue affichait ses couleurs, celles d'un inverti exubérant et subtilement agressif. Son maintien était poseur et nonchalant. Ses gestes d'une lenteur calculée semblaient eux aussi provoquer ses interlocuteurs en permanence.

Quand il s'inclina pour me baiser la main, je surpris son regard sur moi, qui me traversait et me devinait en un coup d'œil. Nous nous étions reconnus immédiatement tous les deux, nous faisons partie de la même tribu, écartée, méprisée, par les bien-pensants. Une tribu que tout le monde aurait voulu voir disparaître et qui pourtant persistait à exister, à renaître de ses cendres, à refleurir à chaque génération depuis des siècles.

Rosalie appela les enfants depuis le potager. Ils la rejoignirent en courant. Après un moment de silence, Lola invita le visiteur à s'asseoir

sur un tabouret de bois un peu mouillé.

— Vous êtes intéressé par nos savons ? Qui vous en a parlé ? Vous désirez en commander ?

— On m'a vanté le parfum particulier qui se dégage de vos pains, dit-il. Fabrication artisanale ? Je vois que vous faites tout vous-même. Vous n'avez pas d'atelier ?

J'ai décidé d'intervenir, pour donner un tour professionnel à la conversation. J'espérais que ce visiteur repartirait avec une commande qui nous aiderait à payer ce sacré loyer !

— Pas encore. Considérez plutôt que vous êtes ici dans un laboratoire de recherche. Voilà notre créatrice : mademoiselle Deslys. Elle affectionne particulièrement la fleur d'oranger, comme la princesse de Neroli, mais aussi la rose et la violette. C'est un peu normal, vous avez vu comme notre maison est entourée d'orangers à fleurs et de rosiers ?

— J'adore les parfums, il faut bien le dire ! s'exclama-t-il d'une voix haut perchée, semblant se moquer de lui-même.

Il se mit à déclamer avec emphase :

— *Le parfum de l'âme...*

Je l'aidai à terminer sa citation :

— ...*c'est le souvenir* ! Vous aimez madame Sand ?

Il quitta soudain son expression légèrement moqueuse et empruntée et il s'anima pour parler des romans de M^{me} Sand, mais aussi de la scandaleuse obligation pour une femme de prendre un pseudonyme masculin pour être éditée.

Bizarrement, la conversation que nous désirions tous orienter vers la parfumerie bifurqua vers la littérature. Lola nous regardait d'un air incrédule. Notre causerie roulait sur des auteurs que nous affectionnions.

Je me sentais tellement en confiance, tellement à l'aise, que je parlais sans retenue. Je dis mon admiration pour George Sand, autant pour son œuvre que pour sa liberté affichée de ses choix amoureux, masculins et féminins.

— Vous êtes anglaise, vous devez connaître le sulfureux Mister Wilde ? demanda Mottet.

— J'en ai entendu parler, à cause de la censure de ses deux pièces, mais je ne l'ai jamais rencontré, ni lu, dis-je.

— J'ai eu cette chance l'an dernier à Paris, chez madame Baignères. Il m'a tellement impressionné que j'ai fait tailler tous mes costumes comme les siens. Il avait l'intention de se coiffer tout court à la Neron, mais j'ai trouvé ses cheveux longs parfaitement *pshiiit*. C'est à ce moment-là que j'ai laissé pousser les miens.

Il écarta les bras et se tourna pour se faire admirer sous toutes les coutures.

— Il m’a offert, dans l’intimité, en souvenir, un brouillon de sa pièce de théâtre en cours d’écriture. *La duchesse de Padoue*. Il y a eu très peu de tirages. À ce jour, elle n’est toujours pas jouée. Je crois qu’elle est interdite à Londres. Des copies circulent sous le manteau. Ma version est inachevée, mais dédicacée ! Je pourrais vous la prêter, mais attention, j’y tiens comme à la prune de mes yeux.

— Nous sommes servis en France aussi, nous avons eu droit il fut un temps, aux faits divers avec Verlaine et Rimbaud.

C’était la première fois que je pouvais évoquer avec quelqu’un, librement, ce qui faisait souvent l’objet de réflexions intimes sur ma condition.

— Mais dites-moi tous les deux, nous interrompit Lola, ils ont tous un point commun vos génies littéraires ! C’est des *mignons*, je me trompe ?

Mottet la regarda avec amusement.

— Fine mouche, la Cocotte ! dit-il.

Cette allusion directe à l’activité de Lola nous laissa sans voix. Puis elle éclata de rire.

— En parlant de cocottes, j’en connais une moi, qui mange aussi à voile et à vapeur ! C’est Emilienne d’Alençon ! Vous la connaissez ?

— Pas vraiment, mais on m’a dit qu’elle était passée à Cannes cet hiver ?

— Bon, si j’ai bien compris, la glace est rompue. Entre fins *cocos*, on s’est reconnus ! Je fais des rimes ! Allons au salon nous jeter dans le gosier un verre de pétillant !

Et abandonnant ses gants dans la bassine, elle nous entraîna dans son sillage. En traversant la cuisine, elle commanda à Rosalie :

— Donne une bouteille de *roteuse* à Anna, qu’elle nous la monte.

Une fois que nous fûmes installés dans les fauteuils capitonnés, Lola se pencha vers le jeune coquet.

— Allez, en attendant d’arroser notre rencontre, dites-nous donc tout ! Vous n’êtes pas venu acheter mes savons, n’est-ce pas ?

— Mais... rougit Paul Antoine Mottet, qu’est-ce qui vous prend ?
Je souris.

— Méfiez-vous, elle est redoutable quand elle s’y met.

— Que voulez-vous dire ?

— On ne peut pas lui cacher grand-chose. Elle a un don de divination, c’est très mystérieux. Elle sait certainement beaucoup sur vous déjà. Il vaut mieux tout lui dire.

— Pfuuuuuiit ! Vous blaguez ! Que pourrait-elle bien savoir ?

— Je sais que vous êtes un jeune homme de bonne famille, grande bourgeoisie, peut-être industriel, en tout cas commerçant prospère. Les signes sont limpides. Vous dilapidez les revenus que vous font vos parents avec des amis invertis que vous entretenez et

vous menez une vie tapageuse, mais ceci n'est pas non plus très difficile à deviner.

— Évidemment, j'ai compris, c'est ma bague, n'est-ce pas ? dit-il d'un air ravi. J'en suis plutôt fier. C'est une *Pinky Ring*. C'est très prisé en Angleterre, par les hommes et les femmes... euh... célibataires... J'ai copié à l'identique le modèle que portait Oscar.

Il portait en effet au petit doigt de sa main gauche une ravissante bague finement ciselée, surmontée d'un diamant serti dans une gueule de chat. C'était un bijou précieux, et l'homme qui le portait pouvait se vanter d'être un dandy.

— Si vous voulez, dit Lola. Mais, c'est plutôt vos motivations qui me surprennent... Vous venez dans mon humble demeure avec un mensonge plein la bouche...

Mottet sursauta et rougit. L'arrivée d'Anna et de Mario avec la bouteille de champagne et trois coupes détourna l'attention des dernières paroles de Lola. Tandis que je faisais sauter le bouchon, car Mottet avait refusé cette responsabilité d'un geste précieux, Lola dit à Anna de descendre auprès de Rosalie pour l'aider.

— Je préfère vous aider aux savons ! S'il vous plaît !

— Vous répondez, mademoiselle ? L'éducation laisse à désirer, au Sacré-Cœur ! dit Lola en la chassant d'un geste.

Une fois les enfants repartis, Lola reprit sa phrase là où elle l'avait laissée :

— ... car de toute évidence, les savons sont le cadet de vos soucis. Pourtant vous escomptiez en passant mon portillon, me soutirer des informations sur le sujet.

— Mais... comment... qui vous a parlé de moi ?

— Êtes-vous un espion, monsieur Mottet ? Qu'espériez-vous donc découvrir ici ? Mes secrets de fabrication ? Vous n'avez pas le profil et franchement, si votre but en venant me voir était vraiment d'obtenir ma recette, vous vous êtes trop vite distrait en route !

— Oh ! Et puis zut ! Vous avez raison ! Cette histoire est ridicule. Je suis soulagé d'avoir été trahi ! Oui, je vous ai donné un faux nom ! Je ne suis pas Mottet mais...

— Isnard de La Motte ! triompha Lola avec un petit sourire.

— Mais... Comment... On vous a donc aussi dit mon nom ?

Se voyant démasqué, il allait commencer à tout nous raconter quand Lola l'interrompit :

— Laissez-moi ce plaisir. Vos parents, les riches parfumeurs de Grasse, les Isnard de la Motte, vous auraient mandaté pour me voler ma formule ? Mais pourquoi ne pas me proposer de l'acheter, simplement ? Vous êtes si riche ! Quelle idée sournoise !

— Oui, je sais, mais ils se sont dit que vos exigences de créatrice seraient trop importantes. Pourquoi payer quand on peut avoir

quelque chose gratuitement ? C'est leur devise. Je vous le dis tout de go, je ne la partage pas. Flûte à la fin ! Je m'en *contreflûte* moi de leur parfumerie à la crotte. J'exècre l'entreprise familiale ! Je hais le patriarche ! Mon grand-père. Il voudrait me voir épouser ma cousine Marthe ! Ils m'imaginent suer derrière leurs bureaux, vérifier les comptes, représenter la boîte ? Ah ! Ça ! Mais j'ai autre chose à faire !

— Oui ? Et quoi donc, ironisa Lola. Vous écrivez, peut-être ? Vous composez ? Vous peignez ? Vous étudiez la botanique ?

Elle me regardait avec une expression entendue, moqueuse.

Il resta un peu confus, réfléchit quelques secondes et ne se laissa pas démonter par ses sarcasmes.

— Je veux vivre comme un lion, non comme un comptable. Je les méprise, eux et leurs petits calculs, leurs économies, leurs placements et leur respect du bien !

— Mais alors, que faites-vous pour vivre comme un lion ?

— Je dilapide ma fortune et les rentes que m'octroie mon père sur les tapis de jeu, qu'ils soient autorisés ou clandestins, dans des casinos luxueux ou dans des bouges malfamés.

— Quel lion ! railla Lola.

La conversation roula alors en badinant sur divers sujets. La glace était rompue. Paul Antoine nous avait définitivement non pas séduites, mais mises en confiance. Lola se frappa soudain le front :

— Mais j'y pense... Avez-vous accès aux laboratoires de la parfumerie paternelle ?

— Bien sûr ! Quelle question ! C'est encore chez moi ! J'en suis d'ailleurs l'héritier présomptif.

— Vous avez de quoi analyser des substances, n'est-ce pas, dans ce laboratoire ?

Paul Antoine, curieux de nature, était piqué par le ton que prenait la conversation.

— Voudriez-vous alors me rendre un service ?

— Pourquoi pas ? Si vous m'expliquez de quoi il retourne.

— Miss Fletcher, allez chercher dans notre boîte à convictions, vous savez...

Je sortis et revins rapidement avec le petit tissu de dentelles de Clara Campo sur lequel il y avait des traces de salive sèche jaunâtre. Je le tendis à Paul Antoine qui le saisit entre ses deux doigts gantés, légèrement écoeuré.

— Euh...

— C'est simple, essayez donc de faire analyser si vous le pouvez ce qui compose cette substance sèche.

Devant son expression étonnée, elle ajouta :

— Vous saurez tout dans très peu de temps, c'est promis. Tout ce que je puis dire en l'état des choses, c'est qu'une même recherche

officielle est en cours, mais qu'à mon goût, elle est trop longue !

Il roula le mouchoir et l'enfouit dans la poche de son pantalon moulant.

— C'est entendu.

Lola changea de conversation pour éviter plus de questions.

— Une chose m'intrigue. Où rencontrez-vous vos... amis ? Ce n'est pas toujours facile, n'est-ce pas, dans une petite ville comme la nôtre...

— Connaissez-vous la maison de rendez-vous de Madame Alexandra ?

— Bien sûr ! Je m'étonne qu'elle fasse partie de vos relations !

— Ah ! Parce que vous pensez que c'est un endroit réservé aux épouses en quête de frissons ?

— Euh, pas seulement mais enfin, un peu, oui...

— Eh bien c'est aussi un lieu très pratique et bienveillant envers les rencontres disons... hors des sentiers battus. Et comme mon sport favori est le sport en chambre close !...

— Comme moi ! s'écria Lola.

— Enfin je ne dédaigne pas les bains de vapeur, à l'occasion. Ceux de la rue Notre-Dame, non loin de chez notre amie, sont particulièrement accueillants. Quoi qu'il en soit, tout ceci se pratique sous de faux noms car certains craignent d'être compromis, bien sûr.

— Il n'y a que vous, Miss Fletcher, pour aimer le plein air.

— En effet, je préfère les chevaux et la natation.

— Il faut dire qu'elle est échaudée par sa triste expérience récente, se moqua Lola.

Une voix grave nous fit sursauter tous les trois :

— Cessez de brocarder Miss Fletcher, ou je vais devoir prendre sa défense !

— Guy ! s'écria Lola. Vous entrez ici comme dans un moulin à présent !

— Je respecte Rosalie, c'est tout ! Elle déteste annoncer ! Et je vois que vous bambochez sans moi ?

Paul Antoine se leva, soudain gêné. Il reprit une contenance provocatrice, se dandinant ostensiblement et nous saluant bien bas.

— J'ai passé un délicieux moment en votre compagnie. J'espère vous revoir un jour prochain...

— Qui sait ? dit Lola, malicieuse. Après tout nous avons une amie commune !

— Monsieur, salua Paul Antoine et il disparut prestement avant que nous eussions pu le présenter à Maupassant.

Ce dernier effectua une circonvolution savante lui permettant de tourner le dos aux miroirs, mais il ne perdit pas une minute à demander qui était cet individu efféminé. Il était excité.

— Vite, vite, Miss Fletcher. Allez revêtir votre tenue de tennis. Vous avez un rendez-vous avec eux sur les courts des Renshaw, route de Fréjus. Faites-les bien transpirer, longuement, qu'on ait le temps de fouiller la suite à fond.

Il avait réussi à organiser cette leçon sur le meilleur court de la ville mais surtout le plus éloigné du Beau Rivage, afin d'avoir tout le loisir de passer au peigne fin l'appartement des d'Orcel.

Je m'inquiétais pour mes amis, mais ils étaient tous les deux emballés comme des enfants se préparant à une partie de pique-nique. Après avoir revêtu ma courte robe de flanelle blanche sans corset et mes chaussures de cuir souple couleur beurre et avoir saisi ma raquette et un sac rempli de balles, je traversai le salon sous les quolibets admirateurs de Maupassant.

— Alors là, vous êtes drôlement *fashionable* ! dit Lola, qui sortait de sa chambre après s'être elle aussi changée pour sa tenue rouge carmin de ville, à la fois chic et piquante. J'en veux une toute pareille.

— Il faudra vous mettre au sport ! persifla Maupassant.

— Je ferai semblant comme pour le reste !

— Bon, j'y vais. Comptez une bonne heure ! leur dis-je. J'attelai Gaza au landau.

31 – UNE FOUILLE PÉRILLEUSE

Pendant que je fonçai le long de la voie ferrée, mes deux amis se rendirent d'un pas vif jusqu'au Beau Rivage.

Lorsqu'ils arrivèrent sur place, Lola entreprit de distraire le portier qui enregistrait les entrées. Elle l'embrouillait avec ses mines, demandant des nouvelles d'amis, confondant les noms, posant mille questions sans queue ni tête. Soudain, poussant un cri, elle s'évanouit devant lui.

Affolé, il se précipita hors de son comptoir. Aidé par des clients émoustillés par l'événement, il porta Lola jusqu'à un fauteuil, tandis que Maupassant subtilisait au panneau l'une des deux clés accrochées de la suite 327.

Les hommes étaient troublés par le délicieux abandon de Lola, mais quand Maupassant s'approcha d'eux, ils s'écartèrent poliment. Lola ouvrit les yeux et s'ébroua en remerciant ces messieurs avec un sourire confus.

Après avoir affirmé qu'elle allait tout à fait bien, chacun repartit, vaguement déçu, à ses occupations.

— Vous allez faire le guet pendant que je monterai fouiller, dit Maupassant.

— Pas question. Je suis moins connue que vous. Vous risquez trop si vous êtes pris sur le fait. Voilà ce que c'est que d'être un homme célèbre. Je monte et vous ferez le guet.

Devant l'insistance de Lola, il fut obligé de s'incliner.

— Ne vous inquiétez pas, je serai votre avant-garde ! Vous ne risquez rien avec moi.

— Si vous voyez un d'Orcel avant que j'aie reparu, débrouillez-vous pour le retenir ici.

— Bien entendu ! Au besoin je mettrai le feu et je déclarerai un incendie !

— Faites ce que bon vous semble, mais je compte sur vous ! Je n'ai pas envie de me retrouver la main dans le sac !

Lola grimpa rapidement les escaliers et ouvrit doucement la porte de la suite.

Une fois introduite, elle entreprit une fouille systématique, avec

une telle délicatesse que personne n'aurait pu voir ou sentir les traces de son passage. Elle ouvrit les tiroirs, les dossiers, les livres, regarda sous les matelas, sous les piles de chemises dans les malles, sous les coussins des canapés.

Elle constata comme le lui avait déjà confirmé Maupassant, que l'encre était bien la même que celle de Clara. Comme lui, elle se fit elle-même une tache sur la peau, pour revérifier.

Boudiou, se disait-elle, j'ai pas avancé d'un pouce ! Nous voilà au même point ! C'était bien la peine de prendre ces risques pour rien trouver !

Sa chasse fut plus fructueuse dans le cabinet de toilette. Elle perdit quelques minutes à admirer le fonctionnement des robinets à col-de-cygne et à s'exclamer devant l'eau chaude !

Sur une table de marbre, elle découvrit parmi diverses potions médicinales, pommades de beauté et poudres dentaires, un flacon rempli à moitié d'une poussière un peu brillante. Elle se demanda ce que cela pouvait bien être. Il était étiqueté d'une main élégante. *Nerium Oleander.*

Ce nom n'évoqua rien à Lola. Elle enleva le bouchon de liège et renifla, mais c'était aussi inodore. Elle s'en saisit et l'enfouit dans sa pochette. *Nous nous arrangerons pour le remettre à sa place après l'avoir examiné plus en profondeur,* se dit-elle.

Dans le grand hall de l'entrée, au même moment, Maupassant, qui lisait un journal afin d'observer discrètement les allées et venues des clients, se vit soudain accaparé par des admiratrices qui l'avaient reconnu et qui l'assaillirent de questions.

Elles l'entouraient de toute part, enchantées de le trouver là. Les exclamations, les remarques piquantes, les rires fusaient de tous les côtés et il ne savait plus où donner de la tête, continuant à garder sa concentration sur la porte d'entrée et sur la protection de Lola.

Mais il suffit d'une minute et d'une réponse donnée à l'invitation de l'une de ses charmantes babilleuses pour qu'il manque l'entrée furtive du comte Charles d'Orcel de Montejoux. Quand son regard revint vers le hall, il n'avait pas avisé le comte qui avait déjà saisi sa clé et atteint les ascenseurs hydrauliques.

Revenue dans le salon de la suite, Lola se penchait sur le meuble où trônait le fameux encrier. Elle entreprit une lecture minutieuse des feuillets. Un dossier enfermait quelques factures. Elle le parcourut rapidement. Colifichets, bijoux, toilettes. Le joaillier favori de la comtesse durant ses séjours à Cannes était le fameux Siegl.

Il y avait aussi quelques pages du recueil de poésies de la comtesse, ainsi que le travail encore en état de brouillon des recherches botaniques en cours de son époux. Elle était plongée dans la description des vertus des plantes médicinales, quand elle entendit la clenche du salon principal de la suite s'ouvrir.

Avant que d'Orcel n'ait eu le temps de pousser la porte, Lola plongeait derrière la plus grosse et la plus proche malle, ouverte, contre le mur. Par la fente créée entre le couvercle et la caisse de la malle, elle pouvait observer tous ses faits et gestes.

L'homme était grand, beaucoup plus qu'elle n'avait imaginé. Il n'était pas loin d'atteindre le mètre quatre-vingt-dix. C'était là une information que Maupassant avait oublié de lui transmettre. Il était lourd aussi, la cuisse serrée dans un pantalon de drap damassé gris clair. Difficile de savoir s'il avait un léger embonpoint, ou s'il était musclé.

Il se dirigea vers le secrétaire, y déposa la clé et divers objets et ouvrit un tiroir. Les mains de Lola tremblaient et elle craignait que ses dents ne s'entrechoquent. Elle se recroquevillait le plus possible sur elle-même comme pour disparaître dans un trou de souris.

D'Orcel sortit du salon pour entrer dans le cabinet de toilette. Elle entendit couler l'eau. La porte de la chambre était juste derrière elle, tandis que pour atteindre celle du couloir, il fallait foncer à découvert pendant plusieurs mètres. Pariant sur la chance, elle se faufila dans la chambre et se cacha derrière la porte.

Elle l'entendait aller et venir, enlever ses habits. *Il est là pour se changer*, se dit-elle. *A-t-il commencé sa partie de tennis ou s'y prépare-t-il seulement maintenant ?* Elle comprit alors en voyant la grande armoire devant le lit qu'il y avait des risques pour qu'il vienne prendre un vêtement ici.

Les pas de l'homme se rapprochaient de plus en plus. Paniquée, ne trouvant pas d'autre idée, Lola courut vers le lit, se vautra en travers en relevant ses jupes sur ses bas rouges et ouvrit le plus largement possible son décolleté.

Elle essayait de prendre une position voluptueuse malgré sa respiration saccadée que la peur rendait haletante.

Quand il entra dans la chambre, vêtu de son seul caleçon blanc et de sa chemise ouverte sur son ventre un peu bedonnant, il ne la vit pas tout de suite. *Finalement, ce n'est pas du muscle*, se dit Lola.

Pressé, il se dirigeait vers l'armoire quand son œil enregistra la large tache rouge sur le lit. Il tourna la tête et la considéra soudain, estomaqué. Sur son visage se lisait l'incompréhension la plus totale. Profitant de sa stupeur, Lola attaqua la première en prenant le ton de voix des filles de rues avec l'accent de Cannes appuyé :

— *Boudi*, mon joli, tu m'as fait attendre ! Allez, viens voir ta petite *poulette* !

Il ne bougeait pas, continuait à ne pas comprendre la situation, tout en gardant un calme froid, une indifférence glaciale.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis ta petite fiancée pour l'heure qui vient... Allez, ne te

fais pas prier, disait Lola, inquiète de sa réaction qu'elle trouvait trop fermée.

— Que faites-vous là ?

Lola se leva et s'approcha de lui. *Est-il timide ou dangereux ?* se demandait-elle. Malgré sa peur, son sourire se remplit de promesses. Elle lui saisit la main qu'elle posa sur son sein tout en se frottant à lui sans le quitter des yeux. Mais il la retira comme si elle l'avait brûlé. *Diantre ! Comment je vais m'en sortir, maintenant ?*

— Tu as l'air bien soucieux ! Il ne faut pas... Savoure ce que la vie t'offre de bon, mon coco...

— Qui... Qui vous envoie ? Où est le piège ?

— Eh, mon ami, tu es bien méfiant ! Il n'y a aucun traquenard, voyons ! C'est ton ami Renardet qui m'envoie...

— C'est une farce ? Je ne connais aucun Renardet !

— Mais oui, allons ! Pour ton anniversaire !

— Ce n'est pas mon anniversaire, siffla-t-il entre ses dents, furieux, comme si le simple fait de parler à cette fille était déjà pour lui un effort.

— Non ? Alors celle-là, elle est bien bonne ! Je me serais gourée de chambre ? On est pas au 227 ?

Il la repoussa avec rudesse et elle alla cogner le coin d'un meuble.

— Ouille ! Mais alors là, tu exagères ! Je vais avoir un bleu, moi ! Est-ce ma faute si Renardet...

— Vous mentez ! Pourquoi ? Parlez !

— Oh là ! là ! Faut te calmer mon bonhomme, hein ?

Exaspéré par la réplique de Lola, il lui envoya une gifle tellement forte qu'elle tomba au sol. Il la saisit par les cheveux pour la relever et la jeter sur le lit. Il la fouilla brutalement, entre les seins, sous ses jupes, cherchant à trouver ce qu'elle aurait pu dérober dans la suite.

— Qu'est-ce que tu as volé ? Où est ton complice ?

Heureusement, elle avait posé dans le salon, près de la porte, sa petite bourse qui contenait le flacon d'herbes broyées. Lola résistait de toutes ses forces, mais elle était bien petite devant ce grand échalas qui s'avérait plus musclé que ne le laissait présager son ventre rond. Elle lui cracha au visage, atteignant les yeux ce qui l'aveugla une demi-seconde, permettant à Lola de se relever.

Il l'agrippa par sa jupe mais elle se retourna, et plus vive qu'un chat, parvint à mordre son poignet et à le faire lâcher. Puis, au lieu de s'enfuir, elle fonça sur lui et le griffa à l'abdomen, jusqu'au sang.

Incrédule, il regarda d'où lui venait cette sensation de piquête cuisante. Ce fut suffisant à Lola pour courir vers la suite, saisir sa pochette qui traînait au pied du secrétaire et sortir. Une fois dans le couloir, elle ferma la porte à clé. *Il va perdre quelques minutes à chercher sa clé. Et de toute façon, il doit se rajuster avant de sortir.*

Tout en dévalant les escaliers, elle se disait que le comte n'avait pas eu une réaction normale. Trop enragé, trop agressif. Il n'était pas très net. Il avait un comportement de coupable. Elle avait déjà eu maille à partir, dans sa vie, avec des agresseurs, jamais elle n'avait rencontré une rage aussi froide dans l'affrontement. *Je connais ce type. Je l'ai déjà vu quelque part. Mais où ?*

Elle s'arrêta à l'entresol pour mettre un peu d'ordre dans sa tenue, épingle ses mèches de cheveux dans le chignon massacré par d'Orcel, reboutonner son corsage. Elle inspira un grand coup et prit le temps d'entreprendre la descente monumentale de l'escalier d'honneur du grand hall, lieu d'où l'on se faisait admirer.

Échevelée, le teint ravivé par la lutte, les yeux brillants, le souffle altéré qui soulevait sa poitrine et le cœur battant, elle avançait marche après marche, lentement, pour se faire admirer de tous. C'était ce qu'elle avait trouvé de mieux pour ne pas attirer l'attention. S'exposer en pleine lumière.

Maupassant la suivait des yeux, amusé par son manège, ne comprenant pas ce qu'il signifiait. Elle traversa le hall d'un pas vif sans le regarder et il la suivit de près. Elle se précipita devant le jardin de l'hôtel et héla un fiacre fermé parmi la dizaine qui attendait le long des haies.

Maupassant monta à sa suite.

— Au lawn-tennis, route de Fréjus !

— Miss Fletcher doit se faire un sang d'encre, seule avec la comtesse et ne pouvant nous prévenir !

— Comment ? s'étonna Maupassant.

Elle colla son nez à la vitre arrière.

— Le voilà !

Le comte d'Orcel de Montejoux, furibond, essoufflé, revêtu d'une immense redingote qui le recouvrait en entier, cachant le désordre de sa tenue. Il venait d'apparaître devant la grande porte à tourniquet de l'hôtel. Il cherchait quelqu'un ou quelque chose, constatant soudain avec dépit qu'un fiacre venait de quitter l'endroit où ils attendaient les clients.

— Quoi ? s'exclama Maupassant, stupéfait. Mais qu'est-ce qu'il fait là, le bougre ? Je ne l'ai pas vu passer !

— Il a déjoué votre surveillance ! Vous vous rendez compte ? C'est qu'il doit avoir quelque chose sur la conscience, celui-là !

— Oh, ma pauvre, alors, j'ai été vraiment en dessous de tout ! Je ne me le pardonnerai jamais !

— Vous pouvez ! J'ai eu la peur de ma vie !

Maupassant éclata de rire.

— À vrai dire, je n'aurais pas aimé être à sa place ! En face de vous, décidée à sauver votre peau !

— Vous en avez de bonnes !

— Mais... Il rentre dans l'hôtel. Pourquoi ne nous poursuit-il pas ?

— Il doit se changer. Il était revenu pour revêtir une tenue de sport. Il était en retard au rendez-vous fixé avec Miss Fletcher. Quand je l'ai quitté, il était en petite tenue !

Maupassant donna l'ordre au cocher de se rendre aux courts de lawn-tennis des Renshaw, route de Fréjus. Ils voulaient m'avertir de l'absence de d'Orcel et me récupérer. Il se tourna ensuite vers Lola, soucieux.

— Ne bougez pas.

Il sortit de ses poches une petite vessie dont il versa le liquide sur son mouchoir.

— Vous avez mal ? Venez, je vais nettoyer ces marques. J'ai toujours un peu d'alcool de calendula sur moi.

Elle sourit, attendrie.

— C'est vrai ! J'avais oublié votre côté campagnard. Quoi qu'il arrive, vous êtes prêt.

— Eh oui !

Il tamponna doucement les contusions du visage de Lola.

— Tenez ce tissu en cataplasme un moment, là où ça vous fait mal. Que s'est-il passé exactement ?

Tandis qu'elle lui racontait la réaction du comte, la maigre carne trotta vers la route de Fréjus. Quand ils arrivèrent en vue des courts, ils descendirent du fiacre et se dissimulèrent derrière des buissons de laurier. Lola tourna résolument le dos aux terrains de sport, faisant en plus écran de son ombrelle.

Entre les branches d'arbuste, Maupassant avisa deux silhouettes féminines qui terminaient une partie, la comtesse d'Orcel et moi.

Je jouais depuis un moment avec elle, me demandant pourquoi le comte n'était pas venu à ce rendez-vous. Je m'étais inquiétée pour eux. Et si le comte était allé à l'hôtel ? Ils n'avaient certainement pas pu remplir leur mission !

Je vis du coin de l'œil leur fiacre arriver et leurs silhouettes se presser derrière le laurier rose. J'aurais tout donné pour que mes amis ne me surprennent pas dans cette parodie de partie. Je massacrais tous les coups, gauche, maladroite, lourde. Comme l'avait dit Maupassant, heureusement, j'en savais toujours un peu plus que la comtesse, ce qui pouvait donner le change. Mais je craignais qu'elle ne fût pas dupe.

Parfois, ma maladresse tournait à mon avantage et mes coups paraissaient brillants. J'étais la seule à savoir que c'était un pur hasard.

À la fin de la partie, la comtesse d'Orcel et moi nous serrâmes la main, comme il était d'usage, et nous nous dirigeâmes d'un pas lent

vers une large ombrelle plantée dans un buisson, au bord du parc de sport. Elle abritait une jeune vendeuse de rue qui offrait des jus d'oranges pressées à la demande. Je m'efforçai de ne pas regarder du côté de mes amis.

Savourant ma boisson aux côtés d'Andrea d'Orcel, je guettais le moment de les rejoindre. Je ne pouvais pas décemment brusquer la comtesse qui me posait des questions sur ma généalogie.

Elle finit par déposer son gobelet et par me serrer vigoureusement la main.

Elle se dirigea vers le seul fiacre vide qui attendait. Elle monta dans le cab. Quelque chose m'intrigua dans le comportement du cocher. Je n'arrivais pas à le distinguer. Il était engoncé dans une redingote trop grande pour lui et son chapeau lui couvrait la moitié du visage. Il me sembla reconnaître la silhouette d'Amédée mais je trouvai l'idée ridicule et je l'écartai. J'attendis que la calèche de la comtesse disparaisse au coin de la route pour retrouver mes amis.

— Eh bien ? Que faites-vous là ?

Maupassant me serra les mains dans un état d'agitation extrême.

— Lola a eu chaud ! dit-il. Je devais surveiller, faire le guet et j'ai laissé passer le loup ! Si c'est *farce* !

— Je me demandais ce qu'il faisait, aussi ! répondis-je. Nous avons eu le temps de faire trois manches sans voir le bout de son nez !

— Je ne sais pas où il était, mais il va arriver très en retard, pour sûr !

— En tout cas j'ai avancé un pion, puisque j'ai vanté à la comtesse les bienfaits de la gymnastique aquatique. J'ai rendez-vous avec elle dans quelques jours aux bains Bottin. En devenant son amie, elle me fera peut-être des confidences sur son mari, qu'en pensez-vous ?

— Bien joué, Miss Fletcher, s'exclama Maupassant.

— Mais ! m'écriai-je, affolée en découvrant le bleu au coin de l'œil de Lola. Qu'est-ce qui s'est passé ? *My God!* Il faut aller à l'hôpital !

— Vous n'y pensez pas ! Enfin, Miss, je vous croyais plus solide ! Gardez votre sang-froid, ce n'est rien ! Croyez-moi, j'en ai vu d'autres !

Maupassant claqua dans ses mains.

— Bon, je vous invite à prendre une pâtisserie chez Rumpelmayer. Vous aimez le chocolat chaud, n'est-ce pas ?

— Avec ce fond d'air frisquet, ce n'est pas de refus !

32 – RUMPELMAYER

Nous montâmes dans notre voiture, eux deux à l'arrière et moi en conducteur, et je les déposai au-delà du Cercle Nautique. Ils m'attendirent tandis que j'attachai Gaza.

Poussés par une bourrasque, nous nous précipitâmes dans le grand salon étincelant de la pâtisserie.

Lola commanda un chocolat bien noir, mais comme je préférerais un thé, Maupassant se crut obligé de faire comme moi. Je voyais bien qu'il lorgnait d'un air dépité le chocolat de Lola. Pour se consoler, il demanda la table roulante des pâtisseries. Elle débordait de meringues, de ganaches, de pralinés et autres poires Belle Hélène, le dessert inventé par le célèbre Escoffier.

— Il faut rapporter quelque chose aux enfants et à Rosalie, dit Lola. La prochaine fois que je viendrai ici, j'emmènerai Anna avec moi.

— Que vous est-il arrivé exactement ? lui demandai-je.

Tout en dévorant, Lola me raconta ce qu'elle venait de vivre. Maupassant, ayant déjà entendu le récit, réfléchissait dans son coin.

— C'est lui ! C'est sûr ! dit-il.

— Malgré toute son agressivité et son comportement étrange, il n'a pas l'air d'un assassin, dit Lola.

— Eh bien ! Que vous faut-il ? Il a dû séduire Clara Campo, puis l'engrosser. C'est certain. N'avons-nous pas dit qu'il fallait trouver l'*homme* ? Le voilà ! Quel autre signe vous faut-il ?

— Il l'a peut-être tuée accidentellement ? Il aurait pu la pousser à se débarrasser de l'enfant et mal doser le poison abortif ? Ce qui aurait provoqué la mort de Clara ?

— N'oubliez pas que la police avait dit la même chose d'Amédée.

— Cette fois, ce n'est pas la police, dit Maupassant. C'est nous.

— Oh *Boudiou* ! J'allais oublier ! Regardez !

Lola sortit de sa bourse le flacon rempli d'une poussière de brindilles brillantes et le posa au milieu de leurs assiettes de gâteaux.

Nous étions figés, attirés par l'objet, fascinés.

— J'ai déjà vu quelque chose comme ça quelque part, dis-je.

Mais je n'arrivais pas à me souvenir où j'avais vu une poudre

semblable.

— Comment savoir s'il s'agit d'un poison ? Et de quel type de poison ? J'ai reniflé, pas d'odeur !

— Vous êtes folle ! C'est dangereux ! dit Maupassant.

— Demandez donc son avis à votre frère, il s'y connaît en plantes, non ?

— Hervé ? Il est justement parti en montagne. Impossible de le joindre rapidement. Nous allons extraire une partie de cette trituration et la mettre dans un sachet pour analyse. Nous trouverons bien quelqu'un. Je remettrai discrètement le flacon en place la prochaine fois que je reverrai les d'Orcel.

— Le comte est donc le meurtrier de Clara. Nous y voilà. Maintenant nous devons réussir à le prouver.

— Meurtrier indirect seulement, peut-être ? Involontaire ? Inutile d'affirmer sa culpabilité avant d'en avoir la preuve, nous aussi, dit Lola.

— *The proof of the pudding is in the eating*²².

— Euh... Oui ?

— La preuve du pudding, c'est qu'on le mange...

— Curieux proverbe, Miss ! dit Maupassant. Et vous, Lola, vous auriez dû être juge, dit Maupassant. Vous en avez la magnanimité qui parfois leur manque. Décidément, vous ne méritez pas le surnom que je vous donne !

— Eh bien cessez ! Vous m'irritez à la fin avec votre *Belle Amie* ! Je sens une blague que je ne comprends pas ! bouda Lola. Vous me faites perdre le fil. Tout à l'heure... J'ai remarqué quelque chose... mais... je n'arrive pas à me souvenir...

Tout à coup, ils sursautèrent, interrompus dans leurs échanges par une voix éraillée. Le directeur du théâtre de la rue d'Antibes, Cortellazo, les saluait avec ostentation.

— Maupassant, c'est vous que je cherchais, justement. J'aimerais tellement adapter l'une de vos nouvelles ! Je sais que mon humble théâtre ne mérite pas tant d'honneur, mais je connais une belle plume qui se chargerait de l'adaptation.

Lola échancrait son décolleté et se mettait à lancer des œillades et à se mettre en valeur, ce qui semblait étrange avec le bleu qui commençait à virer au vert sur sa pommette.

Le directeur continuait :

— Vous savez que l'hiver, nous n'avons rien à envier à la qualité des spectateurs de la scène parisienne ?

Maupassant éclata de rire.

— À quoi jouez-vous ? Tout le monde sait que le grand monde boude votre théâtre ! Vous avez du mal à le remplir avec la bourgeoisie locale.

— Pas du tout ! On vous aura mal renseigné. Je fais parfois salle comble et il y a un beau brassage de milieux dans ma salle.

— Oui ! Quand vous faites des soirées de bienfaisance et uniquement ces soirs-là ! Allons, c'est de notoriété publique.

Le directeur se renfrogna et nous dévisagea. Il sembla reconnaître Lola.

— Et vous, ma petite, vous cherchez toujours un emploi sur scène ?

— Écoutez, Cortellazo, je vous propose un marché, dit soudain Maupassant. Non pas une de mes nouvelles, mais un article vantant les mérites de votre scène dans un journal national. *Le Gaulois* par exemple...

Le directeur le regarda fixement, partagé entre la convoitise et la méfiance.

— *Le Gaulois*... Euh... En échange de quoi ?

— Vous prenez cette petite, comme vous dites, Lola Deslys étant son nom, dans vos chœurs pour un contrat régulier au moins une fois par semaine. Vous la casez aussi dans toutes les soirées de bienfaisance, pour qu'elle soit sûre de ne pas se déplacer seulement pour quelques rares spectateurs provinciaux.

— Vous êtes dur ! dit Cortellazo, pendant que son œil fouillait Lola sous sa robe, étudiant ses formes, détaillant ses cheveux, ses dents, ses bras...

Lola regarda Maupassant avec une joie non dissimulée.

— Vous savez que le salaire n'est pas faramineux, avec le loyer que j'ai à payer je n'ai pas de quoi entretenir des chanteuses ou des actrices à contrat...

— Oui, nous savons tous cela, n'est-ce pas Lola ?

Lola hocha la tête, réjouie.

— Je sais bien qu'il me faudra *raccrocher* un peu...

— N'exagérons rien ! Traitez-moi donc de *maquereau*, tant que vous y êtes !

— C'est vous qui l'avez dit ! Allons ne faites pas le prude, Cortellazo.

— Entendu. Allons droit au but. Je ne cherche pas à me justifier, mais je ne peux donner plus à mes actrices que cinquante ou soixante francs par mois. Mes acteurs n'ont guère plus. Ils sont tous obligés eux aussi de faire des pirouettes innommables. Ce que font acteurs ou actrices ne me regarde pas. J'ai sept mille francs de loyer, vous comprenez ? C'est tout.

— Je crois que cette situation ne gênera pas mademoiselle Deslys.

Lola hocha de nouveau la tête.

— Puisque vous mettez cartes sur table et que nous en sommes

aux confidences, sachez que je cherche une vitrine. Donc, pour moi, votre théâtre...

— *Dites plutôt mon bordel*²³ ! s'écria Cortelazzo, soudain en joie d'être si bien compris.

J'étais ici au cœur d'une tractation sordide et j'avais le sentiment d'assister à la vente d'un cheval entre deux maquignons, sauf bien sûr que Maupassant n'agissait que par pure générosité envers Lola.

Mais je découvrais une réalité que j'ignorais et qui ne paraissait pas le moins du monde choquer les autres. Ils avaient l'air de trouver naturel qu'une actrice ou qu'une chanteuse ne puisse pas survivre sans vendre son corps. À bien y réfléchir, c'était aussi le cas des petites ouvrières, de toutes les petites mains, et cela dès leur plus jeune âge.

C'était un peu moins évident car elles confondaient parfois amour et arrangement et, pour joindre les deux bouts, elles se mettaient en ménage avec des fils de famille, un peu comme l'avait fait Lola avec Eugène.

À part les plus naïves, elles savaient toutes que le mariage ne conclurait jamais leur relation. Elles priaient juste pour ne pas se retrouver enceintes.

Cortelazzo continua en parlant de Lola à la troisième personne, comme si elle n'était pas présente :

— Elle fournit ses costumes, ses bijoux, des vrais bien sûr, si elle veut bénéficier d'une image retentissante et attirer l'attention du gratin. Attention, elle devra renouveler souvent ses tenues. La publicité lui incombe aussi.

— Parfait. Vous avez quelque chose de prévu bientôt ?

— Nous donnons une soirée de féeries, samedi, organisée justement par la duchesse de Polignac, au profit de l'orphelinat et des jeunes orphelines. Répétitions jeudi et vendredi. Je verrai où la placer, chants ou danses. Mais quoi qu'il en soit, elle sera en fond de chœur ! N'espérez pas plus ! C'est une parfaite inconnue, je ne sais même pas si elle chante juste ou si elle fait autre chose que se dandiner !

Dès que Cortelazzo fut parti, Lola ne put s'empêcher de battre des mains.

— Si j'ai officiellement un emploi, ils ne pourront plus m'embarquer !

Maupassant et Lola tombèrent d'accord sur la nécessité d'un costume qui la fasse remarquer par ces messieurs.

— Ce sera votre soirée, Lola ! À vous de tirer parti de cette mise en avant. Je connais la duchesse. Vous aurez à vos pieds samedi ce que la Riviera compte de plus riche et de plus *particulé*. Il faut vous faire remarquer !

— Comptez sur moi, dit Lola, je ne passerai pas inaperçue. J'ai ma petite idée pour *le coup de théâtre* !

— Et pour les vrais bijoux ?

— Miss Fletcher, il vous faut l'accompagner chez un vrai joaillier. Vous expliquerez la situation et ils vous confieront des bijoux achetés à crédit. Choisissez de quoi lui créer un style. Que le dernier *péquin* au fond de la salle puisse comprendre qu'elle porte de vrais diamants. Qu'elle étale sa richesse !

— Je ne saisis pas cette histoire de vrais bijoux, ai-je insisté.

— C'est pourtant limpide, m'expliqua Lola. Ces gaillards de la Haute désirent se payer ce qui pue le luxe, sinon quelle gloire en retireraient-ils ? Et c'est le seul moyen de les faire casquer. Plus j'aurai l'air riche, plus ils débourseront.

Sur ces bonnes paroles, après avoir précisé qu'il nous fallait creuser la piste comte d'Orcel, Maupassant nous salua pour se diriger vers un groupe d'amis.

— Puisque nous devons trouver des bijoux, allons donc chez Siegl, dit Lola.

Devant mon air interrogateur, elle daigna m'expliquer :

— C'est le joaillier préféré des d'Orcel.

J'accompagnai donc Lola chez Siegl. En marchant, je lui demandai de m'attendre le temps d'allumer et de fumer un petit cigare.

— Vous aurez bien le temps plus tard, me répondit-elle avec nonchalance, ce qui me contraria fort.

En nous hâtant vers la boutique du joaillier, il nous sembla apercevoir de loin la silhouette de la comtesse d'Orcel qui sortait de chez eux, encore vêtue de sa tenue de lawn-tennis, dont l'ourlet dépassait d'une cape de fourrure à poils ras couleur charbon, un chapeau à voile épais masquant son visage aux regards indiscrets. Elle scrutait la rue à droite et à gauche comme pour surveiller si personne ne l'avait vue.

Je ne saurais dire si elle nous reconnut, mais elle partit du côté opposé, ce qui nous permit d'entrer dans le magasin sans avoir à nous cacher d'elle. J'entrepris de négocier avec Siegl une sorte de crédit-achat de bijoux de valeur, afin que Lola soit éblouissante à sa soirée théâtrale, comme le voulait la pratique.

Mais Lola semblait se désintéresser de la tractation.

Elle distrayait les autres vendeurs, les empêchait de se concentrer sur leur travail, créant autour d'elle une véritable petite cour. Elle leur faisait du charme tout en babillant sur les derniers potins cannois. Malgré ses ecchymoses qui variaient de couleur pratiquement à vue, elle les envoûtait par ses minauderies.

Je me demandais où elle voulait en venir quand leur conversation, l'air de rien, roula sur les femmes du monde en difficultés financières.

Et sans avoir besoin de rien leur demander, ils évoquèrent la dame qui venait de sortir et qui leur avait vendu pour dix mille francs une parure de famille de toute beauté, non sans leur demander d'en faire une copie en toc qu'elle récupérerait dans les jours à venir.

Voilà donc pourquoi la comtesse d'Orcel ne voulait pas être reconnue. Mais pour quelle raison avait-elle besoin d'une somme d'argent en espèces aussi importante sans en informer son époux ?

En rejoignant notre landau, quelques passants nous parurent agités. Je reconnus un professeur de piano anglais que je connaissais et qui sortait d'une boutique de fleurs, bouleversé. Je m'arrêtai pour lui demander s'il avait besoin d'aide. Il nous dit d'une voix blanche qu'une rumeur se propageait. Il ignorait si elle était vraie. L'un des jeunes frères du prince de Galles, le duc d'Albany, venait de mourir des suites d'une chute dans les grands escaliers du Cercle Nautique. Il avait agonisé de longues heures.

Ma fibre patriotique fut touchée, malgré ma rancune envers l'ensemble de la bonne société anglaise. J'avais croisé le prince Léopold et son épouse Hélène une fois à Londres, et il m'avait semblé plutôt aimable. Il avait le même âge que moi, mais quel sombre destin malgré sa naissance. Cette maladie héréditaire – l'incapacité du sang à coaguler – qui affligeait plusieurs des enfants de la reine Victoria m'attristait.

De plus, j'étais impressionnée en pensant qu'il était tombé dans ce lieu où moi-même, j'avais valsé avec son frère. Mais quand je voulus m'épancher sur mes sentiments avec Lola, elle ne répondit rien et me fit clairement comprendre que le sujet ne l'intéressait pas du tout.

Arrivée à la maison, elle voulut prendre un bain. C'était une sorte de caprice, ce qui ne lui ressemblait guère. Je compris vite qu'il s'agissait pour elle d'effacer toute salissure qui aurait marqué son corps pendant son contact avec d'Orcel.

Sa confrontation avec lui l'avait laissée souillée. Cette femme pouvait sans entamer sa pureté morale coucher avec la terre entière, mais ce qui s'était passé dans la suite avait laissé des traces en elle.

Étant dans une période d'économie, nous lui avons proposé de prendre plutôt une douche dans le grand tub en zinc que Rosalie rangeait dans une pièce du bas.

Rosalie l'aiderait à s'asperger, puisque nous ne possédions pas de modèle de douche portative comme nous l'avait vanté Maupassant. Elle accepta et Anna fut renvoyée à l'étage pour jouer avec Sherry. Quand l'eau fut chaude, Lola se dévêtit sans honte. Rosalie marmonnait que c'était un bon moyen de prendre froid :

— A-t-on idée de se laver en quittant sa chemise ?

Mais Lola rêvassait, soudain silencieuse. Rosalie la savonnait et

faisait couler de temps en temps de l'eau sur sa peau rose et lisse. Je détournai la tête de la scène, soudain troublée et je montai rejoindre Anna.

Une atmosphère mélancolique avait envahi la maison.

Lola nous rejoignit emballée dans une couverture. Elle aurait dû se réjouir de son engagement au théâtre, mais elle semblait obsédée par un souvenir lourd qu'elle ne parvenait pas à écarter. Elle remuait faiblement dans un bol un mélange étrange qui formait comme une pâte verte.

— Voulez-vous que je vous aide ?

Pendant qu'elle attendait devant l'âtre, je touillais énergiquement la mixture pour en faire une sorte de pommade.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Argile, beurre, camphre, essence de lavandin et quelques gouttes d'hélichryse.

— Hélichryse ?

— C'est la plante des femmes battues ! dit-elle en riant tristement. Toutes les femmes connaissent, dans mon quartier !

Elle tremblait légèrement et se mit au lit très tôt, avec le cataplasme de cet onguent posé sur sa pommette endolorie.

— Je crois que j'ai de la fièvre.

Elle s'endormit sans avoir dîné.

22 « La preuve du pudding, c'est qu'on le mange. »

23 Réplique célèbre empruntée à *Nana*, d'Émile Zola.

33 – DÉMONS

Au milieu de la nuit je fus réveillée par ses cris.

Elle faisait un cauchemar. Décidément, entre Anna et elle, cette maison était envahie par les mauvais rêves ! Il ne manquait plus que les miens !

Je descendis en courant et me penchai sur elle. Elle transpirait, brûlante. Je la rafraîchis avec un linge humide sur le front.

— Passez-moi ce flacon, Miss.

Elle désignait d'une main tremblante une fiole de cristal qui contenait un liquide mordoré, tirant vers le rouge. Sur l'étiquette, il était écrit : *Teinture de laudanum, prescription médicale.*

Elle la saisit et en avala deux longues goulées. Elle reposa sa tête sur son oreiller à volants avec soulagement. Elle sembla presque immédiatement calmée, sereine.

— Venez, mettez-vous près de moi, me dit-elle mollement, dans un souffle.

Je m'allongeai à ses côtés et je fus littéralement embrasée par la chaleur qui irradiait de son corps bouillant. Elle balbutiait dans un murmure des mots sans suite, encore en proie à son cauchemar ou à une hallucination. Ou peut-être était-ce l'effet de la drogue ? Cependant les paroles étaient prononcées comme provenant d'une rêverie morose.

— Là... Là... C'est fini... lui dis-je.

— Non, non... ça ne finira jamais... Jamais... dit-elle.

— De quoi parlez-vous ? C'est juste un cauchemar.

— Non, ce n'est pas un cauchemar. Vous ne savez pas. Vous ne pouvez pas savoir. Il est là. Il me guette toujours...

Son désespoir me toucha profondément et je ressentis une tendresse pleine de compassion. Elle délirait. Je tentais de calmer son délire et je la pris dans mes bras. Mais je sentis alors que je perdais petit à petit mon contrôle.

La promiscuité de son corps tendre et souple, sa chaleur, sa douceur, avait éveillé en moi un trouble qui me surprenait et qui me projetait dans les affres de l'enfer.

Lady Sarah m'avait fait découvrir que j'avais un corps, pourtant

jamais je n'avais désiré quelqu'un avec une telle intensité. J'en avais honte, car cet état était déplacé, choquant. Elle avait besoin de soutien, de consolation, certes pas d'être la proie de mon désir. Elle était vulnérable, fébrile et ne voulait qu'une seule chose de moi : que je lui tiennne la main, que je l'aide à traverser cette nuit.

— Qui vous guette, Lola ?

— Lui, lui...

Sa voix montait dans les aigus. Elle suffoquait et haletait en bredouillant :

— Il me bloque la respiration. Il s'appuie de toutes ses forces sur moi. Je ne peux rien faire... Il est plus fort... J'ai peur...

La crise était violente et je me décidai à sauter hors du lit et à lui donner à boire simplement de l'eau après avoir allumé toutes les lampes à huile que je trouvai dans la chambre.

Retrouver le contact froid des tommettes me fit du bien. J'avais le sentiment d'être enfin sortie d'un traquenard. Elle me regardait, assise, découverte, hagarde, paraissant se réveiller.

Le verre d'eau et la lumière l'avaient calmée.

— C'est vous Miss Fletcher ? Que faites-vous là ?

Elle tremblait encore, mais ce n'était plus que la fièvre.

— Vous faisiez un cauchemar.

— Oh ! ça !

Elle se blottit de nouveau au fond du lit.

— Ce n'est pas vraiment un cauchemar. C'est quelque chose qui m'est vraiment arrivé quand j'étais enfant. Et de temps en temps, ça revient... Venez donc près de moi.

J'étais partagée entre l'envie de retrouver cette délicieuse sensation de désir interdit et celle de m'écarter de cette situation si inconfortable, mais on ne refusait rien à mademoiselle Lola Deslys, n'est-ce pas ?

— N'éteignez surtout pas !

Je me glissai donc de nouveau entre les draps, essayant de ne rien toucher de sa peau. Par-dessous, elle chercha ma main et la trouva. Je m'écartai le plus possible, tout en gardant ce lien.

— J'avais douze ans lorsque j'ai exercé ce métier de livreuse pour madame Camoux, la modiste.

Les mots coulèrent de sa bouche comme d'une rêverie éveillée. Une rêverie oppressante, maléfique, dont rien jamais ne pourrait la défaire.

— Je l'aimais bien, madame Camoux ! Ils habitent rue du Port, près de la Marine. C'est la mère de Bénédicte, il faudra que je vous la montre.

— Qui est Bénédicte ?

— C'est ma sœur de lait. Ma mère lui a servi de nourrice pendant

deux ans. Par la suite, j'allais parfois jouer chez elle. Pas souvent. Surtout quand ses amies Hivernantes étaient reparties. L'été. Maintenant, on ne se fréquente plus vraiment. Ce serait inconvenant pour elle. De toute façon, ça me dérange pas, je l'ai jamais aimée, cette sournoise.

— Sournoise ?

— Oui. Elle faisait des tas de bêtises mais s'arrangeait toujours pour me faire passer pour la coupable. Je suis gourde des fois ! Depuis qu'elle est mariée, elle vit loin, à la pointe Croisette. Son mari est notaire. Il a investi dans l'immobilier. Mais la mère Camoux, elle crée toujours ses chapeaux.

— Comment se fait-il que vous ayez travaillé pour elle ?

— Depuis mes dix ans, j'aidais ma mère au repassage, mais c'était trop dur pour moi. Je me brûlais souvent, j'étais harassée, le fer était lourd pour mes bras maigres. Alors quand la mère Camoux est venue me chercher parce qu'il lui manquait un *trottin*, j'étais heureuse ! Mais heureuse ! Je me sentais libre ! Je parcourais ma ville dans tous les sens. Je livrais aussi bien dans la colline que sur la Croisette ou dans les rues commerçantes. J'avais l'occasion de circuler, de marcher. J'avais une responsabilité puisque je devais rapporter l'argent du chapeau. C'était merveilleux. Et pour couronner cette fête, je portais un joli costume. Comme un uniforme. C'était une belle robe provençale avec un chapeau de paille à ruban et un châle fleuri. Comme la petite Magali qu'on a vue l'autre jour, vous vous souvenez ? Et les chapeaux que je livrais ! Ils étaient si beaux ! Bon, c'est vrai, parfois les boîtes semblaient plus grandes que moi ! Les caisses cognaient sur ma hanche et j'avais un bleu douloureux qui ne partait jamais.

Son rire fusa, espiègle.

— Mais quelles merveilles, elles renfermaient ! Je les observais et j'essayais d'apprendre *les modes*. Je rêvais de m'installer modiste moi aussi un jour. Vous la connaissez leur boutique ?

— Rue du Port ? Oui, en effet.

— Vous avez déjà participé au Corso fleuri ?

Décidément son histoire n'avait ni queue ni tête et je ne voyais pas où elle voulait en venir. Je sentais qu'il fallait seulement prendre une voix apaisante, la calmer, attendre qu'elle puisse se rendormir, une fois ses fantômes surgis du passé renvoyés dans les abysses.

— Oui. Lady Sarah avait toujours une voiture. Elle participait aux batailles de fleurs.

— Alors vous savez que toute la ville y participe. Toutes les maisons, les boutiques, les villas, les châteaux sont délaissés. Les employés, les domestiques, les patrons, tout le monde en est. Pendant ce temps, vous imaginez bien que dans toutes ces boîtes vides,

désertes, il peut se passer n'importe quoi, n'est-ce pas ? Même les voleurs sont au milieu du Corso pour escamoter les bourses...

— Oui, je n'y avais jamais pensé sous cet angle, mais oui...

— Il n'y avait personne dans la grande villa ce jour-là. Ni domestiques ni maîtres. J'ai appelé. Je devais livrer mon chapeau, prendre l'argent et repartir. Mais comment faire s'il n'y avait personne ? J'ai insisté. Au bout de quelques minutes, un homme m'a fait entrer par l'office. Je lui ai donné le chapeau. Il m'a poussée et sur le moment, je n'ai pas compris pourquoi. Je n'avais rien fait de mal. Était-il fou ?

Sa voix s'est soudain altérée puis elle est devenue monocorde, froide. J'ai pressé sa main.

— Et puis il se penche, et il met la main sur mes seins en me disant d'une voix douce que je suis comme un bouton de rose. Que je suis belle et intelligente. Que je sais déjà ce qui est bon, il l'a vu dans mes yeux. J'ai le souffle soudain oppressé. Il y a un parfum de danger qui flotte autour de moi, mais ça ne me déplaît pas. Je me sens importante. Je suis intimidée. Il m'emmène dans un boudoir et il m'allonge délicatement sur un lit, puis il relève ma jupe. Je cache mon visage dans mes mains. Je ressens une chaleur dans mon ventre, j'ai peur d'être malade, mais je ne veux pas que ça s'arrête. Et puis il s'allonge sur moi. Sa voix est rauque. Il est lourd. Je sens un objet chaud, palpitant, dur qui me fouille entre les cuisses. Je commence à crier, à me débattre. Il m'agrippe par mon chemisier qui se déchire. Je pleure car mon joli corsage est ruiné. Que vais-je dire à madame Camoux ? Il souffle comme une bête, je le griffe, je lui donne des coups de pied et il m'assomme d'un coup sur la tête. J'ai repris connaissance longtemps plus tard. Quelque chose de froid et de mouillé entre mes jambes. Une douleur dans le ventre. Il m'a laissée seule, son sperme et mon sang mélangés entre mes cuisses maigres. Il ne m'avait pas donné l'argent du chapeau et je suis restée comme une idiote. J'étais sûrement coupable. Devais-je repartir en reprenant le chapeau ? Le laisser et rentrer sans l'argent ? Comment allais-je expliquer mon corsage déchiré ?

— Qu'avez-vous fait ? ai-je demandé d'une petite voix pour rompre le drame si présent et l'étrangeté du moment. Je voulais la ramener dans la vie présente.

Elle a lâché ma main.

— J'ai mis le feu à la maison.

— Quoi ? Comment ?

— Oui, c'est la seule idée qui m'est venue pour expliquer le débraillé de ma tenue. J'ai pris un journal qui traînait sur un guéridon, je l'ai enflammé et j'ai brûlé plusieurs rideaux, en espérant que ça allait mettre le feu à toute la maison. J'ai barbouillé de la

cedre et du charbon de bois sur mes mains, mes habits, j'ai lavé mes jambes et j'ai couru dans les rues en pleurant pour donner l'alerte. Pendant tout ce temps, il ne s'est pas montré. J'avais une bonne raison d'avoir perdu chapeau et argent.

— Personne n'a jamais rien su de ce qui... De cet homme...?

— En rentrant, j'en ai parlé à Bénédicte qui n'a pas voulu me croire. Sa mère m'a renvoyée en disant que j'avais volé l'argent. Je n'ai jamais osé parler de cette histoire à personne d'autre. Les pompiers m'ont donné une médaille pour avoir donné l'alerte. Je n'ai jamais su qui était cet homme. Mais c'est étrange, quand j'y repense, il a la tête de Philémon.

Elle me tourna le dos et sombra dans un silence lourd.

L'agression qu'elle venait de subir de la part du comte avait ravivé en elle le souvenir douloureux de ce viol subi à l'âge de douze ans. Je ne pouvais rien y faire. Je ne pouvais ni la sauver ni l'aider à vivre avec.

J'entendis son souffle devenir de plus en plus régulier. Elle avait fini par s'endormir. Quant à moi, cela m'était impossible. Au bout d'une heure, je suis sortie de son lit pour retrouver le mien, en haut. Au passage, je saisis Sherry qui dormait dans un fauteuil et je l'emmenai avec moi pour me réconforter et me tenir compagnie.

J'avais servi de chat à Lola, heureusement que j'en avais un, moi aussi !

Le lendemain, Lola semblait avoir oublié l'épisode de ses confidences. Sur sa table du petit-déjeuner, il y avait un flacon de vin Mariani.

— Je ne vous en propose pas, me dit-elle. C'est un tonique. Vous n'en avez pas besoin. C'est pour dissiper les effets de mon somnifère. Celui que je prends quand je fais mes crises. Si je n'avais pas mon petit vin Mariani le matin, je serais *ensuquée* toute la journée. L'étiquette indiquait : *Vin Tonique Mariani à la Coca du Pérou*.

Je venais de découvrir en quelques heures que mademoiselle Lola Deslys s'adonnait à l'occasion à l'usage de narcotiques divers. À quoi il fallait ajouter l'abus de champagne.

Une bonne chose toutefois, elle détestait l'absinthe qu'elle liait à ses mauvais souvenirs d'ivrognerie de son père.

34 – FÉERIE

Le samedi, il régnait une effervescence à la maison qui nous empêcha de nous inquiéter pour l'avenir.

Lola nous abreuvait de la chansonnette du tour de chant qu'elle allait donner. Son bleu présentait à présent un jaune pâle assez discret.

Anna allait de mieux en mieux. Des bruits couraient qu'il y avait eu des cas de choléra à Marseille et de l'autre côté de l'Estérel, et le docteur Buttura nous recommanda de la garder encore un peu de temps avec nous. Il savait qu'au moins nous avions une bonne hygiène et que nos fosses d'aisances étaient conformes aux exigences de la mairie, et bien situées en aval de notre potager.

De toute façon, Lola n'évoquait jamais le sujet du départ d'Anna. Elle disait que nous étions toutes en situation provisoire et qu'il fallait nous attendre en permanence à déménager du jour au lendemain, puisque pour l'instant nous n'avions pas encore réuni l'argent du loyer.

Il avait été décidé que j'accompagnerai Lola au théâtre pour lui servir de secrétaire à la fin du spectacle. Elle ne doutait pas qu'il y aurait de nombreuses demandes de rendez-vous.

— C'est comme ça que ça marche, Miss. Ils viennent faire leur marché. Avec mes cartes et de temps en temps une revue, au théâtre, on pourra payer la maison, c'est sûr ! Vous noterez les dates des rendez-vous, avec les horaires. N'oubliez pas de prendre les noms et les titres. Éventuellement si vous parvenez à les faire parler, essayez donc de connaître leurs goûts et leur degré de fortune. Cela vous aidera à établir un tarif approprié. Vous écarterez les traîne-savates ou les pique-assiette, bien entendu.

— Mais, comment vais-je pouvoir...

— Écoutez, c'est assez simple. Pour être sûre de ne pas vous tromper, privilégiez les plus vieux. Ils ne sont pas fatigants au plumard et ils ont de la galette comme de l'entregent.

— Mais... Mais...

— Ah oui, s'il y a des journalistes qui tiennent des chroniques bien courues, ce sera à l'œil pour eux, en échange de réclame. Allez !

Je vous fais confiance pour tout cela.

Le costume qu'avait décidé de se tailler Lola était celui d'une dame de cœur. De fins voiles de mousseline de soie transparente dans des tons roses et vert d'eau, recouvraient son corps nu moulé dans un collant entier chair, des chevilles aux épaules, exception faite de sa poitrine, serrée mais débordant d'un corset de perles chatoyantes.

Ses jambes étaient découvertes jusqu'aux cuisses, gainées de bas à motifs de cœurs. Ses cheveux étaient inondés d'une cascade de roses fraîches, qui enguirlandaient également ses bras, et qui représentaient sur le devant un énorme cœur. On aurait dit un étang et des nénuphars roses à elle toute seule. Ou un gâteau à la crème meringué. Sauf qu'ainsi offerte, elle donnait envie de la prendre dans ses bras et de se noyer avec elle dans un lit de plumes.

Comme Cortelazzo l'avait annoncé, il s'agissait d'une féerie avec une amourette charmante, donnant prétexte à un mélange de chansons romantiques à la mode.

Lola avait proposé de chanter l'air, célèbre depuis plus d'un siècle bien qu'un peu passé de mode, de Claris de Florian, qui avait pour titre *Romance Nouvelle*. Elle l'avait choisi pour les paroles du début qui revenaient en boucle : *Plaisir d'amour...* Tout un programme. Elle appuyait sur le mot *plaisir* avec suggestivité, roulant des yeux, la langue sur les lèvres, souriant avec gourmandise, se dandinant langoureusement.

Quand Cortelazzo l'avait entendue entamer son texte : *Plaisir d'amour, ne dure qu'un moment...* il avait tranché :

— C'est emballé, pesé. Vous la pousserez, votre chansonnette.

Il s'était tourné vers le régisseur et il avait énoncé ce verdict :

— Elle n'a aucune voix, mais vu ses jambes et sa bouche, elle n'en a pas besoin. Tu la montreras devant, sous les feux de la rampe, à la fin du deuxième tableau.

Une heure avant le spectacle, Lola s'habilla sous les yeux admiratifs de la petite. Rosalie lui tendit un verre de lait avant qu'elle n'enfile son collant. Elle se maquilla lourdement, se blanchissant outrageusement le visage pour faire disparaître les dernières traces de ses ecchymoses.

Elle s'installa dans le landau en se recouvrant de plusieurs couvertures en mouton. Rosalie et Anna nous faisaient signe du balcon quand je donnai le signal du départ à Gaza. C'est le moment que choisit Sherry pour sauter dans la voiture et s'installer sur les genoux de Lola.

Anna éclata de rire, ravie :

— Lui aussi il veut aller danser, dit-elle.

— Ce chat est trop cabotin !

— Prenez-le avec vous, mademoiselle. Vous aurez du succès.

C'est ainsi que Sherry fut de la première représentation de Lola, puis de toutes les autres dans le futur. Il semblait enchanté de la situation.

Durant le tour de chant, il passait des bras de Lola à son cou, semblait se laisser tomber puis se rattrapait à la dernière minute et se lovait entre ses bras, contre sa poitrine. Sa queue, bien dressée, paraissait se balancer au rythme du piano.

Même les dames patronnesses semblaient enchantées. La maladesse de Lola, ses fautes de pas à contre-courant au milieu des autres petites fées du chœur en tenues légères, passèrent sur le compte du chat qui la perturbait. Ce qui était sûr c'était qu'on ne voyait qu'elle et qu'elle attirait tous les regards. La cantatrice était furieuse, mais c'était une revue à un seul acte, une fois commencé, on ne pouvait plus intervenir !

Le clou de son numéro, à la fin du deuxième tableau, se révéla être le coup de patte de Sherry sur la bretelle de son corsage qui défit le bonnet de brillants entourant l'un de ses seins. Il jaillit des perles et des dentelles, triomphant. Tout le monde put constater qu'elle en avait peint la pointe de la même couleur que sa bouche. Ce fut un délire dans la salle. Les dames se cachèrent sous leurs éventails. Une jeune fille s'évanouit. Les messieurs toussaient en lissant leurs moustaches.

— Vas-y, Lola, cria une petite voix depuis le *paradis*, qu'elle identifia comme étant celle de Thérésine, la blanchisseuse.

Lola s'échappa vers les coulisses en mimant la confusion. Le monde quitta la salle et les voitures stationnées autour du théâtre emportèrent ceux qui ne dînaient pas au restaurant du théâtre.

Selon l'habitude, quelques messieurs vinrent faire *leur marché*, comme l'avait prédit Lola, dans les coulisses où stationnaient toutes les petites fées sans loges. Nous en étions. Sherry passait de mains en mains, mais à un moment, lassé, il sauta dans les bras de Lola et n'en voulut plus bouger.

Officiellement, j'étais là pour l'aider à se changer, mais j'avais ouvert notre gros cahier de comptes et sous les yeux éberlués des autres filles devant tant de méthode, je notais sur une page spéciale les dates et horaires des rendez-vous.

— Ben vous alors ! Z'êtes drôlement disciplinées ! se moquaient-elles. C'est l'armée ? C'est une manufacture ? Les Prussiens qui débarquent ?

Bonne fille, Lola ne se fâchait pas, elle se contentait de rire gentiment aux remarques parfois un peu aigres. Pendant qu'elle se pavanait avec Sherry dans les bras, qu'elle donnait à caresser à toutes les mains qui s'approchaient trop près d'elle et de son épaulette décousue, j'en profitais pour faire le tri dans les demandes et j'écartais avec des prétextes courtois les hommes qui me semblaient trop vieux,

et de surcroît libidineux, malgré la recommandation de Lola.

Je repérais plutôt les jeunes hommes qui me paraissaient timides et pleins d'admiration. Je demandais en revanche leur carte, comme elle me l'avait recommandé, sous prétexte de noter leur nom pour le rendez-vous et ainsi je pouvais voir s'ils avaient un titre. Selon la qualité du frac et du chapeau, comme du vélin de la carte, je me faisais une idée de la fortune.

Parfois nous échangeions un regard de connivence ou une petite grimace pour en sélectionner un ou en écarter un autre.

Je notais un tarif au dos du portrait de Lola, avec la date et l'heure du rendez-vous, juste au-dessus de l'adresse pré-écrite de Madame Alexandra.

Nous avions fait un investissement important pour l'entreprise : photographie, impressions, costume et bijoux, et il s'agissait pour ce premier soir d'arriver au moins à rembourser ces frais. Si ce chiffre était dépassé, nous pourrions commencer à régler le loyer. Sur douze demandes, j'en retins cinq, ce qui couvrit les dépenses.

— Avec le bonus, vous achèterez le piano, dis-je à Lola.

— Et le loyer ?

— Il vous faut mettre toutes les chances de votre côté jusqu'à ce que le loyer puisse être payé pour six mois en une seule rencontre ! Visez haut ! Le piano est indispensable.

Sur le chemin du retour, j'exprimais ma relative déception :

— Il y avait peu de gens du vrai monde ! Surtout des commerçants et des industriels cannois.

— Les aristocrates viennent peu ici, vous le savez, Miss ! Ils préfèrent le Cercle Nautique ou les soirées privées. Ils ne sont venus que pour honorer la duchesse et sa soirée pour l'orphelinat. Ils auraient difficilement pu lui fausser compagnie à la fin et venir nous rencontrer en coulisse ! Mais ne vous inquiétez pas, j'ai laissé de nombreuses cartes dans le hall et sur les guéridons. Ils sauront me retrouver maintenant qu'ils m'ont vue ! Et certains de ces commerçants ont leurs entrées au Cercle Nautique, comme dans d'autres cercles. Même s'ils y sont peu nombreux.

— Ils parleront de vous entre eux ?

— Exactement. Ils se vanteront. Le secret ne dépasse pas le monde des hommes ou si peu. C'est pourquoi il vaut mieux leur donner rendez-vous chez Madame Alexandra plutôt que chez moi où ils risquent gros si on les voit entrer.

— Je comprends.

— Chez elle, tout est fait pour qu'ils se côtoient sans se voir. C'est surtout pratique pour les grandes dames obligées d'y venir pour s'offrir des toilettes convenables, si leur mari est rapiat.

— Comment cela ?

— Mais oui, vous savez bien qu'elles n'ont pas accès à leur dot, elles n'ont pas la gestion de leur argent, contrairement aux célibataires.

À la maison il y avait une appétissante odeur de poulet rôti. Anna avait mis la table en haut et elle avait tenu à attendre notre retour. Lola la regarda avec attendrissement puis elle se reprit aussitôt.

— Va te coucher ! Tu n'es pas raisonnable !

Anna lui fit un baiser sur la main et s'enfuit avec Sherry vers sa nouvelle chambre préparée à côté des cuisines.

— Alors ? demanda Rosalie.

Lola lui fit un clin d'œil en s'asseyant dans un fauteuil avec un sourire épanoui.

— La première apparition de Lola Deslys sur la scène cannoise fut un franc succès, dis-je. Et je peux prédire que les caisses vont se renflouer !

Rosalie poussa un cri de triomphe.

— J'en étais sûre ! dit-elle. Bon, je vous laisse, je tombe de sommeil !

Lola s'affala dans un fauteuil et saisit un journal qui traînait. Elle regardait principalement les illustrations en tournant les pages bruyamment. Elle s'exclama soudain :

— Bon sang, mais c'est ça !

Je me penchai et j'aperçus le portrait de la Grande-Duchesse Maria Alexandrovna, épouse d'Alfred de Saxe-Cobourg-Gotha. Rien que de très banal !

— Eh bien oui, qu'avez-vous ? C'est la Grande-Duchesse. Vous la connaissez, peut-être ?

Songeuse, elle ne me répondit pas, et ses yeux se perdirent dans le vague. J'allais m'attabler avec elle devant le bon repas préparé par Rosalie quand elle disparut dans sa chambre en disant :

— Je me change et je repars, dit-elle sur un ton mystérieux. Ils en sont encore au souper. Je vais au restaurant du théâtre.

Sa phrase me coupa l'envie de manger. Je restai debout devant la table, sans un geste. Je ne comprenais pas d'où me venait cette tristesse, cette déception qui soudain m'accablait.

Lola réapparut, vêtue d'une robe pourpre, je proposai :

— Voulez-vous que j'attelle Gaza et que je vous accompagne ?

— Mais non ! Je vais y aller à pied et je reviendrai en fiacre. *Mangia, mangia, che ti fa bene !* chantonna-t-elle gaiement. Que Rosalie ne se soit pas donné tout ce mal pour rien !

Elle disparut dans un effluve de fleur d'oranger et je me mis pitoyablement à débarrasser la table. L'appétit m'avait quittée.

35 – DES LENDEMAINS DE FÊTES

Étrangement, alors que le jour qui suivit cette grande première aurait dû mettre mon humeur au beau fixe, je me sentais partagée. Je mis de l'ordre dans les rendez-vous en créant des sortes de tableaux comportant les noms des « *chérubins* », comme les nommait Lola.

Et tout en fixant leurs cartes avec des épingles de couture, j'éprouvais un sentiment de contrariété qui me mettait mal à l'aise. Je compris soudain que ce que je ressentais, c'était de la jalousie. Cette fois je ne pouvais plus me cacher mes sentiments.

Lola était certes jolie, pimpante, attirante, mais ce que je ressentais pour elle n'était pas une simple attraction physique. Cette découverte me bouleversa et je montai en courant me mettre à l'abri dans ma petite chambre sous le toit.

Le front appuyé à la fenêtre, j'observais les allées et venues des clients du palace à côté tout en songeant à la femme qui m'avait tendu la main et qui me logeait en ce moment. Impossible de lui déclarer mon amour. Elle n'apprécierait pas et de toute façon, je ne pouvais pas m'aligner.

Il m'aurait fallu une fortune et une respectabilité que j'avais perdue, pour pouvoir lui déclarer ma flamme et espérer un regard. Elle était une énigme pour moi. À la fois avide et ambitieuse, elle masquait sa générosité comme s'il s'était agi d'une tare, d'une faiblesse.

Mais même en faisant abstraction de ce qu'elle visait – richesse, respect, honneurs – dans l'immédiat, il fallait que je me rende à l'évidence. Il y avait un loyer à payer, élevé, plusieurs personnes à entretenir, un train de vie à soutenir.

Je pouvais m'accrocher aux wagons, mais certes pas lui fournir cette base ! Ce qui me fascinait le plus, c'était la façon dont cette petite jeune fille avait balayé plusieurs années de ma relation avec Lady Sarah.

Je lui étais reconnaissante d'avoir fait disparaître cette douleur au cœur, cette affliction qui ne m'envahissait plus. Cependant une autre forme d'amertume s'était emparée de moi. Celle des amours de l'ombre. J'étais condamnée à vivre à côté de celle que j'aimais, sans

rien dire. À la regarder rire, chanter, aimer... coucher, en feignant l'indifférence.

C'était cela ou ne plus la voir. Mon choix était déjà fait et la question ne se posait même pas.

Quand je redescendis, ils étaient tous attablés devant un petit-déjeuner conséquent et impressionnant. De grands draps étaient tendus devant les miroirs. Lola avait envoyé Rosalie et Anna faire les courses au Faisan doré, l'épicerie fine d'Escoffier, avec une liste détaillée.

La nappe blanche était recouverte de victuailles variées et exotiques. Des hors-d'œuvre froids constitués de poissons en gelée, des vol-au-vent pleins de sauce et des foies de lapin voisinaient avec des boulettes de chair à saucisse, de la crème de marrons, du roast-beef, des œufs cocotte et des cuisses de canard. Il y avait des huîtres et des salades de gésiers, du homard et des flans de légumes colorés. Fromages et pâtisseries n'avaient pas encore été entamés. Côté boisson : champagne, limonade, café, chocolat et thé s'offraient sur une desserte à part.

Maupassant était attablé entre les enfants qui s'empiffraient de brioches farcies de crème fraîche et de crevettes.

Cette vue me mit de mauvaise humeur et je réprimandai Lola pour ses dépenses inconsidérées.

— Vous avez raison, Miss, disait-elle en grimaçant et en roulant des yeux pour faire rire Anna. *Mea culpa*. Je ne le ferai plus.

— Jamais ce loyer ne sera payé si vous continuez à claquer l'argent et à le jeter par les fenêtres ! Dites tout de suite que vous voulez vous retrouver à la rue ? Bon, dès demain nous irons acheter le piano, ce sera un bon placement, au moins. Cet après-midi, je vous ferai un cours d'économie ménagère.

— Oh ! Que vous êtes *bassin*, Miss ! Laissez-moi vivre un peu et savourer mon succès !

— Allons, Miss Fletcher, dit Maupassant. Qu'essayez-vous de faire ? On ne change pas un oiseau ! C'est futile, c'est charmant, c'est joli, cela charme par sa mélodie et c'est bien suffisant, non ?

— Vous parlez de moi ? demanda rêveusement Lola.

— Ne la flattez pas, elle va en profiter ! dis-je.

— Elle est un oiseau sur sa branche. Aussi légère, aussi inutile et aussi indispensable au monde, insista Maupassant.

— Quelle gentillesse, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Ça me plaît, ce que vous dites de moi... Il a bien raison, Miss !

— Il est condescendant, c'est tout ! répliquai-je. Ne me dites pas que vous ne vous en rendez pas compte ! Vous savez bien que vous valez mieux que cet énoncé.

Maupassant éclata d'un rire franc et moqueur. Lola se leva et

virevolta avant de mettre ses bras autour du cou de Maupassant par-derrière et de lui coller un baiser sur la joue.

— Turlututu ! Calmez-vous Miss Fletcher. Ce que j'aime chez Guy c'est qu'il ne me juge jamais. Il m'accepte comme je suis. Bon, Maupassant veut rencontrer la mère Campo. Je m'habille et on fonce !

Je ravalai ma salive, dépitée. Maupassant me regarda d'un œil sagace et railleur. Je bougonnai pour répondre à Lola, mais elle ne m'entendit pas :

— Comment le pourrait-il ? Il ne vous voit pas comme vous êtes vraiment !

Rosalie commença à débarrasser la table avec l'aide Anna.

— Je vous laisse du thé et puis juste du pain et du beurre ! Puisque tout ça c'est du gaspillage ! bougonna-t-elle à mon adresse.

— Mais... Rosalie... vous qui avez les pieds sur terre, vous voyez bien que mademoiselle creuse sa tombe en se conduisant de façon aussi légère !

— Ce que je vois, c'est que tout repose sur elle et qu'elle a le droit d'en profiter aussi et de se faire plaisir !

La réplique de Rosalie me contraria, car elle n'avait pas tort. Je me tournai vers Maupassant en m'asseyant avec une expression de reproche.

— Tout d'abord, avez-vous seulement réussi à remettre le fameux flacon dans la salle de bains des d'Orcel ?

— Tout à fait, ma chère Miss rabat-joie ! Mission accomplie !

Sa réponse me contraria un peu plus encore car j'avais espéré le prendre en défaut.

— Hum... Et... pourquoi voulez-vous aller voir la mère Campo ?

— C'est une chance pour moi de pouvoir entrer dans une maison pauvre du Suquet. Certes je viens à Cannes surtout pour observer les mœurs des gens du grand monde, mais je serais curieux aussi de voir l'envers du décor, l'autre côté de la médaille. Je connais bien les masures normandes, ou certains faubourgs de Paris peu recommandables, mais moins ces quartiers du Midi.

Je haussai les épaules avec indifférence. Il m'ennuyait avec ses recettes d'écrivain !

— Rejoignez-nous sur le port. Je vous invite toutes à un déjeuner sur la *Louissette* si cela vous tente. Emmenez la petite, l'air du large lui fera du bien.

— Je veux venir aussi, dit Mario.

— Toi tu vas à l'école, sinon la *mamma* va devoir payer une amende, lui cria Lola.

J'étais très excitée à l'idée de faire un tour en bateau, mais je ne voulais pas le montrer si bien que je répondis du bout des lèvres :

— Entendu. Nous y serons.

J'eus le temps de modifier mon humeur et de me raisonner tandis que Maupassant et Lola se rendaient chez la mère Campo.

Ils la trouvèrent au lit, ronflant bruyamment, entourée de bouteilles vides. Elle s'était offert la veille une cuite mémorable. La maison était dans un état encore pire que l'autre jour, mais cette fois, Lola n'avait pas l'intention de jouer les femmes de ménage. Tout du moins pas devant Maupassant.

Elle débarrassa tout de même la table pour y poser des restes des victuailles de notre déjeuner, du lapin, du pâté, du pain frais, des brioches, une orange. Ils la réveillèrent.

Tandis que Lola faisait la conversation à la vieille tout en l'obligeant à manger, Maupassant furetait dans tout le logement. Ses yeux voyaient tout, il se promenait avec désinvolture examinant coins et recoins. La mère Campo était impressionnée par ce « monsieur » et elle n'osait rien dire.

— Vous avez vu Clara ? demanda Lola.

— Non ! Ils me laissent pas la voir ! Je sais pas ce qu'ils lui trafiquent ! C'est pas normal tout ce temps avant un enterrement.

Elle se mit à pleurer silencieusement. Mais Lola la soupçonnait plutôt de ne même pas avoir eu la force d'aller à l'hôpital. Elle devait boire dès le matin pour se donner le courage d'y aller, puis, la boisson aidant, ne plus avoir la capacité de s'y rendre.

Peut-être oubliait-elle dans la journée que sa fille était morte ?

Aidée de Lola, elle finit son assiette. Elle fut alors prise d'une quinte de toux, ce qui effraya Maupassant qui s'écarta un peu d'elle. Il sortit de sa poche un mouchoir mentholé qu'il porta à son nez.

— Je vais parler de vous à la mairie, dit Lola. Qu'on vous envoie des subsides. Mais vous savez qu'ils n'aiment pas aider les ivrognes ? Surtout quand c'est des femmes !

La mère Campo retrouva un fond de dignité pour protester !

— Oh là ma petite ! Pour qui tu te prends, hein ? *Non ho bisogno di nessuno, io ! E poi, chi dice che io bevo ? Io non sono sbronzato, capito*²⁴ ?

Elle poussa Lola dehors et fixa Maupassant avec colère, n'osant le toucher pour le faire sortir. Il suivit Lola en s'inclinant pour la saluer, après avoir laissé quelques pièces sur la table.

Lola ruminait ce départ précipité, contrariée d'avoir été maladroite. Ils marchaient d'un pas rapide pour descendre vers le port quand soudain, à la surprise de Lola, après avoir passé un tournant et un escalier dans une rue escarpée, Maupassant poussa un cri de joie, ou plutôt de triomphe.

— Que vous arrive-t-il ?

Il sourit d'un air cachottier et répliqua :

— Mystère ! Vous le saurez bientôt !

Je les attendais avec Anna sur le quai Saint-Pierre devant la *Louissette*. Maupassant nous fit un clin d'œil en arrivant et il héla le marin qui préparait le départ à la proue.

— Galice ! Vous êtes prêt ?

La *Louissette* était une grosse barque de pêcheur, une sorte de baleinière grée d'une voile carrée avec une cabine intérieure permettant de se protéger en cas d'intempéries.

Galice rapprocha le bateau du quai pour nous permettre de sauter à bord. La petite grimpa comme un cabri, moi comme une chèvre et Lola fit tout un tas de mines et des manières.

Je pensais que les hommes présents allaient être exaspérés par sa coquetterie et sa balourdise, mais ils affichaient des expressions ravies, enchantés d'embarquer cette petite femme si godiche mais tellement accorte.

Un troisième larron, les mains encombrées d'un torchon et d'un couteau, avait fait son apparition, sortant de la cabine. Il arbora lui aussi une mimique réjouie.

— François, venez donc nous aider, dit Maupassant.

C'est ainsi que Lola mobilisa pas moins de trois mâles pour parvenir à grimper sur le bateau. Elle me regarda en souriant et je haussai les épaules.

— Où allons-nous ? minaуда-t-elle en s'étalant sur le fauteuil en osier qui trônait dans la partie creusée sur la terrasse arrière.

24 En italien : « J'ai besoin de personne, moi. Et puis, qui dit que je bois ? Je ne suis pas une ivrogne, compris ? »

36 – LA LETTRE FROISSÉE

Lola s'était installée au beau milieu de l'endroit où se tenait normalement le barreur, mais sur cette grosse barque, cet espace servait aussi de salon d'extérieur.

— Si cela vous convient, nous nous contenterons aujourd'hui d'une promenade dans la baie pour déguster l'*oursinade* que François nous prépare.

La brise était ferme et Galice traversa le passage entre l'île Sainte-Marguerite et le rivage cannois en faisant un grand détour pour longer l'île. En passant en contrebas du fort, Maupassant ne put s'empêcher de marmonner une imprécation contre le traître maréchal Bazaine qui avait vendu la France aux Prussiens durant la guerre.

Pour mon édification, il me raconta que l'officier avait été forcé à résidence au fort, d'où il s'était évadé avec quelques complicités.

— À mon avis, cette évasion, bien trop facile, avait été arrangée par les autorités elles-mêmes. La présence de Bazaine dérangeait-elle trop sur notre sol ? Il est à présent quelque part à l'étranger, où il vit dans la honte.

Galice approuvait tout ce que disait Maupassant par de forts hochements de tête.

— Franchement je ne connais pas grand-chose à cette période. J'étais encore en Angleterre quand vous avez eu votre guerre et je ne me sens pas concernée.

— Moi j'avais sept ans, dit Lola, et d'autres chats à fouetter !

Galice s'approcha de la pointe Croisette et jeta l'ancre au large du restaurant la Réserve, qui me rappelait un mauvais souvenir. Les vagues venant mourir sur les rochers nous balançaient gentiment.

François et Galice se joignirent à nous pour le repas et les galéjades allèrent bon train. Lola raconta son succès au théâtre et tout le monde entonna sa chanson, même Anna. Je m'étais emparée des jumelles de bord et j'admirais la vue, le fort de Sainte-Marguerite, la baie chatoyante.

C'est à la fin du repas arrosé de champagne, tandis que Galice hissait la voile et que François rangeait la vaisselle dans des malles d'osier, que Maupassant, avec des mines de conspirateur, satisfait du

petit effet qu'il n'allait pas manquer de provoquer, sortit de sa poche un papier froissé.

— Qu'est-ce que c'est ? Où avez-vous dégotté cela ?

— J'ai trouvé cette boule au pied de la paillasse de Clara chez sa mère. Dans un récipient servant vraisemblablement à entreposer des papiers pour allumer le feu.

— Quoi ? Mais pourquoi avez-vous pris cette saleté ?

— Vous ne voyez pas ? Regardez la couleur. C'est l'encre des d'Orcel ! Spécialement achetée par correspondance à Venise !

Il la défripa, la lissa, l'aplatit et la lut à voix haute.

— *Je serai où vous savez à l'heure dite.*

C'était donc bien une lettre. Un rendez-vous y était donné mais seuls l'auteur de la missive et son destinataire pouvaient en connaître les termes exacts.

— Pas d'en-tête, pas de noms, pas de signature, pas de lieux, pas de date, pas d'heure, dis-je, déçue.

— Ce document est précieux, au contraire, dit Lola galvanisée, en tendant la main pour se saisir de la feuille. Qualité du papier, écriture, encre et peut-être d'autres signes que nous ne voyons pas à l'œil nu.

— Il paraît que chaque empreinte de doigt est unique. J'ai récemment lu un article sur la question, dis-je soudain influencée par son enthousiasme. Un jour, la science nous permettra de déceler à qui appartiennent ces empreintes. On en parle très sérieusement.

— Pour l'instant seules les mesures des os par Bertillon nous permettent de reconnaître un criminel.

Maupassant sortit de sa besace quelques feuillets des poèmes de la comtesse Andréa.

Nous échangeâmes un regard atterré.

— Il s'agit de la même écriture comme de la fameuse encre. C'est indubitable.

— Que fait cette lettre de la comtesse chez la mère de Clara ?

Soudain amère, je ne pus m'empêcher de déclarer :

— Vous ne connaissez pas les *épouses légitimes* du grand monde !

— Que voulez-vous dire ?

— Elles sont prêtes à tout. Voyez cette comtesse, pourquoi a-t-elle vendu son collier ? Ces femmes sont fourbes. Au nom de l'apparence, elles se transforment en fléaux !

— Allons donc !

Ma voix se cassa en parlant :

— Ce qui compte avant tout pour elles, c'est de protéger leur position sociale.

Maupassant m'observait avec acuité.

— Qu'avez-vous à me fixer de la sorte ? Qu'ai-je dit de si particulier ? Rien que de très banal, au contraire !

Ils me rendaient nerveuse, tous les deux, avec leurs regards acérés. Je cherchai ma pochette pour attraper un petit cigare. Je leur en proposai à chacun mais ils déclinèrent tous mon offre.

— Je préfère mes cigarettes de tabac blond roulé, dit Lola.

— Je me demande ce que vous avez vécu pour exhaler si fortement cette fêlure ? demanda Maupassant.

Je tirai une bouffée avec soulagement.

— Laissez-moi donc tranquille et allez exercer vos talents de disséqueur ailleurs que sur moi !

Je me forçai à rire, mais cela sonna faux. Lola me tira de ce mauvais pas, déchaînant une salve de questions.

— Andréa avait-elle donné un rendez-vous secret à quelqu'un ? À qui ?

— Tromperait-elle son mari ?

— Si c'est le cas, qui est donc son amant ?

— Quoi qu'il en soit, y a-t-il un rapport avec Clara ?

— Que faisait cette lettre chez elle ?

— Un hasard ? Elle aurait rapporté ce papier chez elle comme tous les papiers des corbeilles de l'hôtel pour son feu ?

— Voulait-elle faire chanter le comte avec qui elle aurait eu une liaison ?

— Pourquoi alors donner rendez-vous à la comtesse ?

— Mais non, c'est la comtesse qui fixe un rendez-vous !

— Oui, mais il s'agit plutôt d'une réponse à un rendez-vous fixé au préalable de vive voix.

— Et si elle avait découvert que la comtesse avait un amant ?

— Vous voyez trop de pièces de boulevards. D'ailleurs à bien réfléchir, il y a trop d'histoires d'amants dans vos contes. Toutes les femmes y trompent leur mari. C'est une déformation masculine.

— Ah oui ? Votre expérience du monde vous a peut-être démontré que les épouses ne trompent pas leurs époux ?

Je rougis sous l'allusion en pensant à Lady Sarah.

— De plus, dans mes contes, tous les maris trompent aussi leur femme, non ?

— Moi je pense que Clara voulait faire chanter quelqu'un, dit Lola. C'est pour moi limpide. Tout s'y prête.

— Je vous trouve bien catégorique !

— Cela correspond à son changement d'humeur. De gaie et joyeuse, elle est devenue sombre et déterminée. Elle avait un caractère volontaire. Bien qu'honnête, je crois qu'elle aurait pu être amenée à une action de ce genre. Et en tout cas, si elle l'avait décidée, elle aurait eu le courage de le faire. Ma conviction est faite. Clara s'est mise dans de mauvais draps pour faire chanter quelqu'un.

— Je doute toujours, dit Maupassant.

Il fit soudain une grimace de douleur et il porta sa main à son front en fermant les yeux.

Il nous quitta brutalement pour descendre dans la cabine en ordonnant à Galice :

— Vous me déposerez à la jetée Bottin.

François s'affairait auprès de lui, l'aidant à s'allonger sur la petite banquette du carré, tandis que Galice levait l'ancre. Il s'approcha de la frêle jetée de bois et s'amarra succinctement. Maupassant sauta d'un bond en nous murmurant un rapide au revoir et en se tenant le front.

Tandis que la barque s'éloignait du rivage pour retourner au port, nous le vîmes s'enfoncer dans un petit chemin perpendiculaire à la Croisette. François était retourné à l'intérieur du bateau pour organiser le retour. Je me saisis de jumelles et je commentai le spectacle à Lola :

— Il se dirige vers une villa dont il ouvre le portillon pour pénétrer dans une pimpante closerie. Tiens, il y a une dame.

— Est-elle tout en gris ?

— Oui, en effet ! Comment le savez-vous ? Hum... Elle affiche un ventre plutôt rond, je trouve, malgré les drapés qui tentent de le masquer.

— Oui, elle est enceinte. Que fait-elle ?

— Elle se lève d'une chaise en osier pour se diriger vers lui. Mince, trop tard, je ne vois plus rien...

Le grand bâtiment du Cercle Nautique nous cachait le jardinet. Tandis que Galice naviguait vers le port, François, une fois sa tâche de rangement du repas finie, remonta sur le pont pour nous faire des confidences sur la santé de son maître qui l'inquiétait beaucoup. Des migraines soudaines et insoutenables. Des douleurs aux yeux comme autant de piqûres de guêpes, qui l'empêchaient de lire, d'écrire. Et son surmenage ! Il travaillait trop.

François avait dû rajouter à son savoir-faire de valet toute une panoplie d'infirmier. Il aimait tellement son Maupassant qu'il en était touchant.

Nous atteignîmes enfin le vieux port. Une fois sur la terre ferme, Lola prit mon bras pour rentrer, tandis qu'Anna me donnait la main de l'autre côté. Le groupe ainsi formé me fit penser à une famille et je savourai cette sensation fugitive avec bonheur.

Lola semblait fatiguée, désabusée, perdue dans ses réflexions.

— Cet homme est possessif, dit Lola, mais au moins Guy a quelqu'un sur qui il peut compter. Cela me rassure pour lui.

Sa remarque doucha mon état fugace de félicité. *Elle ne pense qu'à lui...*

— Vous semblez morose ?

Je mentis :

— Je pensais que nous avions avancé avec la découverte de cette lettre mais en fait nous n'avons que des questions sans réponses.

Un silence succéda à mes paroles.

Nous marchions le long du quai Saint-Pierre, au milieu du tumulte, puis notre marche nous fit longer l'hôtel de ville pour atteindre les boutiques de la rue du Port. Lola me désigna une boutique de mode :

— Regardez, la boutique de madame Camoux, dit-elle. Tu vois Anna, c'est là que j'ai commencé à travailler.

Je l'entendis renifler. Je la surpris écrasant une larme sur sa joue. Cela me bouleversa. Anna la regardait, affolée.

— Qu'avez-vous ?

— J'ai le sentiment d'avoir perdu Clara pour la seconde fois.

— Comment cela ?

— Tout va trop vite. Je suis préoccupée de ma situation financière. Alors que je voudrais prendre le temps de penser à elle, je n'en ai même pas le temps. Et lorsque je m'occupe de son cas, ce n'est que de façon technique. Faire une enquête, interroger les personnes, farfouiller chez sa mère. Ces recherches fiévreuses envahissent tellement mes pensées que j'en oublie presque la victime.

Soudain elle se figea. Son regard fixe était braqué sur un point de l'autre côté de la rue. Je n'eus que le temps de voir la silhouette d'un homme vêtu de noir, ganté, se faufiler dans un immeuble.

L'individu se retourna avant d'entrer et ses petits yeux inquisiteurs transpercèrent Lola, comme s'il la reconnaissait.

— Vous l'avez vu ? Vous l'avez vu ?

— Qui ça ? Cet homme, là, celui qui vient de rentrer ici ?

— Oui !

Elle s'affaissa, atterrée.

— C'est lui, Miss ! C'est lui !

— C'est lui ! criait Anna, à la fois excitée et apeurée. C'est le diable noir ! Le bouc ! Le fourchu !

Toutes ses leçons de catéchisme chez les bonnes sœurs y passèrent. La voix suraiguë d'Anna provoqua chez Lola un rire nerveux hystérique et les passants se retournèrent sur nous tandis que je les entraînai dans des rues moins fréquentées en attendant qu'elles se calment.

Je grondai Anna en lui disant de se contrôler et je murmurai d'un ton rassurant à Lola :

— C'est fini, mademoiselle. Vous êtes grande à présent. Il ne peut plus rien contre vous.

Je ne savais pas très bien de quoi je parlais exactement.

— Et puis, je suis là pour vous défendre.

Elle posa sa tête sur mon épaule et nous repartîmes lentement.

Sherry nous attendait, perché dans l'oranger. À l'appel d'Anna, il lui sauta dans les bras, ce qui contraria Lola.

— N'oublie pas que c'est moi qui te nourris, ingrat ! Voilà que cette petite a pris son cœur ! Et moi alors ?

Je souris. Rosalie nous accueillit en brandissant une lettre. Je l'ouvris.

— Philémon !

— Que veut-il ce pot de colle ? Ce vorace ? Ce paltoquet ? demanda Lola.

Je lus rapidement le texte et je blêmis.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est fini ! Cette fois, c'est bien terminé ! Il jette l'éponge. Il vous donne congé !

— Comment cela ? Il me jette dehors ?

— Oui, en quelque sorte. Il dit qu'il va vendre la maison. Qu'il a assez attendu votre réponse. Que vous devez vous préparer à des visites d'éventuels acquéreurs. Et il vous fixe un ultimatum pour déguerpir.

— Le chien ! Ainsi, il veut la guerre ?

— Il s'est lassé d'attendre votre réponse.

Plus je me rongerais les sangs, plus Lola semblait se requinquer.

— Eh bien, inutile de s'alarmer. Ce n'est qu'un déplacement de masse d'argent. Le loyer ne suffit donc plus. Si je veux rester, je dois racheter la maison. La somme est plus importante, c'est tout. Il nous faut trouver soit deux cent mille francs de *fafiot*, soit une banque ou un bailleur qui accepte de nous prêter cette somme. Ma foi, ce n'est pas la mer à boire ! Vous savez, trouver mille francs par mois ou deux cent mille d'un coup, cela demande finalement la même énergie. Mais j'y pense ! J'avais complètement oublié ! J'ai vraiment une cervelle d'oiseau ! J'ai une course à faire, j'y vais vite !

— Mais, nous devons prendre le thé...

— C'est bien une Anglaise ! Rien de plus sacré que le thé !

Son rire ponctua ses paroles.

— Laissez-moi vous accompagner avec Gaza, au moins ?

— Vous allez être trop longue pour atteler. Le temps que vous prépariez votre thé, et je serai de retour.

Irritée par ce ton mystérieux, je fonçai en cuisine sans la saluer. Mais elle m'avait déjà oubliée.

Anna jouait avec Sherry dans le jardin quand Lola revint, moins d'une heure plus tard. Comme il faisait très doux, nous nous installâmes à ses côtés dans le kiosque tandis que Rosalie nous apportait un thé. J'avais le moral complètement effondré.

C'était comme si tout se rejouait encore pour la énième fois.

— Mais quoi ? me demanda Lola. Qu'est-ce que vous avez à la

fin ?

— Je ne sais pas. C'est comme si... Vous savez, comme si j'avais déjà vécu cet instant. Cela ne vous arrive jamais ?

— Jamais ! Mais je vous comprends. C'est juste le sentiment que la réalité vous submerge.

— Exactement. C'est cela. Comme... Comme...

— Comme quand votre... *dame*... vous a signifié... votre congé...

Elle parlait d'une voix basse, douce, tendre, qui me fit venir les larmes aux yeux. Tout remonta à la surface dans un flot que je ne pouvais plus contenir :

— Je suis partie sans avoir pu même la voir. J'ai marché d'un pas lourd et lent jusqu'au grand portail sans entendre aucun appel, aucun bruit de course derrière moi. Elle savait pourtant que je m'en allais.

— Elle vous observait peut-être de sa fenêtre ?

— Même pas ! Quand j'ai eu le courage de me retourner vers la façade, juste avant de passer le grand portail, je n'ai perçu aucun mouvement derrière les fenêtres. Les voilages eux-mêmes n'avaient pas frémi. Comme si elle m'avait déjà oubliée.

— Je suis sûre qu'elle se retenait de se montrer.

— J'avais vécu dans son ombre, pour la voir virevolter, dresser ses bouquets, parader à ses dîners mondains auprès de son mari.

Ma voix se cassa soudain.

— Et soudain, à cause de cette lettre anonyme qui avait mis en péril son organisation fragile...

— Une lettre anonyme ? Comment cela ?

Sa voix me tira de mon chagrin. Je la regardai avec dans les yeux l'ancienne colère impuissante.

— Quelqu'un avait envoyé une lettre à Fergus avec des sous-entendus. Fergus, euh... Son...

— Oui, j'ai compris, Miss Fletcher, le mari trompé ! Lord Clarence.

— Malgré toutes nos précautions, nos craintes, nos étreintes secrètes, nos efforts pour voler un peu – si peu – de bonheur dans cette vie étriquée qui était la sienne au milieu de mondanités frivoles et superficielles ! Combien j'étais heureuse de partager parfois une partie de lawn-tennis avec elle ou une longue promenade dans la campagne de Denham. Et je croyais qu'il en était de même pour elle ! Quelle naïve j'ai été !

— Nous le sommes toutes, Miss Fletcher ! Regardez, moi, avec Eugène !

Avec amertume, je continuai sans tenir compte de son interruption.

— J'ai ajouté foi à ses serments d'amour éternel, mais ils n'ont pas fait long feu devant la menace de perdre son rang.

— Qu'avez-vous fait ? Où êtes-vous allée ?

— J'ai aménagé dans une pension de famille glauque et sans lumière. Elle volait régulièrement des sommes sur ce que son époux lui allouait pour fleurir la maison. C'est le seul argent liquide auquel elle a accès, malgré sa dot conséquente. Elle se constitue ainsi un pécule. Elle m'a donné de l'argent et j'ai dû lui promettre de quitter Cannes.

— Vous n'avez pas tenu votre promesse ?

— Non. J'ai aussi juré de ne jamais chercher à la revoir. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu.

— Bon, inutile de ressasser. Finalement je ne sais pas pourquoi vous pensez à tout ceci maintenant. Nous avons plus que jamais besoin de garder notre moral. Franchement, vous êtes sinistre, Miss !

Le ton qu'elle employait me rendit le sourire. Une énorme goutte s'écrasa sur la table. La pluie s'abattit sans prévenir, et avec elle, des bourrasques de vent et des éclairs. Anna se sauva en courant et en piaillant. Lola la suivit et je pris le temps de ranger la vaisselle sur le plateau et de rapatrier les vestiges de notre *tea-time* dans la cuisine.

Puis je montai me réchauffer devant la cheminée du salon, après avoir pris au passage le journal posé dans l'entrée. En reniflant, je le dépliai bruyamment.

— Vous recherchez déjà un autre emploi ? railla Lola.

— Il le faut bien, répliquai-je, en souriant. Et pour vous aussi !

— Allez, lisez-moi donc un peu les dernières nouvelles de notre bonne ville. Cela nous changera les idées.

Je lui résumai les plus récentes.

Le corps du jeune duc d'Albany qui venait de nous quitter si brutalement allait être transporté jusqu'à la gare en un cortège funèbre auquel prendrait part le prince de Galles, et qui réunirait toutes les cours d'Europe présentes. Tous les magasins seraient tendus de crêpe, et les becs de gaz allumés en son honneur.

— C'est sûr que c'est pas pour Clara qu'on va faire tous ces chichis ! marmonna Lola.

Le concours de tir aux pigeons était programmé pour le dimanche suivant. Les régates internationales de Cannes seraient fixées définitivement dans la semaine. Soudain je poussai une exclamation.

— *Good Grief*²⁵ ! Amédée a été assassiné !

— Non !

Lola m'arracha l'*Écho de Cannes* des mains pour le parcourir fébrilement. Elle lut à voix haute :

— Dans un fiacre volé... Les remises des établissements Delpiano. Dans le nouveau quartier en construction... de l'autre côté de la voie ferrée... sous la route de Grasse !

— Impossible que ce meurtre soit sans rapport avec la mort de

Clara !

Un coup de tonnerre punctua ses paroles.

37 – LES BAINS BOTTIN

Je me levai tôt pour aller prendre un bain, honorant ainsi mon rendez-vous avec la comtesse d'Orcel.

La pluie avait lavé la ville et le soleil faisait tout reluire.

La sortie nautique sur la *Louissette* m'avait donné envie de mer. Après tout, nous étions au bord de la Méditerranée et même si c'était l'hiver, j'avais coutume dans mon enfance de me baigner à Ramsey, dans mon île natale, en été, certes, mais par des temps bien moins cléments !

J'essayais d'entraîner Lola avec moi, mais elle ne voulut rien entendre, disant qu'elle avait un projet. Pourtant elle n'avait aucun rendez-vous noté sur le grand carnet.

— Vous ne comprenez pas, il me faut trouver le gros magot, maintenant. Il ne s'agit plus de se laisser aller.

— Aux bains, je poserai aussi des questions à ces dames sur d'éventuels bailleurs. Après tout, il faut se rendre là où il y a de l'argent si nous voulons en emprunter.

Je voulus emmener Anna avec moi, mais Rosalie s'y opposa sous prétexte qu'elle était encore un peu fragile. Pourtant j'eus gain de cause et partis avec l'enfant à mes côtés.

— Vous inscrirez vos bains sur ma note, j'ai un compte chez Bottin, dit Lola. Vous pourrez aussi y louer costume et draps de bain.

— Merci, j'ai mon propre linge. Mais je le ferai pour la petite.

Je partis donc d'un bon pas avec une Anna sautillante et heureuse, portant dans un sac de tapisserie mes affaires de nage.

Au-dessus des bains Bottin, sur la Croisette, plusieurs Hivernants jetaient des regards intéressés sur les dames déshabillées qui tentaient le bain dans l'eau de mer directement. L'établissement proposait dans ses pavillons sur pilotis des bains salés chauffés et parfumés, mais les plus courageux, les plus sportifs, préféraient se revitaliser dans la vraie mer. Pourtant le temps était nuageux et le soleil tardait à se montrer.

En atteignant l'établissement je rencontrai le docteur Buttura qui en sortait. Il y faisait régulièrement des démonstrations hygiéniques à ses malades. Il était pressé. Il m'informa tout de même qu'il avait reçu le résultat des analyses envoyées à Marseille et qu'il y avait quelque

chose de très intrigant, qui corroborait un soupçon qu'il avait eu. Il désirait nous en parler, mais il ne savait pas quand il aurait le temps de venir chez Lola.

Heureusement qu'il avait le subterfuge à chaque fois d'y rencontrer Maupassant, car son épouse n'aurait certainement pas apprécié de le voir passer tellement de temps chez mademoiselle Lola Deslys. À moins qu'elle aussi, elle n'ait envie d'entendre des ragots croustillants sur ces dames ? Quoi qu'il en soit, il n'était pas encore sûr de vouloir signer le permis d'inhumer, malgré la pression de Valantin.

Il me quitta. Je me fis la réflexion que Paul Antoine ne nous avait, lui non plus, toujours pas soumis le résultat de ses recherches. Décidément, tout ceci allait fort contrarier Lola.

J'examinai les alentours. Nulle trace de la comtesse pour l'instant. Cela m'arrangeait car j'étais préoccupée par le programme de Lola. Je me demandais où elle avait prévu de se rendre pendant mon absence.

Revêtue de mon costume de bain, et tenant par la main une Anna frissonnante, je m'avançai bravement dans l'eau froide. Anna refusa d'aller plus loin, et elle se mit à jouer au bord de l'eau avec le sable.

— Pour aujourd'hui et compte tenu de ta récente maladie, je ne veux pas te forcer à nager dans l'eau froide. Mais dès que le soleil sera un peu plus chaud, je t'apprendrai à nager. Une jeune fille du monde doit être une sportive accomplie.

Anna éclata de rire.

— Je ne suis pas une jeune fille du monde !

— Maintenant si, répondis-je.

J'avais discuté un jour avec un critique d'art irlandais du mythe de Pygmalion, et je voyais en Anna la possibilité de tester grandeur nature ce dont nous avions parlé. Il prétendait que n'importe qui pouvait acquérir les manières de la haute société, pour peu qu'il eût reçu l'éducation idoine.

— Je dois apprendre quoi comme sport ?

— L'équitation, le lawn-tennis, la natation, la randonnée en montagne et le golf. Nous commencerons par... tout cela en même temps.

Un cri attira son attention. C'était Mario qui nous avait repérées depuis le bord de la Croisette, surplombant la bande de sable. Il nous rejoignit.

— Tu tombes bien, lui dis-je. Tu vas tenir compagnie à Anna pendant que j'irai me baigner. Elle s'ennuiera moins.

Sous les yeux de quelques Hivernants frileux et médusés, j'entrepris immédiatement le mouvement de la nage *Trudgeon* que mon père m'avait enseigné quand j'étais enfant dans les eaux du lac de Mooragh. J'étais heureuse de sentir mon corps se dérouiller, se

purifier dans la fraîcheur liquide.

En revenant vers le petit bout de plage, j'aperçus enfin Andréa d'Orcel. Elle grelottait près de la petite jetée de bois et je lui conseillai de faire des mouvements de gymnastique à l'anglaise si elle ne voulait pas attraper une pneumonie.

Son sourire était forcé, mais elle accepta mes conseils. Elle se laissait faire docilement, copiant mes moindres mouvements, pourtant l'inquiétude la rongait, ou peut-être autre chose. J'essayai de la faire parler, tout en surveillant du coin de l'œil les enfants qui cabriolaient dans le sable. Ils me virent et me rejoignirent à ce moment-là.

— Puis-je rentrer avec Mario à la maison ? demanda Anna.

Mario avait l'air gêné. Je devinai qu'il espérait glaner aux Pavots quelques gâteaux de Rosalie. Distraitement, je les autorisai à partir, car j'étais préoccupée par la conduite de la comtesse.

Je lui posai quelques questions adroites tout en maudissant ces frontières de classes qui empêchaient Lola d'approcher la comtesse. Elle était tellement plus douée que moi pour jouer la comédie et faire parler les gens ! Mais je devais me sous-estimer puisqu'il ne me fallut pas plus de quelques minutes d'une conversation adroitement menée pour qu'Andréa me confie soudainement qu'elle avait un amant et qu'elle ne pouvait résister à cette passion foudroyante.

Elle avait soudain utilisé le ton du secret, elle s'était penchée vers moi, elle m'avait glissé par en dessous un regard de détresse. Je me demandais ce qui se passait. Je trouvais ses épanchements trop inattendus. Étais-je plus adroite que ce que je pensais ?

Cependant, en même temps qu'une petite voix me soufflait que le comportement de la comtesse n'était pas normal, j'étais bien obligée de reconnaître que cela coïncidait avec nos propres raisonnements. Du moins ceux de Maupassant.

Je songeais à ses réflexions et je savais qu'il allait savourer son triomphe, ce qui m'agaçait. Cette découverte expliquait cette lettre froissée retrouvée chez Clara. Enfin, il restait cette question : pourquoi chez Clara ? Je ne savais pas comment réagir à ses aveux gênants car après tout, nous nous connaissions si peu ! J'improvisai :

— Mais alors pourquoi ne pas vous réjouir, comtesse ? L'amour est si rare, il faut le saisir quand il passe. Nous avons avec nos maris une relation de contrat et de bonne entente, nous le savons tous. Tant que la bienséance est préservée... Pourquoi cette mine attristée ?

— Certes, le mensonge me pèse, mais ce n'est pas ce qui me soucie. En réalité, mon amant me délaisse. Je suis sûre qu'il en aime une autre ! Je suis désespérée.

Sa voix altérée ponctuait ses paroles et j'entourai ses épaules de mes bras tout en la raccompagnant vers les cabines. Elle s'accrocha à moi et son corps se colla contre le mien. J'essayai de ne pas exprimer

mon malaise. Je remarquai alors qu'elle jetait un regard perçant vers mon visage par-dessus son mouchoir. Cette femme était étrange. Que voulait-elle de moi ?

C'est en me rhabillant que je décidai de la suivre discrètement pour essayer d'apercevoir son amant. Ou tout du moins de percer son secret. Je restai à distance respectable afin qu'elle ne me repère pas, bénissant le ciel que jusqu'à présent, elle ne m'ait vue qu'en costume de lawn-tennis ou de bains. Elle ignorait mon style d'habillement quotidien.

Elle-même portait une robe de percale simple, couleur vert d'eau, et un chapeau foncé recouvert d'une épaisse voilette. Pour plus de sûreté, je restai en cheveux, enfouissant mon sempiternel canotier dans mon sac, près de mon linge de bain mouillé. J'espérais que l'humidité ne gâcherait pas la paille.

Son périple me sembla incohérent. Elle partit d'abord vers la Marine par le bord de mer, puis revint sur ses pas, traversant la place des Îles, longeant la rue Notre-Dame. Je me demandai même à un moment si elle n'allait pas pénétrer chez Madame Alexandra ! C'eut été un comble. Mais non.

Elle dépassa le cabinet de lecture, traversa le jardin du Gray et d'Albion, coupa la rue Hermann et se dirigea vers le théâtre pour remonter vers la rue Châteaudun où elle emprunta le passage à niveau.

Elle se trouvait à présent dans notre quartier, presque à la campagne. Quelques villas isolées et la manufacture de parfums Brun et Barbier s'ennuyaient dans des champs d'orangers, de lauriers, de jasmins et d'oliviers. Quelques paysans vaquaient à leurs occupations. Elle prit à gauche et soudain je me demandai avec effroi si elle n'allait pas chez nous.

Finalement elle fit un grand tour par la rue Lycklama et elle se retrouva devant la porte d'entrée de l'orphelinat du Sacré-Cœur, celui d'Anna, que je connaissais bien. J'attendis un moment. Elle sortit une clé et entra. Ce n'était certes pas ici qu'elle rencontrait son amant, à moins qu'il s'agisse du jardinier ou d'un curé !

Une fois qu'elle eut refermé la porte derrière elle, je m'approchai de l'allée qui était un peu en contrebas derrière le bâtiment. Elle contournait la construction. Quelques fenestrons donnaient sur des sortes de caves. On entendait au loin des chœurs de petites filles qui chantaient des airs religieux, mais aussi des bruits de marteau et de scie. Apparemment les travaux préconisés par le rapport du médecin étaient en cours.

Je furetais. J'essayais de regarder par les petites fenêtres si je pouvais surprendre quelque chose, entrer peut-être ? Je me souvenais du jour où j'avais fait le tour de ces pièces avec le docteur Buttura. Il y

avait une officine où la sœur herboriste rangeait ses préparations, ses fioles. Avoir vu entrer Andréa dans l'orphelinat m'amenait à envisager les choses d'un point de vue différent. Et si le flacon que Lola avait trouvé dans la salle de bains de la suite 327 était venu d'ici ?

Je descendis trois marches, tournai au coin de la maison. J'eus conscience de recevoir comme un coup de massue sur le crâne. Et ce fut le noir.

38 – RUE DU REDAN

En réalité, Lola ne m'avait rien dit pour ne pas m'inquiéter, mais, quand j'étais partie aux bains Bottin, elle avait programmé d'aller s'entretenir avec les gardiens des remises des fiacres de location Delpiano, pour savoir quand exactement Amédée leur avait volé cette voiture dans laquelle son cadavre avait été retrouvé. Elle savait que cette entreprise familiale se situait non loin justement du lieu où on avait découvert son corps.

La pluie de la nuit avait rendu extrêmement boueux le terrain où stationnaient voitures et chevaux.

On avait placé ça et là des planches pour éviter de se crotter par trop, surtout les cochers qui devaient ensuite se rendre dans le centre-ville pour transporter des clients fortunés. Lola avait relevé ses jupes jusqu'aux genoux et elle sautillait de planche en planche sans parvenir toutefois à rester vraiment propre.

Occupée à cette activité, elle ne prenait pas trop garde à l'entourage quand elle entendit une voix toute proche :

— Mademoiselle Giglio !

Elle releva la tête pour apercevoir Gustave Planchon, *son* Gustave qui lui tendait la main.

— Gustave ? Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Je viens chercher une *victoria*. Je suis conducteur pour les Delpiano.

— C'est *bath* ! Je me sens soulagée de vous savoir placé ! Vous êtes bien ici ?

— J'ai d'abord vécu le changement comme un déclassement, mais bon, je m'en suis accommodé. La paie est bonne, il y a des pourboires. Finalement, je me sens moins *larbin* ainsi.

— Comment cela ?

— En quittant le monde de la domesticité, je me rapproche de l'aristocratie des ouvriers. Je me suis abonné au *Cocher Français*. Et nous allons fonder une sorte d'amicale pour défendre nos droits, pour que les salaires soient peu ou prou alignés.

— Vous voilà dans la politique ? Vous finirez ministre, ma parole !

Il rit, bonhomme. Il avait toujours apprécié l'humour de Lola.

— Vous êtes venu chercher un fiacre ? Vous n'avez plus le landau et Gaza ?

Lola vérifia autour d'elle si personne ne les regardait.

— Non, Gustave, chuchota-t-elle. Ce n'est pas cela. C'est ce qui est arrivé à Amédée. Amédée Lambert. Vous le connaissez ?

— Sale histoire ! Bien sûr que je le connaissais ! Je l'avais déjà vu au cabaret. Je ne comprends pas dans quel pétrin il a bien pu se fourrer. Mais comme il avait des dettes de jeu, ça ne m'étonne pas vraiment.

— Il travaillait ici ?

— Pas exactement. Le patron lui donnait un peu de boulot de temps en temps pour lui rendre service depuis qu'il avait perdu le sien à l'hôtel. Pauvre gars, d'abord sa fiancée qui meurt de maladie. Lui, il perd son travail, il a des dettes et maintenant le voilà la tête dans le ruisseau ! Ce que c'est que cette chienne de vie, tout de même !

— Quelle fiancée ?

— Il s'était engagé auprès d'une fille du Suquet. Une Campo. Une petite de votre âge. Triste, tout ça !

— Mais il faisait des courses de nuit ?

Gustave baissa la voix lui aussi.

— Non, justement. C'est ça qui est bizarre. Le patron a dû déclarer le vol du fiacre. Vous vous rendez compte, à quoi ça mène, le jeu ? Il avait même volé la voiture ! Mais pourquoi ? Allez savoir ! J'aurais pas pensé qu'il en était capable ! Il était plutôt loyal, à part les cartes ! Et avec ça qu'il est pas allé bien loin, le pauvre ! Dans le terrain vague juste à côté. Vous savez, là où ils construisent. Une balle toute ronde au milieu du front. Vous vous intéressez à lui, mademoiselle ?

— C'est que ma mère connaît sa mère, mentit Lola. Elle m'a demandé de me renseigner pour savoir ce qui se passe. Les autorités ne leur disent rien, vous savez comment c'est...

— Pour ça oui ! La police est venue, ils ont farfouillé. Je les ai entendus parler. Ils ont rien déniché de spécial.

— L'arme a été retrouvée ?

— Même pas.

— Je vais aller y jeter un coup d'œil, on sait jamais !

— C'est bien les femmes cette curiosité ! plaisanta Gustave en grimpa dans son fiacre. Vous auriez dû faire la journaliste ! Au revoir ! Portez-vous bien mademoiselle Giglio !

— Vous aussi, Gustave ! Prenez soin de vous et passez le bonjour à votre famille !

Lola partit toujours en relevant ses jupes vers le terrain vague. Mais en sortant de l'espace privé où les voitures étaient rangées, il n'y

avait plus de planches posées à terre pour protéger ses bottines et en une seconde elle se vit complètement maculée de bouillasse.

Elle resta un moment immobile, s'imprégnant de l'atmosphère sinistre du lieu, imaginant le pauvre Amédée avec son trou au milieu du front. Non loin de là où elle se tenait, des ouvriers italiens s'affairaient avec adresse.

Au bout de quelques minutes, ce fut comme si le triste paysage lui parlait. Des éléments invisibles lui apparurent soudain avec évidence. Tout d'abord des marques dans le sol.

La pluie de la nuit, qui avait tout détrempé, n'avait pas effacé le passage d'une voiture dans la terre meuble, non loin de l'immeuble qu'on construisait. Lola distinguait l'empreinte des roues, des sabots d'un cheval. Malheureusement, il y avait trop de traces de pas de toutes sortes pour pouvoir en tirer le moindre enseignement.

Mais elle savait que les voitures ne venaient jamais de ce côté. Les traces de l'hippomobile ne pouvaient donc être que celles du fiacre volé par Amédée. Ceux qui avaient découvert le corps, les ouvriers du chantier, l'équipe de la police, les palefreniers qui étaient venus récupérer le cheval et la voiture, toute cette foule avait effacé tout espoir d'y voir plus clair.

Elle s'approcha des ouvriers et posa quelques questions. L'un des hommes qui avaient découvert le corps se dirigea vers elle. Elle le reconnut, c'était un ancien ami de son oncle. Dans sa famille, Lola avait été mise à l'écart quand on avait su de quoi elle vivait. L'homme la salua donc par des politesses d'usage à peine mitigées de mépris, mais il accepta de lui dire ce qu'il avait vu.

L'emplacement exact de la voiture, dans quelle position se trouvait Amédée. Lola se plaça à l'endroit même où s'était tenu le fiacre et mima en pensée la scène qui s'imposait à elle. *Quelqu'un se levait de la banquette, se dressait vers le cocher qui se retournait. Amédée faisait face à son interlocuteur. Il était percuté par une balle dans la tête et s'effondrait.*

Les yeux de Lola fouillèrent l'espace derrière le lieu où elle imaginait qu'Amédée s'était tenu. Elle suivit la trajectoire imaginaire de la balle. Elle repéra l'échafaudage de l'immeuble en construction à plusieurs mètres du lieu du crime. Un mélange de métal et de bois, sur lequel grimpaient les ouvriers. Avec un peu de chance, la balle serait entrée dans un soutènement de bois ?

Elle courut jusqu'à la construction et chercha fébrilement à plus de deux mètres cinquante de hauteur. La taille d'un homme plus celle du plancher du coche.

Dans une poutre métallique, dissimulée en partie par une pancarte *Danger*, un impact de balle. Un motif rond, lisse, luisant, ressemblant à une fleur d'argent qui détonnait dans la couleur rouillée

de la traverse.

Elle baissa la tête et farfouilla de la pointe de son pied dans la bourbe. Un objet brillant. Elle sortit de sa pochette de soie un mouchoir et elle s'accroupit, désormais indifférente à gâcher complètement sa tenue. Elle écarta de sa main gantée un bel espace de terre et saisit sans la toucher directement, avec de la terre accrochée à ses aspérités, une balle encore colorée de particules de sang coagulé qu'elle emballa dans son mouchoir.

En frissonnant, elle s'enfuit du lugubre terrain. Elle traversa le marché Forville, perdue dans ses pensées. La vieille ville avait été lavée par les pluies de la veille. Lola enrageait. Il fallait agir. Ils ne pouvaient plus continuer à mener leur enquête comme trois vieilles grands-mères qui ne faisaient que radoter !

Elle coupa par la route de Toulon et tourna à gauche vers la rue du Redan pour frapper à la porte de chez Maupassant.

Il avait loué au numéro 1, un appartement dans un immeuble sans concierge. C'était le dernier bâtiment sur le trottoir de gauche en allant vers la mer, en face d'un hôtel. Il jouissait ainsi d'une superbe vue sur le square et la promenade du boulevard Malakoff qui longeait la rive.

Plutôt que d'errer dans les étages, elle cria son nom par la fenêtre. Après quelques secondes d'attente, François passa une tête courroucée par un œil-de-bœuf, qui devait correspondre à la cuisine.

— Qu'est-ce que c'est ? bougonna-t-il.

— C'est moi ! minauda Lola. Bonjour, monsieur François. Guy est-il là ?

Mais elle eut beau dire et beau faire des simagrées, François avait l'ordre de faire barrage. Il défendait son maître bec et ongles de toute intrusion quand il écrivait. C'était sa mission la plus importante et la plus chère.

Exaspérée, Lola l'agonit d'injures et il referma la croisée sans répondre. Dépitée, elle se dirigea vers la petite place Brougham pour repartir par le bord de mer. Maupassant se pencha au balcon en riant :

— Mademoiselle Lola, ne le tuez pas, François ne fait que son devoir !

Il lui dit de monter et vint lui-même ouvrir la porte tandis que le valet se drapait dans sa dignité, enfermé dans sa cuisine.

— Entrez, Belle Amie ! François a l'ordre de filtrer quand je travaille et je lui suis reconnaissant de sa ténacité. Mais pour vous, ma porte est toujours ouverte, bien sûr.

En la voyant dans cet état, la robe crottée, les gants dégoûtants, il s'exclama :

— Mais ! D'où sortez-vous ? François va vous haïr si vous salissez ses tapis ! Enlevez au moins vos bottines !

Lola s'exécuta et secoua la boue séchée de sa robe. Pieds nus dans ses bas mauves mouillés aux bouts, les jupes sales retroussées, coincées dans sa ceinture, elle entra dans la pièce principale. Sur une table de travail devant le balcon il y avait des tas de feuillets éparpillés, de l'encre qui séchait, des ratures sur les pages.

— Mon nouveau roman, dit Maupassant en regroupant les feuilles. Les dernières corrections.

Lola balaya cette information avec indifférence, elle s'approcha d'un guéridon et elle y ouvrit son mouchoir souillé. La balle déformée par son impact sur la poutrelle métallique apparut. Ils se penchèrent ensemble sur l'objet et Maupassant fronça le nez.

— Quelle est cette chose puante ?

Le mouchoir présentait des traces de boue mais aussi de sang. Lola raconta avec passion ce qu'elle venait de vivre à son ami.

— Nous ne pouvons pas garder cet élément pour nous. C'est un indice important pour l'enquête !

— Turlututuuu ! Vous avez encore de l'espoir dans la police, vous ?

— Voyons, Lola, Valantin est un puritain peut-être un peu obsédé par les *insoumises* et désireux à tout prix de maintenir l'ordre dans sa ville, mais je le crois un honnête policier. Si de nouveaux éléments apparaissent, il ira jusqu'au bout !

— Vous êtes naïf sous vos airs de tout savoir. C'est dû à votre triple statut d'homme, de bourgeois quoi que vous en disiez et d'homme de lettres encensé.

Il rit :

— Vous voilà promue au rang de diplômée en sciences sociales.

— Passons ! Le comte a tué Amédée. J'en suis sûre !

Lola parlait avec excitation.

— Il devait savoir quelque chose et il a essayé de lui soutirer de l'argent. J'ai senti qu'Amédée ne nous avait pas tout dit, pas vous ?

— C'est vrai, il semblait garder des informations par-devers lui. Si on rajoute son chagrin, un désir de vengeance mais aussi sa colère d'avoir perdu son emploi, tout se tient. Si le comte a tué Amédée, nous tenons du même coup le meurtrier de Clara. Que dit la police du meurtre d'Amédée ?

— Je n'en sais pas grand-chose, mais la rumeur penche du côté des dettes de jeu.

— C'est la piste la plus simple.

— Il faut lui tendre un piège.

— À qui ? À Valantin ?

— Mais non ! À d'Orcel !

— Encore ?

— On a fouillé, mais rien de plus !

— On pourrait jouer une saynète où le fantôme de Clara lui apparaîtrait ? Quel meurtrier peut résister à la vision de sa victime venue crier vengeance ? Qu'en pensez-vous ?

Il semblait fier de sa trouvaille mais Lola le refroidit d'un mot :

— Trop littéraire ! On n'est pas dans un conte, que diable ! Un fantôme ? Quelle idée !

Vexé, Maupassant se tut. Lola rompit le silence pesant.

— Je sais ! Je vais me faire passer pour une femme de chambre du Beau Rivage. Interpréter ce qui a déjà dû se produire avec Clara. Quand elle lui a déclaré qu'elle était enceinte et qu'il était le père. Comme si tout se rejouait pour la seconde fois.

— Pas mal ! Cela va provoquer une réaction de panique qui le fera se trahir.

— Miss Fletcher voudra sûrement venir avec nous. Allons la retrouver. Venez avec moi. Elle a dû à présent rentrer de son bain matinal.

Maupassant jeta un regard de regret vers ses feuillets mal rangés, saisit une veste et un chapeau et dit à la cantonade.

— Nous partons, François ! Excusez mon amie pour la terre dans l'entrée !

Lola haussa les épaules et saisit la balle déformée et tachée dans le mouchoir sale avant de sortir.

En route, ils poursuivirent la conversation en marchant d'un pas vif. Maupassant semblait avoir oublié ses migraines et sa douleur aux yeux.

— Si nous parvenons à mettre ce traquenard en place, il nous faut des témoins dignes de foi. J'irai prévenir le commissaire Valantin de notre idée.

— Hors de question ! Pour qu'il fasse tout capoter ? Il ne jouera pas le jeu, vous le savez bien ! Arrêtez donc un peu avec votre Valantin !

— Ce n'est pas mon Valantin !

— Par contre, il faut que la comtesse soit présente. C'est indispensable et suffisant. Qu'elle constate sa réaction. Vous imaginez une femme assistant à la révélation de la culpabilité de son mari ?

— Nous ne pouvons pas anticiper comment ils réagiront, l'un et l'autre.

— Certes, mais soyez sûr que cela sera suffisamment spectaculaire pour que nous puissions rebondir et confondre d'Orcel. De toute façon, si elle ne prend pas part en personne à la scène, elle ne nous croira jamais, surtout s'il se rétracte.

— Je persiste à penser qu'il nous faut un officiel.

— Madame Davies, la gouvernante ?

— Le directeur, ce serait plus fort.

Lola fit la grimace mais admit qu'il avait raison.

— Va pour Maurel.

En arrivant chez Lola, ils croisèrent Paul Antoine qui repartait des Pavots, n'ayant trouvé que Rosalie et les enfants.

— Maupassant, dit Lola, vous connaissez peut-être Isnard de la Motte ? Vous savez ?

— Les parfumeurs grasseois ?

— Oui. Famille honorable ! Paul Antoine, je vous présente le célèbre Guy de Maupassant.

Paul Antoine salua très bas.

— Gabriella n'est pas là ? demanda-t-il.

Le nez de Maupassant se fronçait devant les odeurs de violette qui émanaient de Paul Antoine. Lui-même était adepte d'une eau de Cologne plus virile.

— Elle est allée aux bains mais elle devrait être rentrée.

— J'ai obtenu le résultat des analyses que vous m'avez demandées. Notre chimiste m'a écrit un petit rapport en me conseillant d'être prudent dans la manipulation des pièces.

Il brandit le mouchoir et le napperon, avec une lettre. Il se mit à lire :

— Bla... bla... bla... formules de politesse... Ah, voilà ! *résidu de salicine, oléandrine... propriétés toxicologiques : très délétère, poison du cœur... dangereux sous toutes ses formes : poudre, infusion, décoction, inhalation... parfois utilisé en soin de la vérole à petites doses.*

— *Nerium Oleander*, murmura Lola, revoyant en pensée le flacon.

— *Nerium Oleander Laurus Rosa*, compléta Paul Antoine.

— *Laurus Rosa* ? Du laurier rose ? Ma grand-mère l'utilisait comme mort-aux-rats, dit Lola.

— Oui, plus violent que la strychnine. Il y en avait des traces dans la salive séchée.

Le silence qui suivit fut rompu par Lola.

— Mais où est donc Miss Fletcher ?

Elle réfléchit encore quelques secondes. Paul Antoine était suspendu à ses lèvres. Maupassant se tenait de nouveau le front. Sa migraine l'avait repris.

— Vous, Paul Antoine, dit Lola, avec une conviction exagérée, vous allez nous aider. Vous devez tout faire pour retrouver Miss Fletcher. C'est votre mission.

Paul Antoine fonça vers la porte pour se retourner brusquement :

— Mais... Je commence par où ?

— Aux dernières nouvelles, elle est allée aux bains avec la *pitchounette*.

— J'ai vu des enfants ici, tout à l'heure. Dans la cour côté cuisine.

— Eh bien commencez donc par là. La petite fille s'appelle Anna.

Elle saura peut-être où est passée Miss Fletcher. Nous n'avons pas le temps de vous attendre. Retrouvez-la et amenez-la-nous à l'hôtel Beau Rivage, dans l'appartement des d'Orcel. Le 327.

39 – PRESSION

Après avoir changé de jupe, de bas et de bottines, Lola entraîna Maupassant vers le Beau Rivage.

— Vous êtes inquiète à propos de Miss Fletcher ? demanda-t-il.

— Pas vraiment. Son bain lui aura pris plus de temps que prévu. C'est une grande fille, elle sait se débrouiller ! Et je ne pense pas qu'elle se soit noyée ! Que voulez-vous qu'il lui arrive, allons ? Mais j'aimerais bien l'avoir près de nous durant cette entrevue chez les d'Orcel. C'est pourquoi je veux que Paul Antoine la retrouve.

Ils pénétrèrent en catimini par l'entrée des domestiques et pendant que Maupassant faisait le guet, Lola entra dans la lingerie pour subtiliser un costume de femme de chambre. Elle le cueillit dans le panier du linge sale pour que cela se remarque moins.

Ils montèrent au premier par l'escalier de service et forcèrent la porte du bureau du directeur. Mais il ne voulait pas participer au plan qu'ils avaient élaboré.

— Pas question, vous n'y pensez pas ? Je ne peux pas agir ainsi envers la clientèle, voyons ! Vous voulez me faire perdre à tout jamais ma réputation ? Je suis là pour assurer confort et protection à mes hôtes, pas pour les accuser de je ne sais quelle médisance fantaisiste ! Je ne participerai pas à votre mascarade.

Sa première réaction fut donc de les mettre purement et simplement à la porte. Mais quelque chose dans le ton de Lola le fit hésiter une fraction de seconde de trop. Une sourde inquiétude le gagna.

— Écoutez, Maurel, dit Lola. Inutile de faire votre parangon de vertu ! Nous savons vous et moi à quelles activités vous vous livrez. J'en sais assez sur vous pour vous obliger à nous aider dans cette recherche de la vérité. Pour une fois, agissez selon une vraie morale, que diable. Soyez un homme !

Il répondit avec une hargne soudaine, essayant de masquer sa crainte.

— Tais-toi, espèce de grue ! Je ne te permets pas ! D'Orcel est un homme intègre et tu vas te ridiculiser ! Ne compte plus sur moi pour te soutenir quand tu en auras besoin ! Quand je pense à tout ce que

j'ai fait pour toi !

Mais Lola continuait, imperturbable.

— Et je ne parle pas seulement des soupers à « commissions » avec des filles comme moi. Je pense à vos petites magouilles du temps où vous étiez à l'hôtel de l'Univers !

Il rougit et détourna la tête. Maupassant prit le relais :

— Vous avez tout à gagner à une telle opération. Au pire, si ces personnes s'avèrent blanches comme neige, vous en serez quitte pour leur offrir la fin de leur séjour et je rajouterai une corbeille géante de marrons glacés. Mais au mieux, si comme nous le pensons, Charles d'Orcel a assassiné Clara Campo et Amédée Lambert, vous serez le vaillant chevalier qui a contribué à démasquer le loup dans la bergerie. Ne vous inquiétez pas, son monde le condamnera en quelques secondes aux gémonies.

Maurel maugréa en haussant les épaules. À contrecœur et avec appréhension, il murmura :

— Allez-y les premiers. Je vous rejoins. Si vous me promettez que vous cesserez de me harceler une fois l'innocence de d'Orcel démontrée.

Furieuse devant cette demi-lâcheté, Lola sortit en haussant les épaules.

En chemin, Maupassant et Lola établirent une stratégie. Pour commencer, Lola entrerait seule dans la suite.

Ils descendaient l'escalier pour rejoindre l'étage des Suisses en essayant de ne croiser personne quand ils entendirent le froissement d'une robe de percale et aperçurent son chatoiement vert d'eau vite disparu dans l'entrebâillement de la porte qui se rabattait.

— Étrange ! C'est la comtesse ! dit Lola.

Ils attendirent quelques minutes pour pénétrer dans le corridor. Tandis que Maupassant se rangeait un peu à l'écart dans le couloir, hors de vue des occupants de la chambre, Lola frappa et entra sans attendre la réponse.

Dans le salon, Andréa d'Orcel était assise devant son secrétaire, comme si elle venait d'y passer plusieurs heures. À peine un léger essoufflement aurait pu révéler sa récente précipitation. Quelques mèches humides frisées, rebelles, dans son cou, indiquaient qu'elle avait pris un bain le matin même et qu'elle n'avait pas eu le temps de se faire recoiffer correctement par une femme de chambre. Un chapeau pris dans une voilette épaisse gisait sur le sol à ses côtés.

Sans tenir compte de sa présence, Lola se jeta en pleurant au cou de Charles d'Orcel qui lisait son journal dans un fauteuil. Il se releva d'un bond, abasourdi, choqué par cet attouchement. Dans sa tenue de femme de chambre, il ne reconnaissait pas la fille de petite vertu qu'il avait trouvée un jour dans son lit.

Lola, entre deux sanglots, balbutiait qu'elle attendait un enfant de lui.

— Mon amour ! Mon petit chou ! Que vais-je faire ? Je suis perdue ! J'attends ton bébé ! Qu'allons-nous faire ? Tu ne vas pas me laisser seule maintenant ?

Elle se tourna vers la comtesse.

— Madame, madame ! Ne croyez pas que ce soit de gaieté de cœur que je suis venue ici au risque de briser votre ménage ! Votre réputation ! Mais vers qui voulez-vous que je me tourne sinon vers le père de mon enfant ? Aurez-vous de la pitié pour une pauvre fille comme moi ?

Andréa d'Orcel s'était levée, blême, les paupières rétrécies, les lèvres pincées.

— Mademoiselle, un peu de tenue. Vous mentez. Vous n'êtes pas femme de chambre. Je vous ai déjà vue à la table du baron de la Roche au restaurant de l'hôtel. Vous êtes une professionnelle. Vous souillez mon logement rien que par votre présence. Qui vous a payée pour jouer cette comédie ? Sortez !

Lola s'agenouilla et agrippa le bas de ses jupes :

— Pas du tout madame la comtesse, j'ai dit la vérité. Le comte m'a mise enceinte, je suis maintenant une fille perdue. Que vais-je devenir ? Que va devenir mon enfant ?

Mais tout en continuant son petit jeu, Lola se disait que les événements ne tournaient pas comme elle les avait imaginés. La réaction du comte était étrange. Il semblait stupéfait, ébaubi, mais il ne paniquait pas. Il paraissait avoir maintenant reconnu la prostituée entrée « par erreur » dans sa chambre un jour, et qu'il avait prise pour une voleuse.

— Mais... c'est vous ? Qu'avez-vous madame à me harceler ainsi ? Que vous ai-je donc fait ?

Tandis que la comtesse, qui aurait dû être la plus surprise, ne paraissait pas étonnée et avait réagi au quart de tour.

— Sortez ou j'appelle le directeur, dit-elle calmement.

Elle se dirigea lentement vers la porte.

— Je vois que vous ne partez pas. Je vais de ce pas le chercher.

Elle ouvrit et se trouva nez à nez avec Maupassant. Il entra sans se démonter et sans expliquer pourquoi il se tenait là.

Après avoir refermé la porte soigneusement, Maupassant improvisa, comme s'il venait aider le comte.

— Monsieur d'Orcel, la police a trouvé un de vos boutons de manchette dans la chambre de Clara Campo, femme de chambre de cet étage qui comme vous le savez peut-être, a été trouvée morte dans le jardin de l'hôtel ?

— Comment ? Mais non, je ne le savais pas. La petite femme de

chambre qui faisait notre suite cet hiver ?

— Oui. Vous allez être accusé d'avoir tué cette femme que vous avez mise enceinte, comme l'autopsie l'a révélé.

— Encore une ?

La stupeur de Charles était éclatante. Il avait l'air complètement dépassé par les événements. Il n'y avait aucun doute quant à son comportement, c'était celui d'un homme qui ne comprenait rien à ce qui se passait. Andréa d'Orcel rougit violemment à ces mots. Elle étouffait d'indignation. Elle allait parler lorsque Lola s'écria :

— Puisque personne ne me croit, j'irai à la police. Ils m'écouteront bien, eux !

Le mot « police » fit sortir la comtesse de ses gonds.

Elle explosa de rage et se mit à parler de Clara comme d'une voleuse.

— Qu'est-ce que c'est que ce complot ? Monsieur de Maupassant, vous ne voyez donc pas qu'elles sont ... qu'elles étaient... de mèche ? Cette roulure et la femme de chambre, la petite Campo ? C'était une voleuse. Elle a volé les boutons de manchette de Charles. Voilà pourquoi ils les ont trouvés dans ses affaires. Une menteuse et une voleuse. Ah ! Elles se sont bien acoquinées. Je suis sûre qu'elles n'en sont pas à leur premier coup !

— Mais ? De quoi parlez-vous ma chère ? demanda Charles d'Orcel.

Il se tourna vers Maupassant :

— Cher ami, je n'y comprends rien ! Suis-je vraiment accusé de quelque chose ? J'aurais engrossé deux femmes du peuple ? Quelle est cette fable ? Je n'ai perdu aucun de mes boutons de manchette.

Il fouilla dans une boîte contenant quelques bijoux masculins, brandissant fébrilement des boutons de manchette, des perles à cravates, des chevalières. Maupassant se pencha vers la main tendue, remplie d'or, du comte. Il fronça du nez.

Fut-ce cette moue qui provoqua l'étincelle dans l'esprit de Lola ? Maupassant avait fait exactement la même mimique quand les effluves parfumés à la violette de Paul Antoine lui avaient chatouillé l'odorat. *Il a raison*, se dit-elle. *Le comte pue la violette !* Cette association d'idées éclaira soudain d'un éclat singulier le petit doigt du comte. La bague ! La *Pinky Ring* ! Celui de Paul Antoine ! Elle se souvenait à présent que ça faisait quelques jours qu'elle ne voyait plus cette bague au petit doigt du jeune parfumeur.

Il la portait ! Lui ! Le comte ! Mais... mais...

Lola se figea, pétrifiée, fixant le comte avec surprise. D'Orcel la regarda aussi en paniquant, puis il lâcha tous ses bijoux comme s'ils lui avaient brûlé la main. Maupassant, étonné, ne comprenant pas ce qui se jouait, se pencha pour les ramasser tandis que d'Orcel et Lola ne

se quittaient pas des yeux.

Le comte rougissait, confus, paralysé par la peur. Il porta sa main baguée à son front. Était-ce de la honte ? Le regard de Lola allait du doigt aux yeux du comte avec vivacité. *Le comte d'Orcel porte la bague de Paul Antoine. Donc il le connaît ! Mais d'où ?* Elle avait eu le sentiment de l'avoir déjà vu avant le jour où elle avait fouillé la suite. Elle ne parvenait pas à se souvenir de l'endroit où elle l'avait rencontré.

Elle s'approcha de lui et le regarda droit dans les yeux, tandis que subrepticement, il essayait d'enlever la *Pinky Ring* de son petit doigt. Comme Lola était petite, son nez se trouvait à la hauteur de sa cravate. Et grâce au détail de cette écharpe nouée précieusement, l'image s'imposa à elle. *Un homme qui sortait d'une chambre furtivement. Qui frôlait les murs d'un escalier.*

Madame Alexandra ! Oui, c'était chez elle.

Même quand elle l'avait vu en fouillant la suite et qu'il l'avait frappée, elle n'avait pas réalisé que c'était le même homme qu'elle avait croisé chez Madame Alexandra ! Qu'avait dit Paul Antoine de ses rendez-vous au cabinet de lecture ? Pratiques pour se rencontrer discrètement quand on avait des goûts spéciaux. *Additionnons les faits*, se dit Lola. *Il porte la bague de Paul Antoine, il rend des visites discrètes à Madame Alexandra. Le comte d'Orcel est un inverti !* Le comte comprit qu'elle avait deviné. Il baissa la tête, troublé, mortifié. *Ainsi je ne l'avais pas reconnu, obnubilée que j'étais par ma théorie ! Quelle gourde je fais !* pensa-t-elle. *Le comte fréquente la maison de rendez-vous de Madame Alexandra afin de pouvoir rencontrer de jeunes éphèbes en toute discrétion. Il a été l'amant de Paul Antoine.*

— Nous nous sommes trompés, s'écria Lola à Maupassant. Cela ne peut pas être le comte. Car il est...

Le comte se retourna et s'effondra dans un fauteuil, écrasé par le déshonneur, le front entre ses mains. Elle continua, cherchant ses mots :

— Il... n'est pas attiré par... les femmes...

Elle se tourna vers Andréa d'Orcel qui regardait son mari avec mépris, en se laissant choir elle aussi sur la chaise devant le secrétaire.

— Même pas fichu d'être discret ! siffla-t-elle entre ses dents.

Elle le savait donc depuis longtemps. La stupeur était générale. Lola demanda soudain à Charles d'Orcel s'il possédait une arme.

— Oui. J'ai un revolver Devisme 6 coups que mon père m'a offert.

Il se leva comme un automate sans répondre et se dirigea vers le petit bureau où se tenait sa femme.

— Ne bougez plus ! lui dit Maupassant. Dites-moi juste où il est, ça suffira !

— Dans le tiroir du bas, à gauche, murmura d’Orcel, anéanti.

Maupassant fouilla à l’endroit indiqué sans succès. L’arme n’y était pas. Le comte paraissait étonné.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il. Il était là. Il est toujours là. Personne ne s’en sert d’ailleurs. Je le garde par habitude. Je ne m’en suis jamais servi. J’ai horreur des armes à feu. Je ne supporte même pas la chasse. La vue du sang me révolte.

— Peut-être préférez-vous le poison ? ironisa Lola. Plus simple encore pour vous confondre !

— Me confondre de quoi ? demanda d’Orcel, d’une voix hésitante.

— Où rangez-vous les balles ? demanda Lola en brandissant le projectile qu’elle avait trouvé sur le chantier, tout écrasé et ensanglanté, de son mouchoir souillé.

Le bruit du verrou tourné à double tour dans la serrure les fit tous sursauter.

40 – RÉVÉLATIONS

Andréa d'Orcel, à qui personne n'avait prêté attention depuis quelques secondes, était allée lentement vers la porte d'entrée de la suite.

Elle venait de les enfermer et elle les regardait avec une haine non dissimulée, brandissant une arme dont la crosse sculptée était en noyer foncé.

— Mais... Que faites-vous avec... ça, mon amie ? demanda le comte.

— Ne vous mêlez pas de cette histoire, dit-elle.

Lola refusait de réfléchir à la folie qui s'était emparée de la comtesse. Il fallait s'en sortir vivants, trouver une solution, vite.

Maupassant semblait soudain détaché de la situation, comme s'il n'était plus là. Comme s'il prenait des notes pour un roman.

— Miss Fletcher va venir, dit Lola d'une voix aiguë. Elle a rendez-vous avec nous ici. Vous n'irez pas très loin, si vous tirez. Quand elle comprendra que nous sommes enfermés, elle appellera la police.

Cette fois, le mot police ne lui fit aucun effet.

Andréa d'Orcel ricana :

— Miss Fletcher ne peut plus me nuire ! Je m'en suis assurée personnellement.

Maupassant sortit soudain de sa transe et dans une colère froide, il se jeta de façon désordonnée sur Andréa qui réussit à lui braquer le revolver sur la tempe, le tenant ainsi en joue, à sa merci.

— Vous êtes un impulsif, mon cher. Vous ne faites pas le poids face à une mère.

— Où est Miss Fletcher ? Est-elle en danger ? balbutia Maupassant.

— Encore une qui ne se mouche pas du coude ! Mais que croyait-elle ? Qu'elle pourrait essayer de me tirer les vers du nez sans me mettre la puce à l'oreille ? Je lui ai réglé son compte et avant qu'elle ne s'en avise, elle était hors jeu !

— Vous ne vous en tirerez pas avec quelques lieux communs, dit Maupassant, énervé.

— Taisez-vous ou je tire. Et s'il vous venait à l'idée, avec vos airs

bravaches et votre croyance en la fragilité et la bêtise des femmes, de songer que j'en serais incapable, demandez donc au portier Lambert ce qu'il en pense, de là où il est ! Ha ha ha !

C'est à ce moment que le voile se déchira pour Lola. Elle s'approcha du secrétaire et saisit le portrait en pied d'un jeune homme en uniforme de pensionnat avec casquette. La ressemblance avec son Eugène lui sauta aux yeux. L'émotion la gagna. *C'était donc ça. C'est elle qui a tué ! Non pas pour protéger son mari mais son fils... Et par deux fois !*

— Cette femme est folle, dit Maupassant.

— Taisez-vous, dit la comtesse. Laissez-moi réfléchir.

— Non, elle n'est pas folle, dit Lola. Vous ne comprenez pas le drame de cette famille ? Drame dont le père a été exclu, d'ailleurs, bien que le voilà malgré lui dans le bain ! Quelle pitié ! Tout ceci par... Comment dirait Miss Fletcher ?

— Taisez-vous ! hurla Andréa. Je vous interdis ! Je ne vous permets pas votre... votre...

— Ma commisération ? Et pourtant, c'est tout ce que vous m'inspirez... Je comprends pourquoi vous êtes allée jusqu'au meurtre. Je le comprends car je suis fascinée par les étranges similitudes de mon propre destin avec celui de Clara.

— Comment cela ? demanda Maupassant.

— Mais oui, Guy, vous savez bien !

— Taisez-vous ! dit la comtesse.

— Vous... Vous... Si je vous avais rencontrée avant, j'aurais tout de suite compris. Votre regard, vos...

— De quoi parlez-vous donc, Lola ? demanda Maupassant.

— Vous connaissez ça par cœur, Guy. Des parents qui entravent le bonheur de leur fils pour sauver son avenir dans le monde.

— Que voulez-vous dire ? Elle aurait...

— Si vous ne vous taisez pas, je tire, dit la comtesse. Adieu l'écrivain célèbre en premier ! Laissez-moi réfléchir.

Sa voix était dure, tranchante. Elle était transfigurée, ne présentant plus rien d'une dame du monde comme il faut ou effacée. C'était à présent une maîtresse femme, forte, déterminée.

Dans le silence épais qui régnait, Lola et Maupassant se faisaient des signes des yeux, mais ils ne parvenaient pas à se comprendre. Maupassant tenta une approche :

— Laissez-moi deviner, comtesse. Vous auriez éliminé une femme de chambre pour sauver l'honneur de votre fils ? La belle affaire ! Je vous comprends ! Vous êtes au-dessus de ces lois du commun, voyons. L'affaire sera vite étouffée. Pourquoi compromettre maintenant vraiment le nom des d'Orcel ? Vous en prendre à un écrivain de renom vous mettrait dans une situation épineuse !

Andréa d'Orcel, continuait, implacable :

— Je sais, mais je crains les fuites. Je ne veux aucun témoin. En tant qu'écrivain, justement, je ne peux vous faire confiance. Voilà ce que j'ai prévu pour en finir. Disons que cette grue aura surgi, folle de jalousie, dans notre suite, afin d'assassiner le grand écrivain, notre ami, Guy de Maupassant, en visite chez nous. Elle aura eu sur elle un ravissant petit pistolet de nacre. En réalité, il est ici, dans mon tiroir. Je le fournirai en temps voulu.

Elle improvisait un plan d'action tout en parlant.

— Elle nous aura mis en joue, nous prenant à témoin de sa triste histoire. Il est notoirement connu que vous pratiquez les femmes légères, mon cher. Une fin sous les balles d'une traînée délaissée n'étonnera personne.

Son ton exalté glaça l'atmosphère. Lola fit une tentative et d'un rire brisé, elle hasarda :

— Vous divaguez complètement. Votre plan est d'un loufoque ! C'est de Guy de Maupassant dont vous parlez... Allons...

La comtesse, de plus en plus excitée, continua sans tenir compte de l'interruption :

— Charles mon mari, pour vous défendre, aura tiré sur elle... Un peu trop tard, il va de soi. Hélas, elle aura réussi à vous abattre. Vous serez déjà mort.

Lola essayait de se déplacer pour se rapprocher de Maupassant, pour le protéger.

— Dommage j'aimais beaucoup vos écrits, jacassait nerveusement la comtesse. J'ai apprécié *Une vie*, je me suis reconnue dans l'histoire de cette mère avec ce fils ingrat. Mais il est hors de question que ce canevas m'arrive et que mon fils ruine notre nom, comme votre Paul !

Elle se moqua du sobriquet affectueux donné dans le roman par l'héroïne à son fils, comme s'il s'était agi d'un personnage réel.

— « Poulet » ! « Poulet » ! Quel surnom ridicule ! On n'a pas idée ! Quelle mère affublerait son rejeton d'un tel surnom ?

Lola marmonna, ne comprenant pas l'allusion :

— Elle perd la boule, ma parole !

Maupassant semblait soudain vexé.

— Ne vous déplaît, c'est saisi sur le motif. J'ai connu vraiment une mère, du meilleur monde, qui surn...

Andréa lui coupa la parole :

— Toutes les mères ne sont pas aussi passives que votre *Jeanne* ! Heureusement ! Et franchement cette phrase de fin ! *La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit*. C'est d'un risible !

— Pardon ! s'offusqua Maupassant, piqué au vif. Elle me vient de mon cher ami, de mon mentor, de mon...

Mais déjà, la comtesse se désintéressait de lui. Elle regardait Lola

avec ressentiment et aversion :

— Quant à cette raccrocheuse, bon débarras !

Elle faisait de grands gestes en agitant son arme dangereusement.

— Pour la vraisemblance, vous allez vous placer comme je vais vous indiquer, ainsi je n'aurai pas à bouger les corps.

— C'est trop compliqué. Votre mise en scène ne sera pas crédible, dit Lola.

— Mais... dit le comte. Mais... Andréa ? Que vous arrive-t-il ?

— Oh ! Assez ! Pour une fois, réveillez-vous et rendez-vous utile !

Le comte ne parvenait pas à comprendre et il lui obéit lentement, sans mot dire, sans rien tenter. Lola ne voulait pas céder. Elle la regarda avec apitoiement et soudain elle rompit le silence :

— Je vais vous raconter une triste histoire. Jusqu'où sont prêtes à aller les mères pour protéger l'avenir de leur fils. Un certain avenir, car ils ne leur en demandent pas tant. Pourtant, pourquoi sont-ils si dociles ?

Elle regarda Maupassant qui rougit et toussa. Ses yeux se détournèrent de la scène et s'évadèrent vers le ciel d'un bleu acier. Il semblait de nouveau absent, songeant peut-être à la sienne, de mère. Quel écho avait donc éveillé en lui les paroles de Lola ? Songeait-il à la mystérieuse dame en gris ?

Lola continuait sur un ton de mansuétude qui irritait la comtesse :

— Clara était donc amoureuse du fils d'Orcel... Quel est le prénom de votre fils, madame ?

— Maxime, dit Maupassant.

— Ne mêlez pas mon fils à vos sordides imbroglios, dit le comte.

Lola continua, imperturbable :

— Maxime était amoureux d'elle, lui aussi. Enfin, autant qu'un fils de bonne famille puisse dépasser ses préjugés. Ils eurent des relations intimes. Il faut bien que jeunesse se passe. Les amours ancillaires sont courantes dans ces familles mais on règle ça facilement, en général, vous le savez tous, n'est-ce pas ?

— N'est-ce pas bientôt fini, cette comédie ? s'exclama la comtesse.

Elle fixait Lola d'un regard de serpent hypnotisé par le charmeur. Elle intervint, folle de rage :

— Cette fille, cette rien du tout...

Lola poursuivit :

— Oui, n'est-ce pas ? Quelle impudente ! Elle s'est mis en tête de se faire épouser quand elle s'est retrouvée enceinte. Quelle sotte ! Quelle innocente ! Comment avez-vous flairé la chose ? Vous étiez suffisamment proche de votre fils pour déceler une humeur différente en lui, peut-être ? Ou alors l'argent ? Oui, c'est ça ! Vous épluchiez ses

comptes ! Ce qu'il faisait de son argent ! Vous receviez ses factures, bien sûr. Il s'était soudain mis à dépenser plus que d'habitude. Des colifichets, des éventails de nacre, que sais-je ?

— Elles savent manœuvrer, ces filles-là. Je n'ose pas imaginer ce qu'il a dû lui promettre pour pouvoir la culbuter, éructa brutalement la comtesse.

Choquée par les mots employés, Lola demanda :

— C'est pourquoi elle disait être certaine d'avoir son avenir assuré ?

— Comment ? Que dites-vous ? souffla d'Orcel, anéanti par ces révélations.

— Elle disait que Maxime l'aimait ! persifla la comtesse. Ah, elle est tombée de haut quand Maxime nous a obéi et qu'il est reparti dans sa pension, comme de bien entendu ! Mais qu'est-ce qu'elle avait cru cette petite dinde ?

Les similitudes avec sa propre histoire toute fraîche avec Eugène écoeuraient Lola, mais elle n'en disait rien, humiliée malgré elle.

— C'est incroyable, murmura-t-elle, faisant ainsi sortir Maupassant de sa torpeur. Toutes les filles tombent donc dans le même panneau et y croient ? Toujours ? Même moi, malgré mon expérience des hommes ? Espérer une vie meilleure que celle de nos mères, est-ce une excuse pour être si sotte ? J'imagine bien la déception de Clara, elle qui était toujours restée dans les lignes.

— Elle m'a fait une scène ! À moi ! Vous pouvez imaginer une telle insolence ?

— Bien sûr ! Que vouliez-vous qu'elle fît ? Elle était paniquée car elle connaissait par cœur son futur, avec ce bébé hors mariage. Renvoi de l'hôtel, bannissement de la société et dernière étape, prostitution.

Le comte suivait difficilement, abasourdi.

— Andréa, ma chère, expliquez-moi donc ! Je ne comprends pas.

— Oh, assez Charles ! Ne vous faites pas plus serin que vous n'êtes !

— C'est donc vrai, cette... Elle attendait un... de Maxime... Je ne me souviens même pas de son apparence.

— Elle était jolie, monsieur le comte, dit Lola. Très jolie. Et intelligente. Et elle avait un nom. Clara. Clara Campo.

— Taisez-vous ! siffla Andréa.

Mais Lola continuait avec férocité :

— Affolée par sa situation, Clara s'est butée. Elle a provoqué Andréa. Elle ne voulait pas nuire à Maxime qu'elle aimait, mais elle décida qu'elle menacerait Charles en l'accusant de l'avoir séduite, d'être le père de l'enfant.

— Elle rêvait, la pauvre folle !

— Oui, elle ignorait à quel point vous étiez redoutable ! Vous

aviez deviné ses intentions !

— Elle se croyait la plus forte !

— La plus forte ? Oh mais non, madame ! Quel manque de sensibilité ! Elle était simplement désespérée.

— Je l'ai surprise écrivant ici même la lettre de menaces !

— D'où la tache d'encre sur son doigt.

La comtesse fit un geste de la main pour écarter la digression.

— Charles n'en a jamais rien su. Un scandale sur lui ou sur moi aurait rejailli de la même façon sur l'avenir de mon fils. Je ne pouvais pas laisser faire.

— Vous avez donc parlé avec Clara. Vous lui avez proposé la solution habituellement pratiquée dans votre famille, dans vos familles... Si un enfant s'annonce, on donne une dot à la fille, elle se trouve un gentil mari du coin et c'est terminé !

La comtesse rougit sans répondre.

— Non ? Même pas ? Oh ! Je vois, un cran de plus ! Une bonne tisane abortive, suivie tout de même d'une dot.

— Et pourquoi pas ? Pour cette fille, c'était une aubaine ! Mais vous n'imaginez pas l'arrogance des domestiques de nos jours.

— Clara a refusé cet avortement ? Elle a dit que c'était un péché ? Clara était croyante pratiquante, madame d'Orcel. Clara était pieuse.

Andréa semblait avoir oublié où elle se trouvait, ce qu'elle faisait, mais elle les tenait toujours en joue.

— C'est à ce moment que vous avez décidé de la tuer. Comment avez-vous trouvé la puissance létale des feuilles de laurier rose ? Vous saviez que le broyage de ces feuilles est utilisé en mort-aux-rats dans la région ? C'est pourtant un secret bien gardé.

— Grâce aux connaissances en botanique de mon mari, dit-elle avec un accent de triomphe dans la voix.

Maupassant expliqua à Lola :

— Elle suit ses travaux et elle retranscrit nombre de ses notes. Cependant, je ne comprends pas. Une note ne suffit pas. Il faut aussi avoir le...

La comtesse sourit avec aigreur.

— Vous lui avez donc écrit une lettre pour lui fixer un rendez-vous, dit Lola. Dans l'urgence, vous n'aviez pas revêtu votre tablier d'écriture et vous avez fait la tache sur votre robe.

— Si vous voulez. Vous aussi, vous vous croyez très forte. C'est propre aux filles d'ici ?

Froidement, elle continua :

— Vous voilà bien aux places où je vous ai disposés.

Le trio composé de Maupassant et du couple d'Orcel faisait face à Lola. Tout en parlant, la comtesse avait déplacé la jeune fille et gardé

Maupassant à ses côtés, l'arme régulièrement reposée sur sa tempe.

41 – *NERIUM OLEANDER LAURUS* *ROSA*

Je repris connaissance dans la cave de l'orphelinat du Sacré-Cœur.

Allongée au milieu de plantes broyées échappées d'un bocal brisé, je me trouvais dans une sorte d'appentis, d'officine, avec des bocaux rangés et étiquetés sur des étagères. De toute évidence, le magasin de la pharmacie ou de l'infirmierie de l'orphelinat.

Immédiatement je songeai au petit flacon que Lola avait subtilisé dans la salle de bains des d'Orcel. Était-ce le poison qui avait tué Clara Campo ? Ce poison venait donc d'ici ? Je me souvenais que j'avais visité cette pièce et l'infirmierie avec le docteur Buttura lorsque je l'avais accompagné la première fois.

Le fameux flacon brandi par Lola chez Rumpelmayer !

Je commençais à entrevoir le rôle d'Andréa dans la mort de Clara. Mais alors, elle m'avait joué la comédie ? Elle n'aurait pas eu d'amant ? Pour quelle raison m'aurait-elle raconté ce mensonge ? Je ne comprenais plus rien à rien. En tant que dame patronnesse active avec l'orphelinat du Sacré-Cœur, la comtesse avait-elle accès librement à l'officine ? Bien sûr ! Elle avait les clés en tout cas.

Et tandis que je me demandais si Andréa d'Orcel avait réussi à me faire ingurgiter de la substance toxique après m'avoir assommée, j'ignorais complètement la tragédie qui se jouait dans la suite 327 de l'hôtel Beau Rivage. Je ne parvenais pas à me relever et je n'arrêtais pas d'éternuer. La tête me tournait et je guettais avec appréhension le moindre signe de vomissement, m'imaginant déjà finir comme Clara. Mais au bout de quelques minutes, je me tenais debout sans vaciller.

Je secouai toute cette poudre avec horreur, me retenant même de respirer pendant l'opération, puis je me mis à tambouriner à la porte. Sur le moment rien ne survint, mais au milieu du bruit des chants religieux, des travaux et des poules, je finis par surprendre celui d'une course affolée. Trousseau de clés, gâche qui se débloque, battant qui s'ouvre à la volée.

— Mais... que faites-vous ici ? Qui êtes-vous ?

La petite religieuse en charge du magasin des remèdes et potions me regardait avec effarement. Elle était surtout bouleversée du désastre. Elle se pencha et saisit le bocal brisé pour voir ce qu'il contenait.

— Attention ! lui dis-je. C'est peut-être dangereux.

Calmement, elle rejeta loin d'elle le bocal et s'essuya les mains sur sa robe.

— En effet, dit-elle sans perdre son sang-froid. Il s'agit de poudre de laurier rose. *Nerium oleander laurus rosa*. Cette plante contient entre autres principes, une résine jaune, âcre, électro-négative qui en est le principe toxique. Bravo ! Je vous félicite ! Vous avez trouvé sur mes étagères la plante dont je me sers pour tuer les rats. Mais... J'y pense... J'avais eu le sentiment qu'il m'en manquait un peu ces temps derniers. Est-ce vous qui... ?

— Mais non...

— Vous avez respiré ces poussières pendant longtemps ? bougonna-t-elle sans m'écouter.

— Je ne sais pas. Je... j'étais endormie.

J'éternuai violemment. Elle me fixa avec inquiétude et me tira hors de la pièce jusqu'au jardin. Le nez coulant je posai la question qui m'angoissait, d'une petite voix :

— Cette résine électro-négative... Euh...

— Eh bien cette cire contient le principe délétère qui détermine la mort en paralysant les mouvements cardiaques. C'est un poison du cœur, si vous voulez, pour simplifier. Il peut être plus fort que la strychnine. Ne bougez pas, asseyez-vous là. Comme j'ignore ce que vous avez absorbé ou respiré exactement, je vais vous faire prendre quelques potions vomitives et, au cas où, stimulantes.

Elle disparut quelques minutes et revint avec un flacon d'huile sur lequel je pus lire *ricin*, dont elle me fit absorber plusieurs cuillères à soupe. Le résultat ne se fit pas attendre, je dégurgitai tripes et boyaux dans un trou qu'elle avait creusé dans la terre. Elle recouvrait mes déjections au fur et à mesure. Je me sentais malade à mourir et je gémis, désespérée :

— Je veux rentrer chez moi.

Avant qu'elle puisse me retenir, je m'échappai. Elle me cria, se voulant rassurante :

— Si vous sentez que votre cœur ralentit, buvez de l'alcool, respirez de la menthe et de l'éther, avalez du vin Mariani ! C'est recommandé par le pape !

Sortant de l'orphelinat, je regagnai les Pavots en courant, trébuchant, éternuant, crachant tout au long de la rue Lycklama qui passait devant le parc et l'entrée de l'hôtel Central. Arrivée à la maison, je me précipitai pour me soulager dans le cabinet du jardin,

attenant à la fosse d'aisances. L'huile de ricin avait provoqué une colique impossible à contenir.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demanda Rosalie en criant par la fenêtre de la cuisine. C'est le choléra ?

— Non ! C'est l'huile de ricin ! Je me purifie ! Il paraît qu'on m'a peut-être empoisonnée ! Où est mademoiselle Lola ?

— Elle est partie avec monsieur l'homme de lettres jusqu'à l'hôtel pour tendre un piège au comte d'Orcel ! cria Rosalie. Charles, qu'il s'appelle. C'est lui l'assassin, qu'ils ont dit ! Ils ont croisé le petit maniéré, là, vous savez, celui qui roule des yeux comme Lou Ravi²⁶, avec les cheveux longs ?

— Paul Antoine ?

— Vouiii. Lui ! Il devait vous retrouver. C'était sa mission, qu'ils ont dit.

Je ressortis momentanément soulagée et je me débarbouillai rapidement mains et visage dans une cuvette. J'avalai une rasade de vin Mariani. Comme s'il avait répondu à l'appel de son nom, Paul Antoine surgit dans la cuisine.

— Mais ? D'où que vous sortez, vous ? s'exclama Rosalie. Depuis quand tout le monde rentre comme dans un moulin, ici ?

— Oh, mon Dieu, Gabriella ! Vous êtes là ? Je vous ai cherchée partout ! Lola était fort inquiète ! Où étiez-vous passée ?

— C'est trop long à raconter. Je dois y aller. Rosalie, vous avez de la menthe ?

Elle me tendit un flacon d'alcool mentholé.

— Parfait. Bon, accompagnez-moi, Paul Antoine. Il faut les rejoindre. Je sais qui a tué Clara. C'est la comtesse ! Nos amis sont en danger. Surtout que personne ne raconte tout ça à François, le valet de Guy ! Il nous tuerait !

Et je m'enfuis à toute vitesse vers la Croisette, suivie par un Paul Antoine en émoi.

26 Dans la crèche provençale, Lou Ravi est en constant ravissement, en extase, les bras en l'air. On dit que chaque village avait son idiot du village, Lou Ravi en est le symbole ; considéré comme naïf, il est aimé des villageois. Quand on traite quelqu'un de *Lou Ravi*, c'est plutôt affectueux. Simplet, dans les sept nains de Blanche-Neige, présente des similitudes avec lui.

42 – UN FORTIFIANT

Le revolver sur la tempe, Maupassant échangea un regard avec Lola. Il fallait gagner du temps. Chaque minute passée éloignait la comtesse de son projet de les tuer.

— Tout de même, dit-il. Vous êtes ingénieuse et audacieuse ! Je ne comprends pas comment vous vous y êtes prise pour tuer Clara.

— Vous manquez d'imagination, mon cher. Finalement votre disparition ne sera pas une si grande perte dans le monde des lettres.

— Ce n'est pas très aimable, badina Maupassant.

Andréa se rengorgea.

— Vous pensez peut-être que je vais vous fournir tout cuit la trame de votre prochain roman ? De toute façon vous ne pourriez en profiter, vous aurez trépassé avant !

Ce fut Lola, amère, qui raconta :

— Les d'Orcel étaient à la représentation de je ne sais quelle pièce au théâtre du Cercle Nautique.

— Un drame patriotique, dit doucement d'Orcel. C'est donc ce soir-là que cette fille est morte ?

— Clara, dit Lola. Son nom est Clara Campo. Très bien. Donc, disons un drame patriotique au Cercle Nautique, tandis que Jeanne Granier chantait des extraits de *Fanfreluche* au Beau Rivage. La fiole attendait, toute prête dans la pochette de perles de madame la comtesse. Elle s'est bien montrée, elle a salué quelques connaissances.

Lola frissonnait en parlant, révoltée.

— Vous n'avez occupé que le fond de votre loge, afin que vos mouvements n'attirent pas l'attention ? Mais votre mari ? Il vous a bien vue quitter le théâtre ?

— Je m'ennuyais et au bout de dix minutes, je suis allé fumer un cigare, dit le comte.

— Ce qui vous a bien arrangée. Vous connaissiez cette habitude ?

— Bien sûr. Charles ne supporte ni le théâtre, ni les concerts.

— Comme moi, dit Maupassant. Enfin pour les concerts.

Imperturbable, Lola continua :

— Une fois seule, vous êtes sortie discrètement. Comment vous fondre dans la nuit avec votre robe scintillante de soirée ? Vous aviez

prévu de quoi protéger votre robe ?

— Bien vu ! J'étais entièrement recouverte d'une grande cape sombre à capuchon qui masquait ma tenue.

— Vous avez frôlé les murs des couloirs pour ne pas être vue, vous avez quitté le bâtiment par l'arrière, vous avez marché, couru, volé de la rue du Cercle à la rue Bossu. Comment saviez-vous où étaient logés les domestiques ?

Andréa d'Orcel buvait les paroles de Lola, hypnotisée, corrigeant les erreurs d'interprétation, modifiant des détails, complétant les données. Comme indifférente, elle expliqua :

— La *fil*le m'avait expliqué le chemin !

Elle ne parvenait toujours pas à prononcer le prénom de Clara.

— Je savais que celle qui partageait sa chambre était dans sa famille ce soir-là.

Maupassant prit un air inspiré.

— Vous avez frappé légèrement, elle vous attendait puisque vous lui aviez donné rendez-vous. La lettre froissée... Elle vous a fait entrer rapidement.

— Elles n'ont pas le droit de recevoir de visites.

— C'est alors que vous lui avez sorti votre couplet de bienveillance, dit Maupassant.

— Ah, enfin, le romancier se dérouille, railla la comtesse.

— C'est que j'ai entendu des histoires similaires. Vous n'êtes pas si originale ! Vous avez rassuré la petite Clara en lui disant que ça ne servirait à rien de faire chanter Charles. Que vous ne l'abandonneriez pas à son triste sort. Que vous compreniez sa détresse. Que vous parleriez au comte pour qu'il accepte de l'entendre. Qu'après tout, cet enfant était le fils de votre fils !

Lola écoutait Maupassant les larmes aux yeux, révoltée par la duplicité de la comtesse, consternée de savoir comment Clara avait été dupée dans les dernières minutes de sa vie. Avec une infime moue de dégoût, la comtesse continua :

— Elle s'est calmée. Quelle crédulité ! Elle n'avait plus peur. Elle pleurait de soulagement et de reconnaissance en me serrant dans ses bras.

Elle se tut brusquement. Maupassant continua à sa place.

— Vous lui avez dit qu'à partir de ce moment, elle devait faire attention à elle et à l'enfant. Prendre soin d'elle. Que vous alliez lui louer une petite maison en attendant de résoudre les détails de la situation.

— Et vous lui avez... offert... murmura Lola.

— Un... fortifiant, dit Maupassant.

La comtesse, songeuse, enchaîna :

— Une potion qui avait mauvais goût mais que moi-même j'avais

prise quand j'avais été enceinte de Maxime. C'est du moins ce que je lui ai dit. Elle m'a crue, la niaise !

Sa condescendance résonna dans le salon. Maupassant continua :

— Clara boit sans se douter qu'il s'agit du poison qui va la tuer.

La comtesse frissonnait, revivant la scène. Son ton était devenu perplexe.

— Je ne pensais pas que ce serait si fulgurant. Elle a été prise de convulsions et de râles immédiatement. J'ai même eu peur du bruit. Je ne voulais pas réveiller les domestiques des autres chambres. Je l'ai convaincue de me suivre chez le médecin. J'ai saisi une bouteille d'absinthe sur la commode de sa voisine de chambre. Je l'ai d'abord soutenue pour marcher. Mon idée était de la *terminer* sous le pont de la Foux en l'arrosant d'alcool pour faire croire à une chute après enivrement.

— Vous lui auriez maintenu la tête sous l'eau. Vous auriez cassé la bouteille à côté. On n'aurait pas retrouvé son corps avant le lendemain matin et on aurait conclu à une chute durant une crise d'ivrognerie suivie d'une noyade.

— Mais elle n'a pas tenu jusqu'au bout du jardin, a murmuré Lola en pleurant sans bruit.

Maupassant voulait s'approcher d'elle, la consoler, mais il était paralysé par l'arme que la comtesse maintenait sur sa tempe. Lola continua :

— Elle tombe. Vous la traînez jusque sous le buisson où je l'ai vue. Vous l'arrosez d'absinthe. Vous l'abandonnez là, encore vivante.

— C'était donc là ce fameux malaise que vous m'avez annoncé quand vous êtes revenue juste avant l'entracte ? demanda le comte. Vous avez vu que j'étais de retour avant vous dans notre loge. Vous disiez avoir eu besoin de prendre l'air. Vous étiez agitée.

— Bien entendu ! Que croyez-vous ? J'ignorais si elle était vraiment morte ! Je n'osais espérer que nous en fussions enfin débarrassés ! Il y a de quoi être un peu perturbée, non ?

À la fin du récit de sa femme, Charles d'Orcel, admiratif, éperdu, se jeta à ses pieds, des larmes dans les yeux.

— Ma chère amie ! Vous êtes admirable. Vous êtes héroïque. Je vous aime, je vous adule ! Tuer pour protéger notre enfant ! Notre nom ! Ce n'est pas un assassinat ! C'est du cran allié au plus haut sens de l'honneur. Jamais je ne saurai assez vous remercier !

Tandis que Maupassant observait les d'Orcel avec intérêt, Lola, le visage baigné de larmes, leur lançait un regard écoeuré.

Ce fut le moment que choisit Maurel pour entrer en scène. Depuis quelques minutes, inquiet dans son bureau, il avait rejoint le couloir de l'étage et il écoutait derrière la porte. Il avait donc entendu les derniers aveux de la comtesse et compris que Lola avait visé juste, les

d'Orcel étaient mêlés au meurtre de Clara Campo. Sauf qu'il ne s'agissait pas du mari mais de la femme. *Cherchez la femme...* pensa-t-il, satisfait de faire ainsi valoir sa culture, juste avant de frapper à la porte.

Au moment où Andréa d'Orcel repoussait brutalement son mari avec une moue méprisante en disant :

— Mais cessez donc de vous couvrir de ridicule !

Quelques coups sur la porte retentirent et Maurel, n'attendant pas qu'on lui dise d'entrer, s'introduisit dans la chambre avec son double. La comtesse sursauta et dans sa surprise, le coup de feu partit. Elle avait tiré sur Maurel qui poussa un cri et s'effondra.

— Oh, non ! s'écria-t-elle. Me voilà obligée de modifier mon plan ! Quelle idée de venir maintenant, mon cher Maurel !

— Ce plan ridiculement embrouillé pour rien ! dit Lola. Il vous trahira. Vous finirez sur l'échafaud, ma chère comtesse. Et je serai aux premières loges.

Andréa d'Orcel se tourna alors vers elle et tira de nouveau. La jeune fille tomba aussi en gémissant. Maupassant voulut courir à son secours, mais la comtesse braqua de nouveau l'arme sur lui. Plus personne n'osait bouger.

— Dommage, monsieur le directeur. Vous n'arrivez pas au bon moment. Je ne veux aucun témoin. Mon ami, dit-elle au comte. Allez donc fermer cette porte à clé !

D'Orcel obtempéra.

— Prenez à présent dans la mallette posée près du secrétaire l'arme que vous y trouverez.

Le comte lui tendit un petit pistolet à barillet, en métal argenté, dont la crosse, finement gravée, était en ivoire. C'était cette fameuse deuxième arme qu'elle avait prévue dans sa mise en scène morbide. Un filet de sang grossissait sous Maurel, jusqu'à devenir une flaque laquée, luisante, un miroir frémissant. Il gémissait, le regard flottant.

Andrea d'Orcel s'approcha de Lola qui gisait aussi sur le sol.

— C'est le moment, dit-elle à Maupassant. Je vais placer ce bijou mortel dans la main de cette catin pour tirer sur vous. Ce coup de feu justifiera que mon mari l'achève avec notre Devisme 6 coups.

Elle réfléchissait tout en parlant, montrait les armes concernées, tendait le pied vers Maurel pour le désigner.

— Il aura au préalable tué Maurel qui nous agressait pour voler au secours de cette roulure, ayant également une liaison avec elle. L'hétaïre connaîtra la gloire. Dommage, elle ne sera plus là pour en tirer le moindre bénéfice !

Elle se pencha sur Lola pour placer dans sa main droite le pistolet nacré. Lola se laissa faire mais en réalité, elle jouait la comédie de la *presque morte*, car le coup ne l'avait pas touchée.

Elle suivait tous les gestes de la comtesse les yeux à demi ouverts, et quand celle-ci appuya sur la détente dans sa propre main, avec son propre doigt, en visant Maupassant, Lola eut un sursaut vif qui déséquilibra la comtesse.

La balle fut déviée de sa trajectoire et alla finir dans un vase qui se brisa en éclat. L'eau contenue se renversa en une flaque légèrement nauséabonde, noyant les tulipes, les jacinthes et les branches de lilas qui gisaient à présent au sol.

Maupassant se précipita sur la comtesse pour lui arracher son arme, mais glissa dans l'eau répandue. Lola se souleva et dirigea le petit pistolet vers la comtesse :

— Vous visez mal, madame la comtesse. Que vous arrive-t-il ? Vous tremblez ?

Andrea d'Orcel poussa un cri de rage et elle se jeta sur Lola, faisant fi des armes à feu, oubliant son plan. Maurel s'était relevé sur un coude, paniqué par le sang qui s'écoulait de sa blessure. Tout en essayant de voir où il avait été touché exactement, il suivait d'un œil inquiet les derniers rebondissements.

— Vous ne voyez donc pas que c'est terminé ? hurlait Lola dans son corps à corps avec la comtesse.

Soudain un nouveau coup partit, brisant le miroir au-dessus de la cheminée. Maurel gémit plus fort que lorsque lui-même avait été touché. Il craignait pour son mobilier. Lola perdit l'équilibre, tomba sur Maupassant qui la saisit dans ses bras et plongea avec elle sous un sofa, sous le regard délirant, électrisé et chaotique d'Andréa d'Orcel.

C'est alors que la porte s'ouvrit de nouveau.

43 – *HURRY !*

Je m'élançai dans la suite, suivie de M^{me} Davies et de Paul Antoine. La scène était indescriptible. Il me fallut quelques minutes pour comprendre.

Les occupants de la chambre étaient pour la plupart allongés ou accroupis derrière des fauteuils.

Lola avait un filet de liquide rouge qui lui coulait du front sur la joue, finissant en un barbouillage sur le menton. Cette vue m'affola. Le directeur, Maurel, baignait dans son sang. Une émotion violente me saisit.

Le comte d'Orcel, le visage baigné de larmes, affaîssi à terre, assistait, impuissant, au drame qui voyait son épouse jouer ses dernières cartouches. Il tourna la tête vers nous et en voyant Paul Antoine, il blêmit, puis rougit, pour finalement se désintéresser ostensiblement de lui. Pourtant il avait l'air honteux. Sans comprendre sa réaction, j'avais pivoté vers mon ami et saisi au vol le regard interloqué et confondu qu'il avait échangé avec le comte. Cela avait duré une fraction de seconde.

Notre intervention avait distrait l'attention de la comtesse. Elle me regardait comme si elle voyait une revenante. Maupassant en profita pour lui sauter dessus et cette fois, il la fit tomber. Son arme glissa de ses mains.

Je courus vers eux et donnai un coup de pied dans le revolver. Défaisant ma ceinture alors que Maupassant la tenait par la taille, j'attrapai les bras d'Andréa d'Orcel par-derrière pour les lui nouer.

— Vous ! Vous ! disait la comtesse, ulcérée. Comment avez-vous fait ? Comment est-ce possible ?

Lola l'attacha sur un fauteuil. Maurel avait finalement constaté que sa blessure au bras était bénigne. Voyant qu'il avait perdu beaucoup de sang mais qu'il n'avait même plus mal, il retrouvait un semblant d'assurance.

— Madame Davies. Courez chercher le docteur Buttura. À cette heure-ci, il sera encore à l'hôpital. Surtout, gardez le secret sur ce que vous venez de voir.

La gouvernante anglaise sortit calmement de la suite. Lola se

campa devant la comtesse d'Orcel qui se murait dans un silence plein de morgue.

— Madame, lui dit-elle. Vous avez ôté la vie à une jeune fille.

— Une *jeune fille* ? cracha Andréa, méprisante.

— Votre attitude ne changera rien à la réalité. Ni ce que vous pensez de Clara. Pour protéger votre nom, votre réputation et celle de votre fils, vous l'avez tuée. Clara était bonne, belle et intelligente. Un avenir brillant l'attendait, avec ou sans votre fils. Et quand bien même elle eut été méchante, laide et idiote ? Elle avait le droit de vivre.

— Sottise !

— De plus, elle portait votre petit enfant !

— Un bâtard !

— Et non satisfaite, vous avez réitéré avec Amédée !

— Pffff ! Il voulait me faire chanter ! Il m'avait vue dans le jardin ce soir-là en rentrant à l'hôtel prendre son poste de nuit.

— Ah, voilà pourquoi vous avez vendu une parure à Siegl ! Pour répondre à sa demande d'argent ! Mais vous aviez un deuxième plan. Tenter de ne pas céder au chantage. Et vous l'avez froidement abattu !

Les yeux de la comtesse se tournèrent furtivement vers une pochette de satin mauve posée au beau milieu d'un tiroir de malle ouvert. Je mourais d'envie d'aller voir si la bourse contenait les dix mille francs, mais personne n'osait bouger.

— Tant pis pour lui. Il s'est trouvé au mauvais moment, au mauvais endroit.

— Non, pas lui, vous ! *Vous* vous êtes trouvée au mauvais moment, au mauvais endroit car ce geste vous hantera toute votre vie.

Maupassant ajouta :

— Les morts reviennent. Clara et Amédée reviendront vous voir toutes les nuits.

— Vous vous croyez dans *Le Chat noir* de ce fou d'Edgar Poe, ma parole ?

La comtesse éclata d'un rire dément qui nous glaça. Elle continua, possédée :

— Parce que vous pensez que ce sont les seuls ? La... *fille* et le cocher ?

Elle me regarda, triomphante.

— Que voulez-vous dire ? demanda Maupassant.

J'intervins d'abord délicatement.

— Euh... L'orphelinat. Le poison.

— Que dites-vous Miss Fletcher ? D'où venez-vous d'ailleurs ? Où étiez-vous passée ? De quoi parlez-vous ?

— J'étais bloquée à l'orphelinat d'Anna. J'ai rencontré la comtesse aux bains. Je l'ai suivie. Elle m'a conduite à l'orphelinat où elle a ses entrées en tant que dame patronnesse. Et là, quelqu'un m'a

assommée. Enfin, quand je dis quelqu'un... appuya-t-elle en regardant fixement la comtesse qui souriait, satisfaite.

— Je me suis réveillée à l'infirmerie du Sacré-Cœur. J'étais entourée de fioles.

Lola et Paul Antoine murmurèrent d'une seule voix :

— *Nerium oleander laurus rosa.*

Maupassant s'agaça.

— Cessez donc vos mystères !

Lola prit alors la parole pour exprimer ce que je n'avais jamais osé penser :

— Comment vous figurez-vous qu'elle ait été si sûre d'elle dans l'utilisation de cette plante ? Croyez-vous qu'elle se serait fiée aux seules recherches de son mari ? Elle a testé. Elle a testé d'abord ! Grandeur nature ! C'est bien pratique d'avoir ses entrées comme dame patronnesse ! Elle a ainsi pu mettre à l'épreuve *in situ* sur des cobayes vivants.

— Les orphelines... murmura Maupassant.

La comtesse leva les yeux au ciel.

— Bravo ! Vous avez deviné du premier coup ! ironisa-t-elle.

— « Les orphelines » ? m'écriai-je ! Voilà pourquoi toutes ces petites... Cet hiver... Mon Dieu !

Cette horrible découverte réveilla dans mes entrailles les méfaits de l'huile de ricin. Je me précipitai à la salle de bains pour vomir dans le luxueux lavabo. J'entendis Lola qui murmurait, atterrée.

— Anna... son amie Adèle. Et Anna aussi a failli...

— Non ! s'écria Maupassant, saisi d'effroi, portant la main à sa bouche. C'est impossible. Mais vous n'avez donc aucune conscience, madame ?

— Justement, mon cher, j'en ai une ! Je sais ce qui a de l'importance et ce qui n'en a pas ! J'ai fait œuvre utile. Ces petites vermines sont capables d'apporter le choléra sur la ville. Le maire devrait me remercier !

Les larmes de Lola se mêlèrent sur son visage au filet de sang qui continuait lentement à couler et qu'elle essuyait machinalement avec sa manche en reniflant. Elle siffla :

— Le retour des morts ne suffira pas dans votre cas. Les juges feront aussi leur travail. Ce sera la prison, la déchéance. Vous n'aurez même pas réussi à protéger votre nom. Votre fils sera sali à jamais. Et vous finirez sur l'échafaud. Ce jour-là, je monterai à Paris à pied s'il le faut pour me tenir parmi les spectateurs !

Je m'approchai de Maurel, très pâle, assis sur un fauteuil. Il saignait de l'épaule gauche.

— Il faudrait faire une sorte de garrot, dis-je.

Lola, sans relever mes propos, marcha d'un pas déterminé vers la

sortie tandis que la comtesse regardait au loin par la fenêtre les mouettes brillantes se détachant, altières, sur le fond bleu du ciel.

— Où allez-vous ? demanda le directeur.

— Je vais chercher le commissaire Valantin, pardi. Il semble que tout le monde ait oublié dans cette chambre que ceci est affaire de police !

Maurel se leva malgré son état. Il courut vers elle et la saisit par le bras.

— Attendez. J'ai à vous parler avant.

Lola se figea. Elle regarda Maurel avec rage et suspicion. Il soutint son regard, déterminé. Les traits de Lola s'affaissèrent. Elle sembla soudain résignée. Désabusée.

— Je ne peux pas le croire, dit-elle.

Maurel la dédaigna. Il regarda les autres :

— Suivez-moi, tous, sauf vous, monsieur et madame la comtesse.

— Attendez, je vais vous chercher une serviette, dit soudain Lola.

Elle se précipita dans la salle de toilettes et revint avec une serviette blanche aux initiales de l'hôtel. Elle me la tendit.

— Maurel ne peut pas marcher avec cette blessure. Vous aviez raison. Faites-lui donc une sorte de garrot pour empêcher le sang de couler sur les tapis.

Maurel eut l'air d'apprécier le geste de Lola, sa sollicitude à l'égard de la décoration de son hôtel, et il se laissa faire. J'emballai son épaule. Toute à mon soin, je vis pourtant Lola s'approcher de la comtesse et lui prendre les mains. Ce soudain revirement, ce mouvement de compassion m'étonna.

Dans leurs doigts mêlés par ce geste furtif, je surpris comme un éclair miroitant. Lola avait donné quelque chose à la comtesse. Un petit objet brillant, que celle-ci cacha vivement dans les plis de sa robe. Son mari s'approcha d'elle, écarta d'un geste impatient Lola et tendit à son épouse son bras réconfortant. La comtesse s'effondra sur lui en sanglotant.

Nous sortîmes en les laissant à leur tourment intime. En passant la porte, je surpris un dernier regard furtif échangé entre le comte et Paul Antoine. Lola suivit notre groupe dans le couloir en maugréant avec aigreur, contredisant sa récente sollicitude :

— Elle pleure l'échec de son entreprise, non l'horreur de son acte. N'empêche, heureusement que vous êtes arrivée, Miss Fletcher ! Mais pourquoi si tard, diable ? Où étiez-vous passée ?

— La comtesse m'avait piégée et en arrivant ici, j'ai paniqué. Je ne voulais pas frapper à la porte, pour créer la surprise et vous aider au mieux. J'ai cherché et trouvé madame Davies que j'ai entraînée avec moi. C'est elle qui a pu ouvrir la porte.

Maurel s'était allongé sur une banquette Louis XV, dans son

bureau, non sans craindre d'en tacher les tapisseries. Il avait fait appeler le docteur Buttura qu'il accueillit avec soulagement.

— J'ai voulu tout à l'heure montrer à mon ami Isnard comment nettoyer une arme, dit-il au médecin.

Lola offusquée, allait parler quand Maupassant lui mit la main sur la bouche. Je saisis son bras et le pressai.

— Le coup est parti par accident.

Comme Paul Antoine ne démentait pas cette version, Buttura ne dit mot et soigna Maurel.

— C'est superficiel, dit-il. Il n'en paraîtra plus rien dans quelques jours.

Une fois la plaie désinfectée et pansée, il prit congé après quelques recommandations. Au moment de passer la porte, il se tourna vers nous :

— À propos de la petite Campo, cela vous intéressera peut-être de savoir qu'elle a été empoisonnée. J'ai écrit mon rapport et signé le permis d'inhumer. L'affaire appartient à la police désormais.

Devant notre manque de réaction, il continua :

— Personne ne veut savoir de quel poison il s'agit ?

Après quelques secondes de silence, il reprit :

— *Nerium oleander laurus rosa*. C'est un poison que nous avons tous à portée de la main, dans nos jardins... Je vous laisse.

Il sortit, décontenancé par notre attitude. Maurel, tout en se rhabillant, entama sa plaidoirie pour obtenir que nous gardions le secret sur l'affaire. Tout y passa. La sauvegarde de l'établissement, l'avenir et le commerce à Cannes, la protection de la réputation de la ville.

Mais Lola refusait d'entendre quoi que ce soit sur ce thème. Elle se butait, se braquait, rien ne pouvait la convaincre. Même quand Maurel employa les grands moyens en lui expliquant qu'elle ne trouverait personne comme client assez fortuné si les Hivernants se mettaient à fuir la ville « *par qui le scandale arrive* ».

— M'en fiche ! disait-elle, énervée.

— Mais vous perdrez tout !

Elle riait :

— Je n'ai rien à perdre, Maurel. Contrairement à toi. Penses-tu vraiment que ma maison ou mes bijoux pèsent dans la balance par rapport à la vie de mon amie d'enfance ? À celle de ces petites orphelines ? Et même à celle d'Amédée, pauvre bougre qui n'avait fait qu'une seule chose de mal : aimer Clara ?

— Il faut montrer de la souplesse, dit Maupassant sur un ton amer et désabusé. C'est hélas ainsi que vont les choses de ce monde.

— Vous, taisez-vous ! Vous êtes un vendu, j'attendais mieux de vous ! Vous me décevez ! Quoique, après tout, vous faites partie de

leur monde, non ?

— Si peu ! Ce n'est pas ce qui me meut. C'est simplement que je connais la musique. J'en ai tant vu déjà, Belle Amie !

Je m'approchai de Lola et je lui pris les mains.

— Ne vous faites pas justicière, vous y perdriez des plumes, lui dis-je. Laissez cela aux gens dont c'est le métier. Policiers, juges... la justice toujours finit par triompher, même si parfois ce n'est pas comme nous le voudrions.

Elle était rétive mais petit à petit je la sentis se calmer sous la caresse lénifiante de ma voix. Elle regarda Maupassant avec tristesse et Maurel avec un sentiment d'impuissance et calmement quitta la pièce après avoir embrassé Paul Antoine, qui la regardait sans réaction.

Je la suivis et lui saisis le bras. Je sentais qu'elle avait besoin d'une présence amie et j'étais fière d'être celle-ci. Mon cœur battait à tout rompre sous l'émotion de ce rapprochement.

Elle claqua la porte derrière elle par défi, sans raison, sans grande envie, juste une façon de montrer qu'elle gardait le dernier mot, mais je suis sûre que cela ne trompa personne.

Nous fîmes un détour par le sous-sol. Elle retrouva sa robe dans le panier de linge sale où elle l'avait laissée. Elle se changea rapidement, sans mot dire, avant de prendre le chemin du retour.

44 – JUSTICE ?

Nous marchions d'un pas lent dans les rues de Cannes, pour traverser la voie ferrée, remonter le chemin vicinal.

Lola s'épanchait en toute confiance.

— Ne croyez pas que je sois partisane de l'« œil pour œil, dent pour dent », Miss Gabriella. Mais vous savez, j'aimerais tellement que pour une fois, une goutte de vraie justice se mette sur le bon côté de la balance.

L'entendre prononcer mon prénom provoqua en moi une sensation dévastatrice.

Un vertige de bonheur me saisit, mes genoux s'entrechoquèrent.

C'était tout de même ridicule ! Comme si j'avais eu quinze ans ! Me mettre dans cet état parce qu'elle avait dit mon petit nom !

J'essayai de garder mon calme et de me dominer, mais mon cœur battait à tout rompre.

— Tout de même, vous avez atteint votre but, non ? Vous aviez promis à Clara de trouver la vérité. Nous savons qui l'a tuée. C'est grâce à votre détermination, à votre courage.

Elle me regarda avec tristesse.

— Vous êtes gentille ! Bien sûr, je suis heureuse – plutôt : satisfaite – de connaître la vérité sur ce meurtre et de savoir qui a tué Clara. Mais je me sens si affligée, si désabusée de savoir qu'elle ne sera pas vraiment vengée. Sa meurtrière ne paiera jamais pour son crime. Ni pour ses autres crimes. Vous trouvez ça juste, vous ? Toutes ces petites filles...

Je ne trouvai aucune réponse. À vrai dire, j'étais concentrée sur la maîtrise de mes sentiments, et pas vraiment en état de mener la conversation sur un sujet aussi grave. En silence, nous atteignîmes Les Pavots.

Rosalie nous avait préparé une soupe que nous avons avalée en bas, dans la cuisine, avec Anna. Je sentais que Lola avait besoin de se retrouver dans un univers qui était celui de son enfance. Rosalie, toute dépeignée et souillon qu'elle pouvait être parfois, était ce qui la rassurait le plus.

Elle grignota comme un oiseau puis se mit à frissonner tandis que

je courais aux cabinets d'aisances du jardin. Cet épisode trivial détendit l'atmosphère et je dus leur raconter ma mésaventure, le coup sur la tête, la religieuse de l'infirmerie et l'huile de ricin. Au milieu de tous ces drames, notre affliction était entrecoupée de rires provoqués par le comique de la situation.

Je repensai soudain à la réaction étrange du comte quand il avait vu Paul Antoine et Lola m'expliqua à demi-mot – à cause de la présence d'Anna – qu'ils s'étaient déjà *rencontrés* chez Madame Alexandra. Je couchai Lola dans son grand lit de satin et Anna dormit avec elle, toute contente.

Je remontai dans mon nid d'aigle avec mes encres et mes papiers pour enfin commencer à rédiger sous forme d'un roman ce que nous venions de vivre. Je commençai par ma rencontre avec mademoiselle Filomena Giglio et monsieur de Maupassant, le célèbre écrivain. C'est à ce moment que je pris la décision de commencer mon récit en imaginant quels avaient été les derniers instants de Clara Campo.

Pendant la nuit, il se mit à pleuvoir dru et je ne réussis pas à fermer l'œil.

Le tambourinage sur le toit, juste au-dessus de ma tête, créait une symphonie monotone illustrée par des images envahissant mes représentations mentales. Le corps de Clara, ceux de petites filles dans le jardin de l'orphelinat, celui d'Amédée, le front transpercé par un petit trou rouge bien propre.

Au petit matin, une pluie battante inondait la rue, transformant le chemin en ruisseau boueux. Pourtant, quand je descendis de mon perchoir, ce fut pour trouver Maupassant attablé dans la salle à manger en face de Lola mal réveillée. Anna s'amusait à la dînette en leur servant des chocolats chauds. Il se rattrapait de son thé de l'autre jour.

En me voyant, Anna me sauta dans les bras puis sortit en courant de la pièce. Une cavalcade dans l'escalier. Elle criait :

— Un thé pour Miss Fletcher ! Elle est réveillée !

— Vous êtes bien matinal et... tout mouillé ! Si vous avez bravé cette tempête, j'imagine que la nouvelle en valait la peine ?

— Elle est morte ! dit pensivement Lola. Comme si elle disait : *il y a quand même une justice, finalement.*

Maupassant expliqua :

— Quand vous êtes parties, j'étais excédé et l'attitude de Maurel m'agaçait. C'est une chose de savoir qu'ainsi va le monde, mais c'en est une autre d'y participer. Et je ne voulais pas en être. De ceux qui planquent sous le tapis le linge sale de ce monde.

J'avais donc décidé, sans en informer Maurel, que je distillerais auprès de mes amis journalistes des éléments de l'affaire. Ces gratte-papier ont un don pour flairer les scandales. C'est leur gagne-pain,

après tout, non ? Je savais qu'il suffirait de peu de détails pour les lancer sur la piste. Et qu'ils en dénicherait suffisamment pour éclabousser les d'Orcel. À tout le moins !

Au moment où je prenais congé de Maurel, la porte de son bureau s'est ouverte à la volée et Charles d'Orcel est entré, bouleversé, hagard. Il pleurait, en proie à un intense chagrin mais aussi à une panique qu'il n'avait pas manifestée jusqu'alors.

Sa femme venait d'absorber la même boisson qu'elle avait administrée à Clara et elle venait de mourir dans ses bras après une fulgurante et terrible agonie.

Il ne comprenait pas comment elle avait retrouvé la fiole du poison en question, vu qu'elle n'avait pas bougé. Elle avait profité d'un moment où il avait posé sa tête dans son cou pour avaler le liquide. Elle l'avait donc déjà dans les mains.

Après cette nouvelle, je me suis rangé à l'avis de Maurel. J'ai accepté de ne pas remuer la gadoue. J'estime que justice est faite. Je suis venu ce matin pour savoir ce qu'en pense mademoiselle Lola.

L'image des mains de Lola serrant celles d'Andréa d'Orcel quand on avait quitté leur suite la veille, s'imposa à mon esprit.

Je découvris alors un fugitif éclair de triomphe dans ses yeux. Elle me fixa avec une expression de défi. *Et alors ?* semblait-elle dire. *Je ne l'ai pas forcée à le boire !*

Elle lui avait glissé le flacon dans les mains ! C'était ce qu'elle était allée chercher dans le cabinet de bains ! C'était l'éclat fugitif que j'avais surpris entre ses doigts !

Maupassant continua :

— Paul Antoine a eu la même réaction que moi. Quand il a su que la comtesse était morte, il a choisi lui aussi de se taire.

— Puisque vous me demandez mon avis, je vais vous le donner, dit Lola. J'aurais préféré un beau procès. La comtesse d'Orcel au pilori, à la vindicte populaire. C'était une meurtrière de la pire espèce. De plus, le quotidien des bonnes aurait été mis en lumière sur la place publique.

— Mais enfin, Lola, tout le monde le connaît déjà !

— Oui, je sais bien, ma foi... Peut-être que les choses auraient pu changer ?

— Peut-être...

— Mais pour Clara, je sens qu'elle est vengée. Je préfère que la d'Orcel soit morte comme elle, en ingurgitant le même poison. Finalement, elle a dû souffrir autant qu'elle et je me sens satisfaite. J'ai l'impression que Clara ne réclame plus de châtement.

— Pourtant... murmura Maupassant.

— Quoi ? Parlez... s'impacienta Lola.

— Et si finalement c'était le mari ? Le comte qui aurait tout

manigancé pour sauver l'honneur de son nom ? S'il avait tué Clara ? Amédée ? Et même sa femme, Andréa ? Si vous aviez raison depuis le début, non pas sur le fait qu'il ait été l'amant de Clara...

— S'il avait voulu éviter le scandale d'un procès ?

Un silence succéda à ces paroles.

— Votre imagination déborde, Guy ! Tenons-nous-en aux faits. La comtesse a bien été victime d'un maître-chanteur, puisqu'elle a vendu sa parure. Elle y a cédé. Elle a bien écrit le rendez-vous sur cette lettre. Et elle était bien dame patronnesse des œuvres de l'orphelinat, donc elle a eu accès au poison. Pas lui.

À regret, Maupassant déclara :

— Vous semblez avoir raison.

— Vous êtes vexé car c'est Dumas qui a eu gain de cause, en fin de compte. C'était bien *Cherchez la femme*... la bonne voie.

— Les clichés ont la vie dure...

Je me promis d'intégrer cette phrase à l'identique dans le roman de l'enquête.

45 – NÉCROLOGIE

Le journal *La Revue de Cannes* publia dans la rubrique nécrologique, en page trois, deux annonces fort différentes.

L'une d'elles faisait mention de l'arrêt cardiaque d'une jeune fille, une jeune Cannoise d'origine italienne bien connue au Suquet, qui avait été une brillante élève de la petite école de la Ferrage. Deux lignes signalèrent donc la mort de Clara dans le journal. On n'indiquait pas que son dernier emploi avait été femme de chambre dans un hôtel de la Croisette.

Dans un deuxième entrefilet rédigé cette fois dans un encadré rehaussé d'arabesques, on évoquait le décès attendu, suite à une longue maladie, de madame la comtesse Andréa d'Orcel de Montejoux. On y ajoutait qu'elle était venue trouver sous le ciel toujours bleu de la Riviera la douceur qui accompagnerait ses derniers jours.

Le point commun de ces deux publications était l'absence de la citation de l'hôtel Beau Rivage, comme de la moindre intervention de la police.

Les décès des orphelines du Sacré-Cœur ne furent jamais évoqués dans aucun journal.

46 – FUNÉRAILLES

La cérémonie funèbre de la comtesse fut assez discrète, même s'il y eut une grand-messe à l'église du Bon-Voyage.

Il ne pleuvait plus, mais tout était détrempe, fumant sous un soleil éclatant.

Le cortège funèbre, conformément aux mœurs cannoises depuis que tant de malades y mouraient, n'eut pas lieu. D'ailleurs on avait déplacé le cimetière depuis peu en dehors des limites de la ville sur un immense terrain, au Grand Jas, et cela empêchait les familles de suivre à pied les voitures funéraires.

Tout ce beau monde s'entassa dans de nombreuses voitures louées à Delpiano. Maupassant se tenait tout près du comte, pour le soutenir. Tandis que le curé continuait son homélie devant la tombe béante, avant qu'on y fît glisser le magnifique cercueil laqué acajou de la comtesse, une autre cérémonie se déroulait dans un renforcement du cimetière.

C'était l'espace réservé à la fosse commune, le coin des indigents. Quelques familles du Suquet étaient venues accompagner Clara Campo dans son dernier voyage. Lola se tenait entre sa mère et la mère Campo.

Celle-ci avait bu suffisamment pour supporter la scène, mais pas trop non plus. Ce qui lui permettait de ne pas tomber. Elle se tenait relativement droite. De temps en temps, sa toux grasse la laissait exsangue.

Le corps avait été cousu dans une bâche de drap blanc et on le fit descendre dans un trou de terre qu'on recouvrit de chaux vive. Maupassant trouva quelques minutes pour s'éclipser de la cérémonie plus fastueuse de la comtesse et venir nous embrasser et saluer la mère Campo qui le regarda d'un œil torve sans le remettre.

Silencieusement, le groupe des pauvres redescendit vers la ville d'un pas lent et les voitures luxueuses les dépassèrent, comme pour les narguer. Mais Lola sembla ne pas même les remarquer.

À la fin de la cérémonie compassée, d'Orcel avait retenu Maupassant. Il s'entretint un long moment avec lui dans la voiture, à l'abri des regards.

— Vous croyez que... Elles parleront ? C'est que... Je ne voudrais pas que le sacrifice d'Andréa... ne serve à rien...

Il tournait autour du pot, ne sachant comment faire promettre à Maupassant le silence de la famille Campo, celui de Lola et des témoins.

— Je ne suis pas leur porte-parole, se défendit Maupassant, légèrement écoeuré. Comment voulez-vous que je puisse vous garantir que le... sacrifice... comme vous dites...

— Mon fils a toute la vie devant lui. Il ne doit rien savoir de ce drame. Il en sera quitte pour un petit chagrin d'amour. C'est de son âge... Mais si la mère se met à déblatérer...

Maupassant s'agaça :

— Écoutez d'Orcel, je comprends votre position, mais soyez direct, osez ! Ce n'est pas à moi de vous dicter votre conduite...

— Que voulez-vous dire ? Oh ! Vous pensez qu'un petit pécule...

— « Un petit » ? Non, pas « un petit », d'Orcel... la valeur de votre nom !

— C'est bien ce que je pensais, dit le comte, amer. Tout se résume toujours à une histoire d'argent, finalement. Ces gens-là sont vénaux. Ils ne pensent qu'à ça. Tout s'achète pour eux. Tout a un prix. L'amour, l'honneur, la dignité. D'ailleurs savent-ils seulement ce que ces mots veulent dire ?

— Vous avez bien raison. C'est une sombre engeance, renchérit Maupassant en se délectant de l'ironie de ses propos.

Lui qui n'avait pas voulu entrer dans un tel marchandage au début, se mit soudain à se piquer de faire cracher au comte d'Orcel un maximum d'argent.

— Je vais vous signer deux ordres au porteur, se décida soudain d'Orcel. Vous êtes un ami, vous voudrez bien vous charger de... Il y en aura un pour la mère. À coup sûr, l'or remplacera avantageusement sa fille à ses yeux. Quant à la catin, n'en parlons même pas ! J'imagine que son prix est encore plus élevé ! Cette affaire me saigne mais je veux respecter les dernières volontés d'Andréa.

Il montra à Maupassant la somme qu'il avait inscrite sur les deux feuillets. Maupassant se pencha vers lui et chuchota quelque chose à son oreille. Puis il sauta à bas du fiacre sans prendre les papiers.

— Dites-moi quand vous serez prêt à faire un vrai geste. En deçà, c'est inutile, je ne me dérangerai pas.

— Vous pensez... Vraiment ? Attendez !

Maupassant revint sur ses pas. D'Orcel avait rajouté deux zéros à chacun des chèques qu'il venait de libeller. Maupassant, choqué et ravi par le geste, donna sa parole d'honneur que rien ne s'ébruiterait jamais du drame qui s'était joué dans les murs du Beau Rivage.

C'était un peu s'avancer, car il n'était certes pas tout-puissant à ce

point ! Mais peut-être était-il naïf ? Ou peut-être était-ce le cadet de ses soucis ? Et il ignorait tout de mes fantasmes de romancière-justicière !

Il y eut beaucoup de mouvements aux Pavots dans les heures qui suivirent. Des rumeurs de choléra s'étendaient dans quelques villes du midi. Maupassant décida qu'il avait passé assez de temps par ici.

— J'en ai assez ! On ne peut faire deux pas dans la rue, sans avoir son chapeau à la main, pour saluer toutes ces Altesses qui y grouillent. Trop d'invitations à dîner, cela me fatigue ! La sortie de mon livre requiert ma présence à Paris.

Un printemps bien doux s'était définitivement installé, nous obligeant à quitter nos vestes de laine.

Maupassant avait fait changer les chèques au porteur et quand il donna les deux enveloppes à Lola, ce fut la fête aux Pavots. Il y avait là une vraie fortune. Suffisamment pour aider la famille Campo, mais aussi pour racheter la maison à Philémon Carré-Lamadon.

Maupassant fanfaronnait, Sherry sautait de l'un à l'autre, Anna papillonnait en riant. Seule Lola ne crânait pas, elle restait comme inconsolée, une moue amère sur le visage. Elle annonça cependant une grande fête pour le lendemain soir dans le jardin.

— Je vous ferai moi-même une cuisine de mon pays, dit-elle. De la polenta en vagues. On la verse à même la table et quand le froid la solidifie, chacun découpe devant lui la portion qui lui convient, en la noyant de sauce tomate. Peut-être décrirez-vous cette saveur dans un de vos contes ?

— Je n'en ai jamais goûté, dit Maupassant.

— Moi non plus, appuyai-je.

— Je comprends pourquoi on vous appelle, vous les Italiens, des mangeurs de polenta. Faut croire que c'est justifié ! rit Maupassant.

Mais elle n'a pas relevé la taquinerie.

— Veuillez m'excuser, j'ai une lettre à écrire.

Elle s'est mystérieusement retirée dans sa chambre.

J'accompagnai Lola chez la mère Campo quand elle lui apporta l'argent. Celle-ci était allongée sur sa paillasse, amaigrie, entourée de chiffons sanglants. Sa maladie s'était aggravée et les voisines, craignant la contagion, ne venaient plus l'aider.

— Où sont les petits ? À l'école ?

— Ils me les ont pris. Ceux de la mairie. Ils les ont envoyés aux îles, chez les moines, à l'orphelinat de garçons. Ils ont dit qu'ils paieraient leur pension.

— Eh bien, j'ai de quoi vous sortir de là, la mère.

Elle lui donna le tas de billets en racontant que l'hôtel devait plusieurs mois de gages à Clara pour expliquer la provenance du pécule. La mère Campo saisit les billets avec indifférence.

— Mets ça dans le pot de terre sur la cheminée.

— Je vais aller prévenir l'hôpital. Vous avez de quoi les payer, maintenant. Ils vont envoyer quelqu'un pour vous aider. Vous allez guérir, allez ! Et quand vous irez mieux, les petits reviendront avec vous. Vous avez là assez d'argent pour voir venir et recouvrer la santé, mais il faudra pas le boire, hein ?

En sortant, nous fîmes donc un détour par l'hôpital et Lola expliqua la situation. Ils inscrivirent le nom de la mère Campo sur leurs registres en disant qu'ils allaient envoyer quelqu'un.

En redescendant par la rue Saint-Antoine, tandis que Lola affichait un front barré d'une ride soucieuse, je faisais à haute voix des plans sur la comète. J'étais excitée par notre bonne fortune.

Lola restait froide, mesurée, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il fallut nous arrêter à l'épicerie italienne pour acheter la farine de maïs, les tomates, les oignons, de la viande hachée, des herbes, pour la fête de ce soir.

Une halte chez le marchand de tabac me permit aussi de me renflouer en petits cigares. Sur l'insistance de Lola, comme j'hésitais entre une boîte de cigarillos Punch ou des Upmann, je pris les deux. De longues minutes de luxe voluptueux en perspective !

Elle me fit stopper la voiture devant la poste et je dus l'attendre quelques minutes. Était-elle allée chercher une lettre ou en poster une ?

47 – GAIETÉ FACTICE

Une fois rentrées à la maison, Anna me prêta la main pour décharger les victuailles. Puis, à l'étage, tout en aidant Lola à se défaire de son chapeau à multiples épingles, je babillais sur notre chance.

— J'imagine la tête que fera Philémon quand il saura que vous rachetez la maison !

— Quand aurez-vous fini vos enfantillages ? me dit sèchement Lola.

Ce fut comme une douche froide.

— Que voulez-vous dire ? Ne sommes-nous pas sorties d'affaire ?

— Allons, Miss Fletcher.

Ce *Miss Fletcher* me glaça.

— Vous pensiez vraiment que j'allais accepter cet argent de la mort ? Des morts ! Celles de Clara, d'Amédée et des orphelines... Vous me connaissez bien mal.

— Comment ? Mais... Mais...

J'ai compris. Prendre l'argent du comte d'Orcel pour vivre mieux, payer sa maison et se sortir des difficultés, c'était au-dessus de ses forces.

— J'ai rendez-vous demain avec Paul Antoine, nous irons à Monte Carlo.

— Qu'allez-vous faire ? Vous n'allez pas jouer cette somme au casino, tout de même ?

Elle éclata de rire en se moquant de moi.

— Vous n'y êtes pas du tout Miss Gabriella ! Je ne suis tout de même pas folle au point de perdre deux cent mille francs à Monte Carlo ! Je vais d'abord aller à la banque.

Devant mon expression étonnée, elle éclata de rire.

— Comment ? Faire quoi ?

— Déposer cette somme à l'abri.

— Mais alors vous pourrez bien racheter la maison... Non ?

— Eh bien pour tout dire, cet argent n'est plus à moi.

Elle se tourna vers la petite qui jouait avec le chat, par terre.

— Anna, va voir si Rosalie a besoin de toi. Va l'aider à

commencer la polenta.

L'enfant se sauva en courant, Sherry sur ses talons.

— Que pensez-vous du mobilier, Miss Fletcher ?

— Quoi, comment ? Quel rapport ? Mais... et cet argent ? Comment ça, il n'est plus à vous ?

— Je vais le déposer sur un compte à la banque du Commerce, au nom d'Anahita Martin. Vous voyez, je me suis souvenue de son nom officiel. Ce sera sa dot. Je trouve que ce n'est que justice que l'argent de la mort de Clara serve à assurer l'avenir d'une orpheline. Après tout, nous sommes des adultes, nous n'avons pas besoin de la sale charité du comte d'Orcel. Nous nous débrouillerons sans cela.

— Mais comment ?

— J'ai plus d'un tour dans mon sac ! Vous voyez tous ces meubles ? Rien qu'en les vendant, j'aurais de quoi vivre dans un petit appartement pendant quelques mois. Les savons, nous les fabriquerons et entreposerons dans un atelier que Paul Antoine accepte de me prêter. Il est attendant à sa maison.

Je notai qu'elle avait dit « je ».

— Quelle excitation ! Ce sera la première fois que j'entrerai dans une banque. À présent que je suis majeure, je peux le faire. Que la vie est grisante ! Je ne vais pas aller chez Rigal, par exemple ! Sa faillite est imminente.

Je détournai le visage pour poser le chapeau dans son carton, honteuse. J'avais douté d'elle. Mais c'était elle la meilleure. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de ressasser qu'elle faisait passer sa générosité au-dessus de ses sentiments pour moi. Elle m'aimait donc si peu ? Elle savait bien que sans la maison, nous serions obligées de nous séparer.

La soirée me parut artificiellement gaie. Comme si Clara avait été oubliée en même temps qu'enterrée. Je ne comprenais pas cette soudaine folie de Lola. Pourquoi jouait-elle l'insouciance alors que nous étions à la rue ? Voulait-elle donner le change à Maupassant ? Après tout, c'était sa soirée d'adieu !

— Vous en faites une tête ! me disait Lola. Allons, profitons du présent !

Après quelques verres de champagne, je manifestai mon exaltation. J'étais prise de frénésie, je riais trop fort, je chantais, et Maupassant me regardait, étonné. Il s'agissait ici de mes derniers moments heureux avec elle. Je voulais me griser pour tout oublier.

Quant aux autres, ils avaient des raisons de se réjouir, ignorant encore la décision de Lola. Anna profitait de l'épidémie déclarée aux alentours pour ne pas retourner encore à l'orphelinat. Elle avait en tête plusieurs promenades avec Mario le lendemain, sous prétexte d'aller livrer les savons.

Maupassant se réjouissait que les premières lectures des journalistes annoncent un beau succès pour son nouveau roman. Il agaçait Lola en la nommant à tout bout de champ sa « Belle Amie » et en faisant allusion au rachat de la maison.

Une fois tout le monde reparti ou couché, je m'endormis comme une masse après avoir brièvement contemplé le reflet de la lune qui jouait avec mes rideaux. Ma tête se trouvait comme vide de toute pensée, inondée qu'elle était d'alcool.

48 – DES ADIEUX DISCRETS

Nous savions que Maupassant prenait le PLM rapide le mardi après-midi, à deux heures quarante-quatre. Nous nous sommes rendues ensemble à la gare, en landau, avec Anna aussi, pour lui dire au revoir.

La petite s'était installée devant avec moi, enchantée d'être si près du cheval.

Lola avait mis sa superbe robe rouge qu'elle avait étalée sur les sièges pour se montrer.

Nous stationnâmes à côté des omnibus, devant la gare.

Il y avait sur le quai un véritable petit rassemblement.

Le valet de Maupassant, François, nous aperçut de loin et vint nous saluer. C'est-à-dire qu'il me salua, moi, mais qu'il ne daigna pas regarder Lola. Il lui en voulait toujours depuis le jour où elle avait forcé la porte de la rue du Redan, troublant la séance de travail de son maître chéri.

De nombreux admirateurs étaient venus accompagner Maupassant à la station. Quelques femmes du monde péroraient Il y avait aussi les proches, que François me désigna comme étant la mère de l'écrivain, Laure Le Poittevin et son frère Hervé. Celui-ci était donc rentré de son périple montagnard.

Lola, soudain intimidée, ne voulut pas se rapprocher du groupe et nous nous sommes contentées de rester à l'écart. Maupassant ne nous avait pas remarquées, occupé avec ses amis. Il semblait inquiet et son regard furetait autour de lui.

Il nous vit et nous fit lui aussi un signe de la main. Sa mère surprit immédiatement son geste et elle nous épingla d'un regard inquisiteur et narquois.

Lola tira sur mon bras et me désigna une femme distinguée qui approchait du quai. À quelques wagons de nous seulement, cette silhouette féminine en gris, empâtée par sa grosseur bien visible malgré les châles drapés sur elle, suivait une nounou portant un enfant. Je me demandai pourquoi Lola me montrait cette dame. Puis je reconnus l'inconnue à qui Maupassant avait rendu visite sur la Croisette, le jour où nous étions à bord de la *Louissette*.

La mystérieuse inconnue grimpa avec élégance sur le marchepied, aidée par un porteur. Elle se tourna très discrètement vers Maupassant et croisa son regard. Il battit des paupières avec un infime sourire de contentement qui échappa à sa mère et pivota légèrement vers ses amis.

Ce fut si fugitif que je doutai de ce que je venais de voir. Je ne comprenais pas de qui il s'agissait, qui était cette femme que Maupassant cachait même à sa mère, apparemment. Mais je repoussai cette énigme dans un coin de ma tête. Je voulais me consacrer uniquement à mon bonheur de me promener en ville avec Lola et Anna, un bonheur que je savais éphémère.

Nous sortîmes de la gare. En nous dirigeant vers notre landau, un agent de la Sûreté en uniforme regarda Lola d'un air insistant. Choquée par le sourire impudent qui marquait son manque de respect, je me tournai vers Lola.

Elle avait rougi et hâta le pas vers la voiture.

D'une voix nerveuse, elle nous invita à manger une glace à la terrasse du Grand Café. Anna gambadait en léchant sa coupe. Je savourais mon sorbet lentement, m'étonnant de voir Lola, habituellement si gourmande, laisser fondre le sien.

Mon cœur se serra en pensant que c'était l'éloignement de Maupassant qui la rendait triste, et non notre prochaine séparation. Je ne pouvais plus me boucher les yeux, il était évident qu'elle l'aimait.

— Qu'avez-vous ? C'est le départ de Maupassant qui vous met dans cet état ?

Elle parut étonnée du rapprochement.

— Non, c'est cet agent... Euh... Je le connais... Il...

Elle me fixa :

— Maupassant ? Que voulez-vous dire ? Je sens comme un sous-entendu ?

Je me mordis les lèvres ! Que n'avais-je retenu ma langue ! Elle ne songeait même pas à Maupassant et à présent, elle l'envisageait comme une possibilité !

— Eh bien mais oui... parfois on dirait que... Que vous l'aimez...

— Que je l'aime ?

Son rire moqueur me fit mal pour elle.

— Miss Gabriella !

Oui, depuis la fameuse soirée au Beau Rivage, elle m'interpellait souvent ainsi, ce qui, à chaque fois, me plongeait dans un ravissement fébrile.

— Vous êtes décidément fleur bleue ! Ce sont toutes vos lectures qui vous rendent si romantique ? Vous savez bien que le verbe aimer ne fait pas partie de mon vocabulaire ! Je ne peux pas me le permettre !

— Allons donc ! Pas de ça avec moi, mademoiselle Lola.

— Bon. Très bien. Jouons cartes sur table. Je vous l'ai déjà dit, même si cela fait un siècle. Rien n'a changé, finalement. Tout d'abord, sachez que sa vue me rappelle en permanence Eugène et ses parents. Elle ranime mon humiliation et mon premier amour bafoué. Ma crétinerie, n'ayons pas peur des mots.

— Pourtant...

— Oui. Pourtant, comme vous dites. En effet. Quelque chose en lui m'attire irrésistiblement. Une sensation de force, de tranquillité, qui me donne à croire, à entendre, qu'entre ses bras je serais enfin à l'abri, enfin protégée. Que je pourrais abandonner la lutte.

— Ah ! Vous voyez !

— Est-ce ce que vous appelez l'amour ? Peut-être, après tout... Mais ce n'est qu'une illusion, Miss Gabriella. La sécurité, cela n'existe pas.

J'aurais voulu pouvoir lui dire : *Mais oui cela existe. Avec moi vous êtes à l'abri. Vous le serez toujours. Je vous protégerai.* Elle continuait :

— Rien dans ma vie ne m'a préparée à capituler, à faire confiance. Ce tourbillon d'émotions contradictoires me rend furieuse contre moi-même.

— J'avoue que je ne vous comprends plus, dis-je sur un ton courroucé. C'est pourtant simple. Vous l'aimez, il est bel homme, qu'attendez-vous ?

— Mais vous êtes incroyable. Vous pensez que c'est si facile ?

Je songeai à ma propre position auprès d'elle et je me disais : *Oh non, va ! Je sais bien que non !*

— Maupassant est un homme dangereux pour moi. Sous l'apparence de l'homme à femme, il y a autre chose qui se trame. Quelque chose de plus fort, d'incontrôlable. Lui-même ne peut rien contre cette fatalité.

— Alors là, pardonnez-moi, mais vous compliquez à souhait !

— Vous trouvez ? La femme qui aimera cet homme-là d'un amour sincère en sortira blessée à jamais ! Blessée à mort. Et moi, Miss Gabriella, comme vous avez pu le constater, j'ai un sens de la survie à toute épreuve. Il ne m'apporterait que du chagrin ! Et je veux du bonheur !

Sa voix se transforma en murmure mais je parvins à saisir :

— Et puis quelqu'un occupe déjà cet emploi à ses côtés...

Je répondis en admirant un peu plus loin les vagues qui venaient se briser sur la grève de la Pantiero :

— Vous parlez de la mystérieuse dame en gris ?

Lola se secoua et se leva en riant :

— Miss Gabriella. Seriez-vous jalouse de Maupassant ?

La légèreté du ton me blessa, mais je ris aussi.

— Allez, nous n'avons pas encore paradé aujourd'hui ! Haut les cœurs ! Ce n'est pas parce que nous serons bientôt à la rue qu'il faut baisser les bras !

Nous avons alors fait le grand tour. Anna plastronnait à mes côtés et je lui laissais de temps en temps tenir les rênes. Quant à Lola, elle se pavanait sur les coussins en interpellant quelques connaissances, comme il se devait.

Sur la promenade, alors que nous allions au pas, nous entrevîmes Philémon. Debout, immobile, il fixa Lola d'un œil noir. Je me retournai et je la vis se redresser, provocante, un léger sourire aux lèvres. Elle l'ignora superbement. Il ne put retenir un geste rageur du pied et ses poings se crispèrent.

Au bout d'une heure, elle me demanda de la laisser dans la rue d'Antibes, à la hauteur de la banque du Commerce. Je compris qu'elle allait mettre son plan à exécution, c'est-à-dire déposer l'argent au nom d'Anahita Martin.

— Ne m'attendez pas, j'irai directement à la gare avec Paul Antoine. Si vous voulez vous changer les idées à Monte Carlo avec nous, rejoignez-nous donc ce soir, au train de neuf heures.

Je déclinai son offre, par dépit. Je voulais réfléchir à mon avenir.

49 – L'ESPOIR DANS UNE FEUILLE DE JOURNAL

Dans la soirée, quand toute la maison fut endormie et Lola à Monte Carlo, je partis dans la nuit faire une grande marche. Mes pas me conduisirent loin sur la Croisette, jusqu'à la pointe, après même les passages carrossables.

Le temps était venu pour moi de faire le point. J'en avais assez d'être ballottée comme un ludion. Je restais, je partais, je survivais, je mourais de faim, j'étais indépendante, j'étais au bord du suicide, j'étais heureuse, j'étais désespérée, j'étais en sécurité, j'étais au bord du gouffre. En réalité, j'étais épuisée. J'avais besoin de repenser à mon cheminement depuis le jour où Lady Sarah m'avait signifié mon congé avec cruauté, mettant fin à notre relation amoureuse.

Il m'avait fallu à l'époque plusieurs semaines pour toucher le fond. C'était avant de connaître Lola.

Je me souvenais de cette nuit désespérée maintenant si lointaine à mes yeux. Il me semblait qu'un siècle s'était écoulé ! Ce soir-là, bien après les bains Bottin, bien au-delà de la villa des Dunes, j'avais dépassé le restaurant de La Réserve et j'étais allée jusqu'à la pointe, devant la croix, tout près du kiosque du tir aux pigeons, en face du fort de l'île Sainte-Marguerite.

La nuit était claire, la lune presque pleine se reflétait en mille éclats scintillants sur la surface plane et liquide. Une brise de mer faisait voler des rouleaux d'herbes sèches. Il n'y avait pas un promeneur en vue à cette heure tardive dans ce quartier seulement habité de quelques cabanes de pêcheurs. Les odeurs de vase marine mêlées aux effluves de *pittosporum* chatouillaient mes narines.

Déterminée, je m'étais penchée et j'avais commencé à remplir ma jupe de pierres. Je voulais me noyer, faire corps avec la nature, que pieuvres et mérous usent de moi comme repas ordinaire. Mais j'étais une bonne nageuse, il me fallait donc prendre mes précautions pour être sûre de ne plus remonter.

C'était à ce moment-là que la feuille de journal, *Le Littoral*, avait voleté jusqu'à ma main. Comme si le destin l'avait envoyé à moi. Dans

un réflexe, je l'avais saisie vivement, j'avais chancelé, basculé, j'étais tombée à l'eau. Elle était froide.

C'était la nuit.

Je suffoquais de surprise. J'étouffais tout en m'enfonçant lentement à cause des galets. Certes je n'avais pas encore noué ma jupe, mais le temps que les pierres s'en échappent, le poids m'entraînait vers le fond.

J'avais fait tout ce qu'il ne fallait pas. J'avais toussé, je m'étais débattue, j'avais paniqué. Soudain il m'était devenu urgent de ne pas mourir. Il fallait à tout prix que je lise cette feuille de journal, en boule dans ma main.

Mon pied avait touché le fond, ma jupe avait libéré ce qui la lestait, j'étais remontée lentement jusqu'à la surface et j'avais réussi à me hisser sur les rochers. Je grelottais, trempée, misérable, pitoyable.

J'avais tenté de déplier le bout de papier mouillé entre mes mains tremblantes. Impossible de lire quoi que ce soit dans la nuit, malgré la clarté de la lune. Pas de becs de gaz pour m'éclairer ici.

C'était une question vitale. Il me fallait absolument connaître le message que le destin m'avait envoyé. Courant jusqu'au restaurant de la Réserve sans me faire voir, j'avais réussi à m'approcher suffisamment pour profiter de l'éclairage artificiel.

Entre la liste des derniers Hivernants illustres arrivés dans la ville, des réclames pour des soins anti-phthisiques et des annonces de locations de villas, ils étaient là. Les mots qui m'étaient destinés. L'emploi qui m'attendait. La villa Les Pavots. M^{lle} Giglio.

J'étais rentrée par les rues inachevées, non-éclairées, au-delà des quartiers courus. Je ne voulais plus mourir.

Le lendemain, je m'étais présentée chez Lola.

Je n'avais à présent plus rien en commun avec la femme de ce soir-là. Plus aucune envie de mourir ne m'habitait. Une dame de cœur avait remplacé dans mes sentiments une dame du monde. J'étais pleine de projets, je voulais écrire le récit de ce que nous venions de vivre et j'avais une mission. Rester près de Lola, la sauver d'elle-même.

Maupassant m'avait prévenue qu'elle n'était qu'un oiseau sur la branche, et alors ? À moi d'avoir les pieds sur terre pour deux. Pourtant je me demandais comment j'allais faire sans argent, sans emploi, sans maison.

Je suis rentrée à petits pas jusqu'aux Pavots, humant l'air de cette nuit printanière, désormais pleine d'un espoir anxieux. Mon problème m'apparaissait sans solution. Impossible à résoudre. Inextricable. Il se résumait en une phrase : comment faire pour rester auprès de Lola Deslys ?

50 – UN PARI RISQUÉ

Le lendemain matin, la voix de Mario, me parvenant de la rue, me réveilla en sursaut.

— *Vaquí la rossa*²⁷ ! hurlait-il.

J'enfilai rapidement ma veste d'intérieur et je descendis rejoindre Lola qui se penchait au balcon. Nous le vîmes arriver en courant et franchir la barrière. Il était suivi par un groupe d'hommes courroucés d'avoir été devancés et annoncés par un gamin.

Des agents de police et un huissier de justice en grand appareil se tenaient derrière le portillon. La cloche tinta. L'ordre émanait de Philémon.

Le fonctionnaire venait mettre sous séquestre tous les meubles. Ils appartenaient au sieur Carré-Lamadon, propriétaire de la maison, qui les avait acquis en même temps que le bien immobilier. Il disait vouloir se protéger d'un vol éventuel de sa locataire à qui il avait donné congé. Ils posèrent des rubans, des cachets, des housses sur presque tous les meubles. Après leur passage, Lola s'affala par terre, refusant de toucher à l'un des fauteuils de Philémon.

Assise à ses côtés, je cherchais un trait d'humour pour alléger l'atmosphère, mais j'avais épuisé mes réserves d'ironie. Elle ne pouvait désormais même plus vendre les meubles comme elle l'avait projeté !

Anna se lova contre elle et Sherry se percha sur son épaule. On aurait dit un gros nid douillet, dont on ne distinguait pas très bien à qui appartenaient les différents éléments.

— *T'en fagues pas, sorreta. Avèm vist pièger*²⁸ ! dit Mario.

— Heureusement que Maupassant n'est pas là pour assister à ma déchéance ! Il aurait tout raconté aux Breville ! Ils auraient été trop heureux ! Le temps qu'il revienne à l'automne prochain, je me serai refaite !

— Oui, répondis-je d'un ton de désespoir.

— Pour quelques jours, je retourne chez ma mère. On dormira sur les paillasses, par terre. Désolée, Miss Gabriella, je ne peux pas vous emmener avec moi, vous ne supporteriez pas les puces. Je peux prendre Anna, éventuellement, je crois qu'elle a connu pire. Allez, il est temps de préparer nos malles.

— J'irai à l'asile des domestiques, en attendant, dit Rosalie d'un ton lugubre.

La petite riait, excitée, rassurée car elle ne quittait pas Lola. Je commençais à songer que je devrais peut-être, toute honte bue, dormir pendant quelques jours dans le landau en fermant la capote sans le dire à personne.

Je pensais à aller proposer mes services à M^{me} Davies, de l'hôtel Beau Rivage. Elle avait peut-être parfois des demandes de répétitrices émanant de quelques clients fortunés. Mais la saison touchait à sa fin. Ce n'était pas le meilleur moment. Et les bruits concernant le choléra dans la région hâtaient la fuite des Hivernants.

Me voyant sans entrain, boudeuse, Lola s'approcha de moi.

— Allons, Miss Fletcher, un peu de nerf ! Vous m'avez habituée à mieux !

Elle enfila une vieille blouse de coton et attrapa en vrac divers objets qu'elle fourra dans une malle poussiéreuse.

— Bien sûr, dis-je, lugubre. Nous sommes fortes et pas trop bêtes. Nous nous débrouillerons.

Elle me prit les mains, me faisant frissonner.

— Gardez confiance. J'ai fait un pari, nous verrons aujourd'hui si je l'ai gagné.

Elle s'éloigna de moi, et un grand froid m'envahit. Je me retirai pour quelques instants dans le *bureau*. L'huissier avait négligé d'y marquer la vieille table sur laquelle nous écrivions. Ce mobilier était trop défraîchi, visiblement peu digne d'un Carré-Lamadon.

Les feuillets de notre livre de comptes commencé, avoisinaient ceux de *l'enquête*. Il y avait aussi mon vieux journal, le cahier sur lequel j'écrivais le roman de notre investigation, des feuilles de brouillon raturées, l'encrier, les plumes, les buvards.

Dans le carton à chapeaux, les maigres indices récoltés : bouteille d'absinthe, mouchoir, balle de revolver tachée de sang. Dépliée mais portant les marques de son chiffonnage, la *lettre froissée*. Celle écrite de la main de la comtesse. Un éventail de luxe – tiens personne n'avait parlé de cet éventail – certainement un des cadeaux de Maxime d'Orcel.

Mon regard se perdait sur ces objets avec nostalgie.

Un bruit de calèche attira mon attention. Je frissonnais et l'image de Philémon m'envahit. Peut-être venait-il provoquer Lola ? La narguer ? Ou alors il voulait tenter une dernière pression pour la faire changer d'avis ? Fébrile, je courus avec Anna et Mario jusqu'au balcon, tandis que Lola, très calme, se penchait par la fenêtre du bow-window.

C'était un fiacre anonyme de location, fermé.

Une femme seule, voilée, tout en noir, en descendit avec

hésitation, aidée par le cocher empressé. Elle regarda autour d'elle et même sans découvrir son visage, il n'était pas difficile de déceler condescendance et mépris d'après toute son attitude.

Rosalie était occupée dans la remise à organiser les caisses de savons. Les enfants se précipitèrent à la rencontre de la dame en dévalant les escaliers.

Lola et moi échangeâmes un regard. Le sien exprimait un sentiment de soulagement qui m'étonna. Elle s'installa à la table de travail du petit *bureau*, une plume à la main devant l'encrier ouvert.

— Faites exactement ce que je vous dis. Ne vous étonnez de rien et prenez l'air édifié. Ne riez pas de mon allure inspirée. Je parlerai peu. Comme moi, dites-en le moins possible. Restez debout. Ayez confiance.

Sidérée, je me tins au garde-à-vous à ses côtés. Elle retenait un sourire en coin. Présument qu'il s'agissait d'une visite liée à nos activités de savon, je plaçai rapidement sur la table des flacons d'huiles essentielles.

— Entrez, madame ! claironna Anna, fière de son rôle.

Dans un sillon de fragrances de citronnelle et un bruissement de brocart, la dame hautaine entra dans le salon, étonnée de ce qu'elle y découvrirait. Elle hésita un moment, paraissant regretter d'être venue jusqu'à nous. Elle ne semblait pas prête à découvrir son visage.

Lola ne bougea pas de son fauteuil devant le bureau et lui adressa un sourire encourageant.

J'allai à sa rencontre avec l'assurance de la femme du monde que j'avais été dans une autre vie et je lui saisis les deux mains pour la mettre à l'aise.

— Mais entrez donc, ma chère. Je vous présente mademoiselle Deslys, notre... experte. Je suis Miss Fletcher of Ramsey. Que nous vaut l'honneur de votre visite ?

— Je suis... Euh... la grande-duchesse Maria Alexandrovna...

À ces mots je sursautai, impressionnée, et je fis une révérence solennelle. La probabilité de la voir aux Pavots était si nulle que je ne l'avais pas reconnue. Pourtant son portrait s'étalait souvent dans les journaux, et je l'avais déjà entrevue chez Lord Clarence.

Lola ne bougea pas, comme perdue dans ses réflexions, le sourcil froncé. Elle jouait à merveille son rôle, mais je me demandais de quel rôle il s'agissait au juste.

— N'en dites pas plus, votre Altesse Impériale.

Puis je m'adressai à Anna :

— Cours demander à Rosalie un plateau de thé et des scones.

Nerveuse, je précédai la dame, l'incitant à entrer dans la pièce où se tenait Lola devant la vieille table. Tandis qu'elle hésitait sur le seuil, je me penchai vers Lola et lui chuchotai à l'oreille :

— C'est la sœur du tsar Alexandre III. La belle-sœur de votre Bertie. Mais n'y faites aucune allusion !

Lola me regarda avec une certaine dose d'ironie. Je m'inquiétai devant son air finaud. Je proposai à la grande-duchesse un fauteuil un peu râpé qu'elle refusa avec dédain, préférant rester debout.

— Votre visite nous honore. Que pouvons-nous pour vous servir ?

Elle se lança alors dans une explication confuse où il était question d'une lettre.

— J'ai pris mes renseignements. On me dit que vous savez garder les grands secrets ?

Parlait-elle de notre affaire ? De Clara et de la comtesse d'Orcel ? Lola dressa un sourcil jusqu'alors froncé. Elle semblait attendre la suite.

La grande-duchesse précisa :

— Vous ne pouvez imaginer le nombre de cachotteries enfouies dans le microcosme de notre société d'Hivernants. De véritables secrets d'État lorsqu'ils touchent aux familles royales d'Europe. Nos espions, nos potineurs, nos oreilles... Les rumeurs circulent vite, mais nous parvenons toujours à séparer le vrai du faux. N'oubliez pas que nous avons les meilleurs réseaux d'espionnage du monde !

Elle inclina légèrement son visage en direction de Lola.

— Il s'agit d'éviter les scandales. Car à laisser les furoncles gonfler en tentant de les maquiller, ils finissent toujours par éclater !

Lola se leva et se dirigea lentement, dignement vers la fenêtre donnant vers l'hôtel Central. La duchesse eut alors un geste suppliant :

— Madame...

Lola savourait qu'on l'appelât « Madame », je le sentis au frémissement de sa vieille blouse de coton poussiéreuse qu'elle avait enfilée pour ranger les malles. Je ne comprenais rien à ce qui se déroulait sous mes yeux. D'où diable lui venait cette nouvelle attitude pleine d'aisance ? Malgré mon étonnement, impossible de saisir ce qui se tramait.

— Dites-nous sans crainte ce qui vous amène, madame Deslys saura vous aider.

La grande-duchesse perdit soudain toute sa superbe et baissa la tête en arrachant son voile. D'une voix altérée, elle s'enflamma :

— Je suis perdue ! Je suis perdue si vous m'avez trompée. Vous le savez ! Je ne pourrai plus me présenter devant la Reine, je serai à jamais écartée de la cour... De toutes les cours... Vous avez parlé d'une information précieuse ?

Sherry sauta sur la table et se mit à ronronner comme un poêle trop chargé en fixant la duchesse. Il suivait les mouvements de ses mains et cherchait de temps en temps à glisser sa tête sous les doigts pour bénéficier d'une caresse au passage. Lola, pleine d'assurance, prit

soudain la parole.

— J'ai besoin de quelques renseignements, dit-elle avec une désinvolture qui frisait l'insolence.

Je frémis en regardant la grande-duchesse. Sa main gantée balaya l'air avec négligence. Elle refusa de répondre directement à Lola et me transperça du regard avec mépris.

— J'accepte de vous répondre.

— Comment l'avez-vous égarée ? demanda Lola.

Je me dis qu'elle était tombée sur la tête. Mais de quoi parlait-elle donc ?

— Dans une... situation embarrassante... répondit la duchesse, qui elle, semblait comprendre de quoi parlait Lola.

— Quelle est sa valeur ?

— Elle est sans prix. Offerte à Catherine d'Aragon par son époux le roi Henri VIII en 1519 pour se faire pardonner le bâtard qu'il avait eu avec sa maîtresse. J'ai fait un caprice pour porter ces boucles lors d'un bal masqué chez le baron Lycklama.

L'ironie du destin est parfois bien sinieuse. Je me souvenais de mon premier entretien avec Lola, quand elle m'avait tendu une feuille de chou relatant la dernière fête du baron. J'y avais remarqué la présence de la grande-duchesse Maria Alexandrovna, épouse d'Alfred de Saxe-Cobourg-Gotha. Elle portait en parure diadème, collier et boucles d'oreilles.

Je compris que nous étions là au cœur d'une transaction féroce et je décidai de plonger dans la fange sordide des comptes et des chiffres. En feignant de tout savoir. Je me sentais mieux armée que Lola pour parler de grosses sommes. C'était à mon tour de saisir la balle et de foncer dans l'arène.

— Mais ce... *sans prix*... dont vous parlez... dis-je, représente bien une somme à vos yeux ? J'insiste car notre commission... Pardon de me montrer triviale...

Elle eut l'air soulagée d'avoir quitté les faux-semblants.

— Au contraire. Votre chiffre sera le mien. C'est une question d'honneur.

Décidément, ces temps-ci l'honneur se monnayait.

Le moindre petit bijou de la couronne d'Angleterre devait bien valoir une fortune. Mes pensées battaient la campagne. Je me demandais combien nous pouvions lui réclamer, sans bien comprendre encore tous les éléments de la conversation.

Elle nous montra un portrait d'elle portant les fameuses boucles le soir de la fête. Je reconnus celui qui avait été publié dans le journal.

— Madame, nous allons signer un contrat en bonne et due forme, car vous devez comprendre que notre société opère de façon professionnelle, même si nous savons garder nos opérations secrètes.

Vous signerez ce document sur lequel nous ne préciserons pas l'objet de la recherche.

La duchesse, assise sur cette vieille chaise de paille, avait abandonné toute arrogance. Sherry sauta sur ses genoux et se mit à labourer avec enthousiasme sa robe de taffetas noire.

Je saisis une feuille de vélin, trempai la plume dans l'encrier et traçai un nombre à six chiffres, le cœur battant. Je le montrai à Lola. D'un battement de cils, elle approuva. Je fis alors glisser le papier vers la grande-duchesse.

Je venais d'inscrire la somme exacte du rachat des Pavots, majorée de celle du landau et du cheval.

J'échangeai avec Lola un vif regard plein d'espoir.

Des nuées de martinets avaient envahi la ville depuis la veille.

Je crus bon de rajouter, pour meubler le silence :

— Le renseignement est au centre de nos activités et rien ne sortira de ces murs.

Lola se dirigea vers les malles en souffrance dans le salon, qu'elle fouilla calmement. Elle brandit soudain une boîte en bois qui contenait quelques bijoux mélangeant ceux de Siegl et d'autres, de pacotille. Elle renversa le coffret sur la table et farfouilla dans les bracelets, les colliers, les parures, les diadèmes et les broches, étalant le plus possible les métaux plus ou moins précieux.

La duchesse s'était levée elle aussi, suffocante d'appréhension. Lola saisit entre ses doigts une boucle d'oreille en pendentif, alourdie d'un gros diamant teinté de rose. C'était bien la boucle du portrait.

Le choc nous força à nous asseoir, la duchesse et moi – mais je repris rapidement une pose neutre, pour ne rien révéler de ma propre surprise à notre illustre cliente. La boucle d'oreille offerte par Henri VIII était là, devant nos yeux éblouis. Oh my my...? *Comment a-t-elle...? Comment diable se fait-il que...?* pensai-je.

Je la revoyais maintenant ! C'était quelques semaines plus tôt. Elle avait un jour rangé quelque chose de brillant dans ce coffret. Et la lettre qu'elle avait envoyée la veille ? C'était donc cela ?

Elle souleva son sous-main et en retira une feuille timbrée et cachetée, déjà remplie. La duchesse, retrouvant son sang-froid, saisit la plume.

Son geste effaroucha Sherry qui sauta à terre et courut se frotter aux jambes de Lola. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa, puis le tint contre elle en le caressant.

La duchesse parcourut rapidement les quelques lignes et compléta de sa main le nombre en lettres et en chiffres. Elle signa d'un paraphe majestueux, puis elle retira de son doigt ganté une bague qu'elle barbouilla d'encre pour en faire une sorte de tampon. Il s'agissait de son sceau.

Elle fouilla dans son réticule de perles et en sortit une bourse remplie de pièces d'or qu'elle jeta sur la table.

— Pour les frais adjacents, dit-elle avec mépris.

Je frémis sous l'insulte.

— Très bien. Cela me semble parfait, dis-je.

— Si besoin est, vous contacterez mon homme de confiance, dit-elle en me tendant la carte d'un lord anglais que je connaissais de vue.

Je la lui rendis avec une moue dédaigneuse.

— Madame, si vous désirez que cette affaire reste vraiment secrète, je vous conseille de ne mêler personne à cette transaction. Je ne pense pas que ce monsieur soit un champion de confidentialité.

Elle me regarda, abasourdie, effrayée peut-être par tout ce que ce lord connaissait déjà d'intime sur sa personne. Au moment où Rosalie entraînait avec des scones et un plateau de thé, la duchesse se releva. Elle sortit avec dignité, sans nous saluer, sans nous remercier.

— Anna, raccompagne madame la duchesse jusqu'à sa voiture.

Nous restâmes sans bouger pendant que le bruit du fiacre diminuait dans la pente.

Lola éclata alors d'un rire cristallin et espiègle. Elle posa un baiser sonore sur le nez de Sherry qui protesta en se sauvant. J'imaginai l'effet de cette caresse humide sur le mien, de nez !

Comme si cette pensée prenait vie, elle sauta dans mes bras et entama un pas de polka en chantant en accéléré : *Ah, ça ira, ça ira, ça ira ! Carré-Lamadon à la lanterne ! Ah, ça ira, ça ira, ça ira ! Philémon Carré on a gagné !*

J'avais le creux de ses reins dans ma main gauche et sa joue soyeuse frôlait la mienne.

Rosalie, qui venait de poser le plateau sur la table, applaudissait et chantait elle aussi, sans comprendre, alors qu'Anna, Mario et Sherry entraient en courant dans la pièce. Ravie, Lola me regarda, claqua un bécot sonore sur ma joue et s'affala sur un fauteuil en riant, essoufflée.

Pour me donner une contenance et masquer ma rougeur, j'allumai un de mes délicieux cigares Punch. Lola me montra du doigt pour m'imiter, refaisant mon accent :

— Vous alors ! « Cela me semble parfait ! » Vous êtes impayable !

Elle s'assit à la table où Rosalie avait dressé le thé, saisissant un scone, gourmande.

— Turlututuuu ! Tout ceci m'a creusée ! dit-elle.

Et, faisant la modeste devant notre ébahissement, elle nous expliqua que lors de l'un de ses rendez-vous chez Madame Alexandra, elle avait trouvé en se rhabillant, au milieu des oreillers, la boucle orpheline.

— À qui vouliez-vous que je la rende ? C'eût été la meilleure façon de créer un scandale, n'est-ce pas ? Et nous savons bien que c'est

ce qu'il faut éviter comme la peste, dans notre charmante petite ville, non ? Alors je l'ai gardée sans rien dire à personne. J'ai pu ensuite constater sur le portrait de la duchesse paru dans le journal que ce bijou appartenait à la couronne d'Angleterre. Je l'ai approchée lors d'une promenade sur la Croisette. Vous vous souvenez, quand je vous ai demandé de me laisser seule ? Je lui ai glissé que je savais son embarras et que je pouvais l'aider moyennant quelques écus sonnants. Ma lettre lui décrivant où j'avais trouvé l'objet a achevé de la convaincre.

Ce fut notre tour de rire. Rosalie se fâcha.

— Quand je pense que vous nous avez fait croire qu'on se retrouvait à la rue ! Comme des malpropres, toutes ! Alors que vous saviez déjà...

— Je ne savais rien, Rosalie... C'était un pari, mais jusqu'à tout à l'heure, j'ignorais si elle allait vraiment venir. J'ai préféré ne pas vous créer de faux espoirs.

Je me tournai vers Anna.

— Bon, eh bien, Anna, cette fois, le calendrier de ton éducation va pouvoir être établi ! N'est-ce pas Miss Lola ?

— Exactement. Vous préconisez quoi exactement ?

— Tous les sports à la mode, à quoi nous rajouterons le piano, le chant, l'aquarelle, le maintien, la danse et la broderie.

Tout le monde me regarda, bouche bée, devant l'énoncé de ce programme.

— *What?*

Rosalie approuva :

— Bonne idée ! Si elle apprend la broderie, elle fera les aumônières pour les savons. Je ne peux pas tout faire moi !

— Dites plutôt qu'elle sera une actrice accomplie avec ce programme ! dit Lola.

Ce n'était pas tout à fait à cela que j'avais pensé et Anna me jeta un regard espiègle.

— Allez, allez, ne restez pas tous là, à bader ! continua Lola. Asseyez-vous donc, les enfants, c'est le *tea-time*, n'est-ce pas Miss Gabriella ?

Anna et Mario se précipitèrent sur les gâteaux.

— Je peux servir le thé ? demanda Anna, excitée.

— Rosalie, asseyez-vous avec nous. Une fois n'est pas coutume.

— Non, mademoiselle ! s'offusqua Rosalie. C'est pas décent ! Et si un visiteur nous surprenait ? C'est une chose quand vous venez manger dans ma cuisine, mais moi, je ne peux pas m'asseoir ici et boire le thé avec vous, voyons !

Comme Lola insistait, contrariée, Rosalie déclara que pour lui faire plaisir, elle le prendrait avec nous, mais qu'elle resterait debout.

— Miss Gabriella comment dit-on *poseuse*, déjà, chez vous ? *Bertie* a utilisé ce terme pour moi quand je lui ai dit que je ne voulais pas me montrer au Cercle Nautique avec lui.

Je répondis sur le même ton gentiment moqueur.

— Pour vous, je ne sais pas, mais dans le cas de Rosalie... Eh bien, euh... On pourrait dire qu'elle est *snob* ? Peut-être ?

— Voilà ! C'est le mot que je cherchais ! Rosalie, tu es aussi *snob* qu'une archiduchesse russe ! décréta Lola, qui voulait toujours avoir le mot de la fin.

27 En provençal : « V'là la *rousse* ! – *rousse*, comme chacun sait, étant le mot d'argot désignant la police.

28 En provençal : « T'inquiète, sœurette. On a connu pire ! »

ÉPILOGUE

Les nuits qui suivirent, je m'assis devant ma table de travail, trempai ma plume dans l'encrier, et je repris le récit romancé de notre enquête, apportant corrections et annotations.

Quelque temps plus tard, dans la nuit qui pâlisait, j'empaquetai les feuillets de mon manuscrit dans du papier brun d'emballage.

Je nouai précieusement le colis à l'aide d'une fine cordelette et je m'endormis enfin, satisfaite du labeur accompli.

Je me levai ce matin-là plus tôt que les autres habitants des Pavots, et je me dirigeai à pied vers la Poste, en passant par le cabinet de littérature de Madame Alexandra. J'entrai dans la boutique en rougissant, sachant pertinemment à quoi pensait le commis tandis qu'il m'observait furetant parmi les livres. Il était plutôt jeune, portait une coquette moustache à la française et un veston un peu élimé aux coudes.

En réalité, je désirais trouver le nom et l'adresse d'un éditeur anglais, pour lui envoyer ma première et très grande œuvre !

Je trouvai facilement le rayon des livres en langue anglaise et je fermai les yeux pour saisir le premier qui se présentait. Le sort voulut que ce soit Mark Twain. L'éditeur était américain. Les frais de transport allaient être plus élevés, mais par superstition, je ne recommençai pas l'opération.

Je demandai au vendeur s'il voulait bien avoir l'obligeance de recopier pour moi sur un carton le nom et l'adresse du « publisher ».

— Vous écrivez, peut-être ? me demanda-t-il, soudain plus intéressé.

— Comment l'avez-vous deviné ? Oui, voilà mon roman. Je vais l'envoyer aujourd'hui même !

Il me fit un grand sourire en me tendant le papier et je sortis environnée de vibrations bienveillantes.

En attendant mon tour dans le bureau des Postes et Télégraphes, je feuilletai les nouvelles du jour.

En gros titre s'étalait le suicide d'un homme ruiné par ses placements dans des terrains autour du boulevard de la Foncière. Une banque était mêlée à cette faillite, cumulant la majorité des emprunts

liés à cette opération immobilière. J'espérais secrètement qu'il ne s'agissait pas de la banque où Lola avait placé la dot d'Anna. Cette fugitive inquiétude ne parvint pas à effacer mon allégresse.

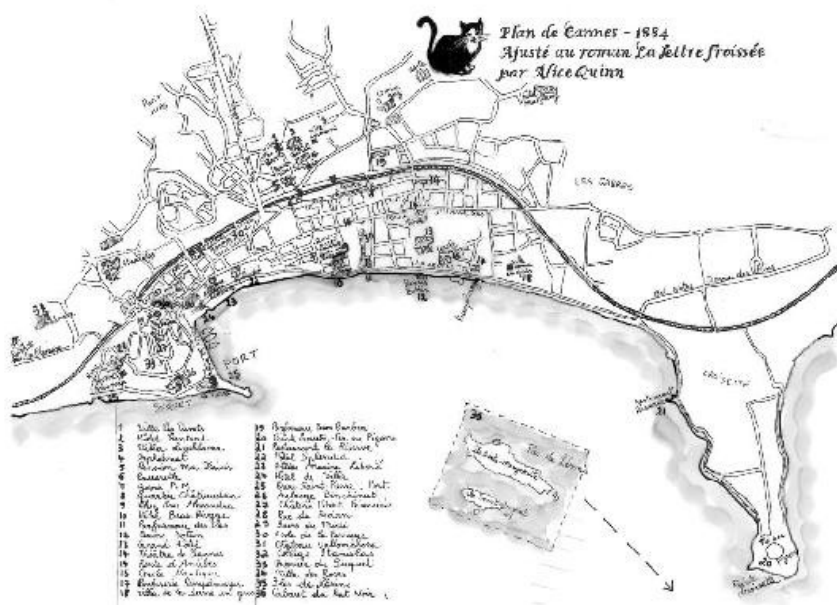
Quel contraste, cet article, avec mes émotions intérieures, mon sentiment de bonheur. Comme toute idée de suicide était loin de moi ! Les fortunes à Cannes semblaient s'écrouler alors que moi, je m'envolais !

Au guichet, j'ai demandé la façon la plus sûre d'envoyer un colis de valeur. En me séparant de mes feuillets, j'ai murmuré une prière : « Va, mon petit récit, va remplir ta mission qui est de parler au monde de toutes les petites Clara Campo ! »

C'est le cœur transporté que j'ai regagné les Pavots.

Cannes, avril 1884

PLAN DE CANNES 1884



NOTE DE L'AUTEUR

Pour celles et ceux qui souhaiteraient se perdre dans des promenades cannoises et retrouver le parfum de ce roman.

Je ne suis pas historienne et je n'ai appliqué aucune méthode spécifique dans mes recherches. Je me suis juste plongée profondément et avec délice dans l'histoire de la Belle Époque et de Cannes. En plus de relire mes classiques, j'ai lu des essais historiques sur cette période, fréquenté assidûment et mis à contribution les archives municipales de Cannes, ainsi que la Société scientifique et littéraire, dont la création remonte au XIX^e – Maupassant en fut membre.

J'ai découvert des choses stupéfiantes, comme le fait que plus de la moitié des femmes de la fin de ce siècle en France étaient vouées à la prostitution pour survivre, ou, dans les cas des femmes de la bourgeoisie ou du grand monde, pour pouvoir disposer d'une petite autonomie financière. Ou encore qu'un nombre important de petites filles étaient mortes à l'orphelinat du Sacré-Cœur à Cannes sans que les journaux n'en parlent.

Mais dans cette note de fin de roman, je veux rester légère, et je vais surtout parler des lieux de Cannes évoqués dans les pages qui précèdent.

Pour tous ceux qui voudraient aller plus loin, il sera facile de trouver sur mon blog des données supplémentaires concernant le roman ou l'histoire de Cannes en général.

Sachez juste qu'en 1856, la ville ne compte que trois hôtels ; en 1862, nous en sommes à sept. Mais en 1863, tout va s'accélérer avec l'arrivée du train et la construction de la gare de Cannes.

Cannes devint alors, dans les années 1880, cette minuscule cité tapissée de palais et de petits châteaux, vision féerique digne des *Mille et Une Nuits*, principalement fréquentée en hiver par les têtes couronnées de tout le gotha. Ces gens, qu'on appelait les « Hivernants », aimaient se retrouver entre eux, sûrs qu'ils seraient tranquilles et protégés dans ce lieu clos qu'était la station balnéaire. Se côtoyaient alors les nombreux pulmonaires recherchant un climat propice à la guérison, et des mondains en quête de distractions festives dans un

paysage enchanteur.

Lorsque j'ai commencé à rêver à mes personnages et à mon histoire, c'est dans un état second que je me promenais dans Cannes. Sous mes yeux défilaient les anciennes rues, les petits métiers, les calèches et les longues robes, tandis que les bâtiments modernes s'effaçaient.

J'ai pris un tel plaisir à me replonger dans les cartes anciennes et la vie cannoise de l'année 1884, que je ne résiste pas à l'envie de communiquer aux lecteurs quelques détails qui m'ont passionnée. Que vous connaissiez déjà la ville ou que vous ayez l'intention de la visiter, cela vous amusera peut-être de suivre les traces de pas laissées par Lola.

Tout d'abord, concernant sa maison.

Je voulais pour elle une bâtisse ni trop somptueuse, ni trop chiche. Il fallait à tout prix qu'elle existe toujours au moment où j'écrivais l'histoire, pour pouvoir m'en inspirer, la contempler, imaginer Gabriella, Lola et Maupassant en franchir le portillon et se pencher au balcon.

J'ai longtemps sillonné Cannes en échafaudant des parcours pédestres possibles pour notre courtisane : comment ferait-elle pour se rendre au théâtre, à l'hôtel, dans la vieille ville pour voir sa mère, chez Maupassant, etc. C'est ainsi que j'ai compris que la gare devait occuper une position stratégique pour Lola. C'est là que débarquaient et repartaient les hommes riches et influents, et il était primordial qu'elle puisse voir l'arrivée des trains, qu'elle soit en mesure de vérifier que les séjours des Hivernants annoncés dans le journal local se déroulaient comme prévu.

Cela tombait fort bien, puisque le quartier situé juste au-dessus de la gare de Cannes venait d'être édifié en 1883, suite à une opération immobilière sans précédent dans la petite ville : la construction du boulevard de la Foncière, actuel boulevard Carnot.

Maisons, immeubles, rues et boulevards avaient été érigés et tracés à une vitesse incroyable. Tout était neuf, à la mode, électrifié, exactement l'endroit où Lola aurait désiré que son Eugène lui fasse construire son chalet.

Par la suite, en un éclair, ce boom immobilier se transforma en catastrophe façon Lehman Brothers ; mais il avait duré assez de temps pour que Lola puisse faire construire.

En me promenant par là un jour, je suis tombée en arrêt devant une maison dont le nom affiché était : *Les Pavots*.

La villa existe donc toujours. Peut-être a-t-elle été construite quelques années après 1884 ; mais en tout cas, elle présente toutes les caractéristiques de ces chalets à la mode qu'on bâtissait à Cannes durant le dernier quart du XIX^e siècle. D'ailleurs, le dernier lieu

cannois où Maupassant a résidé en 1892, le chalet de l'Isère, est construit dans le même style. Lui aussi existe toujours, et c'est actuellement un petit hôtel.

Les dimensions de la maison des Pavots m'ont semblé parfaites, permettant à Lola d'y déployer ses ailes.

Elle avait une vue idéale sur la gare et côtoyait l'hôtel Central, palace tout récent à l'époque, devenu aujourd'hui le lycée Bristol. Lola y rencontre le prince de Galles, « Bertie », logé incognito. L'établissement a été cédé à la ville et est devenu une école en 1934.

Je suis donc tombée amoureuse de cette coquette maison, Les Pavots, et vous pouvez toujours la voir, coincée à présent entre d'autres bâtiments, à l'angle de l'avenue Saint-Nicolas et de la rue Marius Aune.

De sa villa, Lola pouvait se rendre à pied partout dans Cannes.

L'orphelinat du Sacré-Cœur était situé juste à côté. Vous le chercheriez en vain car il a été complètement rasé, même si le nom de sa rue – de l'Orphelinat – continue à témoigner de son existence passée. Il a cédé la place ce que les Cannois appellent « le foyer Mimont » – le logis des jeunes de Provence. L'institution fut le théâtre de ces morts inexplicables de petites filles durant l'hiver 1884, morts toujours non élucidées à ce jour et jamais évoquées dans les journaux de l'époque. J'ai retrouvé la trace de ce drame aux archives municipales, par le biais de comptes rendus d'inspections sanitaires et d'échanges de lettres entre la duchesse de Vallombrosa, les docteurs Buttura et Gimbert, et d'autres personnalités alarmées par la situation. Les orphelines comptaient pour rien. Mais la crainte d'une épidémie de choléra qui s'annonçait au printemps avait forcé les autorités à inspecter le Sacré-Cœur.

J'aurais adoré situer l'action de mon roman au Carlton, mythique palace de Cannes, mais il n'existait pas encore en 1884 ! L'hôtel Beau Rivage fut l'un des premiers de la Croisette. Construit en 1863 – date de la naissance de Lola et de l'arrivée du train à Cannes –, il fut d'abord un casino avec des allures de château gothique, car les Britanniques raffolaient de ce style ; puis on le reconvertit à l'hôtellerie en 1867. Décoré avec luxe, il offrait plus de cent chambres, de superbes salons de lecture, un fumoir, une bibliothèque. En 1882, deux ans avant notre aventure, le fondateur du Bazar de l'Hôtel de Ville de Paris, Xavier Ruel, le racheta et le rénova. C'est pourquoi dans le roman, vous le voyez bénéficier de salles de bains avec eau courante et d'ascenseurs hydrauliques. Il s'est transformé depuis belle lurette en l'hôtel Majestic, fleuron des établissements cannois.

Le bâtiment du théâtre de la rue d'Antibes où va se produire Lola nous offre toujours ses bas-reliefs de masques de tragédie sur sa façade ; il se trouve au milieu de la voie, juste en face du début du

boulevard de la République. C'est ainsi que je l'ai repéré.

La rue Bossue se nomme actuellement rue des Belges.

Sur l'actuelle place de Gaulle, il y avait un espace qui abritait les bateaux en construction ou en carénage. C'était le chantier naval de Cannes, appelé « place des Îles ». Vous trouverez encore au-dessus de certaines portes du quartier des bas-reliefs représentant des voiliers marchands. Ce lieu était stratégique, entre les allées de la Marine et la Croisette, avec ses premiers palaces. Il était bruyant, malodorant, populaire. Le chantier, bien sûr, gênait les Hivernants, et il fut déplacé dans les années qui suivirent.

La parfumerie de l'île Notre-Dame a bien existé. C'était surtout une distillerie d'eau de fleur d'oranger que Louis Hermann avait créée et installée à proximité du ruisseau de la Foux, juste avant que celui-ci ne se jette dans la mer. L'homme d'affaires a ensuite entrepris de recouvrir le cours d'eau par une voie à laquelle il donnera son nom ; elle deviendra des années plus tard la rue des États-Unis.

La rue de Châteaudun a laissé comme seule trace le passage du même nom, car la rue Jean Jaurès l'a remplacée. C'était un coin assez peuplé, avec des bouges, une vespasienne et deux maisons closes.

La rue du Redan, où Maupassant avait loué un appartement en 1884, est devenue la rue Dolfus.

Par contre, vous verrez toujours le marché Forville à son emplacement d'origine. Même s'il a changé d'aspect, il est resté un vrai lieu d'échanges, avec des paysans qui vendent leurs légumes de saisons, et où il fait bon flâner – surtout le dimanche matin.

L'hôtel de ville n'a pas bougé non plus ; il a été construit en 1876 devant le quai Saint-Pierre. Il abritait aussi à l'époque une bibliothèque, le commissariat principal, la Poste et les Télégraphes.

Le Suquet, parfois nommé « mont Chevalier » – le nom de l'école Mont Chevalier en témoigne – est toujours là, offrant le visage de la vieille cité et ses nombreux petits restaurants typiques. Dans le château qui surplombe cet ensemble médiéval, a été créé le musée de la Castre. La forteresse elle-même mérite le déplacement. Elle appartenait aux abbés de Lérins, seigneurs de la région. Endommagée à la fin du XVI^e siècle, elle fut partiellement détruite au XVIII^e, et vendue comme bien national pendant la Révolution à la famille Hibert. Elle leur servit de demeure d'habitation jusqu'en 1878, date à laquelle elle fut louée à une manufacture de céramique, la Faïencerie d'art du mont Chevalier. C'est donc chez les Hibert que sera formée comme domestique Clara Campo en sortant de l'école vers onze ans, avant de travailler à la faïencerie à l'adolescence.

L'école de la Ferrage est celle de Lola et de Clara. Elle a connu ses derniers écoliers en 1987, avant d'être démolie et de laisser place à la mairie annexe.

Tout le monde connaît le célèbre boulevard de la Croisette ; toutefois il faut savoir qu'à l'époque, il ne continuait pas jusqu'à la pointe Croisette, actuellement nommée « le Palm Beach ». Il se transformait à cet endroit en un chemin caillouteux pas toujours praticable. C'était une zone de marais, de broussailles et de rochers, avec tout au bout une attraction : un tir aux pigeons. C'est l'endroit où Miss Fletcher tente de se suicider.

Le restaurant La Réserve, environ à l'emplacement de l'actuel port Canto, en signalait la fin à peu près carrossable.

Ce que je nomme « la Marine » ou « les Allées » dans le roman, correspond aux actuelles allées de la Liberté ; l'hôtel Splendid, le kiosque à musique et la statue de Lord Brougham existaient déjà en 1884.

Miss Fletcher affronte la comtesse d'Orcel sur un court de tennis qui fut le premier court au monde en terre battue. Inventé en 1874, le lawn-tennis est à l'origine conçu pour le gazon anglais. Deux champions britanniques, les frères Renshaw, s'entraînent et installent des courts dans le parc de l'hôtel Beau Site, non loin de la villa Éléonore. Comme le climat sec de la Côte d'Azur use trop rapidement le gazon, les Renshaw imaginent en 1880 de recouvrir leurs courts d'une couche de protection. Ils vont utiliser une poudre rouge obtenue en broyant les rebuts de pots de terre cuite provenant de la ville voisine de Vallauris. C'est ainsi que la *terre battue* est née.

Voilà pour les principaux lieux du roman. Je me fais violence pour m'arrêter car je pourrais parler de la transformation de la ville, de ses fantômes, de ses vestiges, pendant des heures. Mais qu'en est-il des personnages, si on les examine à cette aune ? Des fantômes, justement ? J'ai joyeusement mélangé des personnages fictifs et réels dans mon récit. Mais je vous laisse découvrir les coulisses de cette mixité dans mon blog. Je n'évoquerai ici que ceux qui ont laissé des traces géographiques, afin que vous puissiez les retrouver, au hasard de vos balades dans Cannes.

Car certains continuent à nous parler à travers des noms de villas, de rues ou de boulevards. Le château de la duchesse de Vallombrosa est toujours là – avec son parc, au 6 de l'avenue Jean de Noailles. Le bon docteur Buttura possède une rue au centre de Cannes où l'on trouve les locaux de la caisse d'allocations familiales. Le maire Gazagnaire était aussi notaire, il vivait dans le très élégant pavillon des Roses, non loin du théâtre de la rue d'Antibes. Cette bâtisse est toujours *in situ*, 2 rue des Mimosas. Oui, je sais, c'est étrange pour un *pavillon des Roses* !

Et n'oublions pas le prince de Galles, fils aîné de la reine Victoria. Il deviendra le roi Edouard VII. Il a tellement aimé Cannes – où il pouvait commettre ses frasques en se tenant éloigné de sa mère qui,

elle, descendait plutôt à Nice – qu'il nous a laissé en cadeau la tradition des régates royales. Il a semé aussi son nom un peu partout : avenue prince de Galles, hôtel prince de Galles, résidence prince de Galles... et même la jetée Albert-Edouard fut créée en son honneur. Malheureusement, sa statue, édifiée en 1912, fut détruite durant la Seconde Guerre mondiale par des groupements antinationaux.

Et puis Maupassant, vous le connaissez tous. Il m'a imposé les dates du roman, car du fait de sa présence dans l'histoire, j'ai dû faire tenir l'action pendant sa venue attestée à Cannes. Au fil des hivers, mais pas seulement, il a habité des lieux différents, loués parfois à l'année : le 1 rue de Redan, actuellement rue Dolfus ; la pension Mon Plaisir, sur le boulevard d'Alsace ; la villa Continentale – entrée sud au 6 de l'actuelle rue de Maupassant, et entrée arrière au 5 rue du Lac –, à ne pas confondre avec l'hôtel Continental, énorme édifice qu'il n'a pas habité. Il a même dormi à l'hôtel Splendid, sur les Allées, qui est toujours là. Parfois, il restait à bord du *Bel Ami II*, son cotre si élégant. Il a eu trois bateaux en tout : la *Louissette* ; le *Bel Ami I*, anciennement *Flamberge* ; puis le fameux *Bel Ami II*, anciennement *Zingara*. C'est sur ce dernier que l'écrivain a navigué pour la dernière fois, le 30 décembre 1891. Les trois bateaux ont tous été amarrés quelque temps dans le Vieux Port de Cannes.

L'ultime séjour de Maupassant à Cannes, dramatique, débuta durant l'hiver 1891 ; jusqu'au 5 janvier 1892, l'homme de lettres résida dans le chalet de l'Isère, 42 avenue de Grasse.

Croyez-le ou non, Maupassant m'a soufflé tout ce qui le concerne ; et lorsque j'écrivais, sa présence au-dessus de mon épaule était réconfortante pour moi. Vous devez vous dire que je déraile ; mais non, non, je vous assure, il était bien là. Comment je le sais ? Eh bien, alors que je travaillais à ce roman, quand mon chat, de temps en temps, fixait d'un air surpris un point vide dans la pièce à côté de moi, je savais qu'il regardait Maupassant. Ce dernier venait me rendre visite et vérifier que je ne dise pas trop de bêtises sur lui.

Maupassant a aimé Cannes et la Méditerranée, les couleurs, les odeurs, les fleurs. Je ne peux plus regarder les anciens bâtiments de Cannes sans penser que son regard s'est aussi posé sur eux.

C'est sur ses rives qu'il a vécu ses derniers instants de liberté. Voilà ce qu'il écrivit en 1888, à bord du *Bel Ami II* :

Je sens entrer en moi l'ivresse d'être seul, l'ivresse douce du repos que rien ne troublera, ni la lettre blanche, ni la dépêche bleue, ni le timbre de ma porte, ni l'abolement de mon chien. On ne peut m'appeler, m'inviter, m'emmener, m'opprimer avec des sourires, me harceler de politesses. Je suis seul, vraiment seul,

vraiment libre. Elle court, la fumée du train sur le rivage ! Moi je flotte dans un logis ailé qui se balance, joli comme un oiseau, petit comme un nid, plus doux qu'un hamac et qui erre sur l'eau, au gré du vent, sans tenir à rien.

REMERCIEMENTS

L'écriture d'un roman ne commence pas le jour où on tape le premier chapitre sur son ordinateur.

C'est le fruit d'une longue maturation, et tout au long de ce voyage, les rencontres y sont primordiales.

C'est pourquoi je voudrais tout d'abord remercier ici les professeurs d'histoire et de lettres, Bernard Gassin et Sylvie Giordano, avec qui j'ai animé, grâce à Maggy Wollner, des ateliers d'écriture en milieu scolaire. Mon rôle était de faire écrire à des adolescents des nouvelles policières se déroulant à Cannes à la Belle Époque, et en me promenant à leurs côtés dans les rues de ma ville, que je voyais sous un autre jour, je piaffais d'impatience tant j'aurais voulu être à leur place. Mes personnages se sont dessinés dans mon imagination à ce moment-là.

Christophe de Mendonça, professeur d'histoire, m'a aidée dès le début à débroussailler tous les détails chronologiques et géographiques liés précisément à mes dates, imposées par la présence de Maupassant. Aux archives municipales de Cannes, je remercie Joséphine Saïa, qui m'a guidée dans mes recherches historiques sur Cannes, ainsi que Jean-Luc Fabron, Patricia Arnéodo, Jean-Luc Frizat, Annick Legoff. Ils m'ont tous accueillie et aidée avec le sourire. Ils m'ont orientée dans la jungle des décrets municipaux, fonds immobiliers ou journaux locaux de l'époque. L'association des Amis des archives de Cannes m'a été également d'une grande aide. Merci à Jacqueline Leconte.

Lhattie Haniel, auteure de romances historiques, m'a en quelques mots libérée des barrières qui m'empêchaient de me lancer dans un roman historique ; et Laurent Bettoni, auteur, éditeur et ami, m'a accompagnée dans la construction du roman, me permettant de mieux cerner mon propos.

Mes bêta-lecteurs : Julien Biri, Lionel Cavalli, Catherine de Palma, Bernard Gassin, Danielle Boulois, Audrey Alwett, Amanda Castello, Xavier Théoleyre, Hélène Babouot et Brigitte Aubert, m'ont apporté chacun leur regard particulier et leurs sentiments, ce qui m'a permis d'ajuster parfois le tir. Un grand merci amical à eux.

Je remercie chaleureusement monsieur Claude Marro, historien, ancien professeur d'histoire à l'institut Stanislas, vice-président de la Société scientifique et littéraire de Cannes, qui m'a non seulement permis d'accéder aux annales de la Société – dont Maupassant *himself*, encore une fois, avait été membre –, mais qui a aussi pris le temps de relire le premier jet du roman afin d'en traquer les éventuels anachronismes cannois. Son article sur les écoles à Cannes a été primordial pour me permettre de comprendre quelle avait pu être la scolarité de Lola. Il a fait bien plus que cela, finalement, comme il le sait. Son regard a été précieux. C'est aussi dans les annales 2016 de la Société que j'ai trouvé un article de Nina Deschamp, doctorante en histoire du droit. Ce texte m'a mis la puce à l'oreille sur ces morts inexpliquées des orphelines, et m'a incitée à fouiller de ce côté.

De même, madame Noëlle Benhamou, spécialiste de littérature du XIX^e siècle, et particulièrement de Maupassant – elle a créé le site www.maupassantiana.fr –, a eu la grande bonté de relire le roman afin de vérifier si tout ce qui concernait Maupassant était juste, et si tout ce que j'avais pu inventer était vraisemblable. Elle est entre autres l'auteure d'un article mentionnant *la mystérieuse femme en gris*.

Amanda Castello, auteure franco-italienne, a ajusté mes phrases en italien, et Reinat Toscano, poète niçois passionné de *nissart* et de provençal, a traduit pour moi les quelques expressions que je tenais à faire figurer en provençal. Merci à ces spécialistes, amoureux et passionnés de langues.

C'est à Yves Lavandier et à Benoit Fourneraut que je dois d'avoir, après maintes relectures, reconcentré certaines actions et approfondi certains traits de caractère de mes protagonistes. Je les remercie de tout cœur. Carole Chicot a apporté la touche finale en français. Merci Carole.

J'ai la chance d'avoir croisé la route de Gabrielle Page-Fort et Jeffrey Belle. Sans eux, ce roman n'existerait pas, ma gratitude est infinie. Je remercie avec chaleur l'équipe d'Amazon Publishing France, Clément Monjou et Emilyne Van der Beken, qui ont su m'entourer avec patience – je suis parfois agaçante ! –, confiance et un soutien sans faille. Chaque roman a un rêve : être en bonne place dans une vraie librairie, son écrin naturel, une librairie physique, comme on dit maintenant. C'est grâce à Frédéric Thibaud, de City éditions, que «La lettre froissée » doit cette chance. J'ai rencontré auprès de lui une écoute ouverte, bienveillante et libre, et je l'en remercie avec joie, ainsi qu'Alice Serverin, sa collaboratrice enthousiaste.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Alice Quinn vit dans le midi, entourée de ses enfants, son amoureux et ses chats. Cette adepte du système D a déjà eu plusieurs vies : ouvreuse de cinéma, serveuse dans des cafés ou encore chanteuse – pas très douée – dans une comédie musicale ! Mais surtout, Alice écrit depuis longtemps ; et sa série de comédie policière, *Au pays de Rosie Maldonne*, qu'elle a auto-éditée en 2013, a vu son premier tome, *Un palace en enfer*, numéro 1 des ventes numériques en France, et a été traduite en anglais par AmazonPublishing, pour connaître un franc succès aux USA.

Les romans d'Alice Quinn :

Un palace en enfer

Rosie se fait la belle

L'ombre du zèbre

Nom de code : Mémé Ruth

Le garçon qui rêvait de voler en Cadillac

La lettre froissée est le premier volume de la trilogie "Enquête à la Belle-Époque".

Retrouvez Alice Quinn:

sur son blog : www.alice-quinn.com

sur son profil Facebook : www.facebook.com/alice.quinn2013

sur Twitter : twitter.com/AliceQuinn2013/

sur Pinterest : pinterest.fr/alicequinnFrance/

sur Instagram : www.instagram.com/alicequinn2013/